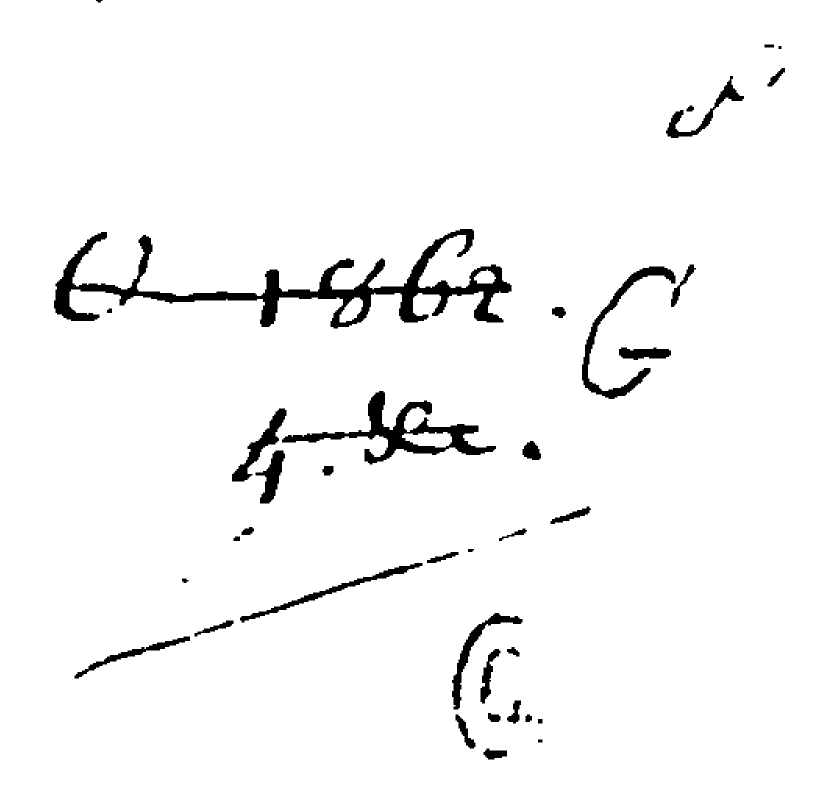
Le voyageur françois, ou La connoissance de l'ancien et du nouveau monde / [par M. l'abbé de Laporte, M. l'abbé de [...]





LE

VOYAGEUR

FRANÇOIS.

LE

VOYAGEUR

FRANÇOIS,

OU

LA CONNOISSANCE

DE L'ANCIEN

ET DU NOUVEAU MONDE.

Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

TOME XXIV.

Prix 3 liv. relié.

A PARIS,

Chez L. CELLOT, Imprimeur - Libraire, rue Dauphine.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



LE VOYAGEUR FRANÇOIS.

LETTRE CCCI.

LA SILÉSIE.

TOUTE l'Allemagne retentit du bruit des armes ; & moi, Madame, muni de lettres de recommandation & de passe-ports, j'y voyage comme en pleine paix. Je vois ses Princes inquiets & étonnés ; j'apperçois sur les bords de l'Elbe deux grandes armées qui se menacent, & dont les épées ont déjà été trempées dans le sang ; un Souverain fugitif & dépouillé ; ses Troupes prisonnieres de guerre par une Puissance

qui déclare qu'elle est en paix avec leur Maître ; un Monarque philosophe & guerrier, qui éclaire les Peuples par la sagesse de ses loix, & les effraie par la force de ses armes ; le Roi de Prusse enfin, qui allégue un traité offensif entre les Cours de Vienne & de Russie, & un dessein de l'attaquer avec cent quatre-vingt mille hommes. Vous étiez bien éloignée de penser, que les disputes de la France & de l'Angleterre sur les limites de leurs Colonies, allumeroient en Allemagne une guerre générale, qui commenceroit par la destruction totale de l'Electorat de Saxe. Les Gazettes doivent vous avoir appris les dégats qui y ont été faits par l'Armée Prussienne. Les Etats, les Princes de l'Empire, alarmés par l'exemple du Roi de Pologne, rappellent à la France les engagemens pris par le Traité de Westphalie, de maintenir leurs loix, leur liberté, leurs prérogatives ; & elle ne peut, sans injustice, leur refuser du secours. Tout ce pays va donc être bientôt inondé de Troupes Françoises ; & déjà trois Généraux, Destrées, Richelieu & Soubise sont nommés pour les commander. J'aurai sans doute

occasion de vous parler plus d'une fois de nos prospérités ou de nos disgraces ; en attendant, je reviens à mon voyage.

Laissant à gauche le Royaume de Bohême, & traversant la Moravie, je m'arrêtai quelque tems à Breslaw. Delà prenant ma route par la Lusace, & m'avançant vers les bords de l'Elbe, je remontai ce fleuve jusqu'à la Moldau, & par la Moldau jusqu'à Prague.

En arrivant à Olmutz, Capitale de la Moravie, j'y trouvai tout le monde encore occupé d'un de ces phénomenes qui étonnent l'esprit humain, & dont il seroit à souhaiter que les Physiciens pussent donner l'explication. Il s'agissoit d'une mâne vraiment nourrissante, & même assez agréable, qui, quelques mois auparavant, étoit tombée en forme de grêle, & dont on me fit voir un échantillon. La chûte de cette graine bienfaisante fut précédée d'un orage venu des Monts Krapats, & qui, porté sur le Palatinat de Cracovie, se partagea en deux colonnes, dont l'une fut poussée vers Ostraw, petite Ville de cette contrée, & l'autre alla se décharger dans la Silésie. Comme il y

avoit alors une disette de grains dans le pays, le Peuple qui étoit réduit à se nourrir d'herbes & de légumes, trouva pendant quelques jours, un aliment salutaire dans cette espece de mâne ; car c'est ainsi que l'appelloient les gens de la campagne, qui en faisoient, dit-on, des gâteaux cuits sous la cendre ; ce que je conçois d'autant moins, qu'après divers essais, je n'y ai rien trouvé de farineux : elle m'a paru avoir plus de rapport avec la substance du navet. Trempés dans l'eau pendant quelques jours & semés séparément, ces grains de couleur noirâtre, & de différentes formes, les uns ronds, les autres ovales, ceux-ci oblongs, ceux-là irréguliers, n'ont donné ni germe ni racine ; ils n'ont fait que s'alonger un peu, ou, pour mieux dire, se gonfler. Quelques personnes les ont pris pour la racine d'une especa de cresson fort menu, qu'on voit surnager en abondance sur la surface des eaux croupissantes dans des endroits marécageux, & qui, enveloppée dans les exhalaisons grossieres, pompées par le soleil à mesure que les marais se desséchent,

peut avoir été transporté dans ces lieux par la force de l'orage.

La Moravie, qui tire son nom de la riviere qui l'arrose, faisoit anciennement partie du Royaume de Bohême, dont elle a suivi le sort, & a passé dans la Maison d'Autriche. Ce pays est montueux & couvert de bois; il se trouve aussi grand nombre d'étangs & de marais dans les cantons où le terrein est plus uni. La plaine produit plus de bled qu'il n'en faut pour nourrir ses Habitans ; ils exportent le reste en Silésie, en Bohême & en Autriche. On y recueille du vin, mais moins que de bled ; & l'on y éleve beaucoup de bétail. Les forêts favorisent l'éducation des abeilles, & renferment une grande quantité de gibier. Le lin & les noyers y sont très-abondans ; mais ce qu'il y a de plus remarquable, est une sorte d'encens ou de myrrhe fossile, que vous prendriez pour de l'ambre. L'Oder prend sa source dans le voisinage d'Olmutz, & ne devient navigable qu'en Silésie. L'Allemand & un dialecte de l'Esclavon sont les seules langues du pays ; & la Religion Catholique la seule dont on per-

mette l'exercice. Divisée en six Cercles, cette Province est gouvernée par autant de Commandans ; & les Etats se tiennent alternativement dans les deux principales villes, à Brinn & à Olmutz. Ils sont composés du Clergé, des Seigneurs, des Nobles & du Tiers-Etat. Le premier est le Corps le plus riche de la Nation. Les Habitans prirent part aux troubles des Hussites, s'en séparerent ensuite, & formerent une Secte particuliere sous le nom de *Freres Moraves*, qui se réfugia en Pologne.

Olmutz, située dans un pays plat, sur un terrein marécageux, & environnée de la riviere de Morave qui sert à la fortifier, est une des Villes les plus peuplées, les mieux bâties ; les plus agréables de l'Allemagne. Les rues en sont larges, droites, bordées de maisons peintes en dehors ; & accompagnées de portiques qui peuvent servir de promenade. Sa situation est favorable pour le commerce qu'elle fait avec l'Autriche & les Provinces voisines. L'Evêque en est le Seigneur spirituel & temporel ; son Palais décore une des plus belles places de la Cité ; & la Cathédrale, dédiée à Saint

Venceslas, n'en est pas un des moindres ornemens. Ce Prélat est élu par le Chapitre composé de trente Chanoines; mais, quoique Prince de l'Empire, il n'a aucun rang dans les Dietes. Les Jésuites, qui ont un grand & beau College avec un Séminaire, dirigent l'Université. On y a aussi fondé une Société Littéraire sous le nom des *Inconnus*. Les Prussiens prirent cette Ville en 1741, & l'occuperent pendant quelques mois; on craint qu'ils ne reviennent l'assieger la campagne prochaine; mais la Garnison, les Bourgeois même, m'ont paru disposés à se bien défendre. Brin est fortifiée & défendue par le château de Spilberg, que le Roi de Prusse a attaqué inutilement. C'est dans cette Ville que se tiennent les Etats de la Province, le siege des Cours Souveraines, & la Chambre du Commerce. Elle pourroit, à d'autres titres encore, disputer à Olmutz celui de Capitale de la Moravie.

Le Couchant & le Midi de la Silésie sont environnés d'une suite de hautes montagnes qui la séparent de la Bohême. La saison & la prudence ne me

permettant pas de m'engager dans des chemins pleins de neige & de Brigands, je pris des Guides qui, par un détour dans la Principauté de Tetſchen, me conduiſirent le long de l'Oder, juſqu'à Breſlaw. Tetſchen appartient à l'Empereur, & doit former un jour l'apanage d'une Archiducheſſe. La Capitale, qui porte le même nom, eſt une des plus anciennes Cités de la Siléſie, & en même tems des plus remarquables par ſes édifices, par ſon château où ſes Princes faiſoient leur réſidence, par ſon commerce ſur-tout en vin de Hongrie, dont elle eſt l'entrepôt, & par ſes manufactures d'armes à feu.

Peu de Villes d'Allemagne approchent de la beauté & de la grandeur de Breſlaw. La riviere d'Ola, qui la traverſe en divers lieux avant que de ſe joindre à l'Oder, y apporte toutes les commodités de la vie. Ses fortifications ſont peu importantes; mais on y trouve de belles places & de jolies maiſons. Les rues principales ſont d'une largeur convenable; & parmi les édifices, on remarque l'Hôtel-de-Ville & le College des Jéſuites, qui occupe l'ancien Palais des Souverains de cette Province, &

que l'Empereur Léopold érigea en Université. La Ville, partagée en vieille & nouvelle, a de grands fauxbourgs dans deux Isles formées par l'Oder, auxquels elle communique par des ponts. Dans l'une est la Cathédrale dédiée à Saint Jean Baptiste, patron de toute la Silésie, & où le fameux Abbé de Prades, dont on a tant parlé, possede un Canonicat.

Vous savez que cet Ecclésiastique Gascon osa soutenir en Sorbonne, que « toutes les guérisons opérées par Jé» sus-Christ sont des miracles équivo» ques, qui ressemblent, par bien des » endroits, aux guérisons faites par » Esculape ». Cette proposition, jointe à quelques autres aussi mal sonnantes, excita beaucoup de clameurs, & fut condamnée par un Arrêt du Parlement, par un Décret de la Faculté de Théologie, par un Mandement de l'Archevêque; & l'Abbé de Prades, qu'on accusoit de n'être que le prête-nom de cette These scandaleuse, fut obligé de se rétracter : il quitta la France où il ne pouvoit guere rester avec honneur, & trouva un asyle chez le Roi de Prusse qui le fit son Lecteur & Chanoine de Breslaw.

Ce même Prince a accordé à cette Ville le troisieme rang parmi les Capitales de ses Etats ; c'est-à-dire, après Berlin & Kœnigsberg, & y a établi deux grandes foires, un Tribunal de Justice, un grand Consistoire, une Chambre pour les Domaines, une Société de Médecine, un Directoire de la Monnoie, un Bureau général des Postes, un Grenier à Sel, & une Compagnie de Commerce. Il a ordonné en même tems, que les rues fussent éclairées pendant la nuit par des lanternes. Les plus belles Eglises sont occupées par les Protestans de la Confession d'Augsbourg, savoir Sainte-Elisabeth & la Madelaine qui ont chacune un College dirigé par d'habiles Professeurs. On dit que la Cathédrale a pris les usages de celle de Lyon. Les Moines ont ici plusieurs Couvens, les Juifs plusieurs Synagogues, les Réformés des Chapelles particulieres, les Arméniens une Eglise destinée au rit Grec, l'Ordre de Malthe une Commanderie. Les Luthériens, plus nombreux que les Catholiques, ont aussi la principale part au gouvernement municipal. Il est composé de dix-neuf

Sénateurs, dont quinze sont pris parmi les Notables, quatre dans le Corps des Métiers; & ces Officiers, ainsi que le Président, restent en charge toute leur vie.

Le Gouvernement étoit anciennement un mêlange de Monarchie, & de quelques restes d'aristocratie que la Maison d'Autriche lui avoit laissés, & que le Roi de Prusse paroissoit vouloir confirmer. Il fit assembler le Corps de la Magistrature pour lui ordonner de rendre la justice en son nom, & lui prêter serment de fidélité; mais cette Compagnie l'ayant refusé, il la supprima sur le champ, & trouva plus de facilité dans les nouveaux Sénateurs, qui sentirent combien il seroit dangereux de résister à un Vainqueur tel que Frédéric.

Les Villes les plus considérables de la Silésie après Breslaw, sont Schweidnitz, Glatz, Brieg, Oppeln, Neisse, Lignitz, Glogau, Hirschberg & Crossen, qui forment autant de Capitales de petites contrées du même nom. Elles n'ont d'ailleurs rien qui les rende remarquables, que quelques batailles gagnées ou perdues par le Roi de Prusse. Ce Prince s'enfuit à Molvitz,

dans le Duché de Brieg, accompagné d'un seul Page. Son Régiment des Gardes avoit été mis en piéces; & tous ses Officiers étant morts autour de lui, il laissa le soin de sa vengeance & l'honneur de la victoire à son Général Schverin. Ce combat fut suivi du siege de Brieg, où Frédéric fit une action qui ne doit pas être oubliée. Une bombe tomba sur un magasin de foin qui touchoit au château, & y mit le feu. Le vent porta la flamme sur des bâtimens qui furent bien-tôt réduits en cendres. Le Roi instruit de ce malheur, fit taire ses batteries pour donner à la garnison le tems d'éteindre le feu.

Le même Monarque prend, perd & reprend la ville de Scheweidnitz: le Comte de Guasco la défendoit avec une intrépidité digne des plus grands éloges, & fut enfin obligé de se rendre. Lorsqu'il alla saluer le Roi à la tête de ses Officiers, « Messieurs, leur dit » Frédéric, vous avez donné un bel » exemple à imiter à ceux qui auront » à défendre des places; votre résis- » tance me coûte plus de huit mille » hommes ». La fameuse bataille de Friedberg, gagnée par ce Prince sur les

Autrichiens, est un autre événement qui rendra ce pays à jamais mémorable dans les Fastes de son regne. Le Roi de Prusse écrivant à Louis XV la nouvelle de cette victoire, lui dit : « j'ai acquitté à Friedberg la lettre-de- » change que vous avez tirée sur moi » à Fontenoy ». Scheweidnitz est une place importante dans une des plus riantes contrées de la Silésie. On y montre une tour très-élevée, sur laquelle on dit qu'un membre du Magistrat fut condamné à mourir de faim. Il avoit accoutumé une pie à entrer tous les soirs, par une fenêtre, dans un appartement de l'Hôtel-de-Ville, & à lui apporter des pieces d'argent qu'elle trouvoit sur la table. On découvrit ces larcins par le moyen d'un ducat qu'on avoit marqué exprès ; & le Voleur relégué au haut de cette tour, y périt faute de nourriture.

Le Comté de Glatz, situé entre la Silésie, la Moravie & la Bohême, est tellement entouré de montagnes, qu'on ne peut y aborder que par des gorges impraticables., semées de rochers escarpés. Après avoir essuyé toutes les vicissitudes de la derniere

guerre, ce pays, par les traités de Breslau & de Dresde, est resté au Roi de Prusse, & fait aujourd'hui partie de sa Silésie. Ce Prince, non content d'augmenter les fortifications de Neisse & de Glogau, a fait dans cette derniere Ville divers établissemens qui ne peuvent manquer de la rendre florissante. Il en avoit autrefois commencé le blocus, espérant de la réduire par la famine; mais apprenant l'approche de l'Armée Autrichienne, il résolut de la prendre d'assaut, & y réussir.

Les belles toiles de Silésie, qui se transportent dans toute l'Europe, se fabriquent particulierement à Hirschberg. Le plan, l'arrangement & les décorations de ces blancheries méritent l'attention des Curieux. Près de la Ville on voit une montagne illustrée par quelques Poëtes du pays, qui y ont élevé une espece de Parnasse. C'est dans ses environs qu'est né le célebre Opitz, que ses vers ont mis à la tête des Poëtes de sa Nation. Il y a aussi dans le voisinage deux fontaines chaudes qui y attirent beaucoup de monde, & que ces mêmes Poëtes ont célébrées.

La Silésie jouit, en général, d'un sol

si fertile, que dans les bonnes années elle produit plus de grain qu'il n'en faut pour sa consommation. On vante en particulier ses fruits & ses légumes ; & les cantons peu propres à l'agriculture, abondent en bois & en pâturages. Le lin & la garance sont deux autres productions fort cultivées, l'une pour la fabrique de ces belles toiles unies ou damassées qui occupent un si grand nombre d'Ouvriers ; & l'autre comme un des principaux objets d'exportation. Le tabac n'y est pas négligé ; & le vin, quand il a reposé pendant quelques années, n'est point désagréable.

Le commerce de cette Province a beaucoup augmenté sous la domination Prussienne, par les sages Réglemens qu'on y a faits relativement à cet objet. Plusieurs Imprimeries de toiles peintes tant à l'eau qu'à l'huile, sont parvenues à un degré de perfection difficile à surpasser. La ville de Reichenbach est connue par les bazins, les futaines & autres toiles qu'on y fabrique en lin & en coton. On y fait aussi, en différens endroits, du linon uni, rayé & à fleurs, des dentelles d'une extrême finesse, du

drap, des serges, des ras, du droguet, des siamoises, & toute sorte de cotonades. Des Maîtres habiles excellent dans l'art de polir le verre & de le graver. Les papeteries, les forges, les usines sont d'autres sources d'un négoce toujours actif, toujours subsistant.

Les Nations principales qui habitent la Silésie, sont les Allemands & les Polonois; mais la langue des premiers a prévalu; & c'est aujourd'hui l'idiome le plus général. Dans presque toute la partie qui appartient encore à la Maison d'Autriche, les affaires se traitent en langue Bohêmienne. Par la convention conclue en 1742, le Roi de Prusse s'est engagé à ne rien changer à l'état où il a trouvé la Religion Catholique. Cette promesse est pleinement remplie; & tout le monde y jouit de la plus parfaite tolérance. Ce Prince a nommé l'Evêque de Breslaw Vicaire-Général & Chef de tous les Catholiques qui vivent sous sa domination. Le Prélat est élu par son Chapitre, de l'agrément du Monarque, & reçoit de ce dernier l'investiture de la Principauté de Neisse, dont il est Souverain; comme Vassal, il prête au Roi foi & hommage, &

fait serment de soumission & d'obéissance. Le Prince s'est approprié la nomination aux Bénéfices, & a fait élire en 1744, Philippe Gotthard, Comte de Schaffgotsch, pour Coadjuteur du Cardinal de Zinsendorf, Evêque de Breslaw, auquel il a succedé.

La Silésie, anciennemeut réunie à la Pologne, fut ensuite gouvernée, sous le titre de Duché, par les Descendans de Boleslas. Ils y fonderent successivement différentes Principautés, auxquelles ils donnerent le nom de la Ville qui leur servoit de résidence. Affoiblie par ces nombreux partages, elle se soumit à un Duc de Bohême qui la transmit à ses Successeurs ; & c'est ainsi qu'elle passa à la Maison d'Autriche, qui la posséda jusqu'à la mort de Charles VI. Le Roi de Prusse prétendit alors, qu'une partie de cette Province avoit été usurpée sur la Maison Electorale de Brandebourg. Ses Aïeux y avoient renoncé par des transactions réitérées, parce qu'ils étoient foibles ; il se trouva puissant ; il les réclama, & soutint ses prétentions par des victoires. Un traité de paix confirma ce qu'il avoit acquis par les armes : la Reine de Hongrie

céda à ce Prince en toute souveraineté & indépendance du Royaume de Bohême, la Haute & Basse Silésie avec le Comté de Glatz, ne se réservant que les Duchés de Tetschen, de Troppau, de Jœgerndorf; & par ce traité, fait à Dresde en 1745, la plus grande partie de cette Province appartient aujourd'hui au Roi de Prusse.

Aux divers Tribunaux qui existoient autrefois dans les différentes Principautés, ce Monarque a substitué trois Régences ou Conseils Souverains établis à Breslaw, à Glogau & à Brieg. Chacune de ces Régences Royales est composée d'un ou deux Présidens, d'un Directeur, de plusieurs Conseillers, Référendaires, Secrétaires & Officiers de Chancellerie. Elles connoissent de toutes les matieres civiles, criminelles, fiscales & féodales, & reçoivent les appellations des Cours inférieures, Seigneuries, Châtellenies, Magistrats Municipaux & autres Justices subalternes. Le dernier appel est porté au Tribunal Royal de Berlin, lorsque la somme passe cinq cens écus d'Allemagne. Le Code Fréderic sert de regle principale, tant pour la forme, que pour le fond des procé-

dures. Ces trois Cours ne sont établies que pour le Domaine immédiat du Roi de Prusse. Les Princes, qui possedent des terres sous l'hommage qu'ils font à ce Monarque, ont leur Conseil de Régence, & jouissent des droits régaliens. Il en est ainsi de la Capitale, qui se gouverne par elle-même. Les grands Consistoires de Breslaw, de Glogau & de Brieg connoissent des affaires Ecclésiastiques de la Confession d'Augsbourg; & les Officiers sont les mêmes, que ceux qui composent les Régences Royales, augmentés d'un Conseiller Clerc. Les matieres ecclésiastiques des Catholiques se jugent à l'Officialité de Breslaw, sauf appel au Tribunal de Berlin.

Le Roi de Prusse, en changeant l'ancienne maniere de lever les contributions, a établi différentes Chambres, soit pour la perception des impôts, soit pour l'administration des deniers de la Province, & leur a subordonné un certain nombre de Receveurs avec des appointemens fixes & annuels. L'accise a été réglée sur le pied introduit dans toutes les possessions de ce Monarque. On a fixé à chaque

Principauté, ainsi qu'aux Cercles qui la composent, le montant de ce qu'ils doivent payer par an ou par mois; & les deux Chambres le font percevoir par les Chefs des recettes qui leur en rendent compte. Elles veillent sur la fidélité des répartitions, & sur l'exactitude des paiemens que les Receveurs sont tenus de faire aux caisses particulières, qui se déchargent dans celles de Glogau & de Breslaw. Suivant une supputation que j'ai eue sous les yeux, ce pays doit rendre au Roi au-delà de neuf millions d'écus d'Allemagne, pris sur deux millions d'Habitans.

En suivant le cours de l'Oder, pour me rendre dans la basse Lusace, je vis en passant la ville de Crossen, que je ne fis, pour ainsi dire, que traverser. Le Duché qui porte son nom, appartenoit au Roi de Prusse, & formoit le douaire de la Reine, avant que ce Prince eût conquis la Silésie; Ferdinand I en avoit donné la possession héréditaire à la Maison de Brandebourg. Crossen, qui en est la Capitale, m'a paru assez jolie, & le terroir des environs assez fertile. J'y ai vu des vignobles, beaucoup d'arbres fruitiers, & les ruines d'un vieux

vieux châteaux, où les anciens Ducs faisoient leur résidence.

La Lusace, située entre l'Elbe & l'Oder, peut avoir quarante lieues de longueur sur trente-six de largeur, & environ cent vingt de circuit. Ce pays fut gouverné dès le commencement du dixieme siecle, par des Margraves ou Marquis héréditaires. Un Electeur de Brandebourg s'en empara comme héritier, par les femmes, du dernier Souverain de cette Province; mais le dernier de ses Successeurs étant mort sans postérité, l'Empereur en disposa en faveur d'un Roi de Bohême, qui l'incorpora à ses Etats. Par la paix de Prague, qui fut conclue en 1635, Ferdinand III la céda à l'Electeur de Saxe pour une somme de sept millions, à condition de maintenir les Peuples dans leurs privileges, & surtout, de ne point les troubler dans l'exercice de leur Religion. Elle appartient donc aujourd'hui à la Maison de Saxe, à l'exception d'une partie de la basse Lusace, que possede l'Electeur de Brandebourg. La plupart des Habitans sont Allemands d'origine; les autres passent pour un reste d'anciens Vandales

qui ont une langue particuliere, & des vêtemens qui leur sont propres. Dispersés dans les campagnes, ils vivent dans un continuel esclavage; il leur est même défendu d'apprendre aucun métier; & ce n'est que depuis quelque tems, qu'on a établi parmi eux des Ministres & des Temples, n'ayant auparavant ni culte ni religion. Celle de Luther est la dominante; mais il y a aussi beaucoup de Catholiques & quelques Réformés, sur-tout dans la partie de la basse Lusace qui appartient au Roi de Prusse. La Sprée est la riviere principale qui arrose cette Province, dont presque toute la richesse consiste en toiles, en manufactures de draps, en forges & en papeteries.

La ville de Bautzen, environnée de fossés, munie de quelques fortifications, & accompagnée de Fauxbourgs très-peuplés, est la Capitale de tout le pays. Ses maisons, bâties de pierre, paroissent toutes neuves, parce que divers incendies ont obligé à les reconstruire de nouveau. Le château, dont on fait monter la fondation au neuvieme siecle, défend la Ville, sert de résidence au Grand-Bailli, & de

ſiege pour la tenue des Etats. L'Egliſe Collégiale eſt partagée entre les Catholiques & les Proteſtans ; les premiers occupent le chœur, les autres la nef.

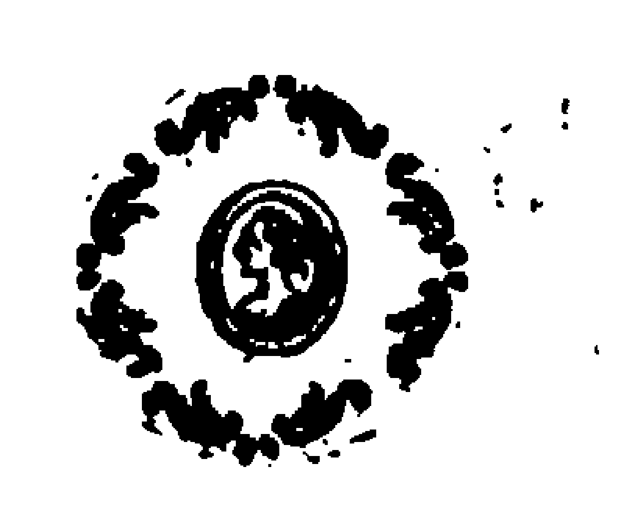
Gœrlitz eſt une autre Cité plus grande, plus riche, plus peuplée que la précédente, & dont l'Egliſe paſſe pour une des plus belles de l'Allemagne. On trouve hors des murs, ſur une montagne, un Saint Sépulchre taillé dans le roc, parfaitement ſemblable à celui de Jéruſalem, & érigé, depuis plus de deux ſiecles, par un Particulier qui avoit fait deux fois le voyage de la Terre-Sainte. Les draps de Gœrlitz ſont en réputation ; mais leur importation dans le Brandebourg & l'Autriche ayant été défendue, ce commerce eſt aujourd'hui fort diminué. La Luſace, ſans ſes manufactures, ne pourroit jamais nourrir ſes Habitans ; mais ſes nombreuſes & belles fabriques de laine & de toile leur fourniſſent un moyen plus que ſuffiſant pour ſubſiſter.

Zittau eſt une aſſez belle Ville ſur la Neiſſe, environnée de fauxbourgs, de jardins & d'un grand nombre de Villages. Son principal commerce eſt en biere, ſans préjudice de ſes toiles & de

ſes draperies. Une Bibliotheque publique, qui s'ouvre deux fois la ſemaine, un College où l'on enſeigne les langues, les ſciences & les arts, donnent aux Citoyens la facilité de s'inſtruire; & j'ai cru m'appercevoir que pluſieurs en avoient ſu profiter. Mon empreſſement à me rendre à Prague, où je ſuis depuis quelques jours, m'a fait négliger, ſans regret, la baſſe Luſace, pays triſte, pauvre & marécageux, dont Luccau eſt la Capitale.

Je ſuis, &c.

A Prague, ce 2 Février 1757.



LETTRE CCCII.

LA BOHÊME.

LA premiere politesse qu'on croit devoir à un François qui arrive en Bohême, est de lui parler du siege de Prague, & des brillans exploits de sa Nation dans ce Royaume. « J'ai vu, me » disoit mon vieil hôte, j'ai logé chez » moi, dans cette chambre même, le » brave Chevert, qui, sous les ordres » du Comte de Saxe, entra le premier » dans cette Ville prise d'assaut, sans » que le grand Duc, aujourd'hui Em- » pereur, qui avoit couru à son » secours, pût rien entreprendre » pour sa défense. Combien de fois » Chevert lui-même, dans la place où » vous êtes, n'a-t-il pas raconté les » principales circonstances de cette glo- » rieuse expédition ? Il se fit précéder » par un Sergent déterminé, & lui dit » d'un ton capable d'inspirer du cou- » rage & de la résolution: « tu monteras » par-là; & en approchant du haut du

» rempart on criera Qui Vive : tu ne
» répondras rien. On criera la même
» chose une seconde fois : tu ne répon-
» dras rien encore, non plus qu'au troi-
» sieme cri. On tirera sur toi : on te
» manquera. Tu égorgeras la sentinelle ;
» & j'arriverai là pour te soutenir ».
» Tout fut ponctuellement exécuté ; &
» le Comte de Saxe se vit dans un ins-
» tant maître de la place. En s'emparant
» de cette Ville, il sut la conserver ; &
» les ordres qu'il avoit donnés furent
» si bien suivis, qu'il n'y eut ni brigan-
» dage ni effusion de sang : exemple
» peut-être unique d'une Ville prise de
» nuit, l'épée à la main, sans massacre &
» sans pillage. Le lendemain le Duc de
» Baviere entra dans Prague, où il fut
» couronné Roi de Bohême. Il reçut
» les hommages de la Ville & dîna en
» public. Ce fut pendant ce dîner, que
» le Comte ayant fait son compliment
» au nouveau Roi sur sa dignité, ce
» Prince lui répondit en riant : « oui,
» me voilà Roi de Bohême, comme
» vous êtes Duc de Courlande.

» Maîtres de cette Capitale, les Fran-
» çois y sont attaqués à leur tour par
» l'armée Autrichienne. La disette se fait

» bien-tôt sentir. Le Maréchal de Belle-
» Isle obtient une conférence avec le
» Comte de Konigseck, & propose de
» lui remettre la Ville, à condition que
» l'armée Françoise & la Garnison au-
» ront la liberté de se retirer avec les
» honneurs de la guerre. Il appuye cette
» proposition de toutes les raisons que
» la valeur Françoise, l'intérêt de la
» Reine, la conservation d'une grande
» Ville peuvent lui suggérer. On le
» refuse; on veut que l'Armée se rende
» prisonniere; on espere la réduire par
» la famine, sans égard pour cent mille
» Habitans que l'on affameroit en même
» tems. L'Europe, frappée d'étonne-
» ment, attend le dénouement de cette
» scene si peu prévue; ou plutôt elle
» ne l'attend point; elle croit le voir;
» elle l'annonce. En effet, que peut le
» Maréchal enfermé dans une Ville
» immense, dénuée de fortifications,
» de remparts, de subsistances, & habitée
» par autant d'ennemis du nom Fran-
» çois, qu'elle compte de Citoyens?
» Il peut retarder sa perte; peut-il
» l'éviter? Il entend les armées Autri-
» chiennes insulter la France par des
» dérisions ameres, & assurer que leur

» proie ne pourra leur échapper. Re-
» présentez-vous la Capitale d'un
» Royaume conquis en une campagne,
» les tristes débris de vos Troupes,
» abandonnées par ceux dont vous sou-
» teniez les intérêts, trahies par vos
» Alliés, livrées à la discrétion d'un
» Ennemi que le sort des armes met en
» droit de faire la loi. Figurez-vous
» cette Armée en désordre dans les hor-
» reurs d'une disette générale, sans
» espoir de réparer ses pertes, livrant
» encore des combats, soutenant des
» assauts, & resolue, à l'exemple de son
» Chef, de s'ensevelir sous ses propres
» trophées, plutôt que de souscrire à
» une capitulation qui déshonoreroit son
» courage, & terniroit ses victoires.
» S'il n'y avoit que des ennemis à
» combattre, il lui resteroit encore
» une ressource dans sa valeur; le salut
» des Vaincus est de n'en pas espérer
» des Vainqueurs; & souvent ils le
» trouvent dans leur désespoir. Mais la
» disette croît; le nombre des Com-
» battans diminue plus par la maladie
» & la famine qui les font périr, que
» par le fer & le feu d'une nombreuse
» armée qui les environne, qui les

» presse, qui les resserre. On continue
» le blocus ; on ouvre la tranchée ; on
» pousse les travaux ; mais une sortie
» de douze mille hommes apprend aux
» Autrichiens la difficulté, le danger
» même de leur entreprise. Les François
» rentrent victorieux, amenent avec
» eux des prisonniers, des drapeaux, des
» canons ; mais ils pleurent la perte des
» Officiers de distinction morts dans le
» combat ; où Biron, qui les avoit com-
» mandés, est lui-même blessé. Cette vic-
» toire détruit l'espérance des Assié-
» geans ; ils renouent la négociation qu'ils
» avoient rejettée ; mais le Maréchal
» de Belle-Isle refuse à son tour leurs
» propositions ; & forcés eux-mêmes
» de songer à se défendre, ils levent le
» siege, & courent garder les frontieres
» de la Bohême.

» Malgré ces succès, comment con-
» server ce Royaume au Duc de Ba-
» viere ? Quel parti prendra pour lui-
» même, pour les François qui lui sont
» confiés, le Chef qui les commande ?
» Belle-Isle ne connoît point les longues
» incertitudes d'une oisive frayeur. Il
» juge d'un coup d'œil & des obstacles
» que la constance surmonte, & des

B v

» périls que brave le courage. Il forme
» un projet ; la sagesse des mesures en
» prépare l'exécution ; le succès en
» justifie la hardiesse. Il couvre son
» dessein d'un secret impénétrable,
» pourvoit à tout ; & en une seule
» nuit, son Armée entiere, infanterie,
» cavalerie, chariots chargés des pro-
» visions de guerre & de bouche, que
» son génie & ses talens avoient sçu
» introduire dans la place, armes, ca-
» nons, bagages, tout sort ; & l'on
» diroit qu'en sortant le Maréchal a
» scellé les portes de Prague. Aucun
» avis n'interrompt les Troupes enne-
» mies. Il traverse leurs quartiers avec
» autant d'ordre, que si toute son
» Armée n'eût été qu'un seul homme.
» A leur réveil, instruites de son au-
» dace, elles entreprennent de le sui-
» vre ; il brave leurs efforts ; il leur en
» impose par une fausse route ; & tout
» à coup il traverse les défilés que la
» hauteur des montagnes, que les gla-
» ces, les neiges faisoient regarder
» comme impénétrables. Ponts brisés,
» passages coupés, garnisons renforcées,
» détachemens redoublés, chemins
» rompus, froid rigoureux, plaines

» dévastées & environnées d'ennemis, » rien ne l'arrête ; & par des routes » que l'étude du pays lui a fait con- » noître, il arrive à Egra, & sauve, » par cette généreuse résolution, les » restes infortunés de vos Braves, qui » ne survivent à leur malheur, que » pour raconter les dangers & la gloire » d'une retraite qui fait tant d'honneur » à leur Général.

» Désespéré d'avoir laissé échapper » une si belle proie, le Prince de » Lobkovitz se présente aux portes de » Prague défendue par le valeureux » Chevert & une garnison de six mille » hommes. Celui-ci menace de mettre » le feu à la Ville & de s'ensévelir sous » ses ruines, si on ne lui accorde les » honneurs de la guerre & la liberté de » suivre le Maréchal. Il obtient tout ce » qu'il demande, & se retire à Egra, » la seule place de Bohême, dont Char- » les VII restât le maître ; car ce Mo- » narque, qu'on auroit cru au comble » de la gloire & du bonheur, devint, » par son élévation même, un des plus » infortunés Princes de la terre.

» La retraite de Prague, si glorieuse » au Maréchal de Belle-Isle, si souvent

» comparée, préférée même à celle de
» Xénophon, avoit été précédée, & fut
» suivie de négociations, dont l'Allemagne
» devoit toujours être le théatre.
» Quelle adresse pour ménager les esprits!
» Quelle habileté pour les faire
» entrer dans ses vues! Quel don de
» persuasion pour captiver, enchaîner,
» déterminer les suffrages des Electeurs,
» & préparer les voies à ces rapides
» conquêtes, dont la suite a été
» aussi désastreuse, que le commencement
» avoit été heureux! Portant
» dans ses mains les nouvelles destinées
» de l'Europe, il se rend dans les
» Cours des Princes de l'Empire; il raisonne,
» il discute, il persuade; parce
» que sa maniere de traiter droite &
» franche, ne le jette point dans des lenteurs
» où l'on emploie plus de tems à
» se deviner, qu'à se parler; parce que
» dépositaire des intentions & des volontés
» de son Maître, il sait que content
» de regner sur l'Empire François,
» Louis ne veut que la paix de son
» Peuple, la prospérité de ses Alliés,
» la tranquillité commune. La délicatesse
» des circonstances redouble la vigilance
» & l'activité du Ministre: il se
» multiplie, est présent par-tout, voit

» tout, entend tout, répond à tout, » prévient tout. Il gagne ou il intimide; » il ébranle ou il rassure; il menace ou » il promet. Son génie aggrandi par les » transports du zele au-dessus de sa con- » dition; ce n'est plus l'Ambassadeur, » c'est la Majesté Royale qui s'explique » elle-même avec le ton d'un Maître qui » consent d'obtenir ce qu'il peut com- » mander ».

La Bohême, comme la plupart des autres Etats, ignore quels furent ses premiers Habitans. Tout ce que les ténebres qui couvrent le commencement de ses Annales nous laissent appercevoir, c'est qu'un essaim de Gaulois, trop resserrés dans les bornes de leur patrie, vint dans cette contrée, sous le nom de Boiens, d'où s'est formé celui de Bohêmiens, chercher un établissement plus commode. Le Chef qui les conduisoit se nommoit Sigovèse, neveu d'un Roi de Bourges; & l'on fixe cette époque six cens ans avant l'Ere Chrétienne. Ils posséderent ce pays jusqu'au regne d'Auguste, en furent chassés par les Marcomans, & se réfugierent en Baviere. La Bohême devint redoutable sous ses nouveaux

Conquérans; & de son sein elle vit sortir des Guerriers qui, plus d'une fois, triompherent de l'Aigle Romaine; mais cette Puissance succomba sous les efforts des Huns, lorsqu'une nouvelle révolution lui fit encore changer de Maîtres. Un torrent de Barbares, connus sous le nom d'Esclavons, inonda l'Europe, & se divisa en plusieurs branches, dont une, sous la conduite de Czech, vint occuper cette contrée. Elevé sur un Trône dont ses vertus le rendoient digne, Czech s'applique à rendre ses Etats tranquilles & à policer ses Sujets. Il fait la paix avec ses voisins; & de Guerrier redoutable devenu Législateur paisible, il donne des loix à ses Peuples, bâtir des Villes, des Châteaux, & porte des Edits qui reglent cette police intérieure, la sûreté du Citoyen. Il établit un commerce respectif entre les différentes Villes qui lui sont soumises; & de ces Peuples divers qui composent sa Nation, il ne fait, pour ainsi dire, qu'une seule famille, animée de l'amour du Prince & de la Patrie.

Si vous aimez les Anecdotes, l'Histoire de ce Royaume en fournit autant

que celle des autres pays. Un des Successeurs de Czech laissa trois filles qui se disputerent la Couronne. La premiere s'étoit appliquée à la Médecine, la seconde à l'Astrologie, la troisieme, nommée Libussa, à la science du gouvernement ; ce fut à cette derniere, comme à la plus sage, quoique la plus jeune, que les Grands & le Peuple déférerent les honneurs du Diadême. Elle prit pour Ministres deux femmes d'une noblesse & d'une prudence distinguées, & fut la premiere qui fit frapper la monnoie de Bohême à son coin. D'un côté étoit l'image du soleil, de l'autre l'effigie de la Princesse assise sur un Trône, la Couronne en tête, & une quenouille à ses pieds.

Depuis treize ans qu'on se félicitoit de l'avoir pour Souveraine, on souhaitoit qu'elle se donnât des Successeurs ; mais Libussa, qui avoit rejetté plusieurs fois les vœux des premiers Seigneurs de sa Cour, desiroit de continuer de vivre dans le célibat ; ou plutôt elle desiroit de tromper les yeux de ses Peuples sur un attachement qu'elle craignoit de manifester. Un Seigneur mécontent d'un jugement qu'elle avoit porté contre lui, leur fit

regarder comme une humiliation flétrissante, d'obéir à une femme ; & on la pressa de prendre un époux, avec lequel elle partageât le fardeau du gouvernement. Alors se servant du préjugé où l'on étoit, qu'elle avoit un commerce intime avec la Divinité, elle fit secretement dresser un cheval à se rendre tous les jours dans la maison d'un Laboureur qu'elle avoit connu avant que d'occuper le Trône ; & son cœur prévenu d'une passion naissante, n'attendoit qu'une circonstance favorable pour la satisfaire. Elle crut l'avoir trouvée ; & voulant couronner les vertus de Prémislas, c'étoit le nom de son Amant, elle se propose d'en faire son époux. Elle assemble les principaux de la Nation, & leur déclare qu'elle va nommer celui qui doit partager son lit & sa couronne. « Qu'on amene mon » cheval, dit-elle aussi-tôt ; & choi- » sissez parmi vous dix Députés qui le » suivront, jusqu'à ce qu'ils trouvent » un Laboureur prenant un repas fru- » gal sur une table de fer. C'est lui que » le Ciel destine à être mon Epoux & » votre Prince ».

Le cheval & les Ambassadeurs par-

tent ensemble : l'animal les précede ; & suivant sa coutume, il prend le chemin de Staditz, où demeuroit le futur Monarque. Il apperçoit de loin Prémislas, court à lui, comme il en avoit contracté l'habitude, & se prosterne comme pour l'adorer. Les Ambassadeurs frappés d'un prodige dont ils ignorent la cause, viennent se jetter aux pieds de cet homme merveilleux, lui offrent toutes les marques de la puissance Souveraine, & le proclament Duc de Bohême & Epoux de Libussa. Prémislas mangeoit alors du pain & du fromage qu'il avoit posés sur le soc de sa charue ; c'étoient-là ce repas frugal & cette table de fer, que la Princesse avoit en vue. Il partit avec les Députés pour se rendre à la Cour. Les Grands, le Peuple & Libussa elle-même allerent au-devant du nouveau Souverain. La Princesse l'appercevant se précipita dans ses bras, & lui mit la Couronne sur la tête.

Ce Prince ne démentit point le choix de son Epouse qui sut conserver son autorité. Animés tous deux du zele du bien public, ils fonderent plusieurs Villes, & commencerent par celle de

Prague. On dit que pour connoître la vérité de ce que lui disoient les Ambassadeurs, le Paysan Prémislas planta une branche seche de coudrier, qui poussa d'abord des feuilles, & porta du fruit la même année. C'est en mémoire de ce prodige, qu'on répand encore aux pieds du Roi un boisseau de noisettes, & que les Habitans du village de Staditz, bâti dans le même lieu, ne donnent annuellement, pour toute imposition, qu'une mesure de ce même fruit.

Une autre Anecdote plus singuliere, & dont on fixe l'époque au regne de Prémislas, est celle d'une fille nommée Ulasta, qui haïssant les hommes, résolut leur perte, & inspira ses sentimens aux autres femmes. Elle les engagea à faire périr leurs Maris, & à prendre ensuite les armes pour soutenir la forme de gouvernement qu'elle vouloit établir. On choisit une nuit pour exécuter ce dessein; & ces nouvelles Danaïdes, après avoir trempé leurs mains dans le sang de leurs Epoux, se retirerent auprès d'Ulasta qui en forma une armée, avec laquelle elle osa combatre contre les parens de leurs Maris défunts. Ces

forcenées, éprises d'une fureur barbare, se battirent avec tant d'acharnement, qu'elles couvrirent de morts le champ de bataille. Elles attirerent ensuite dans leur camp toute la Jeunesse des environs, en les faisant inviter par les plus jolies qui s'en disoient amoureuses; & dès qu'elles les eurent en leur puissance, elles les firent mourir dans les tourmens. Tant de cruautés demandoient une prompte vengeance. Prémislas leve une armée, marche contre ces terribles Amazones; & ce n'est qu'après dix ans de guerre, de combats, & par la mort d'Ulasta qui périt dans une action, qu'il vient à bout de rétablir l'ordre, & de ramener les femmes aux devoirs de leur sexe.

La postérité de Prémislas & de Lubissa regna pendant plus de huit cens ans sur la Bohême, d'abord sous le titre de Duc jusqu'à la fin du onzieme siecle, que Wratislas II obtint, dans une Diete tenue à Mayence, celui de Roi & d'Archi-Echanson de l'Empire. Cette Couronne passa successivement en diverses familles, jusqu'à Ferdinand, frere de Charles-Quint, qui y parvint par son mariage avec la fille

du dernier Roi. Depuis ce tems-là, elle a toujours appartenu à la Maison d'Autriche qui, pour quelques mécontentemens, l'a fait déclarer Monarchie héréditaire, & les Bohêmes déchus de leurs privileges.

Après la mort de l'Empereur Charles VI, l'Electeur de Baviere forma des prétentions sur ce Royaume; & s'en étant rendu maître avec le secours de la France, il reçut l'hommage des Peuples; mais la fortune favorisant les armes de Marie-Thérese, cette Princesse fut couronnée à Prague au mois de Mai 1743. La Bohême fut heureuse sous son regne jusqu'à l'année 1756, que la guerre s'étant rallumée entre la Maison d'Autriche & le Roi de Prusse, ce pays en est redevenu le théatre & l'est encore actuellement.

La tradition prétend que dès le sixieme siecle, ces Peuples avoient adopté la Religion Chrétienne; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils la connoissoient déjà vers le milieu du neuvieme, & qu'elle leur fut annoncée par les deux freres Méthode & Cyrille qui leur apporterent le rit Grec. Boleslas, dit le Cruel, y introduisit celui de Rome, &

devint le plus grand Protecteur de la Foi, après en avoir été le Perfécuteur. Peu content d'assouvir sa haine contre les Ministres de l'Evangile, ce Prince trempa ses mains dans le sang de son frere Venceslas, qui regnoit comme lui, sur une partie de la Bohême. Il le prie d'honorer de sa présence la fête qu'il doit donner pour la naissance de son fils. Envain on veut rendre suspecte à Venceslas cette perfide invitation; trop ami de la vertu pour soupçonner son frere d'un dessein odieux, il se rend avec confiance dans son Palais. Le repas est prolongé jusqu'au milieu de la nuit; & Venceslas qui avoit coutume de donner ce tems à la priere, prend le chemin de l'église voisine. Boleslas le suit, vole vers son frere, & le trouvant humblement prosterné dans le Temple, il lui arrache la vie d'un coup de poignard. Devenu seul possesseur de la Bohême, le Fratricide continue de persécuter les Chrétiens, & ordonne à tous les Prêtres de sortir du Royaume.

Othon-le-Grand siégeoit alors sur le Trône de Charles-Magne. Habile à saisir toutes les occasions que lui offroit la fortune d'étendre sa puissance, il

crut devoir profiter de la révolution qui venoit de troubler la Bohême; & se déclarant le vengeur du religieux Venceslas, il leva des Troupes, & les fit marcher contre l'Usurpateur. Boleslas s'enferme dans une forteresse, jusqu'à ce qu'il puisse ou sauver ses Etats, ou obtenir une paix avantageuse. Il y est assiégé; & bien-tôt il éprouve les plus tristes extrémités. Alors il propose à l'Empereur de terminer sa querelle par un traité équitable. Othon y consent; à condition que Boleslas fera pénitence de ses fautes, qu'il rappellera les Chrétiens exilés, & fournira l'argent & les hommes nécessaires pour la défense du Corps Germanique. Le Prince assiégé souscrivit à tout, & signa le traité de paix qui, sous le titre d'ami & de Grand Panetier, le rendoit Vassal de l'Empire.

Boleslas commença dès-lors à changer de vie, & cessa de persécuter les Chrétiens. S'il en faut croire les Moines, cette conversion ne se fit pas sans miracle. Venceslas lui apparut durant son sommeil; & lui reprochant l'horreur de ses crimes, il l'exhorta vivement à prendre une conduite plus conforme

aux principes qu'il avoit, comme lui, reçus dans sa jeunesse. Frappé de cette vision, le Prince rentra en lui-même; & le meurtre de son Frere fut le crime qu'il voulut réparer avec le plus d'éclat. Il bâtit à Prague une Eglise sous l'invocation de ce pieux Monarque, fit représenter son image sur la monnoie du pays; & cet usage subsista jusqu'au regne de l'Empereur Mathias, dont les Ducats portoient encore l'empreinte du saint Roi. Boleslas conduisit lui-même à Ratisbonne son fils aîné pour lui faire prendre l'habit monastique; & pendant la cérémonie, on voyoit à la porte de l'église, ce Monarque pénitent couvert d'un cilice, supplier les Fideles d'intercéder pour lui auprès de Dieu & auprès de l'Evêque, qui vint à la tête de son Clergé lui donner l'absolution. De retour dans ses Etats, il s'appliqua à faire fleurir la Religion, dont il avoit été le plus ardent persécuteur. Il ne put détruire tous les Idolâtres; le nombre en étoit encore trop considérable; mais il leur laissa si peu de privileges, qu'ils se contenterent de pleurer dans l'obscurité l'humiliation de leurs Dieux, & la chute de leurs autels.

Depuis le seizieme siecle jusqu'à la bataille de Prague, qui décida du sort de ce Royaume en faveur de la maison d'Autriche, peu de pays en Allemagne ont été plus agités que la Bohême par les troubles & les guerres de Religion. C'est ici le lieu de vous parler de Jean Hus, dont les erreurs ont fait couler des torrents de sang, & rempli ces Provinces d'horreur & de carnage. Cet Héréſiarque tenoit son nom d'un Bourg ou d'un Village de Bohême, dont il étoit originaire. Il fit ses études dans l'Université de Prague, y prit le degré de Maître-ès-Arts, devint Doyen de la Faculté de Théologie, & fut fait Recteur de l'Université. Le siecle précédent avoit produit une foule de Sectes qui s'étoient déchaînées contre la Cour de Rome, le Clergé, l'autorité des Papes & celle de l'Eglise. Leurs écrits, répandus par-tout, avoient été portés en Bohême; & ceux de Wiclef sur-tout étoient tombés entre les mains de Jean Hus, qui adopta une partie de ses opinions, en prit la défense, osa les prêcher, & s'éleva contre l'ignorance, contre les mœurs & contre les richesses du Clergé. Il commença

mença par établir l'Ecriture-Sainte comme la seule regle de Foi, & les simples Fideles comme juges compétens dans les matieres de Religion. Il prétendoit que les Rois avoient le pouvoir d'ôter à l'Eglise ses possessions temporelles, & que les Peuples pouvoient refuser de payer la dîme.

Ces discours révolterent les Ecclésiastiques qui crierent au scandale; & leur Auteur, regardé comme un homme dangereux, fut chassé de Prague, & cité au Tribunal du Souverain Pontife. Irrité de cet affront, il attaqua l'autorité du Saint Siege au sujet des excommunications, soutint qu'on ne devoit avoir égard qu'à celles qui sont fondées sur de justes motifs, & que c'étoit aux Fideles à juger si ces motifs sont légitimes. Il développa plus amplement son systême dans un Traité qu'il publia sur l'Eglise, dont il déclara que Jésus-Christ étoit le Chef, & non pas le Pape; qu'elle n'est composée que des Prédestinés & des Justes, qui ne peuvent en être séparés par aucune excommunication; que les Pécheurs & les non Prédestinés n'en sont point membres, & que le pouvoir de lier & de délier,

donné aux Apôtres, n'eſt qu'un pouvoir miniſtériel, qui déclare ſimplement que le pardon eſt accordé ; d'où il concluoit que les péchés ſont remis par la ſeule contrition, & non par l'abſolution du Prêtre ; il ajoutoit qu'un mauvais Pape ne peut pas être le Vicaire de Jéſus-Chriſt. Tout cela étoit accompagné des injures & des invectives qui étoient alors à la mode.

Le ſyſtême de Jean Hus fut ſuivi par une infinité de gens, avides de nouveautés, & dont l'eſprit turbulent ſe paroit du nom de Zèle. Les Evêques & les Magiſtrats firent de vains efforts pour arrêter les progrès d'une Secte qui devenoit tous les jours plus nombreuſe, lorſque celui qui en étoit le Chef, dénoncé au Concile de Conſtance, fut ſommé d'y comparoître. Il s'y rendit accompagné de pluſieurs de ſes Diſciples, & muni d'un ſauf-conduit, par lequel l'Empereur le prenoit ſous ſa ſauve-garde pour ſon voyage, ſon ſéjour & ſon retour. L'Héréſiarque Bohémien ſe préſenta avec confiance devant les Peres du Concile, & refuſa conſtamment de rétracter ſes erreurs, aimant mieux être brûlé, que de con-

venir qu'il avoit tort. On crut devoir s'assurer de sa personne ; & après l'avoir arrêté, on nomma des Commissaires pour examiner ses Ouvrages. On produisit un certain nombre d'articles qui furent proscrits en général ; & c'est la premiere, je crois même l'unique fois, qu'un Concile général ait condamné des propositions sans les qualifier en particulier. Celles de Jean Hus parurent si révoltantes, si manifestement contraires à la Doctrine Catholique, qu'on ne crut pas devoir prendre cette précaution à leur égard. Il les expliqua toutes de la façon à obtenir sa grace ; mais on les entendit de la maniere qu'il falloit pour le perdre. Il fut d'abord déclaré Hérétique, dégradé de l'Ordre Sacerdotal, livré à la Justice Séculiere, & malgré le Sauf-conduit, condamné à périr sur un bûcher, où il expira avec une fermeté digne d'une meilleure cause.

Jérome de Prague, le plus fameux Disciple de Jean Hus, & bien supérieur à son Maître en esprit & en éloquence, avoit fait ses études à Paris, à Cologne & à Oxford, où il s'étoit

fait admirer par la subtilité de son génie. Lorsqu'il apprit que son Maître étoit arrêté au Concile de Constance, il vint pour le défendre, & fut emprisonné comme lui. La crainte du supplice l'obligea de se rétracter; mais sachant avec quelle force d'esprit cet Hérésiarque étoit mort, il eut honte de vivre après lui; & dans une seconde Audience que lui accorda le Concile, il désavoua sa rétractation, & déclara qu'il étoit résolu d'adhérer jusqu'au dernier soupir, à la Doctrine de Wiclef & de Jean Hus, exceptant néanmoins les opinions du Docteur Anglois sur l'Eucharistie. Le Concile tenta vainement de ramener cet Enthousiaste, qui alla au bûcher avec la même fermeté que son Maître; & de leurs cendres sortirent bien-tôt toutes les horreurs d'une guerre civile.

Les Ouvrages de Wiclef, ou Jean de Wiclef, ainsi nommé du lieu de sa naissance dans le Comté d'Oxford, ont été la source de toutes les hérésies qui ont troublé l'Eglise depuis le quatorzieme siecle. Ses déclamations perpétuelles contre le Clergé, dont on envioit le crédit & les richesses, lui firent de puissans Pro-

tecteurs parmi ceux qui desiroient d'envahir leurs possessions. Les Evêques intimidés par les Grands, se contenterent de lui imposer silence ; & quoique souvent cité à leur Tribunal, il évita toujours d'être condamné.

La mort de Jean Hus & de son Disciple, loin de rallentir le zele de leurs Sectateurs, ne fit au contraire que les rendre plus furieux ; & le desir de venger leurs Chefs, les porta aux dernieres extrêmités. Les Prêtres qu'ils rencontroient, payoient de leur tête la rigueur des Magistrats de Constance. Ces Hérétiques joignirent aux opinions de leur Maître une nouvelle erreur, savoir que la Communion sous les deux especes étoit absolument nécessaire au salut ; mais les Catholiques s'opposerent avec tant de force à cette innovation, que les Hussites se trouvant les plus foibles, furent obligés de se retirer sur une montagne qu'ils nommerent Thabor, y dresserent une chapelle pour y communier à leur maniere ; & les Partisans de cette pratique prirent le nom de Thaborites. Un grand de la Cour, le célebre Zisca, protecteur déclaré de la Secte, courut la campagne,

pilla les Couvens, en chassa les Moines, s'empara du trésor des églises, & forma le projet de bâtir une Ville sur cette montagne, pou. en faire comme le chef-lieu des Hussites. Il les rassembla en un corps d'armée, les dressa au service militaire, & les conduisit à l'Ennemi. La victoire le suivit par-tout : il ravagea la Ville de Prague, massacra les Sénateurs, & pour animer ses Soldats au carnage, il faisoit porter devant eux une espece de baniere, où il avoit fait peindre un calice. L'Empereur mit sur pied une armée de plus de cent mille hommes, qui fut battue par-tout où elle voulut pénétrer dans la Bohême, dont Zisca s'étoit rendu maître, & où il mit tout à feu & à sang.

Les Hussites & les Catholiques formoient alors comme deux Nations étrangeres qui ravageoient ce Royaume, & exerçoient l'une sur l'autre des cruautés inconnues aux Peuples même les plus barbares. Zisca qui n'avoit qu'un œil, comme le marque ce mot bohémien qui signifie borgne, perdit l'autre dans un combat, & devint aveugle. Il n'en conserva pas moins le commandement de l'armée, &

ne fut pas moins favorisé de la victoire. L'Empereur lui fit offrir le gouvernement de la Bohême avec les conditions les plus honorables, s'il vouloit ramener les Rebelles à l'obéissance. La peste fit échouer les négociations. Zisca en fut attaqué, & mourut. C'est une fable que l'ordre qu'on raconte qu'il donna, de faire un tambour de sa peau, pour effrayer les Ennemis. Son corps fut transféré à Czaslau, & enterré dans la Cathédrale, où l'on a lu long-tems cette épitaphe que les Catholiques firent arracher. « Rigoureux vengeur de l'orgueil & de l'avarice des Prêtres, ardent défenseur de la Patrie, je ne le cédai à aucun Général dans l'Art Militaire; je n'ai jamais manqué à la fortune; & jamais elle ne m'a manqué. Tout aveugle que j'étois, j'ai toujours bien vu les occasions d'agir. J'ai vaincu onze fois en bataille rangée; j'ai pris en main la cause des Malheureux & celles des Indigens contre de sensuels Ecclésiastiques; & j'ai éprouvé le secours de Dieu dans toutes mes entreprises. Si leur haine & leur envie ne l'avoient empêché, j'aurois été mis au rang des plus illus-

» tres personnages; cependant, malgré » le Pape & les Prêtres, mes os repo- » sent dans ce saint lieu ». La massue de Zisca étoit attachée à son épitaphe; & l'on rapporte que Ferdinand I, à la vue de cette arme, sortit sur le champ de l'Eglise & de la Ville, & dit en fuyant: « cette mauvaise bête, toute morte » qu'elle est depuis cent ans, fait encore » peur aux Vivans ».

Après la mort du Général des Hussites, son armée se partagea en trois corps: les uns prirent pour Chef Procope Raza, surnommé le Grand; les autres ne voulurent point de Chefs, & se firent appeller les Orphelins. Les troisiemes, sous le nom des Orbites, se donnerent différens Maîtres; mais cette division n'empêcha pas qu'ils ne fussent toujours unis lorsqu'il s'agissoit de la cause commune. Ils regardoient la Bohême comme la Terre de Promission, & leurs Voisins, les uns comme les Iduméens & les Moabites, les autres comme les Amalécites & les Philistins; & en effet, ils en userent à leur égard, comme autrefois les Israélites envers les Peuples de la Palestine. On eut alors recours aux Croisades;

& l'Allemagne envoya contr'eux une armée de cent mille hommes, qui, quoique supérieure en nombre, fut défaite & mise en déroute.

Rebutés d'une guerre si malheureuse, le Pape & l'Empereur proposerent des moyens d'accommodement. On invita les Chefs des Hussites à se rendre au Concile de Bâle avec sûreté pour leur personne; & ils y arriverent au nombre de trois cens, ayant à leur tête le célebre Procope, éleve & successeur de Zisca. Ils demanderent au Concile qu'on administrât aux Laïques la communion sous les deux especes; qu'il fût permis à tous les Prêtres d'annoncer la parole de Dieu; que la possession des biens temporels fût interdite aux Ecclésiastiques; & que les crimes publics ne fussent punis que par les Magistrats. Vous jugez bien que ces articles ne leur furent point accordés; & l'on vit la guerre se rallumer plus vivement que jamais. La victoire cessa de favoriser les Hussites; & leur défaite les rendit plus attentifs aux propositions de paix que le Concile leur fit renouveller. On leur permit la communion sous les deux especes, à condition qu'ils se

soumettroient à tous les autres usages de l'Eglise Catholique.

Tels furent les effets & la fin de cette longue & terrible guerre, allumée par le bûcher qui consuma Jean Hus & Jérome de Prague, par les rigueurs des Légats du Saint Siege, par les armées de l'Empereur Sigismond, qui firent de ce Royaume & d'une partie de l'Allemagne, un désert inondé de sang humain. Elle finit sans corriger les abus, contre lesquels on avoit pris les armes & prêché des croisades. La plupart de ces Hérétiques ne purent être ramenés à la Religion Romaine ni par menaces ni par caresses. Ils tâcherent de donner une meilleure forme à leurs dogmes & à leur discipline, & quittant les armes & les disputes, ils prirent le nom de *Freres de Bohême* : dans la suite ils se joignirent aux Protestans, lorsqu'on eut permis à ces derniers l'exercice de leur culte. Mais les Luthériens s'étant révoltés contre l'Empereur, on révoqua cette liberté ; & ceux qui refuserent de se soumettre à la Religion Romaine, furent contraints de quitter le pays. Depuis ce tems-là, cette Religion est la dominante & la seule admise

dans ce Royaume, où les Proteſtans ſont obligés de ſe cacher. Cependant, vu l'accroiſſement des manufactures & des fabriques, on parle de leur accorder un décret de protection pour dix ou douze ans, avec offre de le renouveller; & l'on eſpere que cette condeſcendance en engagera pluſieurs à venir s'y établir.

On permet aux Juifs la pratique de leur culte dans la ville de Prague. L'Archevêque eſt Légat né du Saint-Siege, Prince du Saint Empire, Primat du Royaume de Bohême, & Chancelier perpétuel de l'Univerſité adminiſtrée par les Jéſuites. Il a la juriſdiction ſuprême ſur les Eccléſiaſtiques, qui ne peuvent appeller de ſes jugemens qu'au Roi ou au Siege de Rome; c'eſt par lui auſſi que ſe font les cérémonies du couronnement, après lequel le nouveau Monarque eſt dans l'uſage de créer des Chevaliers de Saint Venceſlas. Il exiſte encore un autre ordre ſous le titre de l'Etoile rouge, dont le Grand-Maître a ſéance parmi les Prélats du Royaume.

Le Roi de Bohême eſt le premier des Electeurs, & le Grand-Echanſon

de l'Empire d'Allemagne ; mais quoique membre du Corps Germanique, ses Etats en sont indépendans ; & son Royaume n'est assujetti à aucune de ses Jurisdictions, à aucune contribution ; ne paie que ce que l'Empereur Léopold s'imposa lui-même, c'est-à-dire, trois ou quatre mille francs par an, pour l'entretien de la Chambre Impériale. Il compte les Electeurs de Baviere, de Saxe & de Brandeboug parmi ses Vassaux, pour divers Fiefs qu'ils possedent dans le pays ; & l'on fait monter à sept millions ce qu'il retire annuellement de son Royaume, sans les subsides extraodinaires que la guerre ou d'autres besoins peuvent exiger.

Les Etats de Bohême sont composés des Prélats, des Seigneurs, de la Noblesse & des Villes. Les premiers, sont l'Archevêque de Prague, les Evêques de Leutmaritz & de Kœnigingrætz, les Chanoines de la Métropole, & vingt & un Prêvôts ou Abbés. La classe des Seigneurs comprend des Princes, des Comtes, des Barons, au rang desquels plusieurs Nobles, plusieurs familles étrangeres ont été élevés en obtenant des terres, ou à titre de

don, ou à titre d'achat. On a vu aussi beaucoup de Bourgeois reçus dans la classe des Nobles, soit par les Nobles eux-mêmes, soit par des Lettres de Noblesse. Les seules Villes Royales sont admises aux Assemblées des Etats, convoqués par le Roi une fois l'an, & se tiennent à Prague, où réside le Conseil de Régence composé de quinze Seigneurs, dont le Chef, qui prend le titre de Bourgrave, préside à tous les Tribunaux. Il y a de plus une Chambre de Justice & de Finance à Vienne, où s'expédient tous les Edits & Arrêts qui concernent ce Royaume. On prétend que la Bohême peut fournir jusqu'à cinquante mille hommes de milice; mais on n'en compte guere présentement que neuf ou dix mille dans les armées de l'Empereur.

Ce pays, borné au Levant par la Silésie, au Couchant par la Baviere, au Midi par l'Autriche, au Nord par la Lusace, a quatre-vingt lieues de l'Orient à l'Occident, & environ soixante du Nord au Midi. Il est environné de montagnes, où toutes les rivieres qui l'arrosent prennent leur source. Une des principales est la Moldaw, qui, après avoir coulé quelque

tems du Couchant au Levant; prend son cours du Midi au Nord, arrose la ville de Prague, & se jette dans l'Elbe à six ou sept lieues de cette Capitale. Les eaux en sont claires, saines & abondent en poisson, comme les montagnes & les forêts en gibier & en bêtes fauves. Le terroir est généralement fertile en grains, en fruits, en pâturages, en safran & en simples. On y recueilleroit assez de vin; mais il est rare que les raisins y parviennent à une certaine maturité. Le sel est la seule denrée nécessaire qui manque dans le Royaume. On y trouve des mines de fer, de cuivre, d'étain, & même d'argent & de pierres précieuses. Parmi les eaux minérales, celles d'Egra passent pour les plus salutaires. Les grandes routes qui partent de la Capitale & traversent toute la Bohême, sont tirées au cordeau, & dans beaucoup d'endroits sont soutenues par de la maçonnerie, avec des fossés de côté & d'autre pour faciliter l'écoulement des eaux. On donne environ deux sols par cheval, à chaque relais, pour l'entretien des chemins.

On compte près de cent douze Cités, dont quarante sont des Villes libres &

royales, avec droit de députation aux Etats Généraux, deux cens Bourgs, trois mille Villages, cent cinquante Châteaux, & deux millions d'Habitans dans toute la Bohême. Les Seigneurs, parmi lesquels il y a beaucoup d'Allemands d'origine, dominent sur les gens de la campagne. Ces derniers sont Serfs comme en Pologne, obligés de cultiver les terres de leurs Maîtres, tant Séculiers qu'Ecclésiastiques, & ne peuvent quitter le pays sans permission, à moins qu'ils ne se fassent Prêtres ou Soldats. Pour se garantir des excès d'un pouvoir arbitraire, chaque Paysan peut porter ses plaintes contre son Seigneur devant des Commissaires nommés par le Souverain; & le Procureur est obligé de plaider sa cause gratis. Ce Peuple-ci me paroît dur, féroce & porté à l'ivrognerie; on ne sauroit disputer aux femmes les graces de l'enjouement; & à la Noblesse un certain usage de politesse. La langue naturelle & ordinaire est un dialecte d'Esclavon, mêlé dans les Villes de plusieurs mots Allemands, & sans mêlange dans les Villages

De tous les objets de commerce qui se fabriquent dans ce Royaume, le plus

connu en France est ce qu'on appelle le verre de Bohême ; mais la vente en est considérablement diminué par l'établissement de nos verreries d'Alsace, dont le verre est plus blanc, plus fort, & se donne à meilleur prix. Le débit en est prodigieux, depuis qu'on est dans l'usage d'en éclaircir tous les appartemens de Paris. Les autres marchandises fabriquées en Bohême, & qui s'envoient chez l'Etranger, sont du papier, de la poterie, des armes à feu, des lames d'épée, du cuir, des dentelles, du fil, des draps, & particulierement de la toile. Une Compagnie commerçante a établi un Bureau à Cadix, & trafique delà en Amérique. Tout ce qui appartient au négoce, dépend de la Chambre de Commerce résidente à Prague, & subordonnée à celle de Vienne.

On a partagé la Bohême en seize ou dix-huit Cercles, qui forment comme autant de petites Provinces administrées par un même nombre de Capitaines ou Gouverneurs particuliers. Chaque Cercle a sa Capitale ; & la ville de Prague, située au centre du Royaume des deux côtés de la Moldau, est à peu près bâtie comme celle de Lyon,

partie ſur une montagne, partie dans une plaine environnée d'autres montagnes. C'eſt une des plus belles, des mieux peuplées & des plus grandes Villes de l'Europe. On la diviſe en petite & grande, & celle-ci en vieille & nouvelle ; ce qui forme la valeur de trois Cités unies enſemble par un pont de pierre, qui repoſe ſur dix-huit arches. On lui donne dix-ſept cent pieds de long ſur trente-cinq de largeur, avec une porte à chaque extrêmité, défendue par une tour. Les deux côtés ſont ornés de ſtatues de Saints, dont la principale repréſente Saint Jean Népomucene qui, de deſſus ce même pont, fut précipité dans le fleuve par ordre de Venceſlas. Que leurs tombeaux, placés dans la même égliſe, offrent deux ſpectacles bien oppoſés ! Enſeveli dans le ſépulchre de ſes Peres, le Tyran reſte dans l'oubli ; ou ſi l'on ſe rappelle les jours de ſon regne, ce n'eſt que pour en déteſter la mémoire, & ajouter à ſon nom les titres flétriſſans qui caractériſent l'indolence, la jalouſie, la fureur, l'inhumanité. Des rives de la Moldau le corps du Saint Martyr, porté avec reſpect dans la

Cathédrale, où reposent les cendres de tant de grands hommes, la gloire de l'Eglise, les Apôtres de la Religion, y reçoit les vœux des Fideles, l'hommage des Grands, les respects de l'Univers.

Népomucene, né vers le commencement du quatorzieme siecle, dans la ville de Népomuck en Bohême, étoit Chanoine de Prague, & Confesseur de Ja nne de Baviere, épouse de Venceslas. Des Courtisans accuserent cette Princesse d'entretenir un commerce illégitime avec un Seigneur de la Cour. Le Monarque jaloux & crédule somma le Confesseur de lui révéler les secrets que la Reine lui avoit confiés dans le Tribunal de la Pénitence. Le refus l'irrita; & dans les transports de sa fureur, il fit jetter le Saint dans la Moldau. Ainsi périt cet illustre Martyr de la Confession, à l'honneur duquel on a institué une Confrairie, pour demander le bon usage de la langue. Il n'y a pourtant guere que vingt-huit ans, que Rome l'a mis au nombre des Saints.

La Cathédrale, où repose le corps de Jean Népomucene, est un bâtiment gothique qui ne paroît pas tout à fait achevé. On y conserve beaucoup de

reliques & de riches ornemens; & parmi les tombeaux des Ducs & des Rois de Bohême, on voit dans une chapelle, à main droite, celui de Venceslas qui bâtit cette église, où se fait la cérémonie du sacre & du couronnement. Le Château Royal où les Souverains faisoient leur résidence, n'est pas éloigné de la Cathédrale. En 1741 l'Electeur de Baviere y reçut l'hommage des Habitans de Prague en qualité de Roi de Bohême. Ce qu'il y a de plus remarquable est une salle qui a cent pas de long sur quarante de large, où s'assemblent les Etats du pays, & tous les Tribunaux de Judicature. On m'y montra la fenêtre par laquelle les Etats Protestans, mécontens de l'administration, précipiterent sur le pavé les Commissaires de l'Empereur. Cette révolte audacieuse devint funeste aux Luthériens, qui, comme je l'ai dit plus haut, furent obligés de quitter le Royaume. On érigea dans la place trois statues en mémoire de cette journée qu'on appella la défenestration de Prague.

En face du Château Royal est le Palais de l'Archevêque, dans le voisinage duquel est une Abbaye de Béné-

diſtines, le plus ancien Monaſtere de toute la Bohême. L'Abbeſſe, qui pour l'ordinaire eſt une Princeſſe, jouiſſoit autrefois de l'autorité ſouveraine ; & elle a le droit le jour du couronnement, de mettre le diadême ſur la tête de la Reine. La place où eſt cette Abbaye, eſt ornée d'une fontaine, au milieu de laquelle s'éleve une ſtatue de Saint-George, faite en bronze, terraſſant un dragon. A une petite diſtance de la Ville on me fit voir quelques reſtes d'un vieux Château, bâti dans le huitieme ſiecle par cette Princeſſe Ulaſta qui avoit entrepris d'établir une République de Femmes.

La nouvelle Prague, fondée par l'Empereur Charles IV, & ſituée entierement dans la plaine, à côté de la vieille, eſt défendue par le château de Wiſcherad conſtruit ſur un rocher eſcarpé, où il y a une Egliſe Collégiale. Ses rues ſont larges, droites, remplies de palais & de maiſons bâtis à la moderne. Elle renferme de grands jardins, & même des vignes & des terres labourables. On y voit pluſieurs belles égliſes, dont les principales ſont celles des Carmes, des Cordeliers & des

Jésuites. Ses principaux édifices sont l'Hôtel-de-Ville, bâtiment superbe, accompagné d'une magnifique place, où se trouvent l'église de Notre-Dame, avec une tour, & une horloge semblable à celle de Lyon ; les magasins des Marchands, faits en forme de halles couvertes qui entourent une grande place ; & un hôtel pour les Soldats invalides. Un des principaux ornemens de la ville de Prague est l'Université, où l'on compte jusqu'à huit mille Ecoliers, & dont tous les Professeurs furent tirés autrefois de celle de Paris. Les Bénédictins, les Prémontrés, les Bernardins & les Jésuites y ont des Colleges. Vous ne serez pas étonnée de savoir que celui des Jésuites l'emporte sur tous les autres en beauté & en magnificence.

N'attendez pas que je parcoure tous les Cercles qui composent le Royaume de Bohême. La plupart ont des noms que vous ne pourriez ni lire ni prononcer. Il en est peu qui ne soient connus par quelque bataille perdue par les Autrichiens ; car vous savez que la Bohême est le principal théatre des triomphes du Roi de Prusse ;

Je ne nommerai que les pays remarquables par quelque singularité. Plass, dans le Cercle de Raconitz, est un Couvent de Bernardins, où se retira un des quatre Députés de l'Empereur, qui furent jettés par les fenêtres du Château de Prague. Ce qu'il y eut de particulier dans cette aventure, c'est qu'il eut le bonheur de tomber sur un fumier sans se faire de mal. Son Secrétaire, obligé de faire le même saut, lui tomba sur le corps, & en se relevant, lui demanda pardon de l'impolitesse qu'il venoit de commettre malgré lui. Budesc, dans le Cercle de Slanitz, étoit une Ville riche & puissante, où les Payens, avant l'établissement du Christianisme, avoient une Académie célebre, qui enseignoit les arts magiques. L'ancienne Capitale du Cercle de Boleslaw, nommée le Vieux-Buntzl, est l'endroit où Saint Venceslas fut assassiné par son frere; on assure que la chambre où le meurtre s'est commis, est encore teinte de son sang. Tycho-Brahé, disgracié à la Cour de Dannemarck, s'étoit retiré à Renatky, dans le même Cercle, & y mourut en 1601. Les bains de Carlsbad,

Cercle d'Elnbogen, furent découverts par un chien qui poursuivant du gibier, s'y brûla les pattes. L'eau en est si chaude, qu'on y feroit cuire une poule. En 1742, les François se rendirent maîtres d'Egra, Capitale du Cercle de ce nom, & furent obligés de la rendre l'année suivante. Plus d'un siecle auparavant le Général Walstein y avoit été assassiné par ordre de l'Empereur. Othon I avoit condamné Boleslas, Prince de Bohême, à soutenir une chaudiere sur le feu, pour le punir d'avoir commis un fratricide. Las de se tenir trop long-tems debout, le Prince voulut s'asseoir; mais Othon lui cria en latin: *Tu sta*, levez-vous. Cet événement fit nommer Tusta un certain lieu du Cercle de Pilsen, où est aussi le bourg de Népomuc, célebre par la naissance de Jean Népomucene. La fameuse montagne de Tabor, qui a donné son nom aux Taborites, se trouve dans le Cercle de Bechin, dont Budweis, que les Prussiens prirent & rendirent vers l'an 1744, est la Capitale. Czaslau, la principale ville du Cercle de ce nom, possede la plus haute tour de toute la Bohême. Je vous ai dit que

Zisca, Général des Hussites, y étoit enterré ; j'ajoute que le Roi de Prusse y a battu les Autrichiens. Kuttemberg est dans le même Cercle. On raconte qu'un Moine ayant trouvé un morceau d'argent, y laissa son froc pour reconnoître l'endroit où il soupçonnoit qu'il y avoit une mine. On y bâtit une ville qui fut nommée Montagne du Froc, auprès de laquelle sont les plus riches mines d'argent du Royaume. La superbe Eglise des Bernardins de Sedletz en est peu éloignée. Beaucoup de gens se font enterrer dans leur cimetiere, où l'on a fait, dit-on, transporter de la terre de Canaan. On vante les couteaux, les lames d'épée, les carpes & les brochets du Cercle de Chradim. On parle des immenses souterreins de Skalice, & des excellentes serres chaudes de Chlumetz, dans le Cercle de Kœniggrœtz. De toutes ces Villes je n'ai vu que celles qui se trouvent sur la route de Zittau à Prague, & de Prague à Dresde, où je finis cette longue Lettre.

Je suis, &c.

A Dresde, ce 8 Février 1757.

LETTRE

LETTRE CCCIII.

LA SAXE.

LA Géographie vous a sans doute appris, Madame, que sous le nom de Saxe étoient compris anciennement tous les pays situés entre l'Oder, le Rhin, la Franconie & la mer d'Allemagne. Les Saxons, Peuples belliqueux, que les uns font venir de la Scythie, les autres du Jutland, s'emparerent de ces vastes contrées vers le milieu du quatrieme siecle, & s'y établirent sous différens Chefs, qui prenoient tantôt le titre de Rois, tantôt celui de Ducs. C'est à peu près là tout ce qu'on sait du commencement de leur histoire, qui d'ailleurs me paroît très-incertaine. Jaloux de leur liberté, ils eurent plusieurs querelles avec les Francs leurs voisins, & se rendirent célebres par leurs exploits militaires. Vous rappellez-vous qu'en parlant de l'Angleterre, je vous dis qu'une partie d'entre eux passa dans la Grande-Bretagne, & y fonda divers Royaumes? Les autres

soutinrent, avec une égale valeur, de longues guerres contre les Descendans de Clovis & nos Rois de la seconde race, qui les rendirent enfin leurs Tributaires. Charles-Magne ne discontinua pas de les combattre ; & les soumit après une guerre de trente-deux ans. Ce Prince, qui pendant le cours de ses expéditions, avoit taché de les attirer au Christianisme, fonda dans ce dessein plusieurs églises & de nouvelles villes. Vous avez vu ailleurs que leur Duc Vittikind, dont la plupart des grandes Maisons d'Allemagne se font descendré, donna le premier exemple de conversion. Ce pays fut dès-lors partagé en deux gouvernemens, l'un situé dans la partie du Nord, vers l'embouchure du Weser, & l'autre au Sud-Est dans les environs de l'Elbe. Delà cette distinction de haute & basse Saxe, que les Gouverneurs rendirent héréditaires sous la foible domination des Descendans de Charles-Magne. Les deux Henri & les trois Othon, qui monterent successivement sur le Trône Impérial, étoient issus de ces premiers Ducs. Leurs Etats passerent par les femmes à différens Princes, qui les possedent

encore ſous différens noms : mais je ne parlerai, dans cette lettre, que du Duché Electoral de Saxe, dont Dreſde eſt la Capitale.

Ce pays eſt une portion de l'ancien Duché de la haute Saxe, poſſédé dans le dixieme ſiecle par Herman Billung qui le tranſmit à ſes Deſcendans. Il paſſa enſuite, par des alliances, aux Ducs de Baviere, puis aux Marquis de Brandebourg, & enfin au Margrave de Miſnie, dont la poſtérité l'a gardé juſqu'à nos jours. Ce Margrave, appellé Frédéric le Belliqueux, fut pere de Frédéric II, ſurnommé le Pacifique. Ce dernier laiſſa deux fils, Erneſt & Albert, Auteurs des deux branches connues ſous le nom d'Erneſtine & d'Albertine. La premiere eut le Duché Electoral de Saxe juſqu'en 1547, qu'elle en fut dépouillée par l'Empereur Charles-Quint, qui le donna à Maurice, Chef de la ſeconde, dont les Deſcendans en jouiſſent encore actuellement. La poſtérité d'Erneſt ſe diviſa en ſix branches, & celle d'Albert en quatre. Les premieres prirent le nom de Weimar, d'Eiſenach, de Gotha, de Meinungen, d'Hildburgauſen, & de Salfeld. Les

autres, après la branche Electorale, sont les Weissenfels, les Mersbourg & les Zeits. Eisenach & Mersbourg ne subsistent plus; les Zeits sont prêts à s'éteindre dans la personne de Maurice Adolphe, Evêque de Leutmarits en Bohême. Les Aînés des cinq premieres branches ont chacun leur suffrage, parmi les Princes, à la Diete de l'Empire; au lieu que ceux de la branche Albertine possedent leurs Domaines en apanage, & font serment à l'Electeur leur Chef. Elles professent toutes la Religion Luthérienne, excepté l'Electorale & celle de Zeits qui sont Catholiques. Vous demanderez sans doute, de qui étoit issu ce Margrave de Misnie, premier Auteur de la Maison de Saxe? La tradition constante le fait descendre des Comtes de Wettin, dont le premier, mort à la fin du dixieme siecle, venoit dit-on, de Vittikind.

L'Electeur étoit parti de Dresde long-tems avant mon arrivée dans cette Ville. Il avoit fait faire au Roi de Prusse toutes les propositions que les circonstances pouvoient exiger, & n'en avoit reçu que cette réponse accablante: « Tout ce que vous me proposez ne me

» convient pas ; & je n'ai moi-même
» aucune proposition à vous faire.
» C'est à regret, ajouta-t-il, que je me
» trouve forcé de me porter à une dé-
» marche que mon amitié personnelle
» pour le Roi de Pologne m'auroit fait
» éviter, si les loix de la guerre, les
» malheurs des tems, & la sûreté de
» mes propres Etats ne la rendoient
» indispensable. Mais en prenant ce
» parti, je déclare de la maniere la plus
» forte à Sa Majesté Polonoise, & à la
» face de toute l'Europe, que je n'ai
» aucun dessein offensif contre ce
» Monarque, ni contre ses Etats ; que
» je n'y entre pas comme ennemi, mais
» uniquement pour ma sûreté, & que
» je ferai observer à mes Troupes la
» discipline la plus sévere. Forcé de
» céder aux considérations les plus
» pressantes, je n'attends que l'heureux
» moment de remettre à ce Prince un
» dépôt qui sera toujours sacré pour
» moi ».

Cette réponse étoit à peine parvenue à Sa Majesté Polonoise, que le Prince Ferdinand de Brunswich entroit sans résistance dans Leipsick, & pilloit cette ville. Une autre partie de l'Armée

Prussienne se présentant aux portes de Dresde, le Roi de Pologne n'eut que le tems de sortir de sa Capitale, & de gagner le camp de Pyrna, où ses Troupes étoient rassemblées. Frédéric, en entrant au Palais, trouva la Reine qui, aidée de sa fermeté & de son courage, n'avoit pas voulu fuir. On lui demanda les clefs des Archives; elle refusa de les donner. Des Soldats s'avancent pour enfoncer les portes; elle se précipite au devant deux; mais sans aucun égard ni pour son rang, ni pour son sexe, on la repousse; on ouvre les Archives par force; & le Roi de Prusse est surpris de n'y trouver aucune trace d'un prétendu traité d'alliance offensive, qu'il supposoit exister entre la Saxe, la Russie & l'Autriche, contre lui.

N'étant plus en sûreté dans ses Etats d'Allemagne, le Prince fugitif prend la route de Varsovie; & son Armée de Pyrna affoiblie par la famine, se rend par capitulation à son Vainqueur qui l'incorpore, de gré ou de force, dans ses propres Troupes. Tel est le spectacle que vient de donner à l'Europe étonnée un Monarque conquérant, & dont gémit encore cette Ville éplorée, triste témoin des malheurs de ses Maîtres.

Dresde, aujourd'hui Capitale de la Misnie & de tous les Domaines que l'Electeur de Saxe possede dans l'Empire, est agréablement située sur les deux rives de l'Elbe dans un terrein bas, mais d'où l'on découvre de jolis points de vue. Ce fleuve la partage en vieille & nouvelle, fortifiées l'une & l'autre, & qui se communiquent par un pont de pierre assis sur dix-neuf arches. On y voit de riches palais; & les maisons particulieres, presque toutes uniformes, en font une des plus belles Villes de l'Allemagne. Elle est d'ailleurs très-peuplée; mais on regrette que le Château de l'Electeur, qui pourtant est un beau bâtiment, ne soit pas assez vaste pour une Cour si nombreuse. Il fut fort mal-traité, au commencement de ce siecle, par un incendie; mais le dommage a été réparé. Les autres édifices remarquables, outre l'Arsenal que les Prussiens ont dégarni l'année derniere, & au-dessous duquel ont été pratiquées les grandes & vastes caves de la Maison Electorale, sont le Théatre d'Anatomie, l'Académie de Peinture, la Ménagerie, le Manege pour les Cadets; le Palais bâti à la Japonoise, où se trouve une riche

provision de porcelaine; celui du Prince héréditaire sur la hauteur de Taschenberg; la Chancellerie, la Monnoie, la Fonderie, la Pharmacie de la Cour, la Salle de l'Opéra, celle du Jeu de Paume, les Ecuries, la Bibliotheque, l'Hôtel du Gouverneur, le Jardin des Princes où l'on voit un Palais bâti à la Turque, la galerie sur le Boulevard; & parmi les Eglises, celle de Sainte-Croix, l'église de Notre-Dame, & celle de la Cour, qui passe pour un chef-d'œuvre d'Architecture. Le Pont qui réunit les deux Villes, est un des plus fameux de toute l'Allemagne. Auguste II le fit élargir; & l'on pratiqua des deux côtés des parapets & des bancs de distance en distance, pour la commodité des Passans. D'un côté, sont deux statues représentant la Saxe & la Pologne avec les armes de l'Electorat; de l'autre un Crucifix doré, posé sur une roche artificielle. Je ne parlerai pas de la superbe maison de campagne du Comte de Brulh, Ministre de Sa Majesté Polonoise. Les tableaux précieux qu'il y avoit rassemblés à grands frais, sont brûlés; on coupa les arbres & les charmilles de son parc; on démolit

l'intérieur de ce Palais; mais ces excès, dignes des Soldats d'Atila, ont été désavoués par le Roi de Prusse.

Cette Ville pouvoit se vanter de n'avoir jamais été prise ni même assiégée avant que Frédéric s'en fût rendu maître. Il la garda jusqu'au traité de Dresde, qui la restitua à son légitime Souverain. Il avoit expressément recommandé que l'on n'y fît aucut dégat, & qu'on respectât sur-tout les riches cabinets appellés le Magasin Verd; parce que les appartemens qui le renfermoient autrefois, étoient peints de cette couleur. Il est du tems de l'Electeur Auguste, premier Auteur de la prétieuse collection qui compose aujourd'hui le trésor de Dresde.

Tout le monde peut voir ce cabinet, formé de sept ou huit salles, moyennant une gratification de quelques florins donnés à l'Inspecteur, lequel, pour cette raison, ne renvoie personne sous prétexte de fêtes ou de vacances. La premiere de ces salles, parquetées des différentes especes de marbre qui se trouvent en Saxe, vous offre d'abord un grand nombre de bronzes très-bien copiés d'après des

monumens anciens , & entr'autres le Taureau de Farnese. On voit, dans la seconde , un navire mis à la voile. Les Matelots y levent l'ancre; & l'Equipage fait toutes ses manœuvres au son d'un agréable concert. Un autre automate représente la Sainte-Famille dans l'étable , où , pendant que les Bergers & les Rois approchent de l'Enfant pour l'adorer , le Ciel s'ouvre ; & les nuées donnent passage à une brillante clarté. Dans une troisieme piece , parmi une nombreuse collection d'ouvrages d'ivoire,travaillés avec une délicatesse infinie , on admire un vaisseau avec tous ses agrès , sur lequel l'Artiste a représenté l'arbre généalogique de la Maison de Saxe. La quatrieme salle est remplie de vases d'or & d'argent , entre lesquels est un vilkom , ou gobelet à boire, d'or massif , qui peut contenir jusqu'à cinq pintes.

La piece suivante renferme d'autres vases garnis de pierres précieuses. On y voit aussi une très-belle cassette ornée d'émail , & une grande table , sur laquelle est représenté un jeune Prince à cheval , précédé par les vertus occupées à chasser les vices devant lui. Au-dessus

de cette table, est un tableau de la Madeleine peint en émail. Ce morceau, le plus grand qui existe en ce genre de peinture, est ovale, & d'environ trois pieds de hauteur. L'Inspecteur m'apprit à ce sujet, que quelques années avant la mort de l'Empereur Léopold, un Artiste Suédois, nommé Boet, peignit ce Monarque avec toute sa famille en émail sur or. Après que Léopold en eut admiré le travail, on mit le tableau sur un siege, où Boet, qui ne s'en étoit pas apperçu, alla s'asseoir; & l'émail se féla. On voit encore l'endroit endommagé, quoique le Peintre ait épuisé son art pour faire disparoître la félure. Ce morceau, qui se conserve dans le trésor de Vienne, a dix-huit pouces de long sur onze de large, & a été regardé comme le plus grand de son espece, jusqu'à ce que Dinglinger eut fait cette Madeleine.

Cet Artiste, né en Suabe, est mort à Dresde en 1731, âgé de soixante-sept ans. Pendant le séjour que Pierre le Grand fit dans cette ville en 1717, il ne voulut point loger ailleurs que chez lui, & envoya même en Russie un modele de sa maison, où Dinglinger avoit exécuté

plusieurs machines curieuses & utiles. Sur la plate-forme étoit une citerne qu'un homme seul, à l'aide d'une pompe qui se trouvoit dans la cour, pouvoit remplir en fort peu de tems, & d'où l'eau se distribuoit dans toutes les chambres. Le même lieu servoit encore d'observatoire garni de tous les instrumens astronomiques. On y voyoit aussi une espece de baromêtre, qui, par le moyen de deux girouettes, & de plusieurs ailes couvertes de toile cirée, indiquoit dans les appartemens inférieurs, les degrés de sécheresse & d'humidité, de chaleur & de froid, la force du vent & sa direction. Il y avoit enfin dans cette maison, deux machines hydrauliques, dont l'une faisoit jouer un carillon; & l'autre, par la seule force de l'eau, pouvoit faire monter une voiture chargée au haut d'une montagne.

C'est dans la salle où se trouve la Madeleine de Dinglinger, que commencent les portraits des Electeurs de Saxe, de grandeur naturelle, avec les habillemens de leur tems. Le premier est celui de Maurice qui mit la dignité Electorale dans la branche Albertine. Delà on passe dans un cabinet rempli

de peintures en émail, de vases & de coupes garnies de pierreries. On y voit des tasses d'onyx, d'améthyste & de sardoine, avec une cassette de crystal de roche, ornée de très-belles figures. On y a monté, avec avantage, les pierres & les perles qui ont de la ressemblance avec quelques corps naturels. Une perle Orientale de la grandeur d'une noix, & qui choquoit la vue par son irrégularité avant que de passer par les mains de l'Artiste, a été si adroitement entourée d'or & d'émail, qu'elle forme présentement les épaules, la poitrine & le corps d'un Nain contrefait. Une perle employée dans une autre figure, représente une paire de fesses parfaitement belles; une autre, le corps d'un Invalide Suédois qui demande l'aumône. On ne sauroit assez admirer le morceau qui offre l'histoire de Jonas : la baleine, le vaisseau, le Prophete & le bord de la mer sont formés par des perles ingénieusement jointes ensemble; & les rochers qui s'élevent autour de ce groupe, sont rendus par différentes sortes de pierres précieuses. Deux autres figures d'hommes, portant sur une perche des grappes de raisins, faites d'une émeraude Orien-

tale, imitent parfaitement la nature.

De ce cabinet on entre dans une cinquieme salle, où l'on considere encore plusieurs cassettes émaillées, couvertes de turquoises & de rubis; quelques dessus de tables ornées à la mosaïque; un Crucifix & quatre petites pyramides d'un marbre d'Arabie qu'on ne trouve plus, & dont Benoît XIII a fait présent à ce cabinet. Parmi quantité d'ouvrages de crystal de roche, on distingue une sphere d'une pureté parfaite, & plusieurs tasses faites avec des œufs d'autruche, montées en or émaillé. Je ne parle pas d'une infinité d'autres curiosités travaillées en nacres de perle, ni d'une montagne d'or, couverte de perles d'une grandeur considérable, mais qu'on n'a jamais pu arrondir.

On se propose de mettre dans les armoires de la sixieme salle, les statues de tous les Electeurs de Saxe. En attendant, on voit au milieu de cette piece, une pendule pratiquée dans un buste de femme, qui, à chaque minute, tourne la tête d'un côté & la retourne de l'autre. Enfin, dans la septieme salle on remarque un grand vase d'émeraude,

soutenu par un jeune Négre, qui porte sur sa poitrine un ornement garni de diamans. Vis-à-vis de ce Négre, il en paroît un autre qui tient dans une corbeille toutes sortes de crystaux, & des échantillons de mines d'or & d'argent qui se trouvent dans le pays. On voit sur une table la représentation parfaite de la maniere dont se célebre le jour de la naissance du Grand Mogol. Le Prince est assis sur son Trône ; & les Grands de ses Etats s'inclinent devant lui chargés de présens. Dans le vestibule on apperçoit des Gardes, des Eléphans, & tout le cortege d'une Cour Orientale. Ce morceau est composé d'or, d'argent, d'émail & de pierreries. Dinglinger y a travaillé avec quinze Ouvriers pendant plus de dix ans.

Le même Artiste a enrichi ce trésor de deux autres chefs-d'œuvre non moins précieux que le précédent : l'un représente les sacrifices & le culte des anciens Egyptiens, dont la plupart des figures sont de jaspe orné d'émail & de pierres rares. Dans l'autre on voit sur une sardoine de la longueur de dix-huit pouces sur huit de large, le triomphe de Bacchus en relief. Le tout est en-

touré d'une mascarade & de personnages burlesques, qui imitent les Bacchanales. Une perle irréguliere, de la grandeur d'une petite noix, forme le buste d'un Arlequin, dont le chapeau est fait d'une autre perle adroitement ajoutée à la premiere.

Voilà, Madame, une idée très-succincte des morceaux les plus précieux que renferme ce riche cabinet. Il seroit trop long de vous en donner une description plus détaillée, qui de jour en jour devient plus difficile, par l'augmentation continuelle des choses rares qu'on y rassemble. Je ne peux pourtant pas m'empêcher, en passant, de faire mention d'un gros diamant verd que l'on dit être l'unique en l'Europe, & que j'ai entendu mettre au-dessus de tout ce qu'il y a de plus précieux dans ce genre.

On assure que la ville de Dresde ne contient guere que quatre-vingt mille Habitans, dont plusieurs sont employés à différentes manufactures. Il s'y fait des draps fins, des serges, des bas, de la toile de lin, des tapisseries, du maroquin, des verres finement travaillés, & d'autres ouvrages en or & en argent. Les glaces se fondent à Friderichstal,

où l'on en fait qui ont jusqu'à cent pouces de hauteur, & delà sont envoyées à Dresde, pour y être dégrossies & polies. Il y a aussi d'excellens Ouvriers pour la taille des marbres, d'autres pour la sculpture & la peinture en émail ; car tandis que l'Elbe fait fleurir le commerce, le Prince aime les arts & les protege, recherche les talens & les récompense, encourage les sciences, & daigne lui-même s'en occuper.

Cette riche porcelaine de Saxe, dont je vous ai vu un si beau cabaret, ne se fait point à Dresde : la ville de Meissen, qui n'en est qu'à six ou sept lieues, est le seul endroit de tout l'Electorat, où se fabrique cette précieuse marchandise. Je profitai du voisinage pour visiter cette Manufacture ; mais par les précautions que l'on prend pour en dérober la connoissance aux Etrangers, je ne pourrois vous rien dire de particulier, à ce sujet, sans le secours d'un Mémoire manuscrit qui entre dans d'assez longs détails.

C'est le hasard qui a fait connoître en Saxe la composition de cette porcelaine, qui ne le cede ni en bonté, ni en beauté à celle du Japon. Un Gentil-

homme Allemand, le Baron de Botticher, Chymiste à la Cour de l'Electeur, en combinant ensemble des terres de différente nature pour faire des creusets, découvrit cet important secret. Le bruit s'en répandit dans tous les Etats de l'Europe; chacun chercha à profiter de la découverte; & les Chymistes de toutes les Nations travaillerent à l'envi à faire de la porcelaine. Celle d'Angleterre n'est qu'une vitrification imparfaite, à laquelle il ne manque qu'un degré de feu un peu plus fort, pour en faire du verre; ce qui n'empêche pas que les Anglois ne la substituent à la vaisselle d'argent. J'aurai peut-être occasion de vous parler un jour de la porcelaine de Seve; celle de Saxe est supérieure à celle de la Chine par la beauté de son grain qui est plus brillant & plus compact; ce qui prouve une combinaison & une pénétration réciproque des matieres, plus intime & plus parfaite. Elle résiste au feu le plus violent, soutient l'alternative du froid & du chaud; & les plats peuvent, sans se casser, se rechauffer à la flamme de l'esprit-de-vin.

Pour la composition de cette vaif-

selle, on n'emploie que quatre substances : l'Argile blanche, le Quartz blanc, espece de caillou vitrescible, des Tessons ou fragmens de porcelaine blanche, & du Gyps calciné. La quantité d'argille est toujours la même, celle des tessons, du quartz & du gyps varie suivant la place que la porcelaine doit occuper dans le fourneau, où l'intensité du feu n'est pas par-tout la même. Le Mémoire détermine toutes ces différences avec la plus grande précision.

On fait calciner le gyps ; ensuite on le mêle avec l'argille purifiée, les tessons & le quartz réduits en poudre. On forme du tout, avec de l'eau de pluie, une pâte qu'on laisse en macération pendant six mois, qui devient bleue, & prend une odeur fétide que lui donne le foie de soufre formé par la décomposition du gyps. On en conserve toujours de l'ancienne, pour servir de ferment à la nouvelle. On a remarqué que plus elle est vieille, mieux elle réussit. Il faut préparer cette pâte deux fois par an, c'est-à-dire, aux deux équinoxes; parce que la pluie qui tombe alors, exécute plus promptement & plus complettement la fermentation. On a l'attention

que cette pâte ne seche point, en l'arrosant de tems à autre, & toujours avec de l'eau de pluie.

La matiere ainsi préparée sert ensuite pour former les vases ; & c'est en quoi consiste la manipulation secrette que l'on cache avec le plus grand soin. Il n'y a dans la manufacture qu'un seul homme qui ait ce détail, & dont on s'assure par le serment. Il s'enferme pour doser les matieres ; & personne ne peut entrer dans le lieu où la masse fermente. Quand on juge que la macération a été complette, le Tourneur & le Modeleur se disposent au travail qui leur est propre. Ils commencent par humecter la pâte, la paitrissent de nouveau avec les mains pour l'amollir, & en prennent des morceaux proportionnés à l'ouvrage qu'ils veulent faire. Si c'est le Tourneur, il les pose sur la roue qui se meut avec le pied, & en forme des vases grossiers avec des instrumens de bois. Il met ces vases ainsi ébauchés sur une planche, les expose à l'air pour faire évaporer une partie de l'humidité ; & quand ils sont au point de siccité convenable, il les remet sur la roue, pour achever de les

tourner plus délicatement avec des outils plus fins & plus tranchans. Il trempe alors chaque piece dans l'eau; la met ensuite dans un moule de plâtre dont il lui fait prendre la forme en y passant légerement une éponge; & de cette maniere, toutes les pieces de même nature se trouvent de la même hauteur, & ont la même dimension.

Le travail de celui qui fait les figures n'est pas si long; mais il exige bien plus d'adresse, parce que le Modeleur doit savoir dessiner & bien sculpter. Il a, comme le Tourneur, des moules où il enfonce sa pâte; & après l'y avoir laissé sécher pendant quelques momens, il en retire ses figures moulées. S'il ne peut les avoir en entier, il réunit les morceaux avec de la pâte de porcelaine délayée dans de l'eau, & acheve de les réparer avec de petits instrumens d'ivoire, un pinceau & une éponge. Les moules dont il se sert pour ce travail, doivent être faits par un habile Sculpteur, & composés de plusieurs morceaux, tous numérotés pour reconnoître leurs places; car s'ils n'étoient que d'une ou deux pieces, les groupes ne pourroient pas se retirer des creux, & se romproient en sortant

du moule. Si l'on veut mettre quelques ornemens aux vases ou aux figures, comme des fleurs, des feuillages ou des fruits en relief, il faut les former à part, & les attacher avec de la pâte délayée. L'Ouvrier chargé de cette besogne, doit savoir dessiner & sculpter, pour être en état de finir son travail sans gâter l'ouvrage du Sculpteur, & sans perdre les beautés du modele.

Pour préparer la *Couverte* (c'est le nom que les Chymistes donnent à l'émail qui couvre la porcelaine) on emploie une partie des mêmes matieres, c'est-à-dire, le Quartz, les Tessons, & le Gyps calciné, dont le mêlange est soumis à une macération pareille à celle qu'on pratique pour la composition du *Biscuit*. On appelle ainsi la porcelaine qui n'ayant pas encore reçu son émail, n'a par conséquent aucun luisant. Pour la mettre en cet état, il n'est pas nécessaire de lui faire éprouver un feu aussi fort, que lorsqu'elle a reçu sa Couverte, & qu'on veut lui donner le degré de chaleur qui doit la constituer Porcelaine. Pour appliquer la Couverte surl e Biscuit, on la délaye dans un vaisseau d'eau distil-

lée, de maniere qu'elle devienne comme de la crême. Après l'avoir préalablement agitée, on y trempe le Biscuit, qui la reçoit également étendue sur sa surface. Si elle n'est pas assez liquide, on y ajoute de l'eau; si elle l'est trop, on y met plus de matiere, jusqu'à ce qu'on ait trouvé le degré convenable. Il faut toujours remuer la composition à chaque piece que l'on y trempe, sans quoi la matiere se précipiteroit au fond du vase, & les pieces ne se couvriroient pas également; ce qui rendroit la porcelaine truitée, & désagréable à la vue.

La cuisson est l'opération la plus délicate, la plus difficile, & qui exige la plus grande attention, soit pour l'arrangement des fourneaux, soit pour la conduite du feu; mais ces détails nous conduiroient trop loin, & ne regardent pas plus la manufacture de Meissen, que celles des autres pays. Je dirai la même chose de l'application des couleurs; car, jusqu'a présent, je n'ai parlé que de la porcelaine blanche, qui n'est pas celle qui demande le plus de travail, ni les Artistes les plus habiles. Je crois d'ailleurs que dans l'art

d'employer la peinture & de former les desseins, nos Fabriques de France l'emportent infiniment sur toutes celles du reste de l'Europe.

Meissen ou Misnie, ville ancienne, autrefois Episcopale, & située, comme Dresde, sur la riviere d'Elbe, dans un pays agréable, partie dans une vallée, partie sur une colline, a donné le nom à toute la Province, & a pris le sien d'un ruisseau qui se jette dans l'Elbe. Cette Ville est grande, forte, bien bâtie, & ornée autrefois de trois châteaux habités par le Prince, l'Evêque & le Burgrave. Les deux derniers ne subsistent plus; & ce qui reste du premier, appellé le Château d'Albert, Albrechst-Bourg, parce qu'il fut bâti en 1471 par un Prince de ce nom, sert aujourd'hui à la Manufacture de Porcelaine. Ce qu'on y voit de plus remarquable, ce sont six voutes de pierres élevées les unes sur les autres, qui le mettent à l'abri des incendies. Les Domaines de l'Evêché & du Burgraviat ont été réunis à l'Electorat de Saxe. On a conservé le Chapitre Luthérien, composé d'un Grand-Prévôt, d'un Grand-Doyen & de six Chanoines qui

qui postulent, à chaque regne, l'Electeur pour leur Evêque. Deux d'entre eux professent la Théologie dans l'Université de Leipsick; & une partie des biens de l'Evêché a été employée à la fondation du College Electoral de Meissen, établi par le Duc Maurice dans un ancien Couvent de Bénédictins. L'Eglise Cathédrale a long-tems servi de sépulture aux Electeurs; & l'on fait voir, aux environs de la Ville, une vallée qu'on appelle sainte, parce qu'on prétend qu'un de ses Evêques, mort en odeur de sainteté, y rendit les grenouilles muettes. Ce qu'il y a de plus vrai, ce que les Allemands estiment davantage, c'est que ce territoire produit de très-bon vin. Toute la Misnie en général est un pays excellent, où rien ne manque de ce qui peut rendre la vie aisée & commode. Les Habitans même y sont plus polis, les sciences & les arts plus florissans, le langage plus beau, plus pur, que dans le reste de l'Allemagne.

On a partagé cette Province en cinq Cercles, Meissen, Leipsick, Ertzgeburge, Vogtland & Neustad, sous-divisés en une infinité de Bailliages. Ce

que le premier Cercle offre de plus remarquable, après la Capitale, sont le château de Moritzbourg, à trois lieues de Dresde, où est la vénerie de l'Electeur; Pilnitz, sur l'Elbe, autre maison de campagne du même Prince, dont une partie est à la Chinoise, avec un ameublement superbe, & de très-beaux jardins. Ce qu'on nomme le village François, bâti par Auguste II, consiste en trente maisons placées parallellement & de même hauteur, où loge la suite du Prince, lorsque la Cour fait quelque séjour à Pilnitz.

Kœnigstein est une forteresse imprenable, taillée dans le roc, élevée jusqu'aux nues, & où l'on ne peut aborder que d'un seul côté, qu'on a, pour cette raison, fortifié d'un plus grand nombre d'ouvrages. Elle n'est dominée par aucune montagne voisine, d'où elle puisse être foudroyée; & la mine n'y est également point à craindre. Il s'y trouve un puits d'une profondeur prodigieuse, où l'eau ne manque jamais, indépendamment de celle qu'on amasse dans les citernes. La place est pourvue de vivres & de munitions pour plusieurs années; on y a pratiqué jusqu'à

des jardins, des champs, des prés, une forêt qui fournissent les choses les plus nécessaires. On y voit un tonneau qui serviroit de logement à toute une famille ; car on assure qu'il pourroit tenir plus de cinq cens voitures de vin. Quoiqu'on n'ait ici ni siege, ni blocus, ni interruption de passages à redouter, cependant cette merveilleuse forteresse est moins une défense du pays qui l'entoure, qu'un lieu de sûreté pour le Prince, & de dépôt pour les archives. Elle seroit une retraite assurée en tems de guerre, & pourroit servir à mettre de grands districts à contribution. Sa situation est telle, que l'Elbe peut être enfilé par le canon ; & que la Ville, qui est au pied de la montagne, ne seroit pas attaquée impunément. Vis-à-vis, de l'autre côté de la riviere, est un rocher de la même hauteur que le Château, mais dont le sommet est si pointu, qu'il seroit impossible d'y bâtir aucun ouvrage de fortification.

Les autres lieux remarquables du Cercle de Meissen sont Torgau & Muhlberg. L'un, à cause de son Château agréablement situé sur la riviere

d'Elbe, a souvent servi de demeure aux Princesses Douairieres, & de résidence d'été aux Dames de la Cour Electorale. On s'y rendoit encore pour les grandes assemblées, pour les revues de Troupes, pour des fêtes nuptiales. L'escalier est construit de maniere, qu'on peut y aller en voiture. C'est dans ce même lieu, que furent présentés en 1530 à l'Electeur Jean, les dix-sept Articles appellés de Torgau, contenant toute la doctrine de la Religion de Luther. C'est-là aussi, que quarante-six ans après, a été dressé le Formulaire de Foi, rédigé à Magdebourg. Les Prussiens traverserent l'Elbe dans cette Ville, qui est, & sera peut-être encore long-tems, un des principaux théatres de la guerre présente. La plaine de Muhlberg est fameuse par le camp superbe, où l'Electeur Auguste II, Roi de Pologne, fit éclater la plus grande magnificence. Il avoit six lieues de tour, & étoit composé de vingt-huit mille hommes. Une foule de Particuliers, de Seigneurs & de Princes vinrent de tous côtés voir ces réjouissances militaires; le Roi de Prusse, Frédéric Guillaume, s'y rendit avec

toute sa famille, & y resta vingt-huit jours. On trouve la description de cette fête guerriere dans l'Histoire de ce Monarque; & pour en conserver la mémoire, on fit frapper des médailles, on grava des desseins qui représentent la position du camp, & les différentes évolutions des Troupes. Six pyramides élevées sur cet emplacement, serviront encore à en perpétuer le souvenir.

Environné d'armes & de gens de guerre, le bruit du canon & de la mousqueterie m'a conduit jusqu'aux fauxbourgs de Leipsick. Tout y étoit dans le trouble, l'agitation & le tumulte. L'Armée victorieuse du Roi de Prusse ne laissoit à cette Ville alarmée, que la triste alternative, ou d'une contribution exorbitante, ou d'un dégat universel. Les Muses Saxones, dont Leipsick paroît être l'asyle favori, n'en furent point effrayées; que pouvoient-elles craindre en effet d'un Vainqueur Historien, Poëte & Philosophe? Je me réfugiai moi-même dans leur sanctuaire; & sous les auspices des Gellert, des Rabener, des Gottsched, cette Ville, entourée d'Ennemis, me parut un séjour de paix.

Accompagné de ces Beaux Esprits Allemands, mon premier soin fut de visiter les Ecoles de l'Université. Cette Académie, également fameuse & florissante, fut fondée au commencement du quinzieme siecle, lorsque celle de Prague, dispersée par les troubles des Hussites, eut quitté ses exercices. On n'y admet que des Etudians de quatre Nations, de Saxe, de Misnie, de Franconnie & de Pologne à laquelle étoit jointe alors la Silésie. Les six Colleges qui la composent, offrent des places pour un grand nombre de Boursiers, & des Professeurs distingués pour toutes les sciences. En recommandant aux Citoyens de toute condition d'envoyer leurs enfans aux Ecoles publiques, il est enjoint de n'en appliquer aucun à telle ou telle faculté, qu'il n'en ait été jugé propre après un mûr examen. Les Professeurs ont l'administration de six Villages, & possedent les revenus de six Canonicats, qui font partie de leurs appointemens. Dans un des Colleges est une Bibliotheque ouverte à tous les Savans, & où l'on compte plus de huit mille manuscrits, un Amphithéatre d'Ana-

tomie, un Jardin de Botanique, & une Eglise. Le Sénat a aussi sa Bibliotheque publique; & je regarde Leipsick comme la Ville d'Allemagne où il y a le plus de Gens de Lettres, d'Imprimeurs & de Libraires. On lui doit la naissance du Journal si connu en Europe sous le titre d'*Acta Eruditorum*; mais la naissance qui lui fait le plus d'honneur, est celle de Leibnitz & de tous les Grands Hommes qui l'ont illustrée, & en ont fait une nouvelle Athènes. Son Université a eu pour Recteurs plusieurs Souverains, parmi lesquels on nomme les Ducs de Holstein, de Poméranie & de Mecklenbourg, qui en honorant cette place s'en crurent eux-mêmes fort honorés. Cette célebre & savante Académie gagne aujourd'hui par l'éclat des talens, ce qu'elle peut avoir perdu du côté des grandeurs. Elle ne voit plus de Princes parmi ses Membres; mais plusieurs de ses Membres sont acccueillis & distingués par tous les Princes.

Leipsick, fameuse par son commerce & par ses foires, est bâti sur la riviere de Pleiss dans une plaine fertile & agréable, au confluent de trois rivieres qui s'y jettent. Ce n'étoit an-

ciennement qu'un petit Bourg, que les Marquis de Misnie firent agrandir, au commencement du onzieme siecle, en accordant divers privileges à ceux qui voudroient s'y établir. Aujourd'hui c'est une Ville riche, forte, bien peuplée, & défendue par le château de Pleissenbourg, où les Catholiques ont l'exercice libre de leur Religion. Ses fauxbourgs sont séparés de la Cité par des tilleuls qui en font le tour, & ses rues éclairées pendant la nuit par la lueur de sept cens lanternes. La plupart des maisons qui les bordent, approchent de la magnificence des Palais ; & l'on y entretient la propreté par le moyen des écluses. Parmi les édifices publics on distingue particulierement l'Arsenal, la Bourse & l'Hôtel-de-Ville qui orne un des côtés de la grande place. La vie qu'on y mene est si agréable, que les Habitans, les Femmes sur-tout n'imaginent de vrai bonheur qu'à Leipsick. Il s'y tient annuellement trois grandes foires, au Nouvel An, à Pâques, à la Saint-Michel, de quinze jours chacune, & dont presque tout le commerce se fait en livres. Il est étonnant que dans une Ville de Savans

comme Leipsick, on laisse subsister une peinture qui représente le docteur Faust à cheval sur un tonneau de vin, avec une inscription Allemande, dont voici le sens: « Sous cette cour est une cave, » d'où le Docteur sortit en cette pos- » ture, par un effet de son art magi- » que, en présence d'un grand nom- » bre de Spectateurs, & en reçut la » récompense du Démon ».

Il s'est donné auprès de cette Ville, entre les Autrichiens & les Suédois, deux batailles fameuses, dont l'avantage resta à ces derniers. Gustave Adolphe, déjà victorieux en Pologne, se crut autorisé, par quelques mécontentement, à devenir le vengeur de l'Allemagne opprimée par l'Empereur Ferdinand II. Il y pénétra en 1630; & le Comte de Tilly, couronné comme lui plusieurs fois des mains de la Victoire, fut le premier rival qu'il eut à combattre. Après divers succès, il fallut en venir à une action d'éclat; les champs de Leipsick en furent le théatre. Tilly prit la position la plus favorable, & sut se ménager jusqu'à l'avantage du vent, du soleil & de la poussiere.

Cependant en voyant avancer Gusta-

ve, il pâlit & témoigna de l'inquiétude, ce qui est regardé comme un présage funeste dans les grands Généraux. Chaque Armée étoit composée de quarante mille hommes. Gustave renverse la gauche des ennemis ; Tilly celle de Gustave. Jusqu'alors les armes étoient à peu près égales ; mais malheureusement pour les Impériaux, leur Cavalerie se débanda à la poursuite des Fuyards. Le Roi de Suede réunit ses Troupes en corps de bataille ; & l'on s'attaqua avec tant d'acharnement, qu'après cinq heures de combat, on fut obligé d'amener du canon, pour enfoncer l'Infanterie Autrichienne. Le Comte de Tilly, qui avoit reçu sur la tête plusieurs coups de la crosse d'un pistolet, trouva dans cette journée un écueil pour sa gloire ; & Gustave y acquit une supériorité qui fit tout craindre pour l'Empire.

La seconde bataille de Leipsick se donna en 1642. Les Suédois venoient de mettre à la tête de leurs Troupes le Général Torstenson, qui après une longue suite de prospérités, forma le siege de cette Ville. Picolomini accourut au secours ; & comme ils désiroient

l'un & l'autre une action générale, elle fut bientôt résolue dans les deux Armées. Un boulet de canon, tiré du côté des Impériaux, & qui tua le cheval du Général ennemi, fut le premier signal du combat. A peine on fut revenu de la premiere frayeur occasionnée par cet accident, que les Troupes se mêlerent avec une fureur incroyable. L'exemple des Chefs en étoit le principe, & balança long-tems le sort des armes. Mais tout devoit céder à Torstenson en ce jour : vainement Picolomini fit ses efforts pour rallier ses Soldats ; la valeur suédoise devoit tout subjuguer. Il est vrai que la résistance parut si grande, que les Vainqueurs ne se crurent pas en état de poursuivre les Vaincus ; mais le champ de bataille fut abandonné par les Autrichiens ; & Torstenson s'étant défait d'eux, reprit les travaux de son siege. L'affoiblissement de son Armée ne lui eût peut-être pas permis de s'en tirer avec honneur, si le Comte de Guébriant, qui vint se joindre à lui, n'eût décidé la reddition de la place. On montre, dans les environs, l'emplacement du Monastere de Filles, où

étoit Religieuſe la femme de Luther.

Mon deſſein n'étant pas de parcourir tous les Etats de la Maiſon de Saxe, où l'on aſſure, qu'excepté Dreſde & Leipſick, peu de choſe mérite une attention particuliere, je n'attends que l'occaſion de me rendre à Berlin. Un coup d'œil, jetté ſur la Carte, ſuffira pour contenter votre curioſité. Vous y verrez, dans le Cercle d'Ertzgeburge, la ville de Freyberg, où les Electeurs de Saxe ont leur ſépulture; dans le Cercle de Neuſtad, ſa Capitale, qui formoit l'apanage des Saxe-Zeits; la ville d'Altenbourg, qui appartient aux Saxe-Gotha; la ville de Weimar, dans le Landgraviat de Thuringe, où les Saxes de ce nom ont un magnifique Palais, une belle Bibliotheque, un Cabinet de Curioſités; la ville de Jena, poſſédée anciennement par les Saxe-Eiſenach; & celle de Vittemberg, dont l'Univerſité ſe glorifie d'avoir eu Luther & Mélanchton parmi ſes Profeſſeurs.

Je ſuis, &c.

A Leipſick; ce 24 Février, 1757.

LETTRE CCCIV.

LE BRANDEBOURG.

ON compte environ trente lieues de Leipsick à Berlin ; & malgré les embarras de la guerre, & les difficultés de la route, je n'ai mis que quatre jours à faire ce voyage. L'ordre qui regne parmi les Troupes du Roi de Prusse, assure la tranquilité des chemins ; on y voit seulement un peu plus de monde ; on paye peut-être plus cher dans les Auberges ; mais on ne craint ni d'y être insulté par les Soldats, ni d'y être attaqué par les Voleurs. Je lisois tranquillement dans ma chaise comme en pleine paix ; & les livres qui me manquoient, je les trouvois dans toutes les Villes. J'achetai à Wittemberg les Œuvres du Roi de Prusse ; & cette lecture m'occupa le reste de ma route. Un Monarque étranger, à qui les fonctions de Souverain, de Ministre & de Général laissent encore des momens de loisir qu'il dévoue au culte

des Muses Françoises, est, Madame, une époque bien glorieuse à notre Poësie & à notre Langue qu'il a préférée à la sienne, pour faire passer son esprit, son ame, si je puis m'exprimer ainsi, à la postérité. C'est le propre des grands hommes, & sur-tout des grands Princes de protéger les Lettres; mais il est réservé à un bien petit nombre de les cultiver avec succès. Il ne manque à Frédéric, pour égaler nos meilleurs Ecrivains, que de se faire une occupation sérieuse, de ce qui n'est pour lui qu'un simple amusement; & il seroit peut-être un plus grand Poëte, s'il n'étoit pas un si grand Roi. Le Recueil de ses Œuvres renferme presque tous les genres de Poësies: on y trouve des Odes, des Epitres, des Stances, des Contes, des Lettres mêlées de prose & de vers, & un Poëme didactique sur l'Art de la Guerre.

C'est à M. Gresset qu'est adressée la premiere Ode: les Eloges qu'elle renferme vaudroient toujours beaucoup, quand même ils ne seroient pas donnés par un Monarque. La comparaison d'une Société de Savans avec l'assemblée des Dieux de l'Olympe, me

paroît exprimée avec une noblesse digne du Poëte & du sujet, dans l'Ode sur le Renouvellement de l'Académie des Sciences de Berlin. C'est un spectacle nouveau, que de voir, en même tems, un Roi fonder une Académie, la combler de bienfaits, & la célébrer par des vers. Quelques Princes ont enrichi des Savans pour en être loués; le Roi de Prusse les enrichit & les loue. Quelques imitations, quelques fausses rimes, quelques négligences déparent la plupart de ses Odes : mais en général, elles offrent de l'harmonie, de l'élévation, des images, & une vigueur de pensée qui caractérise le génie.

Les Epîtres offrent aussi des imitations, mais qu'on ne doit pas regarder comme des fruits de l'indigence : on peut tout au plus les comparer à ces légeres anticipations que se permettent les Souverains, lorsqu'une chose est à leur bienséance. Plus ils sont riches & puissans par eux-mêmes, & moins cette usurpation leur est reprochée. Dans une de ces Epîtres, le Poëte Monarque développe les arts, les métiers, les travaux qui occupent le

commun des hommes, & ne dédaigne pas de suivre le Laboureur sous le chaume, de visiter le pressoir du Vigneron. Ces détails offrent le mérite de la difficulté vaincue, & ne laissent pas même appercevoir ce qu'il en a coûté pour la vaincre. Si quelque Ecrivain de l'antiquité eût fait, même en mauvaise prose, ce qu'un Roi daigne faire ici en très-bons vers, tant de secrets utiles & précieux dont jouissoient les Anciens, n'eussent pas été absolument perdus pour la postérité. C'est l'humanité même, qui semble avoir dicté l'Epître qui traite de l'Usage de la Fortune. Il faut être bien Philosophe, pour parler ainsi quand on est Roi, & être un grand Roi, pour conserver cette philosophie sur le Trône.

Dans les Lettres à M. de Voltaire, on trouve cette noble aisance, cette légereté qui caractérisent le style épistolaire. Toutes sont remplies de traits ingénieux & vifs, & de cet esprit qui paroît n'avoir rien coûté. Il leur manque peut-être ces graces Nationales, attachées à notre langue, & à ceux qui la parlent dans la Capitale. Indé-

pendamment de ces Lettres, Sa Majesté Prussienne a honoré M. de Voltaire de ses éloges dans différentes pieces de Poésies; honneurs qu'elle aime à multiplier en faveur des Ecrivains célebres, & sur-tout des Ecrivains de notre Nation.

Le Poëme de la Guerre est de tous les ouvrages de ce Monarque, celui où la beauté de l'expression répond le plus à la force des pensées. Les détails en sont heureusement rendus; & la poésie répand son coloris brillant sur la sécheresse & l'uniformité du didactique. Quant aux principes, il n'est pas même besoin d'être Militaire, pour en appercevoir la justesse. Elle se fait sentir aux esprits les plus pacifiques, comme l'éclat d'un beau jour frappe les yeux les moins philosophes. Ce Poëme, traduit en plusieurs langues, respire le génie, même dans les endroits où l'Auteur a négligé de donner à sa versification cette douceur, cette molesse élégante que son sujet ne comportoit peut-être pas.

En général, les Œuvres Poétiques du Roi de Prusse ressemblent à ces jardins étrangers, qui n'ont point en-

core acquis toute l'élégance des nôtres; mais qui l'emportent par leur utilité. On y trouve plus de fruits que de fleurs; & trop souvent nous préférons les fleurs aux fruits. Les Odes qui ouvrent son Recueil, en forment peut-être la partie la plus négligée; il s'y trouve même des fautes contre les premieres regles de la versification, & un esprit d'imitation trop marqué de notre célebre Rousseau. Cependant le vrai talent perce à travers ces négligences: on y découvre ce feu poétique, cet enthousiasme beaucoup plus rare aujourd'hui que la correction.

Un style plus exact distingue les Epîtres; & cette exactitude n'affoiblit nulle part la pensée. C'est par-tout un Philosophe qui raisonne, ou un Poëte qui peint. Il change de ton aussi facilement que de sujet, & nous présente avec le même succès, des idées sérieuses & agréables, des tableaux rians & séveres. Les cadres n'en sont pas toujours neufs; mais ils renferment des images toujours vraies. On y goûte le plaisir de contempler un Roi & un grand Roi, qui met au-dessus même de la Couronne, l'honneur d'être

Homme de Lettres. Jusqu'à présent quelques Ecrivains hardis avoient pu porter leurs censures sur les Cours des Princes ; mais on les croyoit peu sur leur parole ; on regardoit leur critique comme des effets de la mauvaise humeur ou de l'ignorance. Ici un Monarque pese son rang, démasque lui-même les Courtisans, & en fait voir la petitesse, la flaterie, la bassesse.

Quant aux Contes, qui, heureusement, occupent le moins de place dans ce Recueil, il semble que la Majesté Royale n'ait descendu qu'avec répugnance dans les détails qu'exige ce genre, le dernier de tous, si l'on n'y excelle comme la Fontaine. Mais, je le répete, c'est dans le Poëme de l'Art de la Guerre, que le génie du Roi de Prusse se trouve entiérement. On voit qu'il possede à fond sa matiere, & qu'il n'est occupé que du soin de l'orner : c'est Corneille qui nous trace des regles sur la Tragédie. Des préceptes sur l'Art de Vaincre acquierrent un nouveau degré de force dans la bouche d'un Guerrier illustre par tant de victoires. Nous lui devons en particulier

un tribut de reconnoiſſance & d'éloges : c'eſt parmi les François qu'il a puiſé la plupart des exemples de courage & d'héroïſme, qu'il fait paſſer en revue dans ſon Poëme ; & j'oſe dire que jamais Louis XV n'a été loué d'une maniere plus digne de lui, que dans les écrits de Frédéric. Un autre motif de gratitude, & qui intéreſſe toutes les Nations, c'eſt que ces mêmes écrits ne reſpirent que l'humanité, l'amour de l'ordre, & la gloire des Lettres. Jamais Auteur de profeſſion ne parla d'elles avec autant de tranſport & de dignité ; jamais Philoſophe né parmi le Peuple, ne définit les droits du Trône avec plus de détachement ; jamais ſimple Citoyen ne parut autant s'occuper du bonheur de la Société. On y reconnoît enfin l'ame ſupérieure à l'état le plus illuſtre, & qui eût illuſtré l'état le plus médiocre. Pouvant ſe repoſer ſur les forces de ſon génie, il a peut-être marché avec trop de fidélité ſur les traces de Boileau, de Rouſſeau, & ſur-tout de M. de Voltaire. Il y a une façon d'imiter, qui doit ſe fondre dans l'eſprit d'imitation ; & le Roi de Pruſſe eſt capable

plus que tout autre, de réunir ces qualités; il n'a qu'à vouloir oublier ses modeles. Quand on a les ailes & l'essor d'un aigle, on peut se dispenser d'imiter le vol des autres oiseaux. Si le Monarque Poëte continue à honorer la Littérature de ses illustres productions, qu'il se confie plus à lui-même; & Auguste un jour pourra être mis sur le Parnasse à côté de Virgile.

Les Mémoires de Brandebourg, composés par Sa Majesté Prussienne, sont écrits avec cette éloquence, avec cette mâle énergie qui caractérise le génie de Saluste. L'esprit n'y brille point aux dépens de cette simplicité précieuse qu'exige l'Histoire. Par-tout le Philosophe gouverne la plume & dicte; le souvenir n'a fait qu'écrire. Le grand Homme est toujours le personnage dominant du tableau. Le style est propre au sujet; point de déclamations, ni de ces petites réflexions méthaphysiques, qui détournent l'attention du Lecteur, & le refroidissent; point de ces portraits faits à plaisir dans le cabinet; point enfin de ces exhalaisons, si je puis le dire, de causticité, qui dégradent une Histoire,

& en font un Libelle. La vérité est toujours la souveraine de l'Ecrivain; il ne la perd point de vue ; & le merveilleux n'y laisse jamais échapper son ridicule enthousiasme ; en un mot, c'est un Sage qui écrit pour les Sages.

L'Anti-Machiavel du même Monarque est plein d'esprit & de génie. C'est Socrate qui donne des leçons aux Rois; leçons sublimes, & qui ne sont pas un vain étalage de paroles dans la bouche de Frédéric. Les principes de Machiavel n'inspirent aux Princes que l'abus du pouvoir souverain, & le funeste plaisir de se livrer indifféremment à toutes ses passions. Ceux du Roi de Prusse ne tendent qu'à les faire regner sur leurs Sujets par la justice, la magnanimité, la bonté & la Prudence.

Le Codenouveau, qui porte le nom de Frédéric, est un corps de Droit fondé sur la raison & sur la constitution des Etats de ce Roi Philosophe. Il a disposé le Droit Romain dans un ordre naturel, a retranché les loix étrangeres, & a établi, pour ses Peuples, un droit certain & universel. Il seroit à souhaiter qu'un si bel exemple fût imité dans le reste de l'Europe,

& qu'en défarmant la chicane par de bonnes loix, on affurât le bonheur & les poffeffions de tous les Citoyens. Pénétré de ce principe, que le dépôt le plus précieux que le Ciel ait confié aux Princes, c'eft la vie de leurs Sujets, le premier objet des foins du Roi de Pruffe a été la réforme des Loix pénales, & l'abolition de celles qu'il n'a pu concilier avec l'humanité, telles que la Queftion qu'on fait fubir aux Accufés; & rien n'égale fa vigilance à empêcher que les Juges ne s'arrêtent plus à la lettre de ces loix, qu'à leur efprit. Il ne permet point qu'aucun Arrêt foit exécuté, qu'il ne l'ait lu auparavant; & le plus fouvent il ne le confirme qu'après l'avoir mitigé. S'il eft des occafions où fes Loix paroiffent féveres, jamais du moins elles ne font cruelles; fa fageffe les a dictées contre les Coupables; fa clémence les a modérées pour les Hommes.

Je n'ai fait que jetter un coup d'œil fur le volume intitulé Inftruction Militaire du Roi de Pruffe pour fes Généraux. Les principes de la guerre étant toujours les mêmes, ce livre ne fe diftingue que par leur appli-

cation aux faits & aux circonstances. Ce qui m'a plu sur-tout, c'est la franchise héroïque avec laquelle sa Majesté Prussienne a le courage d'avouer ses fautes. Les personnes instruites pensent que cet ouvrage doit tenir sa place parmi le petit nombre de livres excellens qui traitent de l'Art Militaire.

Avec le génie & tous les talens qui forment les Héros, les Philosophes & les Savans, Frédéric II, Roi de Prusse, & Electeur de Brandeboug, avoit passé ses premieres années dans le commerce assidu des Muses & de la Philosophie. Un vieux Gentilhomme, anciennement attaché au service du Roi son pere, me faisoit hier le portrait de ce jeune Prince, n'étant encore que Prince Royal. « Il n'étoit » pas d'une taille fort haute ; mais » en considérant ses hautes qualités, » il méritoit d'occuper le Trône » pour le bonheur des Peuples. Il » avoit les traits charmans, l'air spi- » rituel, le port noble ; & il n'eût » tenu qu'à lui de prétendre à la » beauté. Ses cheveux étoient d'un » beau brun, bien ajustés à l'air de » son

» son visage, & négligemment tournés
» en boucle. Ses grands yeux bleus
» avoient à la fois quelque chose de
» sevère, de doux & de gracieux.
» Tous les travaux & tous les plaisirs
» de ce Prince étoient d'un homme
» d'esprit. Il parloit beaucoup & très-
» bien; il sembloit que tous les objets
» fussent de sa compétence; & son
» imagination produisoit sur chacun
» d'eux une foule d'idées neuves &
» justes. Il souffroit la contradiction
» décente & polie, possédoit le talent
» rare de faire valoir l'esprit des autres,
» & leur fournissoit souvent l'occasion
» de placer un bon mot. Il badinoit
» & railloit quelquefois, mais sans
» aigreur & sans se choquer d'une
» riposte ingénieuse. L'antithese & les
» comparaisons paroissoient être sa
» figure favorite. Ce Prince avoit dans
» son appartement un concert, où
« personne n'entroit qu'il n'y fût ap-
» pellé; c'étoit une faveur bien mar-
» quée, qu'une pareille invitation. Il
» y exécutoit ordinairement une sonate
» & un concert pour la flûte, dont il
» jouoit dans la plus grande perfection.
» Il avoit l'embouchure admirable,

» beaucoup d'agilité dans les doigts, &
» un grand fonds de musique : il com-
» posoit lui-même ses sonates. J'ai eu
» l'honneur de me trouver plus d'une
» fois derriere lui lorsqu'il jouoit ; &
» j'étois enchanté de son goût. C'étoit
» une création continuelle de nouvelles
» idées. Il dansoit noblement & avec
» grace ; & aimoit tous les plaisirs rai-
» sonnables hors la chasse.

» Avant que d'être Roi, son cœur
» avoit appris à regner. Le desir d'être
» homme sur le Trône, de former des
« hommes & de les rendre heureux,
» étoit dès-lors son unique passion ; &
» c'est à la satisfaire, qu'il a toujours
» dévoué ses talens, ses lumieres, sa
» politique, ses loisirs même, & son
» amour pour les Lettres. Il étoit en-
» core jeune, lorsque, pour se former
» lui-même à la sagesse, à la vertu, &
» au grand art du gouvernement, il
» s'occupoit à réfuter les rêveries
» politiques de Machiavel ; & en ne
» pensant donner des leçons qu'à
» lui seul, il en dictoit d'inestima-
» bles à tous les Rois pour le bon-
» heur de tous les hommes. La philo-
» sophie monta avec lui sur le Trône ;

» & bientôt il donna l'exemple des
» vertus, dont il avoit publié les
» maximes. L'Europe a admiré ses
» exploits sans en être étonnée ; elle
» les avoit prévus : elle savoit depuis
» long-tems, qu'il seroit l'ame & la
» main de toutes ses entreprises ; qu'il
» les concerteroit en Sage qui prévoit
» & analyse tous les événemens ;
» qu'il triompheroit en Héros qui sait
» unir l'exemple le plus prompt aux
» leçons les plus réfléchies, & faire
» servir aux succès de ses armes les
» revers même qu'elles essuient. Quel
» Prince a jamais donné plus de réalité à
» la réputation qui l'annonçoit, & plus
» de solidité à une estime universelle ?

» Mais quelque célébrité que lui
» ait acquise son génie militaire, c'est
» à des titres plus sublimes que celui
» d'exceller dans l'art de la guerre &
» d'en dicter, en vers harmonieux, la
» profonde théorie, que Frédéric a
» mérité les noms de Grand & de
» Salomon du Nord. C'est sur des
» maximes & des actions bien plus
» dignes de l'humanité & de la philo-
» sophie, qu'il a établi les fondemens
» de son regne & de sa gloire. Après

» avoir assuré la tranquillité de ses
» Etats, en rendant ses Peuples respec-
» tables par leur valeur, leur disci-
» pline, & leur intrépidité dans les
» combats, il ne s'occupa plus que de
» l'exécution de ses projets pour leur
» félicité civile.

» En même tems que Frédéric signa-
» loit sa philosophie par des actes essen-
» tiels d'humanité, il encourageoit les
» arts, il favorisoit le commerce; il
» excitoit l'industrie, il établissoit des
» manufactures; & par ces moyens si
» doux de faire prospérer un Etat, &
» de le rendre florissant, avec quel
» succès n'a-t-il pas augmenté les forces
» de ses Sujets en leur procurant l'a-
» bondance ? Personne n'ignore les
» grandes choses que ce Monarque a
» faites, & fait tous les jours pour le
» bonheur de ses Peuples, dont il a la
» gloire d'être le Bienfaiteur, le Légis-
» lateur & le Pere.

» Au milieu de ces occupations si
» importantes, ami fidele des Lettres
» & des Sciences, le Roi de Prusse n'a
» cessé ni de les cultiver, ni de les
» honorer dans la personne des Savans;
» & dans ses principes même, il se

» seroit cru moins heureux, moins » digne de la Couronne, s'il n'eût » point partagé avec elles les momens » qu'il déroboit aux affaires de l'Etat. » Jamais momens dérobés furent-ils » employés plus utilement ? jamais » loisirs aussi courts ont-ils donné naissance à tant d'Ouvrages ? C'est dans » ces instans précieux, que Frédéric a » composé les Annales de son auguste » Maison, & que, tantôt en prose » élégante, tantôt dans le style brillant » des Muses, il a traité avec autant de » lumieres, de précision & de philosophie, que d'érudition, les points » les plus essentiels d'une sage politique, » les loix, les principes des mœurs, » les erreurs de l'esprit humain, les » passions, les vices & les ridicules de » son siecle. La philosophie ne s'est » jamais exprimée avec plus d'esprit » & d'urbanité, que dans les Ecrits » de ce grand Prince; & la langue » Françoise semble avoir acquis un » nouveau degré de gloire sur toutes » les autres, par le choix qu'il a fait » d'elle, pour servir d'organe à ses » sentimens, à ses pensées & à ses » maximes ».

Le pays, compris sous le nom d'Electorat de Brandebourg, fut d'abord habité par divers Peuples de la Germanie, & ensuite par les Saxons, que Charles-Magne soumit à sa puissance. Ce Prince & ses Successeurs le firent gouverner par des Margraves ou des Marquis, ainsi nommés, parce qu'ils commandoient sur la frontiere de l'Empire. Ce gouvernement qui devint héréditaire, fut possédé successivement par plusieurs Maisons, jusqu'au regne de l'Empereur Sigismond. Ce dernier le vendit à Frédéric, Burgrave de Nuremberg, issu d'une branche cadette de la Maison de Hohenzolern, dont l'origine se perd dans l'obscurité des tems. Tassillon, qui vivoit dans le huitieme siecle, est le premier Comte de cette Maison connu dans l'Histoire. Ses Descendans ont été Danco, Othon, Wolffgang, deux Rodolphe, quatre Frédéric, dont les vies obscures sont absolument ignorées. Conrad, qui vivoit vers l'an douze cent, est le premier Burgrave de Nuremberg, dont l'Histoire fasse mention. Ses Successeurs rendirent des services importans aux Empereurs ; & c'est à ce

titre, que Frédéric VI acheta l'Electorat de Brandebourg, & le transmit à sa postérité qui le possede actuellement. Cette coutume singuliere & si fort à la mode dans ces tems de barbarie, de vendre & d'acheter les Souverainetés, prouve bien certainement le misérable état dans lequel étoient les Provinces qui se donnoient à si vil prix.

Ce fut en l'année 1415, que Sigismond conféra la dignité Electorale & la charge d'Archi-Chambellan du Saint-Empire à Frédéric de Hohenzolern, Burgrave de Nuremberg, & lui fit la donation en propre du pays de Brandebourg. Frédéric II, aujourd'hui régnant, en est le quatorzieme Successeur. Ce Monarque, qui, dans les Annales de sa Maison, a écrit la vie & tracé le portrait de ses Ancêtres, va lui-même me fournir quelques-uns des traits qui caractérisent la plupart de ces Princes.

» Frédéric, fils du premier Electeur,
» fut surnommé Dent de Fer, à cause
» de sa force extraordinaire. On auroit
» dû l'appeller le Magnanime, pour
» avoir refusé les Couronnes de Po-
» logne & de Bohême que lui offroit

» le Souverain Pontife. Sa grandeur
» d'ame lui attira la confiance des
» Peuples ; & les Etats de la Basse-
» Lusace se donnerent à lui par incli-
» nation. Le même esprit de désinté-
» ressement qui lui avoit fait refuser
» deux Couronnes, lui fit abdiquer
» l'Electorat, en 1469, en faveur de
» son frere surnommé l'Achille ; & par
» un effet de cette même modération,
» il ne se réserva qu'une pension mo-
» dique, avec laquelle il véçut en
» Philosophe, & mourut accablé d'in-
» firmités.

» Albert l'Achille, que sa prudence
» fit aussi appeller Albert l'Ulisse, s'é-
» toit signalé par des actions écla-
» tantes, avant que de parvenir à l'E-
» lectorat. Il fit prisonnier le Duc de
» Baviere, & gagna huit batailles
» contre les Nurembergeois. Il enleva
» un étendard à un guidon de cette
» Ville au péril de sa vie, en combat-
» tant seul contre seize hommes, gagna
» le prix dans dix-sept tournois sans
» se laisser désarçonner, & s'empara
» de la ville de Greiffenberg, comme
» Alexandre de la Capitale des Oxi-
» draques, sautant lui seul du haut des

» murailles dans la Place, jusqu'à » ce que ses Troupes vinssent le se- » courir.

» Jean, son fils, dit Cicéron à » cause de son éloquence, réconcilia » trois Rois qui se disputoient la Si- » lésie. Il entra dans ce pays avec six » mille chevaux, & se déclara ennemi » de celui qui refuseroit de prêter » l'oreille aux paroles de paix. Il fau- » droit apporter d'autres preuves de » l'éloquence de ce Prince; car les six » mille chevaux paroissent son plus fort » argument.

» Joachin, petit-fils de Jean, fut le » premier Electeur de Brandebourg qui » embrassa la doctrine de Luther. On » ignore les circonstances qui don- » nerent lieu à ce changement; mais » ses Courtisans, & l'Evêque lui- » même suivirent son exemple.

» Je passe sous silence plusieurs Elec- » teurs, qui ne tiennent ici que par le » fil de l'histoire Chronologique; & » je m'arrête à George-Guillaume, » dont le regne est le plus infortuné » de tous ceux de sa Maison. Ses Etats » ont été désolés pendant le cours de » la fameuse guerre de trente ans,

» dont les traces furent si profondes,
» qu'on en voit encore des marques
» au tems où j'écris. Tous les fléaux de
» l'Univers fondirent à la fois sur ce
» malheureux Electorat. Il fut inondé
» par des armées amies & ennemies,
» également pillardes & barbares, qui
» tantôt le couvroient de leur nombre,
» & tantôt se retiroient après l'avoir
» ruiné. Enfin, pour mettre le comble
» à la désolation, ce qui échappa de
» ses Habitans au fer du Soldat, périt
» par des maladies malignes & conta-
» gieuses.

» Frédéric-Guillaume, dit le Grand-
» Electeur, commença son regne vers
» le milieu de l'autre siecle. Le Ciel
» sembloit l'avoir formé pour rétablir,
» par son autorité, l'ordre dans un
» pays, que la mauvaise administra-
» tion du regne précédent avoit mis
» dans la plus grande confusion. Le
» mérite d'un grand Roi étoit uni en
» lui à la fortune médiocre d'un Elec-
» teur. Au-dessus du rang qu'il occu-
» poit, il déploya les vertus d'une
» ame forte & d'un génie supérieur :
» tantôt tempérant son héroïsme par sa
» prudence, & tantôt s'abandonnant à
» ce bel enthousiasme, qui enleve

» notre admiration. Il rétablit ses an-
» ciens Etats par sa sagesse, & en acquit
» de nouveaux par sa politique. Il forma
» ses projets, & lui-même les mit à
» exécution. Les effets de sa bonne-foi
« furent qu'il assista ses Alliés; les effets
» de sa valeur, qu'il défendit ses Peu-
» ples. Dans les dangers imprévus il
» trouvoit des ressources inopinées;
» & dans les petites choses, comme
» dans les affaires importantes, il paroît
» toujours également grand. Il donna
» des marques de prudence dans un âge,
» où la jeunesse n'en donne que de ses
» égaremens. Il étoit prévoyant &
» sage, ce qui le rendoit grand poli-
» tique; il étoit laborieux & humain,
» ce qui le rendoit bon Prince. Insen-
» sible aux séductions dangereuses de
» l'amour, il n'eut de foiblesse que
» pour sa propre Epouse. S'il aimoit le
» vin & la société, c'étoit sans s'aban-
» donner à une débauche outrée. Son
» tempérament vif & colere le ren-
» doit sujet aux emportemens; mais
» son cœur réparoit avec abondance
» les fautes qu'un sang trop facile à
» émouvoir lui faisoit commettre. Son
» ame étoit le siege de la vertu: la

» prospérité n'avoit pu l'enfler, ni les
» revers l'abattre. Magnanime, débon-
» naire, généreux, il ne démentit ja-
» mais son caractere. Il devint le res-
» taurateur & le défenseur de sa patrie,
» le fondateur de la puissance du Bran-
» debourg, l'arbitre de ses égaux, l'hon-
» neur de sa Nation; & pour tout dire
» en un mot, sa vie seule fait son
» éloge.

» Frédéric son fils lui succéda, &
» fut le premier qui joignit le Royaume
» de Prusse à l'Electorat de Brande-
» bourg. Plus attaché à l'éclat qui
» éblouit, qu'à l'utile qui n'est que
» solide, il confondoit les choses vai-
» nes avec la véritable grandeur, &
» sacrifia trente mille de ses Sujets
» dans les différentes guerres de l'Em-
» pire, pour se procurer le titre de Roi.
» Il ne desiroit cette dignité avec tant
» d'empressement, qu'afin de contenter
» son goût pour le cérémonial, & de
» justifier, par des prétextes spécieux,
» ses fastueuses dissipations. Il étoit
» magnifique & généreux; mais à quel
» prix n'acheta-t-il pas le plaisir de
» contenter ses passions? Il trafiquoit
» du sang de ses Peuples avec les An-

» glois & les Hollandois, comme ces
» Tartares vagabonds, qui vendent
» leurs troupeaux de la Podolie pour les
» égorger. Sa Cour étoit une des plus
» superbes de l'Europe ; ses Favoris
» recevoient de fortes pensions, tandis
» que son Peuple vivoit dans la mi-
» sere. Ses bâtimens étoient somptueux,
» ses fêtes superbes ; ses écuries & ses
» offices tenoient plutôt du faste asia-
» tique, que de la dignité Européenne.
» Ses Domestiques faisoient leur for-
» tune, lorsqu'ils avoient souffert des
» premieres saillies de son empor-
» tement ; & ses profusions coûtoient
» chaque jour des sommes immenses,
» tandis que la Prusse étoit abandonnée
» à la famine. Ce Prince, enthousiasmé
» du caractere de grandeur que Louis
» XIV imprimoit à toutes ses actions,
» inspira cette même admiration à sa
» Capitale ; le goût des François régla
» les cuisines de Berlin, les meubles,
» les habillemens, & toutes ces baga-
» telles, sur lesquelles la tyrannie de
» la mode exerce son empire.

» Cette passion, portée à l'excès, dé-
» généra en fureur ; les femmes sur-tout
» la pousserent jusqu'à l'extravagance.

» La mere du Poëte Canitz ayant épuisé » la France en modes nouvelles, pour » renchérir sur toutes les autres, char» gea un Marchand de faire venir de » Paris un mari jeune, beau, vigou» reux, poli, spirituel & noble, per» suadée que cette marchandise s'y » trouvoit aussi communément, que » des pompons dans une boutique. Le » Marchand, tout nouveau dans cette » espece de métier, s'acquitta de sa » commission comme il put; & ses » Correspondans lui envoyerent un » homme de cinquante ans, d'un tem» pérammment foible & valétudinaire. Il » arrive; Madame de Canitz s'effraye, » mais l'épouse. Ce fut un bonheur » pour les Prussiennes, que ce mariage » tourna au mécontentement de la » Dame; autrement son exemple auroit » été suivi; les beautés Berlinoises au» roient passé dans les bras des Fran» çois; & les hommes auroient été » réduits à enlever les Sabines de leur » voisinage.

» La Cour ne donnoit pas tant dans » les modes étrangeres que la Ville; la » magnificence & l'étiquette y déco» roient l'ennui; on s'enivroit même

» en cérémonie. Le Roi institua l'Ordre de l'Aigle Noire, tant pour avoir un Ordre comme en ont tous les Rois, que pour se procurer une fête à cette occasion. La Cour de la Reine Sophie-Charlotte ; son épouse, étoit toute différente de la sienne. C'étoit un temple où se conservoit le feu sacré des Vestales, l'asyle des Savans, & le siege de la politesse.

» Cette Princesse, qui voyoit la grandeur d'un autre œil que son Epoux, dit à une de ses Femmes, qu'elle étoit au désespoir d'aller jouer en Prusse la Reine de théatre vis-à-vis de son Esope ; & elle écrivoit à Leibnitz : ne croyez pas que je préfere ces Couronnes dont on fait ici tant de cas, aux charmes des entretiens philosophiques que nous avions ensemble à Charlottembourg. » Elle ne regardoit pas comme indigne d'une Reine, d'estimer un Philosophe ; & comme ceux qui ont reçu du Ciel des ames privilégiées s'élevent à l'égal des Souverains, elle admit Leibnitz dans sa familiarité. C'est à cette Princesse, qui avoit le génie d'un grand homme & les connoissances d'un Savant, que

» Berlin est redevable de son Académie;
» on persuada à l'Electeur qu'il convenoit à sa Royauté d'avoir une
» Académie, comme on fait accroire
» à un Noble, qu'il est séant d'entretenir une meute.

» L'Epouse de Frédéric avoit l'ame forte; sa religion étoit épurée, son humeur
» douce, son esprit orné de la lecture de
» tous les bons livres François & Italiens.
» Elle mourut à Hanovre dans le sein
» de sa famille. On voulut introduire
» un Ministre réformé dans son appartement: « laissez moi, dit-elle, mourir sans disputer »! Une Dame d'honneur, qu'elle aimoit beaucoup,
» fondant en larmes: « ne me plaignez
» pas, reprit-elle; car je vais à présent
» satisfaire ma curiosité sur les principes des choses que Leibnitz n'a
» jamais pu m'expliquer, sur l'espace,
» sur l'infini, sur l'être & sur le néant;
» & je prépare au Roi, mon Epoux,
» le spectacle d'une pompe funebre,
» où il aura une nouvelle occasion de
» déployer sa magnificence ». En effet,
» Frédéric I se consola, par la cérémonie de ses obseques, de la perte
» d'une Epouse qu'il ne pouvoit assez
» regretter.

» Ce Prince n'eut jamais d'inclinations » constantes : soit qu'il se repentît de » son mauvais choix, soit qu'il n'eût » point d'indulgence pour les foiblesses » humaines, tous ses Favoris eurent » une fin malheureuse. Son esprit foible » & superstitieux avoit un attachement » pour le Calvinisme, auquel il auroit » voulu ramener toutes les autres Re- » ligions. S'il est digne de louange, » c'est pour avoir toujours conservé » ses Etats en paix, tandis que ceux de » ses voisins étoient ravagés par la » guerre, & n'avoir jamais donné d'at- » teintes à la vertu conjugale. Enfin, » il étoit grand dans les petites cho- » ses, petit dans les grandes ; & son » malheur a voulu qu'il fût placé dans » l'histoire entre un Pere & un Fils, » dont les talens supérieurs l'ont » éclipsé.

» Ce fils, qui lui succéda en 1713, » réforma le luxe, & ne conserva » qu'un certain nombre de person- » nes, ou nécessaires à sa dignité, » ou utiles à l'Etat. Plusieurs de celles » qui entretenoient un carosse allerent » à pied ; ce qui fit dire que le Roi » avoit rendu l'usage des jambes aux

» perclus. Sous Frédéric I, Berlin étoit
» l'Athène du Nord ; sous Frédéric-
» Guillaume, elle en devint la Sparte.
» De cent Chambellans qu'avoit eus son
» Prédécesseur, il en resta douze ; les au-
» tres prirent le parti des armes, ou de-
» vinrent des Négociateurs. Il réduisit sa
» dépense à une somme modique, per-
» suadé qu'un Roi devoit être économe
» du sang & du bien de ses Sujets, &
» donna l'exemple d'une austérité,
» d'une frugalité dignes des premiers
» tems de la République Romaine.
» Ennemi du faste & des dehors im-
» posans de la royauté, sa stoïque
» vertu ne lui permettoit pas même les
» commodités les plus ordinaires de
» la vie. Moins occupé à s'étendre qu'à
» bien gouverner ce qu'il possédoit,
» toujours armé pour se défendre, &
» jamais pour le malheur de l'Europe,
» il préféra les choses utiles aux
» choses agréables, bâtissant avec pro-
» fusion pour ses Sujets, & ne dépen-
» sant rien pour se loger lui-même. Il
» étoit circonspect dans ses engage-
» mens, vrai dans ses promesses, auf-
» tere dans ses mœurs, rigoureux sur
» celles des autres, & févere observa-

» teur de la discipline parmi les Trou-
» pes.

» Le projet qu'il forma, & dont
» l'exécution lui fait le plus d'honneur,
» fut celui d'un Gouvernement Mili-
» taire. Il fit dans sa jeunesse les cam-
» pagnes de Flandres ; & comme il
» étoit au siege de Tournai, il trouva
» deux Généraux Anglois qui dispu-
» toient vivement ensemble sur le nom-
» bre d'hommes que le Roi de Prusse
» pouvoit entretenir. Le Prince tout en
» feu leur dit : « sachez que le Roi mon
» pere en aura trente mille quand il
» voudra. Les Anglois prirent cette ré-
» ponse pour la saillie d'un jeune ambi-
» tieux ; mais parvenu au Trône, il
» prouva plus qu'il n'avoit avancé.
» Dès la premiere année de son regne,
» il entretint cinquante mille hommes
» sans le secours d'aucune Puissance ;
» & à sa mort, arrivée en 1740, il
» en laissa soixante-six mille, ses finan-
» ces augmentées, le trésor public
» rempli, & un ordre admirable dans
» toutes ses affaires.

» C'est dans la vie laborieuse de ce
» Monarque, & dans les mesures

» qu'il prit avec sagesse, qu'on trou-
» ve les principes de la prospérité
» dont jouit aujourd'hui la Maison
» de Prusse. Le seul reproche qu'on
» puisse lui faire, est cette fureur
» qu'il eut pour les hommes d'une
» grande taille. Le prix commun d'un
» Soldat de cinq pieds dix pouces étoit
» de sept cens écus, & de mille écus
» pour un homme de six pieds. S'il
» étoit plus grand, le prix augmentoit
» à proportion. Il y avoit des Régi-
» mens qui n'en avoient point au-
» dessous de cinq pieds huit pouces;
» les plus petits de l'Armée étoient de
» pieds six pouces bien mesurés.

» Ces détails militaires n'empêche-
» rent pas ce Monarque de s'attacher,
» avec une attention singuliere, au ré-
» tablissement & aux progrès de l'in-
» dustrie. Berlin fut comme un magasin
» de Mars; tous les Ouvriers qui peu-
» vent être employés pour une Ar-
» mée, y prospérerent; & leurs ou-
» vrages furent recherchés par toute
» l'Allemagne. On établit des mou-
» lins à poudre dans la Capitale, des
» Fourbisseurs à Spandaw, des Armu-
» riers à Potsdam, & à Neustadt des

» gens qui travailloient en ferronnerie » & en cuivre. Ce Prince donnoit des » immunités & des récompenses à tous » ceux qui s'établissoient dans les Villes » de sa domination. Il ajouta le quar- » tier de Frédéric-Stadt à sa Capitale, » & couvrit de maisons l'emplacement » qu'avoit occupé l'ancien rempart. » Berlin reçut alors une police nou- » velle sur le pied à peu-près de celle » de Paris ; on y établit l'usage des » fiacres & des lanternes ; on purgea » les rues de ces fainéans qui se nour- » rissent à force d'importunités ; & ces » malheureux objets de compassion & » de dégoûts, trouverent des asyles » dans les Hôpitaux.

» Pendant tous ces changemens, le » luxe, la magnificence & les plaisirs » disparurent ; l'esprit d'épargne s'in- » troduisit dans toutes les conditions. » Sous les regnes précédens, les Nobles » vendoient leurs terres pour acheter » des draps d'or & du galon. Cet abus » cessa ; & l'on sentit que dans un Etat » où le droit de primogeniture n'a » point lieu par-tout, les Gentils- » hommes ont besoin d'une bonne » économie pour soutenir leurs fa-

» milles. On donnoit auparavant des » festins aux enterremens ; & les deuils » étoient très-dispendieux : toutes ces » coutumes furent abolies : on ne drapa » plus ni les maisons, ni les carrosses; » on ne donna plus de livrées noires » aux Domestiques. Le Public prit alors » un air mesquin ; & l'on n'eut plus » que trois aunes de draps à son habit. » Les femmes, privées de leur parure, » fuyoient la société des hommes ; & » ceux-ci s'en dédommageoient entre » le vin & le tabac.

» Les finances avoient été la partie du » Gouvernement la plus négligée. Le » Roi fit des arrangemens tout nou» veaux, & forma un grand Directoire » divisé en quatre départemens, à la » tête desquels étoient quatre Minis» tres d'Etat. Le premier comprenoit » la Prusse, la Pomeranie, la nouvelle » Marche, & les Postes ; le second, » l'Electorat de Brandebourg, le Duché » de Magdebourg, le Comté de Rupin, » & le Commissariat de la Guerre ; le » troisieme les Etats du Rhin & du » Weser, avec les Salines ; le qua» trieme la Principauté d'Halberstadt, » le Comté de Mansfeld, les Manufac-

» tures, le Papier timbré & les Mon-
» noies. Sous ces départemens princi-
» paux, Sa Majesté établit un College
» de Justice & un College de Finance
» subordonnés aux Ministres, qui lui
» faisoient chaque jour leur rapport;
» & ce Prince décidoit en dernier res-
» sort de toutes les affaires. Pendant
» tout le cours de son regne, il ne parut
» pas une Ordonnance qu'il n'eût signée
» de sa main, ni aucune instruction
» dont il ne fût lui-même l'auteur. Il
« déclara tous les Fiefs allodiaux,
» moyennant une certaine redevance
» que les Propriétaires payerent à l'E-
» tat; & par cette sage & nouvelle
» administration, Frédéric-Guillaume II
» acheta pour cinq millions de terres
» qu'il joignit à ses Domaines, augmen-
» ta la ville de Berlin, fonda Potsdam,
» & employa six millions pour rebâtir
» les autres Villes de ses Etats ».

Je suis, &c.

A Berlin, ce 15 Mars 1757.

LETTRE CCCV.

SUITE DU BRANDEBOURG.

LE Roi de Prusse, aujourd'hui régnant, doit être regardé, après l'Impératrice Reine, comme le plus puissant de tous les Princes d'Allemagne. Sa Maison est partagée en six branches ; savoir l'Electorale, qui a produit les Brandebourg-Schwedt & les Sonnenbourg ; celle de Bareith, d'où sont sortis les Kutza ; la derniere est celle d'Anspach. Les deux branches de Bareith & d'Anspach, dont les Etats sont dans la Franconie, ont chacune un suffrage dans le College des Princes de l'Empire.

La souveraineté Electorale, située entre le Meckelbourg, la Pomeranie, la Pologne, la Siléfie & la Saxe, n'a du Couchant au Levant, que quatre-vingt lieues d'étendue, & environ cinquante du Nord au Midi. C'est un pays de plaine, où l'on trouve communément beaucoup de sable & presque point

point de montagnes. Les rivieres qui en l'arrosant, y apportent des commodités & favorisent son commerce, sont l'Elbe, l'Oder, la Sprée, la Havel & le Warte. L'air y est plus froid, le terrein moins fertile que dans la Saxe, & coupé par un plus grand nombre de forêts. Les Electeurs n'ont rien négligé pour le mettre en valeur: ils ont établi des manufactures; & les Habitans y sont industrieux & économes. La Religion dominante, depuis plus d'un siecle, est celle de Calvin, qui a rempli cet Etat de Réfugiés François; mais on y trouve aussi beaucoup de Luthériens; & toutes les Religions, la Catholique même, y sont admises. Je ne suivrai pas la division des Géographes qui le partagent en cinq parties qu'ils appellent Marches, & les distinguent en Vieille, Moyenne & Nouvelle, en Marche de Priegnits, & Marche de l'Ucker. Je n'ai vu de ces cinq petites Provinces, que les endroits les plus remarquables; & je ne parlerai que de ce que j'ai vu.

Berlin, Capitale de l'Electorat, s'agrandit & s'embellit tous les jours. J'ose même dire qu'elle se poliroit par

la préſence de nos Beaux Eſprits François, ſi leurs querelles particulieres, & ſouvent très-ſcandaleuſes, n'y ramenoient les ſiecles de barbarie. Tout Berlin, toute l'Allemagne a connu ce cartel adreſſé à M. de Voltaire, qui finiſſoit par ces mots : « tremble ; je » m'appelle Maupertuis ». Le Poëte, en mauvais plaiſant, le menaça, dans ſa réponſe, de lui jetter ſon pot de chambre à la tête. Quelle ſcene pour ces graves Univerſités Allemandes, qui ne peuvent revenir encore de leur ſurpriſe! Ces Combattans étoient pourtant des François, titrés parmi nous du nom de Grands Hommes.

Un autre Bel-Eſprit, non moins célebre, mais dans un genre différent, eſt le fameux Lamettrie, qui mourut ici il y a cinq ans, & que le Roi de Pruſſe honora lui-même d'un éloge qu'il fit lire à l'Académie de Berlin. C'étoit un Médecin Breton, qui avoit étudié en Hollande ſous Boerrhaave, & vint à Paris où il fut placé en qualité de Médecin des Gardes Françoiſes. Il traita en Phyſicien ce qui n'étoit point du reſſort de la phyſique ; & par des Ecrits inconſidérés s'étant fait exclure de ſa

patrie, il se retira en Hollande. La licence de sa plume s'accrut avec ses disgraces; mais de tous ses Ouvrages, son *Homme Machine* est celui qui lui suscita un plus grand nombre d'ennemis. Le Roi de Prusse, qui offre à toutes les especes de mérite un asyle & des ressources honorables, voulut le connoître, & l'invita de se rendre à sa Cour, où ses lumieres firent, pendant trois ans, l'espoir des Malades, & sa gaieté les délices de ceux qui se portoient bien. Il étoit généreux, humain, bienfaisant, sincere, & ne perdoit pas même aux pieds du Trône cette derniere vertu, si rare & si nuisible sous tout autre qu'un Roi Philosophe qu'il servoit par goût, & dont il ne parloit qu'avec transport. Il quitta la vie comme un bon Acteur quitte le théatre, sans autre regret que celui de n'être plus applaudi.

Nous avons souvent lu ensemble, Madame, les Ecrits de notre Compatriote le Marquis d'Argens, l'un des François qui se sont le mieux montrés à cette Cour, & dont l'esprit philosophique, les connoissances, & la conduite, ont fait ici quelque hon-

neur à notre Nation. Un homme de condition, passablement instruit, d'un caractere aimable, d'une conversation enjouée, est très-propre aux délassemens ingénieux que se procure un Prince ami des Arts, occupé des soins de sa gloire, & de l'administration de ses Etats.

Honoré des bontés de sa Majesté Prussienne, le Marquis d'Argens vit avec une Epouse charmante, qui rassemble en elle toutes les graces de son sexe, toute la solidité du nôtre, tous les talens de la société & du cabinet. Elle possede la musique, peint supérieurement, sçait le Grec & le Latin, fait des vers François très délicats. Avec tant de raisons de se prévaloir, elle n'en est ni moins douce, ni moins modeste, & se met tellement au niveau de tous les esprits, de tous les tons, que les autres femmes la prennent pour leur égale.

Parmi les François que le Roi de Prusse a desiré d'avoir à sa Cour & d'attacher à son Académie, je dois surtout vous parler de M. d'Alembert, que toutes les Académies, celles qui sont purement littéraires, comme celles qui n'ont pour objet que les sciences abstraites, se font gloire de compter parmi leurs Membres. Mathématicien

profond, Littérateur aimable, le cercle étendu de la Géométrie n'a pu borner ses idées ; il réunit les extrêmes. Les Tablettes de Clio, le Compas d'Uranie sont tour à tour dans ses mains ; de l'une il mesure les Cieux avec Archimede ; de l'autre il éclaircit les Arts comme Bacon ; & mieux que Fontenelle, il transmet à la postérité le souvenir des Grands Hommes. Il couvre de roses les épines des Sciences, & ajoute des fruits aux fleurs de la Littérature.

Très-jeune encore, M. d'Alembert avoit remporté le prix proposé par l'Académie de Berlin ; & cette Compagnie, pour montrer à quel point elle étoit contente de l'Ouvrage, non seulement couronna l'Auteur, mais l'élut Académicien sans scrutin & par acclamation (1).

(1) Le sujet du prix étoit la *Cause générale des Vents*. Pendant que M. d'Alembert traitoit cette matiere, le Roi de Prusse gagnoit des batailles contre les Autrichiens, & terminoit la campagne par une paix glorieuse. Heureuse circonstance, qui fournit la devise de la Piece en ces trois vers latins, composés à l'éloge du

En 1752, M. de Maupertuis, Président de l'Académie de Berlin, étant très-malade, & même menacé d'une mort prochaine, le Roi de Prusse offrit à M. d'Alembert la survivance de cette place, en l'invitant à venir s'établir dans sa Capitale. M. d'Alembert refusa par attachement pour ses amis & pour sa patrie, où il ne jouissoit cependant alors d'aucune pension. Loin de lui savoir mauvais gré de ce refus, le

---

Monarque, auquel l'Auteur couronné dédia son Ouvrage :

Hæc ego de ventis, dum ventorum ocyor alis
Palantes agit Austriacos Fredericus, & orbi,
Insignis lauro, ramum prætendit olivæ.

Le Roi de Prusse le remercia, par une lettre très-gracieuse, de ses vers & de sa dédicace; & depuis ce tems, M. d'Alembert a reçu de ce Prince un grand nombre de lettres pleines de bonté, d'intérêt, d'esprit, & dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre de raison & de philosophie. M. d'Alembert a encore fait les vers suivans, pour être mis au bas d'un portrait gravé de ce Monarque.

Modeste sur un Trône orné par la Victoire,
Il sut apprécier & mériter la gloire;
Héros dans ses malheurs, prompt à les réparer,
De Mars & d'Apollon déployant le génie,
Il vit l'Europe réunie
Pour le combattre & l'admirer.

Prince fut si touché de voir tant de désintéressement avec si peu de fortune, qu'il lui fit offrir par Milord Maréchal, alors son Ministre à la Cour de France, une pension de douze cens livres (1).

(1) Il a couru, dans le tems, plusieurs copies de sa lettre datée de Potsdam du 2 Juin 1754, & dont voici le contenu:

« Vous saurez qu'il y a un homme à » Paris, du plus grand mérite, qui ne jouit » pas des avantages de la fortune propor- » tionnés à ses talens & à son caractere. » Je pourrois servir d'yeux à l'aveugle » Déesse, & réparer au moins quelques-uns » de ses torts. Je vous prie d'offrir, par cette » considération, une pension de douze cens » livres à M. d'Alembert; c'est peu pour son » mérite; mais je me flatte qu'il l'acceptera » en faveur du plaisir que j'aurai d'avoir » obligé un homme, qui joint la bonté du » caractere aux talens les plus sublimes de » l'esprit. Vous qui pensez si bien, vous » partagerez avec moi, mon cher Milord, » la satisfaction d'avoir mis un des plus » beaux génies de la France dans une situa- » tion plus aisée. Je me flatte d'avoir M. » d'Alembert ici; il a promis de me faire » cette galanterie dès qu'il aura achevé son » Encyclopédie. Pour vous, mon cher » Milord, je ne sais quand je vous reverrai; » mais soyez persuadé que ce sera toujours » trop tard, eu égard à l'estime & à l'amitié » que j'ai pour vous ». FRÉDÉRIC.

C'est la premiere pension dont ait joui M. d'Alembert : il n'en a eu en France que long-tems après. Invité par le Roi de Prusse, il alla voir ce Prince à Wezel, & en reçut l'accueil le plus gracieux. Admis à la table du Monarque, & même, si on ose le dire, dans sa familiarité & dans sa confiance, Sa Majesté lui renouvella, mais en vain, ses offres de la dignité de Président de son Académie. Elle eut même la bonté de lui dire, qu'elle sentoit la force de ses raisons pour ne point renoncer à la France ; mais elle lui déclara que la place resteroit vacante, jusqu'à ce que les circonstances pussent lui permettre de venir l'occuper. Cette place en effet n'a point encore été remplie.

On feroit une longue énumération de tous les François qui ont paru à la Cour de Berlin. Un Prince, qui conquéroit des Provinces & fondoit des Sociétés Littéraires, accueilloit également nos Savans & nos Officiers ; & s'il ne put avoir ces derniers à la tête de ses bataillons, il voulut au moins que les autres présidassent à son Académie.

Les recherches de cette Compagnie savante réunissent tous les sys-

têmes des connoiſſances humaines ; & les plus grands noms illuſtrerent ſa liſte dès ſon origine. On compta, parmi les Etrangers, Leibnitz qui en avoit donné le plan, & en fut le Préſident perpétuel. Il inſtitua quatre claſſes, dont l'une de Phyſique & de Médecine, l'autre de Mathématiques, la troiſieme de la Langue & des Antiquités d'Allemagne, la derniere, des Antiquités & des Langues Orientales. Les plus célebres Académiciens, après Leibnitz, qui ſeul eût repréſenté toute une Académie, ſont Meſſieurs Bernoulli, Harttſoeker, Varignon, Baſnage, Turretin, Wolf, & parmi les regnicoles, Beger, Schott, Kirch, la Croze, des Vignoles, Hoffman, Jablonski, Friſch, &c.

Cette Société a déjà publié ſept volumes in-quarto de ſes Mémoires. Malgré la difficulté de bien écrire dans un idiome étranger, il y a cependant pluſieurs Pieces dans ce Recueil, qu'on diroit avoir été compoſées à Paris, tant le ſtyle en eſt pur & correct. L'honneur que l'Académie a fait à notre Langue, en la préférant à l'Allemand ou au Latin, eſt un hommage plus glorieux à la France,

que des victoires & des conquêtes.

Mais il fut un tems, sous le dernier regne, où cette Compagnie, indifférente au Gouvernement, sembloit tomber dans une entiere décadence. On remplissoit mal & sans choix les places vacantes; & par une dépravation singuliere, la Cour affectoit de mépriser un corps de Savans, dont les travaux tendoient autant à l'honneur de la Nation, qu'aux progrès de l'esprit humain. Le Roi lui-même assignoit des pensions sur les fonds de l'Académie, en faveur de ses Bouffons, & donnoit, pour se divertir, à l'un d'eux le titre de Vice-Président. Aussi ne faisoit-il proposer aux Académiciens que des plaisanteries; & ils y répondoient sur le même ton. Un jour, par exemple, il leur envoya demander: « quelles peu-» vent être les causes physiques, pour » lesquelles deux verres pleins de vin » de Champagne, & choqués l'un » contre l'autre, ne rendent pas un son » aussi aigu ni aussi clair, que lors-» qu'ils sont remplis de tout autre » vin? » Les Savans répondirent que n'étant pas à même de boire du vin de Champagne, ils ignoroient cet effet. Le Roi leur en fit porter une douzaine

de bouteilles pour les convaincre de la vérité du phénomene. Ils burent le vin ; mais rien ne fut éclairci.

Un des premiers soins de Frédéric II à son avénement à la Couronne, fut de se faire donner l'état de l'Académie, & de changer la destination de quelques pensions, afin de ne récompenser que le mérite. Il fit aussi assurer la Compagnie de sa bienveillance, & voulut bien accepter le titre de Protecteur. M. de Maupertuis en fut nommé Président ; mais on a remarqué que ce Philosophe plein d'humeur étoit rarement admis aux conversations littéraires, que le Souverain, avoit coutume de tenir avec ceux de nos Beaux Esprits qui avoient l'honneur de l'approcher.

L'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Berlin est logée, comme celle de Paris, dans le Palais du Souverain, que Frédéric, premier Roi de Prusse, fit reconstruire à neuf sur les fondemens de l'ancien. C'est-là qu'est la Bibliotheque Royale avec un riche Cabinet de Médailles & d'Histoire Naturelle. On y voit de magnifiques écuries, sur une desquelles est la salle où

l'Académie tient ses séances. Il y a aussi dans cette ville une Académie de Peinture, Sculpture, Architecture, & un Théatre d'Anatomie. Les autres bâtimens considérables sont l'Arsenal, la Monnoie, la Fonderie, le Laboratoire, &c. La statue équestre du Grand Electeur Frédéric-Guillaume est un des ornemens du beau pont de pierre de taille, que son fils a fait bâtir sur une des branches de la Sprée. L'Arsenal est un grand édifice carré, où l'on a prodigué toutes les beautés de l'architecture. Sous l'Amphithéatre destiné pour le combat des ours, des busles & des lions, on a pratiqué des cavernes, où l'on garde toujours un grand nombre de ces animaux.

Quelques Historiens placent la fondation de cette Capitale, où les Electeurs font leur résidence, à l'an 1160. D'autres prétendent qu'Albert d'Anhalt, surnommé l'Ours, Margrave de Brandebourg, & qui vivoit sous l'Empereur Conrad III, ne fit que l'aggrandir & l'entourer de murailles. L'avantage de sa situation & l'industrie de ses Habitans en firent bientôt une place importante; mais un incendie l'ayant réduite en cendres, il fallut la cons-

muire de nouveau ; & pour y engager les Bourgeois, on les gratifia de plusieurs privileges. Devenus insolens par leurs franchises & par leurs richesses, ils se révolterent : ce qui engagea le Margrave Frédéric, premier Electeur de la Maison regnante, à diminuer une partie de leurs droits, & à bâtir une citadelle pour les tenir dans le devoir.

On passe la Sprée sur deux ponts ; & l'on trouve de l'autre côté une nouvelle ville nommée Coln, c'est-à-dire, Colonie, parce qu'elle a été bâtie par les Habitans de l'ancienne. On y voit deux églises, dont l'une est celle de la Trinité, autrefois la Cathédrale, où l'on couronne & l'on enterre les Electeurs ; & l'autre est celle de Saint-Pierre. C'est dans la seconde Ville qu'est le Palais Electoral, qui égale, surpasse même en magnificence la plupart de ceux des Princes de l'Europe.

Berlin, qui formoit déjà une assez grande Cité vers le milieu du dernier siecle, a reçu d'autres accroissemens & un nouveau lustre sous les Princes Frédéric-Guillaume, & Frédéric son fils, premier Roi de Prusse. L'un y attira des Réfugiés François, qui

firent fleurir cette Capitale par leurs Manufactures ; & l'autre l'orna de somptueux édifices. Les rues y sont grandes, belles, & beaucoup mieux pavées, que ne me l'ont paru communément les autres villes d'Allemagne. On a planté dans la plupart des rangées d'arbres qui peuvent tenir lieu de promenades. La plus fréquentée est une allée de tilleuls entre Coln & Berlin, & où tous les soirs, en été, le beau monde ne manque guere de se rendre. Les différens quartiers sont séparés par des canaux, avec des ponts-levis sur le modele de ceux de Hollande ; & dans les maisons nouvellement construites, on a eu soin d'observer les regles de la bonne architecture. Le peu de vieux bâtimens qui restent encore, ne tarderont pas à disparoître. Les François Réfugiés occupent un quartier séparé, où ils vivent suivant leurs propres loix, sous l'autorité de leurs Magistrats.

Il y a dans cette Ville une maison destinée à recevoir les filles enceintes. Elles y entrent avant que leur grossesse paroisse, & y sont traitées avec tous les soins & le secret qu'exige leur situation. Si l'enfant qu'elles mettent au

monde eſt un garçon, on leur donne cinquante écus, & dix ſeulement ſi ce n'eſt qu'une fille. A Paris nous avons bien auſſi un Hôpital, où les filles qui ont le malheur d'être groſſes, peuvent aller dépoſer les fruits de leur incontinence; mais outre qu'on ne les reçoit, pour ainſi dire, qu'au moment de l'accouchement, & qu'on les congédie, peu de jours après, plus pauvres qu'elles n'étoient venues, le myſtere eſt mal obſervé; & la crainte de l'éclat les éloigne d'un aſyle, où le ſecret eſt ſi ſouvent violé. Dans tous les Etats du Roi de Pruſſe aucune fille ne détruit ſon fruit: un établiſſement qui conviendroit à tous les Souverains, ſauve à la fois l'honneur de la Mere, & la vie de l'Enfant qu'il rend à la patrie.

On compte ici vingt Egliſes Proteſtantes, dont ſix appartiennent aux Calviniſtes, les autres aux Luthériens qui forment le plus grand nombre des Habitans. On fait monter à neuf mille celui des Catholiques, auxquels le Roi permet d'avoir une chapelle deſſervie par des Dominicains qui paroiſſent en public avec l'habit de leur Ordre. La Religion du Prince eſt la

même que celle de Genève. Des cinq Colleges qui enseignent dans cette Capitale, l'un est pour les Réfugiés François, l'autre pour les Réformés Allemands, deux pour les Luthériens; le cinquieme est commun aux deux Religions.

On ne va point à Berlin sans visiter ses maisons de plaisance; mais dans la saison où nous sommes, on n'en apperçoit pas toutes les beautés. Charlottenbourg, éloigné de deux lieues, & séparé de la Ville par le grand parc, est un Château Royal, environné de bois, avec de très-beaux jardins & de magnifiques bâtimens. Il fut ainsi nommé en l'honneur de la Reine Sophie-Charlotte de Hanovre, pour laquelle son Epoux le fit construire. C'est là que cette Princesse aimoit à s'entretenir avec Leibnitz des attributs de la Divinité, de la liberté de l'homme, de l'essence de la matiere, du tems, de l'espace, de l'éternité, de l'infini, plutôt sans doute par envie d'en parler, que dans l'espérance d'y rien connoître.

Aucune Maison Royale des environs de Paris ne porte le nom d'une Reine de France. Vous voyez que la galan-

terie Prussienne pousse plus loin que nous, à cet égard, l'attention pour ses Souveraines: le Château d'Orangebourg, ainsi nommé de Louise d'Orange, femme du Grand-Electeur, Frédéric-Guillaume, en est une nouvelle preuve. On le distingue des autres maisons de plaisance par les belles eaux, par un appartement enrichi de porcelaines, par un établissement en faveur des Orphelins, & par une Colonie de Vaudois, qu'un Duc de Savoie avoit chassés de ses Etats.

Potsdam, situé à six ou sept lieues de Berlin, dans une Isle de quatre lieues de circonférence, entre la Sprée & la Havel, est devenue célebre par le magnifique Château que l'Electeur Frédéric-Guillaume y a fait bâtir. Ce Prince en commença la construction en 1660. Elle fut continuée par son Successeur; mais elle n'a acquis sa perfection, que sous le regne présent. Le côté qui plait singulierement à la vue, est celui qui fait face au jardin, par la multitude de colonnes, de statues & de groupes dont il est décoré. Ce jardin n'est point d'une grande étendue; mais ce qui l'embellit principalement, ce sont les figures de plomb doré, qui

représentent Neptune, Amphitrite, & des Tritons rangés le long d'une nappe d'eau. Entre le Palais, l'Hôtel-de-Ville & l'Eglise de Saint-Nicolas, est la place du marché, ornée d'un Obélisque de soixante-quinze pieds de haut, & fait de marbre de plusieurs couleurs : la statue du Grand-Electeur, Frédéric-Guillaume, & celles des trois Rois ses Successeurs, en occupent les quatre angles. L'Hôtel-de-Ville est remarquable par son dôme, l'Eglise, par la beauté de sa tour & son excellente sonnerie. C'est dans ce Temple, spécialement destiné pour les personnes attachées à la Cour & pour les Troupes de la garnison, qu'est enterré le feu Roi, Fondateur principal de cette Eglise.

Potsdam est redevable à Frédéric II, d'être du nombre des plus belles Villes d'Allemagne : c'est à ses frais qu'ont été construites une quantité considérable de maisons dans le goût & sur les desseins des plus célebres Architectes. Les deux rues de Brandebourg sont terminées par un bassin entouré de tilleuls, au milieu duquel est une maison de plaisance à la Hollandoise.

Les dehors de la Ville sont char-

mans, ſur-tout ceux qui conduiſent au Château de Sans-Souci, que le Roi a fait élever ſur une montagne aride & déſerte au commencement de ſon regne. La montagne eſt diviſée en ſix terraſſes garnies de vignes & d'eſpaliers, & à chacune deſquelles on monte par douze marches. Le Château eſt ſitué au ſommet, d'où la vue, également étendue & variée, s'étend agréablement par-deſſus la Ville & ſon territoire. Ce bâtiment n'eſt, à la vérité, que d'un ſeul étage; mais on y a obſervé toutes les regles de l'art; & il forme un ſéjour délicieux, ſoit par la beauté de ſa ſituation, ſoit par les chefs-d'œuvre de ſculpture & de peinture dont il eſt enrichi. Le Sallon, la Bibliotheque, la Gallerie des Tableaux, le Parc, le Jardin, & divers Pavillons qu'on découvre ſur des côteaux voiſins, ſont autant d'objets de curioſité qui demanderoient une longue deſcription. Ici c'eſt une maiſon à la Japonoiſe, là une colonade circulaire, plus loin, un pont de pierre conſtruit ſur un canal, avec un Temple à droite & à gauche d'un autre Château, où ſe trouve la précieuſe collection de

pierres fines & d'autres antiques achetées de la succession du Baron de Stosch & du Cardinal de Polignac.

Sans-Souci peut être regardé comme une dépendance de Potsdam, où le Roi fait sa principale résidence, & qui s'agrandit tous les jours par ses Manufactures & par son commerce. Les Catholiques y ont une Eglise desservie par des Jacobins, ainsi qu'à Spandau, ville très-forte dans le voisinage, où il y a une Colonie de Réfugiés François, une Citadelle pour les Prisonniers d'Etat, une Maison de Correction pour les gens de mauvaise vie, & des Salles de Fileuses pour les femmes trop galantes. Il n'est pas rare de voir sortir de Berlin des charriots remplis de monde, pour occuper ces divers logemens qui ne sont presque jamais vuides.

La ville de Brandebourg, qui donne son nom à l'Electorat, étoit, avant la Réforme de Luther, le siege d'un Evêque, sous la Métropole de Magdebourg. Il fut supprimé par le traité de Westphalie; & ses Domaines ont été cédés à l'Electeur; mais le Chapitre, composé de Chanoines Protestans,

subsiste toujours ; & le Roi vient de leur accorder, pour marque distinctive de leur dignité, une croix d'or émaillée de violet, qui se termine en huit pointes. C'est un Ministre Luthérien, attaché à la Cour comme Evêque de Brandebourg, qui, à chaque renouvellement de regne, fait la cérémonie du Sacre & du Couronnement.

On ignore l'époque de la fondation de cette Ville, quelques-uns la font remonter jusqu'à Brennus qui saccagea Rome plus de quatre cens ans avant notre Ere, & dont ont dit qu'elle a pris le nom. Ses Habitans suivirent le culte des Idoles, & adorerent un Dieu nommé Triglaf, dont on a encore trouvé une image dans le pays. Il étoit représenté avec trois têtes, pour marquer qu'il regnoit au Ciel, sur la Terre & dans les Enfers.

On ne voit aucune trace de Christianisme dans le Brandebourg jusqu'au regne de Charles-Magne, qui n'accorda la paix à ces Provinces, qu'à condition qu'elles recevroient le baptême ; mais dès que ce Prince se fut éloigné, la sécurité ramena les Peuples à l'idolâtrie. Othon I les attaqua à son tour ; & après

bien du sang répandu, ils furent de nouveau subjugués & convertis. Le zele remplaça le fanatisme ; & les niches des Idoles furent remplies des images des Saints. Othon, pour réprimer le paganisme, fonda les Evêchés de Brandebourg & d'Havelberg, comme les Princes bâtissent des Citadelles dans les Villes pour contenir les Habitans.

Cette Province, rendue de nouveau au Christianisme, se reconnut à la fois tributaire du Pape, de l'Empereur & du Margrave qui la gouvernoit. Le Peuple alors regretta ses Idoles, moins onéreuses pour lui que ces tributs ; & l'amour de l'indépendance, la force d'un ancien préjugé, l'avantage de son intérêt, tout le ramena à ses faux Dieux. Un Roi des Vandales chassa le Margrave, & rétablit l'ancien culte ; mais ce triomphe dura peu ; & la Foi victorieuse reparut avec éclat. Le regne de la Religion fut celui des Evêques qui prirent les armes contre les Margraves, pillerent, ravagerent, brûlerent ces contrées, & s'arrogerent un pouvoir absolu sur les consciences. Ces excès préparerent insensiblement la Réforme de Luther ; vous savez

quels en furent les commencemens, les progrès & les suites.

Joachim II fut, comme je crois l'avoir dit, le premier Electeur qui embrassa la nouvelle doctrine. Sa mere, Princesse de Danemarck, lui communiqua ses sentimens. Le Peuple suivit l'exemple du Prince ; & tout le pays se fit Protestant. L'Evêque de Brandebourg administra l'Eucharistie sous les deux especes. Joachim se distingua dans le parti, tant par des lettres de controverse qu'il écrivit au Roi de Pologne, que par les discours qu'il prononça à la Diete d'Augsbourg en faveur du Luthéranisme. Ce Prince ne prévoyoit pas qu'un de ses Successeurs, Jean Sigismond, pour gagner les Hollandois dont les secours lui étoient nécessaires dans la poursuite de ses droits sur le Duché de Cleves, embrasseroit la Réforme de Calvin, & établiroit dans sa famille un nouveau culte.

Pendant les troubles de Religion qui agiterent l'Allemagne, les Electeurs de Brandebourg se conduisirent avec sagesse, & furent modérés & tolérans. Frédéric-Guillaume, qui avoit acquis, par la paix de Westphalie, des Pro-

vinces qui lui donnoient des Sujets Catholiques, ne les inquiéta point : il permit même à quelques familles Juives de s'établir dans ses États, & leur accorda des Synagogues. Frédéric I fit quelquefois fermer les Eglises Catholiques par represailles contre l'Electeur Palatin qui persécutoit les Protestans; mais Frédéric finissoit toujours par se renfermer dans les principes de la tolérance. S'il se montra contraire aux Luthériens, ce ne fut qu'à l'instigation de quelques Dévots Réformés, qui profiterent des dispositions de ce Monarque, pour satisfaire des haines particulieres. Les Calvinistes devinrent plus pacifiques sous le regne de Frédéric-Guillaume; & les querelles de Religion cesserent de troubler cet Electorat.

Le Brandebourg éprouva le même changement dans les mœurs que dans la religion. Barbares sous les premiers Empereurs, elles s'adoucirent sous les Margraves; mais alors même les actions les plus vertueuses étoient encore marquées par quelques traits de barbarie. On raconte qu'un Secrétaire de l'Archevêque de Magdebourg voulant aller aux bains publics, rencontra dans la
rue

rue une jeune femme, & lui proposa en badinant de venir se baigner avec lui. Celle-ci se trouva offensée de la proposition; le Peuple s'attroupa; & les Bourgeois qui n'entendoient pas raillerie, traînerent le Secrétaire dans la place publique, & sans autre forme de procès, lui couperent la tête.

Le pays gémissoit dans une misere affreuse sous les Princes des quatre premieres races, & n'en pouvoit sortir en changeant toujours de Maîtres. Il ne subsistoit que par l'industrie de ses Voisins; & comme personne ne recherchoit la sienne, l'argent sortoit en plus grande quantité qu'il n'entroit. Cette disproportion, dans la circulation des especes, qui tendoient toujours à leur diminution, baissoit la valeur des denrées; & elles tomberent à un si vil prix, qu'en 1364, le boisseau de seigle ne se vendoit que vingt-huit deniers. Les Princes, dans leurs besoins, engageoient cet Electorat à ceux qui leur prêtoient les plus grosses sommes; & ces Créanciers, qui ne le regardoient que comme une hypotheque, y commettoient toutes sortes de vexations pour s'enrichir. Ils y vivoient à discrétion

comme dans une Province ennemie; les Voleurs infeſtoient les grands chemins : la police étoit inconnue, & al juſtice ſans activité.

L'Empereur Sigiſmond obvia à tous ces abus, en cédant ce pays, & conférant la dignité Electorale à Frédéric de Hohenzolern. Celui-ci exigea l'hommage de ſes nouveaux Sujets ; mais le Peuple, qui ne connoiſſoit que des Maîtres cruels, eut d'abord de la peine à ſe plier à une domination douce & légitime ; il s'accoutuma inſenſiblement à l'obéiſſance ; & le premier effet que produiſit cette ſoumiſſion, fut de lui inſpirer le deſir de s'inſtruire. L'Electeur Jean, ſurnommé le Cicéron, fonda l'Univerſité de Francfort ſur l'Oder ; & dès la premiere année, mille Etudians ſe firent inſcrire dans les faſtes de cette Académie. Ce n'étoit pas un petit travail, que de civiliſer une Nation, & communiquer l'amour des ſciences à tout un Peuple qui avoit été ſauvage pendant tant de ſiecles.

On commença enfin à connoître un certain luxe : dès l'année 1550, Joachim II ſe rendit à la Diete de Francfort, accompagné de ſoixante-huit

Gentilshommes, avec quatre cens cinquante deux chevaux pour ses équipages. Un mêlange de férocité & de magnificence entroit dans toutes les coutumes ; la grossiereté confondoit les cérémonies avec la politesse, les débauches avec le plaisir, la pédanterie avec le savoir, la bouffonnerie avec les saillies de l'esprit. Joachim-Frédéric fit des loix somptuaires, & employa ses revenus à des usages utiles. Il fonda le College de son nom, qui a été depuis transféré dans la Capitale, où cette Ecole est encore la plus florissante & la mieux réglée de toutes celles des Etats de Prusse.

Cet établissement étoit à peine ébauché, que la fameuse guerre de trente ans détruisit le Brandebourg, qui n'offrit plus qu'un spectacle de ruines, d'incendies, & de tous les fléaux qu'une guerre longue & furieuse entraîne après elle. Les Malheureux, que la mort & les ennemis avoient épargnés, abandonnerent leur patrie ; & dans ces lieux devenus sauvages, à peine découvroit-on quelques traces de leurs anciennes demeures. C'en étoit fait de cet Etat, si Frédéric-Guillaume ne se

fût obstiné à le rétablir. Sa prudence, sa fermeté & le tems vainquirent tous les obstacles. Le Brandebourg devint un pays nouveau, composé du mêlange de différentes Colonies de toutes sortes de Nations, qui s'allierent dans la suite aux anciens Habitans échappés à sa destruction.

Les Hollandois formerent la premiere Peuplade qui vint s'établir dans l'Electorat, & y renouvellerent la classe des Artisans. On permit aux Juifs d'y avoir un domicile ; & la révocation de l'Edit de Nantes y attira plus de vignt mille François qui aiderent à repeupler les Villes désertes, & y apporterent leurs Manufactures. On ne fabriquoit alors dans tout le Brandebourg ni chapeau, ni bas, ni serges, ni aucune étoffe de laine. L'industrie des Réfugiés de France y établit des Fabriques de toutes ces marchandises. Berlin eut aussi des Orfévres, des Bijoutiers, des Horlogers, des Sculpteurs. D'autres cultiverent du tabac, firent venir des fruits & des légumes, & changerent ces contrées sablonneuses en d'excellens potagers. Le Grand Electeur, pour encourager cette Colonie, lui

fit une penfion de quarante mille écus dont elle jouit encore préfentement. Ainfi l'Electorat fe trouva plus floriffant vers la fin de fon regne, qu'il ne l'avoit été fous aucun de fes Prédéceffeurs ; & l'on vit accroître toutes les branches de fon commerce. Frédéric-Guillaume introduifit l'ufage des Poftes ; on conftruifit des grands chemins; on pava les rues ; & les Villes commencerent à fe policer. Le même Electeur fut le premier qui entretint à fon fervice un corps de Troupes régulieres. En un mot, fon activité infatigable donna à fa patrie tous les arts utiles ; il n'eut pas le tems d'y ajouter les arts d'agrément.

Le mêlange de tant de nouveaux Habitans changea les anciennes mœurs. Elles doivent aux François plus de douceur dans le commerce, des manieres plus aifées que n'en ont pour ordinaire les Allemands ; mais la grande profpérité ne commença guere que fous le regne fuivant. Frédéric I jouit des travaux de fon Pere : l'Etat eut alors une Manufacture de hautelice, qui n'étoit point inférieure à celle de Bruxelles ; fes galons ne le céderont point à ceux de France ; fa

porcelaine égala celle de Saxe ; les miroirs de Neustadt surpasserent par leur blancheur les glaces de Venise ; & l'Armée fut habillée des draps du pays. La Cour étoit nombreuse & brillante, l'argent abondant par les subsides étrangers. Le luxe parut dans les livrées, les habits, les tables, les bâtimens, les meubles, les équipages. Le Roi eut à son service les Architectes & les Sculpteurs les plus habiles de leur art. L'un donna les desseins du Château & de l'Arsenal de Berlin, bâtit la maison de Poste auprès du grand pont, & le magnifique portique du Château de Potsdam. L'autre orna quelques-uns de ces édifices de ces beaux trophées qui font l'admiration des Connoisseurs. Les Universités prospéroient en même tems : Halle & Francfort étoient fournies de savans Professeurs. Teissier écrivit l'Histoire de cette Province, Puffendorff celle de Frédéric-Guillaume ; & Canitz cultiva la Poésie avec succès.

Le Brandebourg n'est pas également fertile par-tout. Il y a des contrées sablonneuses, qui ne laissent pourtant pas de produire de l'orge, de l'avoine,

du ſeigle, des légumes, des vignes même lorſqu'elles ſont bien cultivées. L'agriculture eſt aujourd'hui à un point de perfection, qu'on ne connoiſſoit pas ſous les derniers regnes. Des campagnes riantes ont ſuccédé à de triſtes marais qui infectoient le pays; & des bois inutiles ont fait place à de grands Villages. Il faut convenir néanmoins que la culture des terres n'eſt pas ce qui occupe principalement les Brandebourgeois. Ils vendent peu de bled à l'Etranger, & tirent plus d'avantages de leurs forêts, qui, outre les bois de chauffage & de conſtruction, leur fourniſſent le charbon néceſſaire pour les verreries & les forges. C'eſt en élevant du bétail, que ſubſiſte la principale partie des Habitans. La laine qu'ils en retirent, eſt la baſe de leurs plus riches Manufactures; & afin de leur en procurer de la plus parfaite, le Roi a fait venir d'Angleterre & d'Eſpagne des béliers de la meilleure eſpece, pour en peupler les bergeries. On y nourrit auſſi quantité de vers à ſoie; & le pays produit une terre très-fine, propre à faire de la porcelaine. Aux environs de

Fragenwalde se trouvent des eaux minérales qui sont en grande réputation.

Le Roi de Prusse a porté son Royaume & l'Electorat de Brandebourg à un degré de puissance qui fixe aujourd'hui l'attention de toute l'Europe. Cette puissance est moins fondée sur l'étendue de ses Etats, peu considérables par eux-mêmes si on les compare aux autres Royaumes, que sur les dispositions particulieres & les soins continuels d'une sage administration.

Sa Majesté ouvre & lit elle-même les lettres, & répond aux remontrances, aux avis & aux requêtes qui lui sont adressés. Ce sont quelquefois les Conseillers intimes de son cabinet, qui lui en font le rapport ; mais la réponse est toujours signée du Monarque. Le Conseil privé est le College suprême de l'Etat, composé des Ministres, & de quelques Conseillers chargés du soin de la justice. C'est à ce Tribunal que sont portés les procès Criminels, tant de la Prusse que de l'Electorat, & les causes Civiles ou Ecclésiastiques, qui intéressent les Constitutions & les Ordonnances. Ses Arrêts, donnés au

nom du Prince, se rendent dans la grande Chancellerie, & sont signés par les Ministres dont dépendent ces sortes de matieres. Le ministere du Cabinet fait partie du Conseil Privé, & a l'inspection sur la Chancellerie, sur les Archives du Gouvernement, les Affaires Etrangeres, & sur tout ce qui a pour objet l'intérêt de l'Etat. Un Conseiller de légation tient les Registres & fait les expéditions en François.

Le département Ecclésiastique appartient à deux Ministres, qui ont la préséance dans les deux Colleges supérieurs, établis pour le gouvernement de l'Eglise. Ils connoissent de tout ce qui regarde le Clergé, les Fondations pieuses, les Hôpitaux, les Universités, les Ecoles, les dispositions faites en faveur des Pauvres, &c. Ces Colleges supérieurs sont le Grand Consistoire de la Religion Luthérienne, & le Directoire Ecclésiastique des Réformés. Les jugemens qu'ils rendent l'un & l'autre, les affaires qu'ils expédient, tout se fait au nom du Roi, & passe par la grande Chancellerie.

La partie des fiefs & des investitures

ſe porte devant le Miniſtre qui en a le département ; & les actes en ſont également expédiés dans la Chancellerie. C'eſt elle auſſi qui donne pouvoir , aux Juges des Provinces , de réſoudre les difficultés ſurvenues entre les Colleges de Juſtice , de la Guerre & du Domaine. Le Conſeiller d'Etat , actuellement chargé du département de la Juſtice , a été créé, par le Roi , Chancelier du Royaume & de tous les Pays ſoumis à la domination de Sa Majeſté.

Le Tribunal Supérieur , composé d'un Préſident & de ſept Conſeillers, eſt une Cour Souveraine , à laquelle reſſortiſſent tous les Etats de la Pruſſe. La Chambre de Juſtice de l'Electorat eſt diviſée en trois Sénats. Le premier, qui a un Préſident & une Chancellerie particuliere , connoît non-ſeulement des cauſes d'injures entre perſonnes privilégiées, telles que les Juifs domiciliés à Berlin, mais encore de tous les différends qui peuvent naître entr'elles. Sa juriſdiction s'étend auſſi ſur les conteſtations qui s'élevent entre les Domeſtiques tant du Roi que des Princes ; & les appels ſont portés devant le ſecond Sénat. Celui-ci juge toutes les af-

faires qui intéressent le fisc des Princes ou du Monarque, celles qui surviennent entre les Princes & la Noblesse, & tous les procès enfin, qui ne sont point faits pour cause d'injure. Le troisieme Sénat ne décide rien en premiere instance, mais par appel. On passe du premier au second, du second au troisieme; & l'on ne se pourvoit contre les jugemens de ce dernier qu'en rédigeant de nouveaux Mémoires, qu'il faut adresser au Tribunal Supérieur avec les pieces du procès.

Le College des Pupilles a été institué pour veiller à ce que les Orphelins, les Mineurs, les Insensés, les Prodigues & les Absens soient pourvus de Tuteurs & de Curateurs, qui aient soin de leurs personnes, mettent de l'ordre dans leurs affaires, régissent & assurent leurs biens, poursuivent leurs procès avec prudence & rendent chaque année un compte exact de cette gestion. Ce même College a l'inspection sur tous les Sieges de Justice inférieure relativement aux matieres de tutele.

Le Directoire général de la Guerre, des Finances & des Domaines, dont

le Roi peut être regardé comme le Président, est partagé en six départemens, qui ont pour objets la Guerre, les Invalides, la marche des Troupes, leurs logemens, les Convois Militaires, les Vivres, les Magasins de Salpêtre, les Manufactures en or & en argent, les Postes, les Sels, le Papier timbré, les Banques, les Assises, les Eaux & Forêts, les Mines, les Péages, les Manufactures & le Commerce. Il y a un autre Directoire des revenus des Eglises; un Consistoire de la Guere dont dépendent les Aumôniers des Troupes & des Garnisons, les femmes des Officiers & des Soldats, un College supérieur de Médecine, où sont examinés les Médecins, les Chirurgiens, les Apothicaires; une Justice particuliere pour les François établis dans le pays, & dont les procès sont jugés en dernier ressort par le Tribunal Supérieur; une Chambre des Contributions pour ce qui concerne la police des Villes; un Bureau Provincial de recette, qui perçoit les revenus des Domaines du Roi; & un Bureau Supérieur des subsides où s'acquittent les accises, & qui est tenu

d'en rendre compte. Les caiſſes générales où ſe verſent les deniers royaux, ſont celles du Domaine & de la Guerre.

Sachant combien la procédure uſitée dans ſes Etats étoit diffuſe & coûteuſe, combien ſes Officiers de Juſtice abuſoient de leur autorité & de leurs fonctions, conſidérant d'ailleurs le cahos, la confuſion, l'obſcurité, & les contradictions fréquentes dont ſont remplies les Loix Romaines, Sa Majeſté Pruſſienne a refondu ces Loix antiques, pour en former de nouvelles qui fuſſent plus claires, plus fixes, plus conformes aux mœurs du tems. Elle ne veut plus que l'on conſulte ni Commentateurs, ni Compilateurs du Droit, & moins encore que leur autorité, leurs opinions ſoient alléguées en juſtice.

Il n'étoit auparavant aucune Cauſe qui ne rencontrât ſon Défenſeur, aucun Avocat qui ne trouvât dans le Corps du Droit Romain quelques Loix, & dans les Auteurs quelque déciſion en ſa faveur. Il n'étoit donc aucun cas, pour peu qu'il eût l'air problématique, qui ne fût converti en procès, & que les Avocats de part

& d'autre ne soutinssent par un amas de citations presque toujours étrangeres au point discuté. Aujourd'hui le Roi de Prusse veut que son Code soit la seule regle, à laquelle les Avocats soient tenus de conformer leurs avis & les Juges leurs Sentences, sans s'écarter jamais de l'esprit de la Loi ou de l'équité naturelle. Ainsi dans tous les Etats de ce Monarque, lorsqu'il s'éleve quelque discussion, le simple exposé du fait suffit de la part des Parties; c'est aux Juges à feuilleter le Code du Prince, à en faire une application convenable, & à se servir de leur esprit pour consulter ce livre unique, qui, en matiere de Jurisprudence, peut seul former toute leur Bibliotheque.

Vous concevez, Madame, combien cette méthode épargne de frais, combien elle abrege de procès, combien même elle en fait disparoître. C'est dans ce dessein, que ce corps de Droit est conçu en langue vulgaire, & rédigé à la portée du commun, afin que tout Particulier qui a une action à intenter comme Demandeur, ou à soutenir comme Défendeur, puisse, avant que de se déterminer à plaider, juger

par lui-même s'il a tort ou raiſon, ſans s'expoſer à ſe laiſſer ſéduire par des Avocats plus avides de ſon argent, que zélés pour ſes intérêts. D'ailleurs il n'eſt perſonne, de quelque condition qu'il ſoit, qui ne trouve dans ce livre les devoirs de ſon état, & la conduite qu'il doit tenir, ou pour ſe mettre en garde contre les effets de la ſurpriſe & de l'ignorance, ou pour agir en ſûreté dans le commerce de la vie & de la ſociété. Ainſi, à l'aide de cette lecture & du bon ſens, chacun peut s'ériger en Juriſconſulte ; & la jeuneſſe Pruſſienne, qui ſe deſtine à quelque Office de judicature, n'ayant que ce Code à parcourir, fait ſon droit ſans gêne, ſans frais, & ſans perdre ſon tems en diſputes Scholaſtiques.

Tous ces avantages ne ſont pas le ſeul but que s'eſt propoſé le Roi de Pruſſe : ſa pénétration profonde lui a fait concevoir des ſuites encore plus importantes. Il ſavoit qu'au moyen de ſes nouvelles loix, il retrancheroit au moins les deux tiers des procès, & que les Gens de Robe, qui ne ſe ſoutenoient que par le ſecours de la chicane, ne trouvant plus leur ſubſiſ-

tance dans une profession devenue ingrate & stérile, se retireroient successivement d'eux-mêmes, se jetteroient du côté du Militaire, des Sciences, des Arts, du Commerce, de l'Agriculture, & procurant à la Nation des Sujets plus utiles, la rendroient plus florissante.

On fait monter à cinq millions le nombre des Personnes qui peuplent les Etats du Roi de Prusse, ses revenus à quatre-vingt millions, ses Troupes à deux cens mille hommes, & les Habitans de Berlin à cent mille, sans y comprendre la garnison. On vante, comme quelque chose d'incomparable, la discipline, la célérité, la précision de ses Armées. Ses Régimens sont complets en tout tems, & toujours prêts à entrer en campagne. Ce qui facilite particulierement la levée des Recrues, c'est que tous le pays est divisé en petits cantons, dans lesquels nommément les Compagnies sont obligées de se recruter, sans empiéter les unes sur les autres. Je ne parle pas des hommes qui se font en tems de paix chez l'Etranger, & que le Roi ne se procure qu'à prix d'argent.

On compte actuellement dans la Ca-

pitale six mille François, douze cens Bohémiens, deux mille Juifs, & vingt-six mille Soldats avec leurs familles. On voit dans un des fauxbourgs le grand & bel Hôtel des Invalides, que le Roi fit construire en 1748, avec cette inscription: *Læso & invicto militi.* Ces Soldats blessés & invincibles, au nombre de six cens, commandés par treize Officiers, sans y comprendre les femmes & les enfans, y sont logés, chauffés, habillés, & reçoivent tous les cinq jours du pain & de l'argent. Aux deux extrêmités de ce bâtiment est une Eglise, l'une pour les Luthériens, l'autre pour les Catholiques.

Francfort sur l'Oder, à vingt-lieues au Sud-Est de Berlin, passe, après la Capitale, pour une des principales Villes de l'Electorat de Brandebourg. Elle est grande, forte, bien bâtie, & très-fréquentée tant à cause de son Université que de ses Foires. Sa situation la rend aussi fort commerçante sur-tout depuis qu'on y a fait creuser un canal qui, joignant l'Oder avec la Sprée, forme une communication avec Hambourg & Breslaw. En travaillant, à cet ouvrage, on y

trouva une grande quantité d'urnes sépulchrales remplies de cendres, restes des tombeaux des anciens Vandales qui brûloient les Morts comme les Romains. On remarque comme une singularité, que dans une Ville presque toute Luthérienne, les Chaires de Théologie ne puissent être occupées que par des Calvinistes: les Professeurs des autres Facultés sont indifféremment des deux Religions.

Le Roi de Prusse possede, dans les environs du Brandebourg, divers Etats, dont il suffira de vous donner une légere connoissance: je commence par la Poméranie. Cette Province faisoit anciennement partie d'un Royaume que les Vandales établirent sur les côtes de la Mer Baltique. Ses Habitans prirent le nom de Poméraniens d'un mot dérivé de leur langue, qui signifie près de la mer. Ils furent d'abord gouvernés par des Rois, & partagés ensuite en deux Principautés, dont l'une est celle de Meckelbourg, & l'autre la Poméranie proprement dite. Celle-ci fut divisée en deux branches, & devint le partage de deux Princes, fils du dernier Possesseur. Delà cette distinc-

tion de Poméranie citérieure en deçà de l'Oder, & de Pomeranie ultérieure au-delà de ce fleuve. Une nouvelle réunion les remit sous un même Maître; & le Duc George, qui la possédoit au commencement du seizieme siecle, fit un pacte héréditaire avec Sigismond, Electeur de Brandebourg, pour se succéder eux & leurs Descendans dans leurs Domaines, si leur Postérité masculine venoit à s'éteindre. Le cas de cette succession éventuelle arriva en 1637 par la mort sans enfans du dernier Duc; mais ce Prince, par son testament, disposa de ses Etats en faveur du Roi de Suede, qui s'y maintint jusqu'à la paix de Westphalie. Ce Traité, pour terminer le différend, décida que cette Province seroit partagée de nouveau; que la Poméranie ultérieure appartiendroit à l'Electeur de Brandebourg, la citérieure au Roi de Suede; & pour dédommager l'Electeur, on lui céda l'Archevêché de Magdebourg avec les Evêchés d'Halberstadt & de Minden, qu'on sécularisa en sa faveur. On y ajouta dans la suite la Principauté de Stetin; ensorte que la Suede n'a plus aujourd'hui que la partie Occi-

dentale de la Pomeranie citérieure.

La ville de Stetin, située sur la gauche de l'Oder dans une position agréable, sans être extrêmement grande, est belle, forte, marchande, & défendue par une bonne Citadelle. Les anciens Ducs y faisoient leur résidence, & y bâtirent un palais à l'Italienne, où ils assemblerent une riche Bibliotheque. Il y a un College célebre; & le Roi de Prusse vient d'y établir une Chambre de Guerre & de Domaine, avec la régence de toute la partie du Duché qui lui est soumise. Ce pays, quoique plus froid que le Brandebourg, est cependant plus fertile, & fournit beaucoup de grain, de bétail, de peaux, de laine & de bois. Les Habitans ne se nourrissent presque que de viandes fumées, & passent pour les Peuples les plus grossiers de l'Allemagne. Ils professent tous la Religion Protestante de la Confession d'Augsbourg.

La ville de Stralsund & l'isle de Rugen sont les lieux principaux de cette partie de la Poméranie, qui appartient au Roi de Suede. La premiere, qui a un excellent port, est

grande, riche, & commerçante. La seconde est fertile en bled, en fruits, en bétail, & trafique particulierement en chevaux. La petite ville de Bergen en est le chef-lieu. Ces deux pays touchent au Meckelbourg, dont les Ducs se disent issus d'un Roi des Vandales, Pribislas II, qui vivoit au douzieme siecle. Ses Successeurs ne prirent que le titre de Prince, & se conserverent dans la Catholicité jusqu'au regne de Jean Albert, qui introduisit le Luthéranisme dans ses Etats où il est encore la Religion dominante. Cette Maison est divisée en deux branches, les Schwerin & les Strelits, ainsi appellés du nom des Villes où ils font leur résidence.

Je suis, &c.

A Berlin, ce 24 Mars 1757.



LETTRE CCCVI.

BRUNSWICK, HANOVRE.

DANS ce pays-ci, Madame, on va d'un Etat à un autre en moins de deux heures; & l'on peut y voir, en moins de deux, jours jusqu'à sept, huit, dix Souverainetés. Un Voyageur qui voudroit visiter toutes ces Cours, où les Etrangers sont en général assez bien reçus, y emploieroit toute sa vie; mais il n'y verroit guere que les mêmes loix, les mêmes mœurs, les mêmes usages, & presque toujours la même forme de gouvernement. Par quelques révolutions qu'ait passé la Nation Allemande, on trouvera difficilement un Peuple qui ait conservé plus long-tems ses premieres coutumes & son caractere original. Ni la Religion, ni les Sciences, ni les Arts, ni la Police ne l'ont changé au point, de ne pas reconnoître encore bien des traits de ces anciens Germains, dont il me prend envie, d'après César & Tacite, de vous offrir le portrait.

« L'ancienne Germanie nous eſt re-
» préſentée comme une terre ſauvage,
» couverte de marais & de bois, abon-
» dante en eaux du côté des Gaules,
» montueuſe du côté de la Pannonie,
» aſſez fertile, mais triſte & inculte.
» Ce pays fut toujours très-peuplé;
» & ſes Habitans étoient à peu près
» les mêmes par-tout : ils avoient les
» yeux bleus, & des corps aſſez robuſ-
» tes, pour ſupporter l'intempérie des
» ſaiſons & les fatigues de la guerre.
» Leur genre de vie, leur éducation,
» la ſimplicité de leurs alimens, leur
» boiſſon nourriſſante, une alternative
» perpétuelle de mouvement & de re-
» pos, leurs amours tardifs, tout cela
» ne pouvoit que produire des hom-
» mes forts & des corps vigoureux. La
» nature leur enſeigna la bonne-foi en-
» vers leurs familles; & la néceſſité la
» leur fit obſerver avec leurs voiſins;
» car ils étoient obligés de ſe réunir
» ſouvent, pour s'oppoſer aux entrepri-
» ſes de leurs ennemis. Cette bonne-foi
» eſt un des traits les plus diſtinctifs de
» leur caractere : les Romains leur ren-
» doient cette juſtice; & les Empereurs
» n'eurent pas de Gardes plus ſûrs que

» les Germains. Leur commerce étoit » sans agrément : ignorant les arts, ils » ne pouvoient connoître les plaisirs de » l'esprit ; mais rien n'égaloit leur » franchise & la haine que leur inspi» roit la dissimulation. Jamais Peuple » n'a exercé avec plus de zele les de» voirs de l'hospitalité ; leurs maisons » étoient indistinctement ouvertes à » tous les Etrangers ; & ils les réga» loient de tout ce qui étoit en leur » pouvoir.

» Ces Gens se distinguoient encore » par la fidélité conjugale : un tempé» rament froid réprimoit en eux les dé» sordres de l'amour. Leurs loix défen» doient de se marier jeune ; & plus on » différoit cet engagement, plus on re» cevoit d'éloges de la Nation. Le plus » grand déshonneur étoit d'avoir eu » commerce avec une femme avant l'âge » de vingt ans. Ils n'en épousoient jamais » qu'une à la fois ; les plus distingués » avoient seuls le droit de s'écarter de » cet usage ; mais s'ils en prenoient » plusieurs, c'étoit moins par volupté » que par état. On voit par-là, pourquoi » Charles-Magne avoit tant d'Epouses, » tant de Concubines ; c'étoit une forme

» d'attribu

» d'attribut de sa dignité. Les femmes
» prenoient part aux travaux & aux
» dangers de leurs Epoux, leur por-
» toient à manger dans les batailles,
» ranimoient leur courage, accabloient
» les lâches de reproches, & combat-
» toient souvent elles-mêmes lorsque
» le besoin l'exigeoit. L'adultere & l'in-
» continence mis au nombre des vices
» les plus détestés, étoient aussi rares
» qu'ils leur paroissoient odieux. L'E-
» poux, après avoir ôté à sa femme
» coupable son plus bel ornement,
» c'est-à-dire, sa chevelure, la chas-
» soit de sa maison en présence de ses
» Parens, & la fustigeoit par toute
» l'habitation. Une faute commise con-
» tre la chasteté n'obtenoit point de
» pardon; & une fille qui avoit ce
» reproche à se faire, quelque jeune,
» quelque riche, quelque belle qu'elle
» fût, ne pouvoit plus trouver de mari.
» Chez les Germains, comme parmi
» nous dans les siecles de chevalerie,
» on honoroit les femmes comme les
» dieux: la galanterie étoit un culte;
» mais dans ce culte, comme dans tous
» les autres, il y avoit des tiedes & des
» hypocrites. Ce furent les Sauvages du

» nord qui porterent, avec les embrase-
» mens & les ruines, l'esprit de galan-
» terie qui regne encore aujourd'hui en
» Europe. Le systême qui nous a fait un
» principe d'honneur de regarder les
» femmes comme des souveraines, nous
» est venu des forêts de la Germanie
» & des bords de la mer Baltique.

» Ces Peuples n'avoient d'esclaves
» que les Prisonniers qu'ils faisoient à
» la guerre; ils les employoient à cul-
» tiver la terre & à garder leurs trou-
» peaux; mais cet esclavage n'avoit
» rien de dur; & l'on ne voyoit au-
» cune différence, pour le vêtement & la
» maniere de vivre, entre les Maîtres
» & les Domestiques. Le goût des Alle-
» mands pour la liberté étoit invinci-
» ble; la seule nécessité les fit passer de
» l'égalité à l'état de société. Ils avoient
» besoin d'un Chef qui les conduisit
» à la guerre, qui maintînt l'ordre pen-
» dant la paix. Chaque Peuplade avoit
» son Commandant; mais c'étoit au
» Peuple même, qu'on devoit exposer
» les affaires importantes & les besoins
» de la Nation. Les assemblées s'ou-
» vroient par un repas; on délibéroit
» le verre à la main; c'étoit à jeun

» qu'on prenoit les dernieres résolu-
» tions. Leur éducation, leur vie er-
» rante nourrissoit en eux l'amour des
» combats qu'ils regardoient comme
» l'unique chemin de la gloire, & la
» poltronerie comme le comble de
» l'opprobre.

» Outre les Dieux qu'ils adoroient
» dans le silence, ils célébroient encore
» les louanges de leurs Héros. Leur
» culte étoit sans éclat & sans pompe:
» la sombre horreur des forêts entre-
» tenoit seule leur dévotion, persuadés
» qu'on ne pouvoit peindre la divinité
» par des figures. Mais la superstition
» altéra ces sublimes vérités; & l'envie
» de connoître l'avenir enfanta plu-
» sieurs sortes de présages. Les change-
» mens de la Lune, le hennissement
» des Chevaux, les branches des Arbres
» & le sang humain servoient à leurs
» prophéties. La croyance de l'immor-
» talité de l'ame les rendoit intrépides
» dans les combats ».

En exposant ici les mœurs des nouveaux Allemands, vous pourrez voir ce qu'elles ont aujourd'hui de commun avec celles de leurs Ancêtres. Toutes leurs loix sont douces, & tendent au

bonheur des Peuples. Chacun y est en sûreté pour ses biens, sa vie & sa conscience. Les plaisirs des gens de goût, tels que les spectacles, la musique, les beaux arts y existent moins parfaitement que parmi nous, mais dans un degré qui peut encore procurer quelque satisfaction. Il pourroit se faire qu'on y bût un peu plus qu'ailleurs ; mais on sçait que le climat, à mesure qu'il devient plus froid, met les Habitans dans la nécessité de faire plus d'usage des liqueurs fortes. Au surplus, il faut convenir que chez les honnêtes gens, on ne remarque plus ces excès d'ivrognerie, qui ont donné lieu à tant d'épigrammes.

On ne disputera pas l'esprit créateur à une Nation, qui a enrichi les sciences de tant d'excellentes découvertes ; mais on reproche à sa langue, divisée en une infinité de dialectes, de manquer de regles assez sûres, pour en fixer l'usage véritable ; & s'il reste encore aux Allemands quelque marque de cette ancienne liberté républicaine, c'est le stérile avantage d'estropier, selon leur fantaisie, une langue grossiere & presque barbare. Il n'y a eu jusqu'ici au-

tune Académie qui ait pu lui donner de l'autorité ; & si quelque Société particuliere s'est établie pour y travailler, les Provinces voisines ont rarement voulu se soumettre à ses décisions. Il est vrai que les personnes de distinction ainsi que les Gens de Lettres entendent cinq ou six langues ; qu'il y en a même plusieurs que la Bulle d'Or prescrit aux Princes de l'Empire, & que si le tems qu'il en coûte pour les apprendre, étoit employé à perfectionner celle du pays, elle surpasseroit bientôt ou égaleroit du moins la plupart de celles de l'Europe.

Le caractere dominant des Allemands est une forte passion pour la guerre, à laquelle ils sacrifient jusqu'à leur liberté ; car je ne connois aucun Peuple, qui plie aussi aisément sous le joug de la discipline militaire. Un esprit d'obéissance les y porte naturellement ; le flegme & l'habitude les y retiennent. Ils font de cette incroyable subordination un état d'avilissement & de servitude aussi contraire au génie François, qu'il est opposé à la douceur de ceux qui nous gouvernent. Les cachots, les

chaînes, les humiliations dont on punit leurs Officiers, ne pourroient jamais réussir auprès de cette Noblesse Françoise, qu'on mene si facilement par les égards, par la politesse, par la fumée même de l'honneur. Plus avides de plaisir que de gloire ; naturellement bons & patiens, & en même tems durs & opiniâtres, les Allemands ne font rien sans y être contraints par la force, la violence & les coups qu'ils endurent sans murmurer & sans se plaindre. On assure même que la bonne intelligence ne regne jamais mieux entre le mari & la femme, que lorsque le premier a l'attention de réveiller de tems en tems par quelques coups de canne, la tendresse de son Epouse. A l'égard du Soldat, il s'attend toujours à recevoir cent coups de bâton pour la moindre faute, ou à la premiere humeur de quelqu'un de ses Supérieurs. Un Quartier-Maître, qu'on reconnoît sans peine à son attribut, c'est-à-dire, à la canne pendue à sa boutonniere, avec un visage terrible & menaçant, est toujours disposé à exercer son ministere. Aussi quelle harangue fait-on aux Soldats des deux Nations, lorsqu'on est sur le

point de livrer un combat ? On dit aux uns : ſouvenez-vous que vous êtes François ; & aux autres : que chacun prenne bien garde de ſe tenir dans ſon rang ; & en même tems chaque Quartier-Maître, porteur de l'arme redoutable, menace de cent coups celui qui fuira ou n'obéira pas. Mais lorſque l'affaire eſt une fois engagée, le Quartier-Maître n'oſant ni ne pouvant plus faire ſes fonctions, on a recours à l'eau-de-vie, dans l'eſpérance qu'elle leur imprimera plus de courage qu'une obéiſſance extorquée à coups de bâton. Ils ne ſont pas auſſi vifs dans l'attaque que les François ; mais en revanche ils ſe ralentiſſent plus difficilement.

Ce qui frappe le plus chez les Allemands, c'eſt d'y voir les ſciences cultivées par les Princes & les plus grands Seigneurs de l'Empire. Les Princeſſes même & les Femmes de qualité ſe font un plaiſir de les étudier. L'avantage qu'elles ont d'avoir appris de bonne-heure toutes les langues, les met à portée de jouir des ouvrages de toutes les Nations. Mais les gens du commun, les Bourgeois, le Peuple ſont peu cu-

rieux de ce qui n'a pas un rappor
direct à leurs occupations journalie
res, ou aux besoins de la vie. Au
reste, je crois que les Princes d'Alle
magne font très-sagement de se ré
server la connoissance des sublime
vérités de la philosophie : il n'est pa
avantageux à un Etat, que le Peupl
s'en occupe ; elles ne serviroient qu'à
le détourner de son travail, ou à l'en
dégoûter. Son ignorance est toujours
plus favorable à ceux qui gouvernent,
qu'une philosophie trop généralement
répandue parmi ceux qui ne sont nés que
pour servir & pour obéir : en les ren-
dant plus habiles, ils n'en seroient pas
plus soumis. Je ne parle pas de cette
classe d'hommes élevés dans le sein des
Lettres, qui peignent, avec les ménage-
mens dus aux Trônes, les fautes des
Rois, les malheurs des Peuples, les
ravages des passions, les efforts de la
vertu, les succès même du vice ; &
par ces tableaux majestueux, attendris-
sans, terribles, disposent l'homme,
en perfectionnant sa sensibilité, à toutes
les grandes qualités dont elle est l'ori-
gine.

La Ville qui a peut-être le plus contribué aux progrès des ſciences, & ſurtout de la Phyſique en Allemagne, c'eſt Magdebourg, où je me rendis en droiture en partant de Berlin. Vous connoiſſez la machine pneumatique, compoſée d'un corps de pompe qui communique à un récipient poſé ſur une platine en forme de dôme, pour ſupporter le poids de l'athmoſphere. Par le moyen de la pompe & de quelques robinets, on tire l'air du récipient ; & on l'y fait rentrer ſelon qu'on le juge à propos. C'eſt avec cette machine, dont Othon de Guerick, Bourguemeſtre de Magdebourg, fut le créateur, qu'on a fait ſur l'air un ſi grand nombre d'expériences. Güerick inventa auſſi les deux baſſins de cuivre appliqués l'un contre l'autre ; & que ſeize chevaux ne pouvoient ſéparer. C'eſt encore lui qui a imaginé le marmouſet de verre, qui deſcend dans un tuyau quand le tems eſt pluvieux, & en ſort quand il eſt ſerein. Guerick s'en ſervoit pour annoncer les orages ; & le Peuple le croyoit ſorcier. La foudre étant un jour tombée ſur ſa maiſon,

consuma plusieurs machines dont il se servoit pour ses expériences. Vous jugez bien qu'on ne manqua pas de regarder cet événement comme une punition du Ciel, irrité contre ce prétendu Magicien. Othon de Guerick, né à Magdebourg en 1602, rendit les plus grands services à la Physique & à sa Patrie. Boyle perfectionna la machine pneumatique; & le grand usage qu'il en fit avec succès, éclypsa le Magistrat Allemand, à qui cependant on ne sçauroit refuser la gloire de l'invention.

Le Duché de Magdebourg, autrefois le Diocèse & le Domaine Souverain de l'Archevêque, a été sécularisé par le traité de Westphalie, qui, après la mort du dernier Prélat de la Religion Protestante, en assura la possession à l'Electeur de Brandebourg. La Capitale, située au bord de l'Elbe, fait un commerce considérable sur cette riviere, par laquelle les vaisseaux de Hollande & de Hambourg viennent se ranger le long de ses quais. Son origine est peu connue; on sçait seulement qu'elle n'étoit pas considérable au dixieme siecle; lorsque l'Empereur

Othon I, qui avoit assigné cette Ville & ses environs pour le douaire de l'Impératrice Edithe son épouse, entreprit de l'agrandir & de l'embellir.

Ce Prince y fonda d'abord un Monastere de Bénédictins, qu'il transféra ensuite sur une montagne voisine, & fit construire à sa place une magnifique Cathédrale. Le feu ayant détruit cette Eglise, l'Archevêque Albert en rebâtit une autre, & y mit le tombeau de son premier Fondateur & celui de l'Impératrice. Ce Temple devoit avoir quatre tours d'une égale hauteur; mais on n'a pu en achever que deux dans l'espace de plus de trois cens ans employés à les construire; on y voit encore d'autres mausolées, & spécialement celui de l'Archevêque Ernest de la maison de Saxe. Le maître-autel est d'une seule pierre de jaspe, ainsi que les fonds baptismaux. Sur le devant du chœur est une statue de marbre qui représente Saint-Maurice, patron de l'Eglise, tenant d'une main les armes de l'Empire, & de l'autre un étendard dont se servoient anciennement les Habitans quand ils marchoient contre l'Ennemi. Dans un endroit élevé sont

placées de très-belles orgues, dont le grand tuyau a trente - deux pieds de long, & plus de dix-huit pouces de diametre. Des ſtatues de bois, que vous prendriez pour des hommes vivans, ont l'air de ſuivre la meſure, & touchent de l'inſtrument comme de vrais Organiſtes.

Mon attention à examiner cet ouvrage, attira celle d'un homme qui traverſoit le Temple & me dit : « Monſieur » eſt Etranger ; il ignore peut-être que » nous avons, dans cette Egliſe, des » choſes plus curieuſes à voir, & plus » précieuſes à conſerver, que le jeu de » ces automates » ; il vouloit parler de l'échelle ſur laquelle étoit perché le coq qui chanta lorſque Saint Pierre renioit le Sauveur ; de la lanterne de Judas lorſqu'il trahit ſon divin Maître ; d'une côte de la baleine qui engloutit le Prophete Jonas ; de quatre branches de rameaux qui ſervirent à orner l'entrée du Fils de Dieu dans Jéruſalem ; du lit où couchoit Luther ; de l'armoire où le Dominicain Tetzel renfermoit les billets d'indulgence qu'il faiſoit vendre dans les tavernes ; toutes choſes en effet que cette Cathédrale, quoique

Protestante, se vante encore de posséder dans son trésor. Les autres édifices qui donnent sur cette même place, sont le Palais Royal, l'Arsenal & l'Hôtel-de-Ville.

Les mouvemens qui furent les suites des opinions de Luther, ont souvent exposé les Habitans de Magdebourg aux plus affreuses révolutions; mais de tous les fléaux qui ont accablé cette Ville désolée, le plus cruel est le siege qu'elle soutint contre les Impériaux qui y commirent toutes les horreurs du feu, du massacre, du viol & du pillage. Six grandes Eglises furent en proie aux embrasemens; & à peine sauva-t-on cent quarante maisons particulieres de l'incendie général. Magdebourg a été long-tems à se remettre de ce malheur; mais elle s'est si bien rétablie depuis un siecle, que c'est aujourd'hui une des plus grandes & des plus riches villes d'Allemagne. On y a transféré la Régence & le Consistoire qui étoient à Halle auparavant. Les prébendes du Chapitre y sont possédées par des Luthériens qui en ont abandonné le quart au Domaine Ducal.

Halle, dont je viens de parler, située dans le même Diocèse, doit sa fondation aux Archevêques qui y avoient leur Palais & y faisoient leur résidence; mais ce qui la rend plus célebre, ce sont les excellentes sources de sel qui se trouvent dans les environs, & sur-tout son Université où l'on a vu jusqu'à six mille Etudians. Les Réfugiés François y ont une Eglise, les Juifs une Synagogue, les Orphelins une Maison fondée, par le pieux Docteur Francke, pour la jeunesse indigente, à qui l'on enseigne les arts, les sciences, la vertu & la religion. Il n'y a pas trente ans, que cet établissement comptoit déjà plus de deux mille jeunes gens, dirigés par plus de cent trente Précepteurs. C'est à cette même Maison, que la Mission Protestante de Malabar doit ses Fondateurs.

Francke, né à Lubeck en 1663, fit une partie de ses études à Leipsick, & y institua des Conférences sur l'Ecriture-Sainte, qui subsistent encore sous le titre de College Philo-Biblique. Devenu Ministre à Erfort, le fanatisme de ses sermons, qui ne respiroient que le quiétisme, le fit renvoyer de cette

Ville. Il fut appellé à Halle par l'Electeur de Brandebourg; il y professa la Théologie & les Langues Orientales; mais le tems que lui laissoient ses occupations, étoit employé à former & à soutenir son établissement. Cet homme de bien mourut à soixante-quatre ans, pleuré comme le bienfaiteur du genre humain, par tous les malheureux que sa charité compatissante & ses soins paternels avoient arrachés à la misere, à l'oisiveté & au vice. Ses Ouvrages sont estimés dans le Nord; ses fondations le sont dans toute l'Europe.

La Principauté d'Halberstadt confine au Duché de Magdebourg: c'étoit anciennement un Evêché fondé par Charles-Magne, qui a été sécularisé, & fait aujourd'hui partie des Etats du Roi de Prusse. La Ville, dont elle a pris le nom, n'a de remarquable que sa Cathédrale, ses orgues & sa sonnerie. On compte dans les environs sept ou huit Bourgs ou Châteaux, dont un a donné l'origine à la Maison d'Anhalt, une des plus anciennes & des plus célebres d'Allemagne, qui prétend avoir des droits sur quelque portion

de cette Principauté. Si cette Maison avoit encore aujourd'hui ce qu'elle possédoit dans le douzieme siecle, elle seroit sans contredit une des plus puissantes de l'Empire. Elle gouvernoit alors l'Electorat de Brandebourg qui passa à la Maison de Baviere, celui de Saxe, qui entra dans celle de Misnie, & le Duché de Lauenbourg, qui appartient actuellement aux Princes de Brunswick. Il ne reste donc plus à la Maison d'Anhalt, que la Principauté de ce nom, son ancien patrimoine, située au Midi d'Halberstadt & de Magdebourg. Ce pays est divisé en quatre parties, & la Maison en quatre branches, savoir Anhalt-Dessau, Anhalt-Bernbourg, Anhalt-Coethen, & Anhalt-Zerbst, dont deux, la premiere & la troisieme professent la Religion Réformée ou Calviniste, les deux autres la Religion Luthérienne.

On arrive de Magdebourg à Hanovre par le Duché de Brunswick, qui faisoit anciennement partie de la basse Saxe. Il tire son nom de sa Capitale, & celle-ci de son fondateur Brunon, fils d'Adolphe, Duc de Saxe, qui, dit-on, la fit bâtir vers le milieu du neuvieme siecle.

Ses Successeurs l'agrandirent & prirent plaisir à l'embellir, les uns en construisant des Eglises, les autres en y fondant des Monasteres, & dans des siecles moins pieux, en y élevant des citadelles & des forts. C'est, pour ainsi dire, un composé de cinq ou six villes, qui ont chacune leur place publique, leur Maison de Ville, leurs Magistrats & leurs Tribunaux particuliers. Les Habitans qui profitoient de toutes les occasions de s'affranchir de la domination de leurs Souverains, secouerent le joug; & Brunswick devint une ville libre, impériale & hanséatique.

Tandis que par de fréquentes séditions elle cherchoit à augmenter ses privileges, les Ducs, dans différens sieges, tenterent de la réduire sous leur obéissance; & elle fut prise enfin par Rodolphe-Auguste de Wolfembutel qui y bâtit une citadelle pour la tenir dans le respect, & fit frapper une médaille avec ces paroles des Machabées: « Nous » ne nous sommes point emparés des » possessions d'autrui; c'est l'héritage » de nos Peres, qui a été pour un tems » injustement possédé par nos ennemis; » mais quand nous en avons eu le tems,

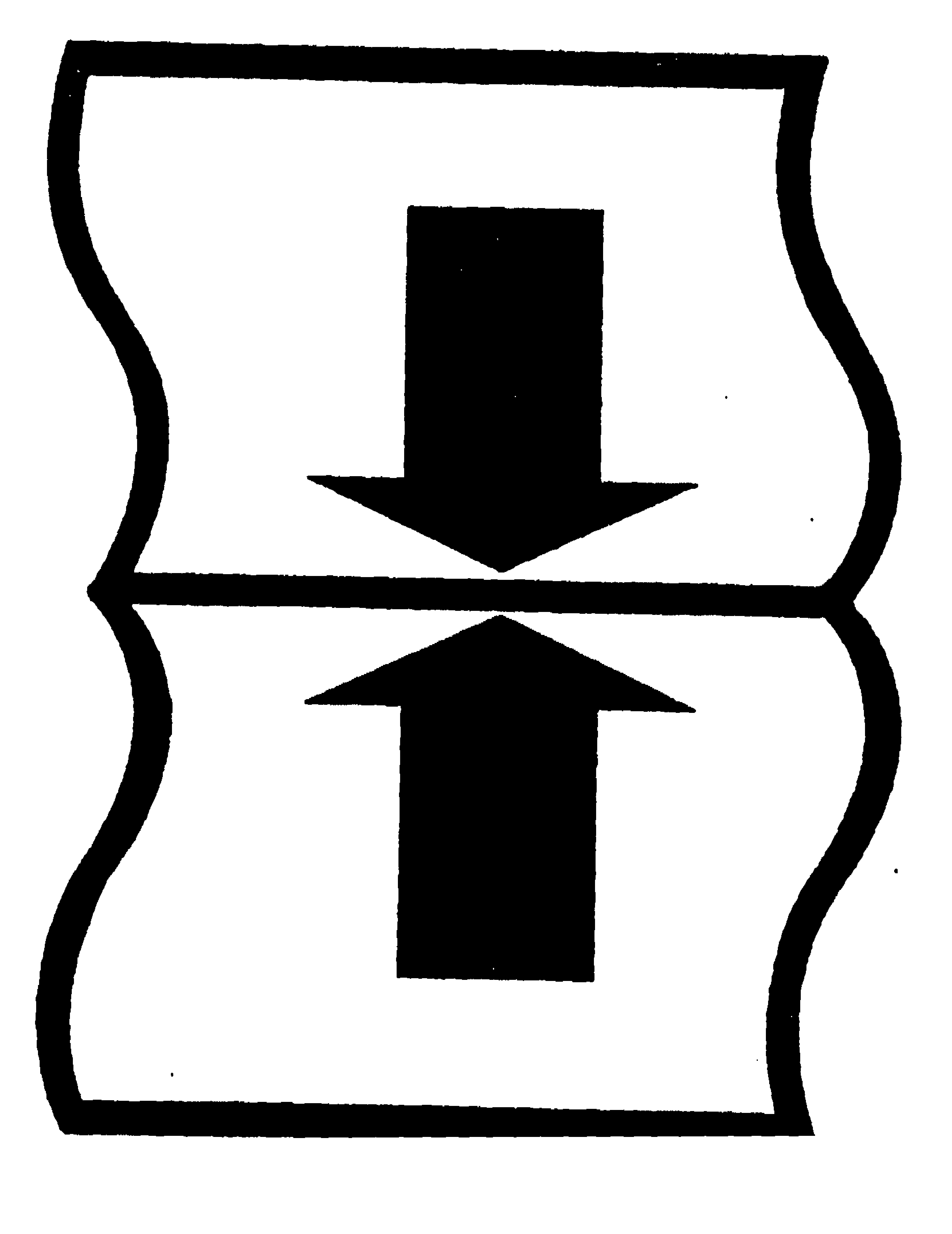
» nous nous sommes occupés à recou-
» vrer un bien qui est à nous »...

Depuis cette époque la ville de Brunswick appartient aux Ducs de ce nom, qui y ont un Palais. Ces Princes, originaires d'Italie, descendent d'Azon d'Est, qui, vers le commencement du onzieme siecle, épousa l'héritiere de Baviere & du pays de Brunswick. Il transmit ses Etats à Henri le Lion son fils, qui fut Duc de Baviere & de Saxe. Proscrit par l'Empereur, Henri perdit ces deux Provinces; & sa postérité ne conserva que le Brunswick qu'elle possede encore de nos jours. Elle fut long-tems partagée en quatre branches, dont l'aînée est celle de Wolfenbutel; les trois autres sont réunies dans la personne de George Brunswick-Lunebourg, Roi d'Angleterre, Electeur d'Hanovre, qui joint encore à toutes ces possessions le Duché de Brême; de sorte que la branche cadette est aujourd'hui la plus élevée, & une des plus formidables Puissances de l'Europe.

Les Etats de la Maison de Brunswick, pris en général, sont bornés par le Holstein, le Brandebourg, la Saxe, la Hesse, la Westphalie, & n'ont guere

que soixante lieues d'étendue du Midi au Nord, & trente tout au plus de l'Orient à l'Occident. Wolfenbutel, aujourd'hui Capitale du Duché de ce nom, parce que le Prince y fait sa résidence, est d'une grandeur médiocre dans un pays environné de marais, & défendu par une bonne forteresse. On vante sa Bibliotheque nombreuse, & son riche Cabinet de curiosités naturelles. On parle aussi de deux maisons de plaisance situées aux environs de Wolfenbutel & de Brunswick; les bâtimens ne sont que de bois; mais les jardins, les grottes, les meubles, les statues & les peintures sont dignes de la magnificence d'un Monarque.

On connoît encore, dans cette Principauté, la ville d'Helmstadt à cause de son Université, & Blanckembourg, à cause de ses souterreins. L'entrée en est si étroite, qu'il faut ramper pour s'y introduire; mais bientôt on rencontre une galerie très-élevée, au bout de laquelle on n'arrive jamais. Quelques Mineurs assurent cependant l'avoir parcourue jusqu'à Goslar, qui est éloigné de plus de vingt mille de son entrée. On y trouve de grands os d'ani-



maux inconnus, que les Nobles placent dans leurs Cabinets; & l'on cite parmi les raretés un squelette de Géant. Non loin de-là, deux rochers représentent tellement deux Moines au naturel, qu'on a de la peine à ne les pas croire un ouvragre de l'art.

Parmi un grand nombre de forteresses ruinées, éparses dans ce même pays, on en remarque une qu'on croit être bâtie depuis plus de quinze siecles. C'est un vieux Château nommé Hartzbourg, où l'on voyoit autrefois un fameux Temple dédié à Saturne. Ce Dieu y étoit représenté sous la figure d'un Vieillard qui se tenoit debout, les pieds nuds, sur le dos d'un poisson, pour marquer la sécurité de ses Adorateurs dans les entreprises les plus difficiles. Il portoit dans sa main droite un sceau rempli d'eau, de fleurs & de fruit, en signe de pluie & d'abondance; & dans la gauche, il tenoit une roue, symbole de l'union qu'il recommandoit à ses Sectateurs. Une Princesse, belle-fille de Henri l'Oiseleur, avoit, dit-on, écrit avec l'aiguille l'histoire de cette Idole sur une étoffe de soie, que les Suédois enleverent de la

Cathédrale de Goslar, & emporterent en Suede pendant les guerres d'Allemagne.

L'Evêché de Hildesheim est enclavé dans les Etats de Brunswick : c'est le seul qui soit resté Catholique dans toute la basse Saxe. Le pays est peuplé & fertile ; & sous un gouvernement doux les Habitans y vivent dans une riche abondance. Il est ordinairement possédé par quelqu'un des Electeurs Ecclésiastiques, aujourd'hui par celui de Cologne, Clément Auguste de Baviere, qui y entretient un Evêque suffragant. Le Chapitre, composé de trente-six Chanoines, jouit d'un revenu considérable. La Ville, qui donne son nom au Diocèse, est grande, bien peuplée, & assez forte pour se défendre en cas d'attaque. Les Protestans, qui y ont l'exercice libre de leur Religion, y vivent sous la protection de la Maison de Brunswick-Lunebourg.

Hanovre, devenue la Capitale de tout l'Electorat, est une ville assez bien bâtie & régulierement fortifiée. Son Château, ou pour mieux dire, le Palais de l'Electeur, étoit autrefois un Monastere ; mais sa magnificence actuelle ne laisse guere soupçonner qu'il ait été

habité par des Moines. On y voit un fort beau théatre, où l'on entre au spectacle sans payer ; c'est la Cour qui se charge de cette dépense. La Salle de l'Opéra, ses machines & ses décorations sont admirées de tous les Voyageurs. Ce Château renferme aussi un Cabinet d'Histoire Naturelle ; & une nombreuse collection de médailles antiques & modernes. Une maison de plaisance que l'Electeur possede aux environs de la Capitale, offre, entre autres raretés, un théatre parfait dans une salle de verdure, avec des niches où les Acteurs peuvent s'habiller, des cabinets & des berceaux de chaque côté. Un grand nombre de belles statues accompagnent cet édifice singulier. On y va d'Hanovre par une allée d'une extrême lieue de longueur.

Hamelen est regardée comme la clé de l'Electorat ; aussi est-elle très bien fortifiée. Les Archives de cette Ville font mention d'un singulier accident arrivé le 26 Juin 1224. Cette Ville se trouvoit infectée d'une prodigieuse quantité de rats. Un Etranger promit de l'en délivrer, moyennant une récompense dont on convint. Il pri

sa flûte dont il joua différens airs accompagnés d'un tambourin, & se fit suivre par cette innombrable armée de rats qu'il conduisit à la riviere où ils se noyerent. Comme on eut l'injustice de lui refuser le prix convenu, il quitta la Ville bien résolu de s'en venger. Il revint, ajoutent les Archives, l'année suivante, eut recours à la même musique, se fit accompagner de tous les Enfans qu'il rencontra dans les rues, les mena sur une montagne voisine où se trouve une caverne, y entra avec eux ; mais ce fut tout ce qu'on put en apprendre ; car lui & les Enfans disparurent pour toujours. En mémoire de cet accident, les Citoyens daterent leurs écrits publics de ce jour fatal, dont quelques anciens actes offrent encore la preuve. La rue, par laquelle passerent ces malheureuses victimes, est appellée la rue du tambourin ; & l'on voit, à l'entrée de la caverne, un monument de pierre, avec une inscription en latin barbare, qui contient le récit de cette étrange catastrophe.

Vous rappellez-vous l'histoire de ce preneur de rats, qui, vers le milieu du treizieme siecle, attira de

jeunes Allemands sur une montagne ; & les fit passer par des souterreins jusqu'en Transylvanie ? On dit que ce sont ces Enfans d'Hamelen, dont quelques Transylvains, originaires de la basse Saxe, se croient les Descendans. Ceux qui veulent donner quelque réalité à cette fable, prétendent que vers le même tems, de jeunes gens du pays quitterent leurs parens pour faire le voyage de la Terre-Sainte, mais que la plupart de ces Pélerins furent trouvés morts de froid sur les montagnes de la Suisse.

Il y a dans la Principauté de Grubenhagen des mines d'argent, de cuivre & de plomb, qui furent découvertes par un Chasseur, dont le cheval frappa du pied un caillou composé de tous ces métaux. C'est dans le même pays, dit-on, qu'est né le fameux Arminius, si connu par ses exploits contre les Romains. Un Poëte Allemand, M. Schlegel, en a fait le sujet d'une Tragédie qui se joue toujours avec succès. La réputation de cet ouvrage a engagé le Roi de Danemarck à faire venir l'Auteur dans ses Etats, où il est mort à la fleur de son âge, honoré des regrets

regrets d'un Prince qui l'avoit comblé de ses bienfaits. On dit qu'un François nommé Bauvin, a traité le même sujet, ou plutôt a mis cette Tragédie en vers, avec les changemens convenables à notre goût & à notre Théatre.

Gottinghen ou Gœttingen, sur la riviere de Leine, est une ville considérable par ses Manufactures. Il y avoit un College célebre qui vient d'être érigé en Université. Lunebourg, qui a donné son nom à une Principauté ainsi qu'à la branche Royale de la Maison de Brunswick, tire son origine du Monastere de Saint-Michel, & d'un Château auprès duquel ce Monastere étoit bâti. On y apporte beaucoup de chaux d'une montagne voisine, qui en fournit pour tous les bâtimens. Plusieurs sources des environs produisent avec abondance de l'eau propre à faire du sel. On la distribue par des tuyaux en divers lieux; on la cuit dans des chaudieres de plomb; & le sel qui en provient se partage dans les environs. Le bois ne manque jamais par la quantité de forêts qui sont dans le voisinage; ce qui fait un revenu considérable & solide, sur lequel on a assigné

les pensions des Gens d'Eglise, des personnes en charge, & des Professeurs qui enseignent dans les Colleges. On prétend que ces salines ont été découvertes par un cochon qui s'étant vautré dans un bourbier, & séché au soleil, avoit le dos couvert de grumeaux de sel blanc ; d'où l'on conclut que près de là, il y avoit quelques fontaines salées, qui s'y trouverent effectivement. Pour en perpétuer la mémoire, ont fit peindre cet animal ; & l'on conserve encore cette peinture dans une armoire de verre, avec une inscription latine, qui apprend aux Etrangers l'histoire de cette découverte. A l'entrée des salines, où, pendant toute l'année, on fait sans interruption le plus beau sel de l'Allemagne, on lit en quatre vers latins une autre inscription, pour remercier Dieu de trois avantages qu'il a procurés à cette Ville, savoir sa montagne de chaux, ses sources salées, & son pont sur la riviere d'Elmenow, où l'on a établi une Douane d'un très-gros revenu. *Mons, fons, pons, tua dona deus.*

A en croire les Gazettes étrangeres,

avant la fin de la campagne prochaine les Troupes Françoises qui commencent à se mettre en mouvement, feront en possession des Etats de Hesse, d'Hanovre & de Brunswick. Vous savez que les Rois d'Angleterre & de Prusse n'ont suscité cette guerre en Allemagne, que pour se procurer mutuellement des secours au préjudice des membres de l'Empire; que le Roi de France au contraire n'y envoie des armées, que comme garant du traité de Westphalie, & à la requisition des Puissances attaquées par les Infracteurs de la paix publique; que son unique but est de les défendre de l'oppression, & de maintenir la tranquillité sur des fondemens équitables & solides.

Dès les premieres hostilités des Anglois en Amérique, l'intention de la France étoit de s'en tenir à sa propre défense contre la Grande-Bretagne, & de conserver, s'il étoit possible, à l'Europe en général, & à l'Empire en particulier, les avantages de la paix, dont elle-même se trouvoit privée par l'ambition de ses ennemis. Le Roi de Prusse, ébloui par les promesses brillantes du Roi d'Angleterre, a quitté notre al-

liance, & a fait avec le Monarque Britanique un traité, où ce dernier se flatte d'un nouvel agrandissement aux dépens de l'Impératrice-Reine-de-Hongrie. Il se livre d'autant plus aisément à cet espoir, qu'il est persuadé qu'il ira jusqu'à Vienne, où il dictera les conditions de la paix, & donnera la loi sur le continent, tandis que les Anglois regneront seuls sur les mers.

Le moment arrive de repousser la force par la force ; & si la victoire seconde la justice de nos armes, nous serons en droit d'exercer sur les Etats d'Hanovre, toutes les rigueurs que les Saxons ont reprochées aux Prussiens. S'ils éprouvent de meilleurs traitemens, ils en seront redevables à la grandeur d'ame de Louis XV, qui le met au-dessus de la prospérité & de la vengeance. Les premieres colonnes de nos Troupes sont arrivées à Dusseldorp ; je les attends à Gottingen, où je compte faire un séjour qui sera coupé de tems en tems par de petits voyages jusqu'à mon arrivée à Francfort.

Je suis, &c.

A Gottingen, ce 15 Juin 1757.

LETTRE CCCVII.

LES CERCLES DU RHIN.

GOSLAR, Paderborn & Caſſel ont été le terme de trois voyages que je viens de faire à cheval, moins par curioſité, que pour me promener. Goſlar, enclavée dans le Duché de Brunſwick, tire ſon nom de la riviere de Goſe, dont l'eau ſert à faire d'excellente bierre. Cette Ville grande & ancienne, eſt toujours reſtée libre & impériale malgré les diverſes tentatives des Ducs de Brunſwick pour l'aſſujettir. Les Empereurs qui y tenoient leur Cour, l'ont conſtament maintenue dans ſes droits. On prétend que le Moine Berthold Schwartz y trouva le ſecret de la poudre à canon. Paderborn doit ſon origine à Charles-Magne qui y fonda un Evêché, dont eſt aujourd'hui titulaire Clément Auguſte de Baviere, Electeur de Cologne. Son Chapitre eſt compoſé de vingt-quatre Chanoines, qui ne peuvent être

reçus qu'après avoir étudié dans quelque Université de France ou d'Italie. Celle de Paderborn est gouvernée par les Jésuites qui y ont un College. Cette Ville, autrefois libre & impériale, est aujourd'hui soumise à ses Evêques pour le temporel comme pour le spirituel.

Cassel, Capitale de la Hesse, est la résidence ordinaire des Landgraves de ce nom, qui y ont un magnifique Château, accompagné de fortifications & d'un Arsenal où il y a des armes pour vingt-cinq mille hommes. Cette Ville, située sur la riviere de Fulde, est forte, & se partage en haute, vieille & nouvelle. Cette derniere est la mieux bâtie, & renferme les plus beaux Palais. Ses Princes sont en possession de ce pays depuis le treizieme siecle; Henri de Brabant, surnommé l'Enfant, en hérita du chef de sa mere, niece du dernier Landgrave mort sans postérité. Henri le transmit à ses Descendans jusqu'à Philippe le Magnanime, qui le partagea entre ses deux fils, dont l'Aîné a fait la branche de Hesse-Cassel, le second celle de Hesse-Darmstadt. De la premiere sont sortis les Hesse-Rhinfels, les Hesse-Vanfried, les Hesse-Philips-

Thall, & de la seconde, les Hesse-Hombourg. Il y a donc aujourd'hui six branches de la Maison de Hesse, qui possedent les Domaines du Landgraviat de ce nom. L'aînée professe la Religion Calviniste; celles de Rhinfels & Vanfried sont Catholiques; & les Darmstadt suivent la Confession d'Augsbourg. De toutes ces branches, il n'y a que celles de Cassel & de Darmstadt qui y aient droit de suffrage au College des Princes de l'Empire.

La Hesse, arrosée par plusieurs rivieres, dont la principale est le Weser, est remplie de forêts & de montagnes; mais on y trouve aussi des prairies abondantes, des plaines fertiles, & sur-tout beaucoup de mines de fer & de cuivre.

Je vais vous promener de Ville en Ville, & vous donner une légere idée de tous les lieux que j'ai parcourus très-rapidement. Marpourg, Capitale de la Haute-Hesse, & célebre par son Université, appartient au Landgrave de Hesse-Cassel. Elle est située au pied d'une montagne, sur laquelle est un Château très-fort & un Palais, dont la vue s'étend sur de grandes plaines, sur des vallées entrecoupées de ruis-

seaux, & sur des collines chargées de vignobles. La Ville m'a paru grande & bien bâtie ; la nature & l'art ont également contribué à la fortifier. Sa principale place est vaste & embellie par un Hôtel-de-Ville, dont l'architecture mérite d'être remarquée ; mais le monument le plus digne de curiosité est le tombeau de Sainte-Elisabeth, Reine de Hongrie, environné d'un grillage de fer, enrichi de pierreries, & sur lequel on lisoit cette épitaphe : « Ci-» gît Elisabeth ; si elle a fait le bien, » elle en a reçu la récompense ».

Hic jacet Elisabeth ; si bene fecit, habet.

La Ville, Abbaye & Principauté de Fulde, sur la riviere de ce nom, est un petit pays entre la Hesse, la Franconie & la Thuringe. Carloman, Prince des François, Saint Boniface, Archevêque de Mayence, & Saint Sturme, premier Abbé, en ont été les trois Fondateurs. Ce dernier ayant trouvé un lieu propre à y bâtir un Monastere, apprit que le terrein, au milieu d'une vaste forêt, appartenoit à Carloman. S. Boniface le demanda à ce Prince, pour y fonder une Communauté de Religieux;

ce que personne n'avoit encore fait dans ce pays. Carloman le lui accorda avec une étendue de quatre mille pas à la ronde, à laquelle plusieurs Princes ajouterent quelques fonds, & dont Sturme prit possession avec sept autres Solitaires. Saint Boniface y désigna un lieu pour la construction d'une Eglise sous le titre de Saint Sauveur, la choisit pour sa sépulture ; & ses Reliques y sont encore en vénération.

Telle fut l'origine de cette Abbaye devenue si célebre, & que le Pape Zacharie soumit immédiatement au Saint Siege. Charles-Magne lui donna de nouvelles terres ; & l'on prétend que du tems même de Sturme, ce Monastere contenoit déjà plus de deux cens cinquante savans Religieux sous la regle de Saint Benoît, & six cens Gentilshommes, qui y faisoient leurs études. Entr'autres travaux que cet Abbé entreprit pour son Abbaye, il détourna la riviere de Fulde, & la fit entrer dans son enclos, pour se procurer de l'eau en plus grande abondance.

Les Papes & les Empereurs se sont empressés à l'envi de combler

cette Maison de biens & d'honneur. Dès le douzieme siecle Honoré II avoit permis à l'Abbé de se servir d'ornemens pontificaux ; & les Empereurs l'éleverent à la dignité de Prince de l'Empire. Aussi jouit-il d'une pleine autorité, tant spirituelle que temporelle dans tous ses Domaines. Ce Prélat vit véritablement en Prince, a ses Officiers, & une Cour conforme à son rang. Ses Religieux font preuve de noblesse, & choisissent eux-mêmes leur Abbé, qui paie au Pape une redevance de quatre cens florins immédiatement après son élection. Il est Primat des autres Abbés d'Allemagne ; & dans les Dietes il s'assied aux pieds de l'Empereur. Je crois vous avoir déjà parlé de sa qualité de Chancelier perpétuel de l'Impératrice, & de ses fonctions auprès de cette Princesse à la cérémonie du Couronnement. En 1752. Benoît XIV érigea l'Abbaye de Fulde en Evêché, & accorda le pallium à l'Evêque-Abbé qui continue toujours d'être élu par les Moines. Ses Etats, partagés en treize Bailliages, contiennent soixante Paroisses & environ cent Eglises succursales, parmi lesquelles il

y en a plusieurs qui professent la Religion Luthérienne.

La ville de Fulde, Capitale de tous ces Domaines, étoit autrefois libre & impériale; mais depuis elle a été assujettie aux Religieux, ainsi que tout le pays dont l'Abbé est Souverain. Son principal ornement est la célebre Abbaye de Saint-Sauveur : l'Eglise, le Monastere, la Bibliotheque, où il y a beaucoup de manuscrits, & le Palais du Prince répondent à sa dignité. Outre les Religieux qui font preuve de seize quartiers de noblesse, comme dans tous les Chapitres d'Allemagne, il y en a d'autres, & c'est le plus grand nombre, qui possedent les charges claustrales, & plusieurs qui desservent des Paroisses. Les Abbés ont fondé à Fulde un College de Jésuites avec une Maison de Pensionnaires, où l'on éleve gratuitement trente jeunes Nobles & soixante pauvres Ecoliers. Mais ce qui fait le plus d'honneur à cette Ville, c'est d'avoir donné naissance au célebre Pere Kirker, l'un des plus grands Philosophes, & des plus habiles Mathématiciens du dix-septieme siecle. Il enseigna à Wiirtsbourg avec une répu-

tation extraordinaire, & passa en France lorsque les Suédois désoloient la Franconie. Il demeura quelque tems à Avignon, & se retira à Rome, où il rassembla un riche cabinet d'antiquités & de médailles. On a de ce Jésuite un grand nombre d'Ouvrages, où il montre beaucoup d'érudition. C'est de lui qu'on a fait le conte d'une interprétation sérieuse qu'il donna à des caracteres informes, gravés par des Ecoliers sur une pierre qu'ils enterrerent dans un lieu, où ils savoient qu'on devoit fouiller pour y bâtir.

On a donné le nom de Wetteravie à la partie Orientale du Cercle du Haut-Rhin, composée de plusieurs Souverainetés. Le Comté de Hanau, un des plus riches de l'Empire, après l'extinction de la race masculine de ses Princes, a passé, en 1736, aux Landgraves de Hesse-Cassel. La Ville dont il a pris le nom, est divisée en vieille & nouvelle. Celle-ci, plus grande que la premiere, doit son agrandissement aux Wallons Réfugiés, qui s'y retirerent sous Philippe II. Elle est assez bien fortifiée ; mais le Château où les Comtes faisoient leur résidence, mérite peu d'attention.

On compte auſſi en Wetteravie quelques Villes impériales, dont il n'y a guere que Francfort, du Diocèſe de Mayence, qui ſoit digne d'une deſcription. C'eſt une des plus grandes, des plus fortes, des plus riches, des mieux peuplées & des plus commerçantes de l'Allemagne. On la croit bâtie par Clovis après la bataille de Tolbiac. Le Mein la ſépare en deux parties, réunies par un pont de pierre d'environ douze cens pas de longueur. On y voit pluſieurs places publiques : la principale eſt celle où l'Empereur, après ſon Couronnement, paroît à la tête des Electeurs, & répand ſes largeſſes parmi le peuple. Lorſque la guerre ou quelque autre empêchement ne permettent pas de faire ici cette cérémonie, on donne aux Habitans des aſſurances de ne point déroger à leurs privileges.

L'Hôtel-de-Ville eſt un vaſte bâtiment conſtruit dans le goût antique, où l'on conſerve la fameuſe Bulle d'Or, qui contient les Loix fondamentales de l'Empire. On ne la voit qu'avec reſpect, la tête découverte & dans le plus grand ſilence. Ce ſont pluſieurs feuilles de parchemins couſues enſem-

ble, & couvertes d'un autre parchemin sans aucun ornement. Le sceau attaché avec un cordon de soie de différentes couleurs, est de pur or, & a pour empreinte la figure de Charles IV assis & couronné, tenant un sceptre d'une main, & de l'autre le globe du monde. On a remarqué que dans la salle où l'on place tous les portraits des Empereurs, celui de Charles VI remplit le dernier espace qui reste.

La situation de Francfort est dans une grande plaine, égale par tout, fertile en fruits & en légumes, dont se fournissent tous les environs. Ses fortifications consistent en un grand ouvrage à corne revêtu, avec son fossé plein d'eau, & un chemin couvert très-bien entretenu. Les bastions qui entourent la place, sont des pieces irrégulieres, petites & en mauvais ordre. Les rues de la Ville sont larges & bien fournies de boutiques. Il y a quatorze Eglises Catholiques, dont la principale est celle de Saint-Barthelemi, où se font l'élection & le Couronnement de l'Empereur, avec des Temples pour les Luthériens qui forment la plus grande partie des Habitans. C'est à

eux qu'appartient le gouvernement Aristo-Démocratique ; c'est-à-dire que les Magistrats doivent être choisis parmi les familles nobles protestantes, & nommés par les Corps de Métiers. Il n'est pas permis aux Catholiques de faire des processions, ni d'administrer publiquement le Viatique aux Malades. Les Calvinistes étoient obligés anciennement d'aller dans un Village du Comté de Hanau, à une demie lieue de Francfort, pour l'exercice de leur Religion ; mais le Magistrat, après beaucoup de difficultés, leur a enfin accordé une Eglise dans la Ville à la sollicitation de l'Empereur & du Roi de Prusse. On y compte aussi vingt-cinq mille Juifs, qui occupent un quartier séparé & fermé pendant la nuit pour empêcher le désordre.

Ce qui rend encore cette Ville recommandable, ce sont ses Foires, qui passent pour les plus fréquentées de l'Allemagne, & ses Conciles, le premier sur-tout, l'un des plus célebres de l'Occident. Il étoit composé de trois cens Evêques ; & Charles-Magne y exerça, en qualité de Chef de l'Empire, la même autorité qu'a-

voient autrefois les Empereurs d'Orient. On y traita du culte des images; & l'on condamna cette proposition du Concile de Nicée, « que quiconque ne leur rendroit pas le service » & l'adoration, comme à la Trinité, » seroit déclaré Anathême ». Les Evêques des Gaules & de la Germanie qui trouvoient mauvais qu'un Concile Œcuménique eût autorisé un pareil culte, étoient sur-tout offensés du terme d'Adoration. Ce mot, qui ne signifioit chez les Grecs qu'un témoignage de respect, n'étoit en usage en France & en Allemagne, que pour exprimer l'hommage rendu à l'Etre Suprême. On ne le crut donc pas susceptible d'un bon sens lorsqu'il s'agissoit des images; & le Concile de Francfort ne condamna celui de Nicée, que par une erreur de mot. D'ailleurs on ne trouve pas dans les actes du Concile Grec, qu'il ait ordonné d'adorer les images *comme on adore la Trinité* : ces paroles semblent avoir été ajoutées en forme d'explication par les Peres de Francfort, pour montrer qu'ils ne condamnoient ce culte, qu'autant qu'on pourroit le

prendre pour une véritable Adoration. En effet, on ne voit pas que les Evêques des Gaules aient regardé comme des Idolâtres les Evêques d'Italie & d'Orient qui honoroient les images des Saints. Les Peres du Concile de Francfort avoient d'ailleurs des raisons particulieres de s'opposer à ce culte. Les Allemands étant nouvellement convertis par le ministere de Saint Boniface, on craignoit qu'ils ne retombassent dans l'idolâtrie à la vue des images qu'on les exhortoit seulement de ne point profaner, sans beaucoup les engager à les honorer. Il est donc certain que le Concile de Francfort n'a rien de contraire à l'esprit de celui de Nicée, & qu'il n'a point condamné comme un acte d'idolâtrie, l'hommage que l'Eglise rend aux images des Saints.

Darmstadt est le séjour ordinaire du Landgrave de ce nom, qui y possede un magnifique Palais & des Jardins bien entretenus. La Ville jouit d'une situation agréable & riante dans un terroir riche & fertile. Depuis quelque tems on y a bâti d'assez belles maisons & deux fauxbourgs qui l'ont considérablement agrandie. Le College Luthérien est di-

rigé par d'habiles Professeurs, tirés des meilleurs Universités.

Worms, dans une position également agréable, sur la rive Occidentale du Rhin, est une des plus anciennes Villes des Gaules & de la Germanie. Détruite par les Vendales & ensuite par Attila, Roi des Huns, Clovis la rétablit; & elle fut célebre sous nos Rois de la seconde race, qui y tinrent de fréquentes assemblées. On parle aussi de ses Conciles & de ses Dietes, dans lesquels il s'est passé divers événemens. En 829 on y défendit l'épreuve de l'eau froide, pratiquée jusqu'alors pour connoître les Coupables. En 1076 Grégoire VII y fut déposé par Henri IV, pour avoir osé se constituer juge de son Souverain; & Henri le fut à son tour par le Pape, comme rebelle au Saint Siege. En 1122 l'Empereur y renonça à la nomination des bénéfices, & rétablit l'ancienne forme des élections. En 1521, Luther y comparut avec un sauf conduit de Charles-Quint, & répondit à ceux qui, craignant l'exemple de Jean Hus, tâchoient de l'en détourner : » J'irai à Worms, y eût-il autant de Diables dans la Ville, que de tuiles sur les mai-

sons. Lorsqu'il entra à l'Assemblée, un Seigneur lui dit, en lui frappant sur l'épaule : « petit Moine, tu fais au-» jourd'hui un voyage, que ni moi ni » d'autres à ta place n'oseroient faire ».

L'enceinte de cette ancienne Cité est presque aussi grande que celle de Francfort ; mais elle n'est pas peuplée à proportion de son étendue. Il y a même beaucoup de vuide, où l'on a planté des vignes dont on recueille de très-bon vin. Quoique libre & impériale, elle prête néanmoins serment de fidélité à l'Evêque, encore que ce Prélat n'ait sur elle qu'une jurisdiction purement Ecclésiastique. Les Catholiques y possedent les principales Eglises ; mais le Magistrat & la plupart des Bourgeois suivent la Confession d'Augsbourg. Il y a aussi des Réformés qui ont leur Temple hors de la Ville. L'Archevêché, qui y fut établi vers le milieu du quatrieme siecle, est ordinairement possédé par un des Electeurs Ecclésiastiques ; ce Prélat a son Château à Durmstein, où il fait sa résidence à deux ou trois lieues de Worms ; le reste de son domaine ne consiste qu'en quelques Villages.

L'Eglise principale des Catholiques est la Cathédrale, dont la structure est fort massive, & chargée d'ornemens gothiques. C'est un long bâtiment exhaussé avec quatre tours aux quatre coins. On voit au-dessus des portes un animal à quatre têtes, une d'homme, une de bœuf, une d'aigle & une de lion, avec quatre pieds des mêmes animaux, & sur cette bête, grande comme un âne, est assise une femme qu'on croit être la Foi chrétienne soutenue par les quatres Evangélistes. Dans une autre Eglise dédiée à S. Martin, on montre comme un chef-d'œuvre d'imagination allemande, un tableau placé sur un autel portatif, qui représente Dieu le Pere parlant à la Sainte Vierge. Elle tient l'Enfant Jésus pas les pieds, & le met, la tête la premiere, dans la trémie d'un moulin que les Apôtres, aidés par les quatre animaux d'Ezéchiel, font tourner à force de bras. Le Pape à genoux reçoit, dans une coupe d'or, des hosties qui tombent du moulin, & les présente à un Cardinal. Celui-ci les donne à un Evêque, l'Evêque à un Prêtre, le Prêtre au Peuple; comme si,

dans ce moulin, s'étoit opéré le mystere de la Transsubstantiation.

On compte encore, parmi les curiosités de cette Ville, une feuille de parchemin qui se voit dans un cadre, à l'Hôtel de la Monnoie, avec douze sortes d'écritures parfaitement belles, plusieurs mignatures, & des traits hardiment tracés à la plume. C'est l'ouvrage d'un certain Thomas Schuweiker, qui, né sans bras, a fait, dit-on, tout ce travail avec le pied. Cet Hôtel de la Monnoie présente un assez long portique, auquel pendent les os gigantesques des hommes, & les cornes des bœufs qui ont voituré les pierres de la Cathédrale. Les dehors de l'édifice sont remplis de diverses peintures de géans armés, sur lesquels on fait mille contes ridicules.

On suit le cours du Rhin; & l'on arrive de Worms à Mayence le même jour; mais on y reste peu de tems, parce que la Ville n'est ni belle ni agréable; cependant ceux qui aiment les monumens antiques, peuvent trouver, dans ses environs, de quoi satisfaire un moment leur curiosité. Tout y rappelle la mémoire de Drusus Germa-

nicus, fils de la femme de l'Empereur Auguste, lequel y mourut à la fleur de son âge. D'abord c'est une porte du nom de Drusus, ensuite une statue érigée sur la rive du Rhin en son honneur. C'est un autre endroit, où une pyramide élevée à sa gloire & renversée depuis plusieurs siecles, conserve encore le nom de ce Romain. Enfin, c'est un ouvrage construit de pierre, que quelques-uns regardent comme son tombeau.

Les rues de Mayence sont étroites & irrégulieres; mais la Ville est grande, riche, marchande, bien peuplée, & défendue par une bonne citadelle. Le Palais de l'Electeur, son Souverain, est l'édifice le plus remarquable. Le Prince en a un autre hors de la Ville, avec un jardin orné de grottes, de cascades, de statues, que son Prédécesseur a fait construire sous le nom de la Favorite. Il y a aussi quelques Hôtels; & en général les maisons y sont spacieuses, mais bâties à l'antique. On y voit un riche Arsenal, & un pont de bateaux, qui, dans cet endroit, a plus de cinq cens pas de longueur. La Cathédrale a deux chœurs comme la plu-

part de celles d'Allemagne ; & ses quarante-deux Chanoines, qui font preuve de seize quartiers de noblesse, élisent entr'eux leur Archevêque, le premier des Electeurs Ecclésiastiques. Ils reçoivent rarement des Comtes, & jamais des Princes dans leur Chapitre; ainsi quoique de race ancienne, l'Electeur de Mayence n'est ordinairement distingué des autres bons Gentilshommes Allemands, que par l'éminence de sa place. Il est probable que si les Princes pouvoient être reçus parmi ces Chanoines, les simples Nobles parviendroient difficilement à la dignité électorale : c'est donc une raison de ne jamais les admettre.

Dans les guerres de Louis XIV les François prirent Mayence, qui fut reprise par le Duc de Lorraine. Le Marquis d'Uxelles, depuis Maréchal de France, fit, en défendant cette Ville, vingt-une sorties sur les ennemis, & leur tua plus de cinq mille hommes. Enfin il fallut se rendre au bout de sept semaines faute de poudre. Cette défense mérite une place dans l'Histoire, & par elle-même, & par la maniere dont elle fut reçue dans le public. Paris, qui veut

juger de tout, regarda d'Uxelles comme un homme timide & sans jugement, tandis que tous les bons Officiers lui donnoient de justes éloges. Au retour de la campagne, étant à la Comédie sur le théatre, il fut hué du Parterre qui lui cria *Mayence*, *Mayence*, & l'obligea de se retirer, non sans mépriser, avec les gens sages, un Peuple si mauvais appréciateur du mérite dont cependant on ambitionne le suffrage.

Quand on va de Mayence à Cologne, on traverse le Comté de Nassau & l'on peut s'arrêter à Coblentz. La Maison de Nassau est proprement originaire de la Wetteravie. Je ne détaillerai pas ses différentes branches; quant à la Ville dont elle a pris le nom, & qui le donne également à toute la comté, elle est petite, mais fortifiée d'un Château situé sur une élévation. Ses Princes ont fourni un Empereur à l'Allemagne, un Roi à l'Angleterre, des Stadhouders à la Hollande.

Coblentz, dans l'Electorat de Trèves tire son nom de sa situation au confluent du Rhin & de la Moselle. Cette Ville

Ville, où il y a une Collégiale de douze Chanoines, une Chartreuse, un College de Jésuites, est belle, bien bâtie, assez peuplée, dans un territoire fertile & environné de collines chargées de vignobles. Après avoir joui long-tems de la liberté des villes impériales, elle fut donnée aux Electeurs de Treves, qui la firent fortifier & la choisirent pour leur résidence. Ils y ont un magnifique Palais au bas du château d'Hermenstein, qu'on regarde comme une des meilleures forteresses de l'Empire.

J'ai oublié de vous dire, qu'avant que de quitter l'Electorat de Mayence, j'avois eu la curiosité de me rendre, sur les bords du Mein, dans l'endroit où avoit campé le Maréchal de Noailles, & de me faire expliquer, sur le lieu même, par un Officier François qui s'étoit trouvé à la journée de Dettingue, la disposition de cette bataille. Voilà, me dit-il, en me montrant la rive droite de la riviere près de la petite ville d'Aschaffenbourg : « voilà l'espace » qu'occupoit le Comte de Stair, l'un » des Eleves de Marlborough, avec ses » cinquante mille Anglois, Hanovriens,

» ou Autrichiens, sous les yeux du Roi
» d'Angleterre qui étoit venu le joindre
» avec son fils le Duc de Cumberland.
» Ici, sur la rive gauche, étoit placée
» l'Armée du Général François, qui, par
» une manœuvre supérieure, avoit su se
» rendre maître de la campagne. Nous
» cotoyâmes les Ennemis & leur cou-
» pîmes les vivres en nous emparant
» des passages au-dessus & au-dessous
» de leur camp. Ils pouvoient être en-
» fermés, affamés, foudroyés par nos
» canons, & forcés de se rendre prison-
» niers de Guerre. Le Maréchal en for-
» me le projet, en ordonne les disposi-
» tions, occupe Aschaffenbourg, borde le
» Mein d'artillerie, & met Dettingue,
» par où les Anglois devoient passer,
» sous la garde de douze mille hommes.
» Il fait défiler, sur deux ponts, quatre
» brigades d'Infanterie, accompagnées
» de celle des Gardes Françoises, avec
» ordre de rester dans le Village, où,
» cachées en deçà du ravin que vous
» voyez, elles ne pouvoient être ap-
» perçues des Ennemis, dont le Maréchal
» suivoit des yeux tous les mouve-
» mens.
» Le Duc de Grammont, Colonel

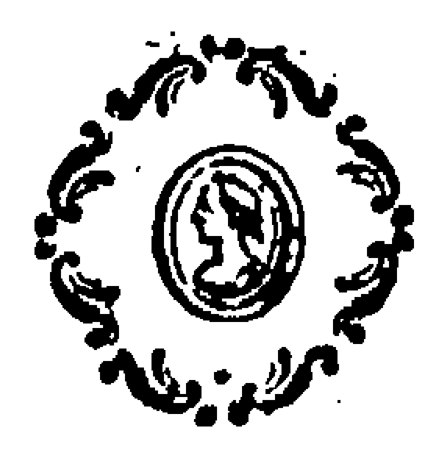
» des Gardes, qui commandoit ce dé-
» tachement, avoit ordre d'attendre
» que les Anglois se fussent livrés eux-
» mêmes dans le ravin. Le Maré-
» chal de Noailles, allant ensuite re-
» connoître un gué pour faire avan-
» cer de la Cavalerie, envoya cinq bri-
» gades occuper le poste d'Aschaffen-
» bourg; de sorte que l'Ennemi devoit
» être enfermé de tous côtés. Le succès
» étoit infaillible; nous nous attendions
» tous à prendre le Roi d'Angleterre; &
» cet événement auroit rendu la paix à
» l'Europe. Mais un moment d'impa-
» tience, ou, si vous voulez, un desir
» trop vif de gloire dérangea toutes ces
» dispositions. Le Duc de Grammont
» abandonne son poste, passe le ravin
avec son détachement, & quittant une
position avantageuse où il devoit
rester, tombe lui-même dans le piege
où nous avions attiré les Ennemis.
Nous les attaquâmes en désordre &
avec des forces inégales: l'artillerie,
placée sur le bord du Mein, devint
inutile; elle auroit tiré sur les Fran-
çois. Le Maréchal arrive, mais trop
tard; la faute étoit faite; elle étoit
irréparable.

» Vous avez pu voir, dans le tems,
» la lettre que M. de Noailles écrivit
» au Roi après la bataille, & où ce Ma-
» réchal rendoit compte des raisons
» qui l'avoient déterminé à combattre
» les Ennemis ». La premiere de toutes,
» Sire, c'est que Votre Majesté le desi-
» roit ». Parmi les autres motifs, le
» dernier est, que la décadence des affai-
» res de Baviere ne pouvoit être répa-
» rée que par quelques succès en Alle-
» magne ». Je n'ai pas été assez heureux,
» continuoit-il., pour y parvenir ;
» mais on ne m'accusera point de ne
» l'avoir pas tenté, ainsi que tout le
» monde paroissoit le desirer. Je n'ai
» rien à me reprocher sur les soins, les
» précautions & l'attention que mon
» zele & mon attachement pour le ser-
» vice de Votre Majesté m'inspireront
» toujours. Je crois pouvoir me flatter
» que toute l'Armée me rendra cette
» justice. On n'exagerera point quand
» on vous dira, Sire, que les plus vieux
» Officiers n'ont jamais vu un feu si
» considérable, ni si suivi. Je ne puis me
» dispenser de dire à Votre Majesté
» combien M. le Duc de Chartres s'est
» distingué, s'étant toujours trouvé

» dans le plus fort de l'action, ralliant » ses Troupes, les ramenant lui-même » au combat avec un courage, une pré- » sence d'esprit, un zele que je ne puis » ni trop louer, ni trop admirer. Quoi- » que je puisse être suspect sur ce qui » regarde M. le Duc de Penthievre, je » supplie Votre Majesté de croire que » je n'ajouterai rien à la plus exacte vé- » rité. Il s'est trouvé dans le feu le » plus vif, & plusieurs fois dans la » mêlée avec le même sang-froid & la » même tranquillité que Votre Majesté » lui connoît. Si le Duc d'Ayen & le » Comte de Noailles n'étoient pas mes » enfans, je pourrois, Sire, vous en » parler; mais j'en laisse le soin à ceux » qui ont été les témoins de leur con- » duite ».

Je suis, &c.

A Cologne, ce 3 Juillet 1757.



LETTRE CCCVIII.

SUITE DES CERCLES DU RHIN.

L'ELECTORAT de Cologne est situé le long du bas Rhin, dans une contrée riante & fertile. La Capitale qui lui donne son nom & passe pour une des plus considérables de l'Allemagne, n'appartient point à l'Electeur ; c'est une Ville Impériale qui dépend du Cercle de Westphalie. Ce Prince n'a pas même la liberté d'y entrer avec un cortege nombreux, ni d'y rester plus de trois jours de suite, sans le consentement du Magistrat.

Cologne doit son origine aux Ubiens, anciens Peuples de Germanie, appellés dans ce pays pour le défendre contre les Suèves. Agrippine, femme de Claude & mere de Néron, y avoit pris naissance ; elle la fit agrandir, y envoya une Colonie Romaine, & lui donna le nom de Colonie d'Agrippine, *Colonia Agrippina*. Cette Ville

passa successivement des Ubiens aux Romains, des Romains aux François, des François aux Allemands, qui en donnerent le domaine à l'Archevêque; mais elle s'est enfin mise en liberté, & se gouverne par un Sénat qui n'a cependant aucune jurisdiction hors de l'enceinte de ses murs; encore, lorsqu'il est question de peines capitales, ce sont les Officiers de l'Electeur qui jugent les Coupables; & le Prélat peut faire grace aux Criminels. Il reçoit des Habitans le serment de fidélité, & s'engage réciproquement de conserver leurs privileges. Bonn, petite ville, mais forte & défendue par un Château, est la demeure ordinaire de ce Prince qui vient d'y faire bâtir un Palais accompagné de magnifiques jardins.

Un Electeur & Archevêque de Cologne de la Maison de Truchsès, ayant embrassé la Confession d'Augsbourg, & épousé secrettement une Religieuse, il étoit à craindre que ce Prince Ecclésiastique, qui vouloit faire reconnoître publiquement son mariage, ne devînt en même tems Archevêque & Electeur Luthérien. Dans ce cas il ne

devoit plus se trouver de balance dans le College Electoral, où les Catholiques eussent été les plus foibles; ce qui eût peut-être changé le systême politique de l'Europe. Les Electeurs de Treves & de Mayence sonnerent l'allarme, & formerent une ligue contre Truchsès, qui, de son côté, fut soutenu par les Princes de sa communion. On mit de part & d'autre de petites armées en campagne; le parti Catholique fut vainqueur; Truchsès perdit ses Etats, garda sa femme, & alla mourir de misere en Hollande. L'Empereur, qui ne s'étoit mêlé qu'indirectement de cette affaire, lui avoit écrit que ne pouvant être Archevêque & marié, il lui conseilloit d'opter entre une femme & l'Electorat. Grégoire XIII avoit employé les armes de l'excommunication qui firent leur effet; & Ernest de Baviere, déjà Evêque de Liege, de Frisingue, & d'Hildesheim, fut élu par le Chapitre, Archevêque & Electeur de Cologne.

Cette Ville est environnée de murailles à l'antique, flanquées de quatre-vingt-huit tours. Les Bourgeois en

composent la garnison, &, dans les cas extraordinaires, prennent des Troupes étrangeres à leur solde. Cologne est bâtie en forme de croissant le long du Rhin. Ses maisons sont propres, élevées & couvertes d'ardoises. Quelques-uns l'ont nommée la Rome d'Allemagne, à cause de sa grandeur, de son Sénat, & de la beauté de ses édifices. On l'appelle aussi la Sainte, parce qu'elle conserve un grand nombre de reliques, qu'on y compte près de trois cens Eglises, & qu'elle a toujours sçu se garantir de l'hérésie. Les Protestans n'y sont point soufferts; on leur permet seulement de s'assembler au-delà du Rhin pour l'exercice de leur Religion. Les Juifs ne peuvent y entrer qu'en payant un tribut.

Parmi les belles Eglises de cette Ville, il faut compter celle des Jésuites. La Cathédrale n'est point finie; il n'y a que le chœur qui soit décoré. On y voit, dans une chapelle éclairée de plusieurs lampes, les tombeaux des trois Mages qui vinrent adorer le Fils de Dieu, & qu'on dit avoir été apportés de Constantinople à Milan, & de Milan à Cologne: tra-

dition ridicule, mais accréditée par la crédulité de plusieurs siecles. Non loin de cet endroit sont les entrailles de Marie de Médicis, mere de Louis XIII, qui s'étoit réfugiée ici, & y mourut. On montre, dans l'Eglise de Sainte-Ursule, de grandes armoires pleines d'ossemens que le Peuple révere comme les reliques des onze mille Vierges.

Cologne a cela de particulier, qu'elle est gouvernée, comme l'ancienne Rome, par des Consuls, des Pro-Consuls, des Prêteurs, des Censeurs, des Ediles, des Questeurs, des Tribuns, &c. Le Sénat est composé de quarante-huit Membres, & les Habitans divisés en vingt-deux Tribus, parmi lesquelles il faut nécessairement être inscrit, pour acquérir le droit de Bourgeoisie. C'est d'elles aussi qu'on tire les Magistrats, dont le gouvernement est entiérement Démocratique. Tous les ans, le jour de la Saint Jean, elles s'assemblent solemnellement, & élisent à la pluralité des voix, les Officiers, sans égard à la condition, ni au rang, ni à la richesse des Sujets, mais seulement à leur probité; de sorte que le Noble est quelquefois soumis au Plébéien & même

à l'Artisan, & qu'un simple Cordonnier peut commander à vingt Gentilshommes.

Le Chapitre de la Cathédrale est composé de soixante Chanoines, qui font seuls l'élection de l'Archevêque. Bien différens de ceux de Mayence, ils doivent tous être ou Princes ou Comtes, & faire preuve, comme à Strasbourg, d'une noblesse illustre & ancienne, à l'exception de huit canonicats réservés pour des Gradués. On connoît ici des familles qui se croient de race Romaine, & font remonter leur généalogie au-delà de dix-sept cens ans; c'est peut-être le seul endroit de l'Allemagne, où l'on se vante de cette chimere. Deux choses peuvent donner à cette Ville plus de célébrité : son Université, qui a produit de grands hommes, & ses Conciles, où se font traitées de grandes questions.

Corneille Agrippa naquit à Cologne d'une famille illustre, vers la fin du quinzieme siecle. Il étoit savant en Théologie, en Médecine, en Jurisprudence, & passoit pour un grand Magicien. Il se plaisoit à soutenir des paradoxes; & pour s'insinuer dans les

bonnes graces de Marguerite d'Autriche, Gouvernante des Pays-Bas, il composa un Traité de la prééminence des Femmes sur les Hommes, qui le fit accueillir à la Cour. Il entreprit aussi de prouver que le péché d'Adam ne fut autre chose, que ses liaisons charnelles avec Eve, & soutint que rien n'est plus opposé au bonheur de l'homme & au salut de l'ame, que de cultiver les arts, les sciences & les Lettres. Le commerce qu'on lui supposoit avec le Diable, ne l'a pas empêché de vivre dans la pauvreté, & de mourir à l'Hôpital.

Cet homme avoit un esprit cultivé & profond; nulle science ne lui étoit étrangere; mais l'inconstance de son caractere lui fit souvent changer de patrie & de profession. D'abord il enseigna la Théologie à Pavie; mais des opinions extraordinaires qu'il se plaisoit à répandre, ne lui permirent pas de se fixer dans cette Ville. Il quitta les disputes de l'école, se jetta dans la politique, & fut employé comme Négociateur. Dégoûté de cet état, il prit le parti des armes, fit plusieurs campagnes, obtint des titres d'honneur, & quitta les drapeaux de

Mars pour se faire successivement Orateur du Concile de Pise, Syndic de la Ville de Metz, Médecin de la Mere de François I, Historiographe de Charles-Quint. Toujours mal où il se trouvoit, il ne put jamais se maintenir chez aucun Prince. Un traité contre les Moines mendians laissa croire qu'il favorisoit le Luthéranisme. Il parla avec trop de liberté sur toutes sortes de sujets, fut malheureux dans tous les états, & mourut à Lyon, pauvre, mais Catholique.

On compte au moins dix Conciles tenus à Cologne, dont plusieurs publierent des statuts plus propres à faire connoître les désordres qui regnoient alors, qu'à y remédier. La neuvieme de ces Assemblées recommande aux Evêques, de réformer les Breviaires de leur Diocese, & d'en retrancher les fausses légendes; aux Chanoines, de vivre suivant la signification de leur nom, qui veut dire Hommes Canoniques; aux Curés, de ne point s'absenter de leur paroisse, ni d'y mettre des Vicaires sans une permission particuliere de l'Evêque; aux Religieux, de ne dire du mal, en prêchant, ni des

Evêques, ni des Prêtres, ni des Magistrats. Dans le dernier Concile tenu en 1549, il est encore question du rétablissement de la discipline ; & l'on y exhorte les Prélats à n'avoir, dans les visites de leur Diocèse, que très-peu de suite, pour ne pas rendre ce devoir trop onéreux aux Curés.

Le troisieme Electorat Ecclésiastique, qui porte, comme les deux précédens, le nom de sa Capitale, est celui de Trèves, arrosé par le Rhin, traversé par la Moselle, entre le Palatinat, la Lorraine & le pays de Luxembourg. Si l'on en croit une ancienne tradition, exprimée dans un ancien vers, Trèves existoit treize cens ans avant Rome. Elle étoit déjà très-célebre lorsque César vint dans les Gaules. Tacite en fait souvent mention; Ammien Marcellin vante sa grandeur, sa puissance, la magnificence de ses bâtimens ; & Ausonne dit qu'elle nourrit les forces de l'Empire, les habille & les arme ; parce qu'elle avoit alors des greniers de bled, qu'on y fabriquoit des boucliers, & que l'on y faisoit des étoffes pour les Troupes. Plusieurs Empereurs y fixerent leur résidence ; elle fut le siege du Préfet des

Gaules, & une des premieres qui reçurent les lumieres de la Foi. Successivement soumise à ses Archevêques & affranchie de leur domination, elle causa, pendant plusieurs siecles, de grandes contestations entre ses Prélats & ses Habitans, jusqu'à ce que l'Empereur décidât en faveur des Electeurs qui en sont enfin restés les Maîtres.

Cette Ville est grande & entourée de murailles fort élevées. La Cathédrale, bâtie sur une hauteur, est un édifice très-vaste. Son Chapitre, composé de seize Chanoines capitulaires, & de vingt-quatre domiciliés, a seul le droit d'élire l'Archevêque. Ils font tous preuve de seize quartiers, mais ne reçoivent point de Princes, ni presque jamais de Comtes parmi eux. L'Electeur a droit à la succession de tous les biens de ses Vassaux qui meurent sans héritiers; ce qui doit nécessairement affoiblir la Noblesse immédiate du pays. Anciennement les Evêchés de Metz, Toul & Verdun dépendoient de sa Métropole; mais vous jugez bien que depuis qu'ils appartiennent à la France, ils ne déferent pas infiniment à un Archevêque Allemand.

De Treves à Manheim on trouve sur son chemin le Duché & la Ville de Deux-Ponts, ancien Fief de l'Eglise de Metz, ancien séjour du Roi Stanislas, ancienne possession des Monarques Suedois de la race Palatine, & le Patrimoine actuel d'un Prince de cette Maison. La Ville est petite, mais assez jolie & bien bâtie, avec un Château où le Duc réside & tient sa petite Cour. Il aime à y avoir des François, parmi lesquels se trouvent toujours quelques Beaux Esprits de Paris, où chaque année cette Altesse fait un voyage. Ce même Prince chérit les Lettres, protege ceux qui les cultivent, les attire dans ses Etats, les invite à y former des établissemens, & leur promet tous les avantages que donne la liberté de la presse. Il vient d'embrasser la Religion Catholique; mais la plupart de ses Sujets sont Protestans. N'ayant pas fait un mariage qui puisse lui donner des Enfans propres à lui succéder, ses Etats passeront à son Neveu, Charles-Auguste, fils de son frere, qui y réunira peut-être un jour une partie de la Baviere & tout le bas Palatinat.

On assure que le Duc des Deux-Ponts a contracté, avec la Comtesse de Forbach, une de ces alliances que les Allemands appellent Mariage de la main gauche. Vous savez que dans ce pays une fille de la haute Noblesse acquiert le titre de Princesse en se mariant avec un Prince; mais une Bourgeoise ou même une simple Demoiselle ne devient ni Comtesse ni Baronne, en épousant un Baron ou un Comte. Pour réparer cette mésalliance, le Mari va trouver l'Empereur, & lui demande, pour sa Femme, les honneurs qui conviennent à son rang. S'il obtient de lui cette faveur, il faut que la Diete la ratifie; & alors les Enfans deviennent habiles à succéder aux dignités & aux fiefs de leur Pere.

C'est à l'occasion d'un pareil mariage, que la branche cadette de la Maison de Brunswick a été élevée à la dignité Electorale préférablement aux deux aînées. Il étoit naturel d'imaginer que celles-ci y apporteroient quelque obstacle; mais le Duc de Wolfembutel se contenta de former son opposition; & voici la raison qui engagea le Duc

de Zell à donner son consentement.
La Princesse de Tarente étant à Bruxelles, avoit amené avec elle Mademoiselle d'Obereuse, jeune personne d'une Maison ancienne du Poitou. Le Duc de Zell en devint amoureux, & tenta inutilement tous les moyens de la séduire. La résistance de la Demoiselle enflamma tellement le Duc, que charmé de sa vertu, il lui offrit de l'épouser, mais en la prévenant qu'il ne pouvoit contracter ce mariage que de la main gauche. Mademoiselle d'Obereuse répondit qu'elle se tiendroit honorée de cette alliance; & que dès que l'Hymen seroit légitime, il lui importoit peu de quelle main il l'épousât. Quelques années après, la guerre s'étant allumée en Allemagne, l'Empereur demanda des secours au Duc de Zell, & en fut si bien servi, que par reconnoissance il accorda à la Duchesse les mêmes prérogatives, que si elle eût été mariée de la main droite. Les deux Epoux n'eurent qu'une fille qu'ils donnerent à un Prince de la branche cadette de Brunswick; & le Duc ne pouvant rien desirer de mieux que de faire sa fille Electrice, ne forma

aucun empêchement à l'élévation de son Mari.

Lorsque les Princes Allemands contractent les mariages dont je viens de parler, ils stipulent, pour l'ordinaire, que l'Epouse demeurera dans sa premiere condition, & que les Enfans ne prendront d'autre rang, que celui de leur Mere. A l'exception du Duc de Zell, on ne voit pas que les Princes qui ont fait de semblables alliances, aient élevé leurs femmes à la dignité de Princesses. De pareilles graces ne se demandent, que lorsque l'Epoux n'a point d'Héritiers d'un premier mariage avec une fille de la haute Noblesse, ou qu'il n'a fait aucun Pacte de Confraternité héréditaire avec les grandes Maisons de l'Empire. On entend par ces Confraternités, si célebres parmi les Princes d'Allemagne, l'union par laquelle ils affectent mutuellement, tant à eux, qu'à leurs Descendans mâles & légitimes, la succession de celui dont la race finira la premiere, ne se réservant que la disposition, par testament, de leurs meubles, jusqu'à la concurrence d'une somme déterminée. Cette convention irrévocable, fondée sur une

espece de droit public & militaire; soutient la puissance des familles, & empêche que les Fiefs ne passent dans des maisons étrangeres. Il faut, pour assurer ces sortes de pactes, le consentement & la confirmation du Chef & des Etats de l'Empire, & des trois ordres de la Province où ces Fiefs sont situés. La plus ancienne de ces Confraternités héréditaires est celle des Princes de Saxe & de Hesse, contractée sous Frédéric II, & confirmée par les autres Empereurs, laquelle autorise la Maison de Brandebourg à entrer dans cette succession mutuelle.

Le Palatinat, qui a environ vingt lieues du Levant au Couchant, & dix-huit du Midi au Nord, doit son origine & son nom aux Comtes du Palais, envoyés par les Chefs de l'Empire dans les Provinces pour y rendre la justice. La qualité de Comte Palatin du Rhin passa dans plusieurs Maisons, & fut enfin possédée en 1215 par Louis de Baviere, qui le transmit à ses Descendans. Ceux-ci diviserent cet Etat en Haut & Bas Palatinat, en Palatinat de Baviere & Palatinat proprement dit, ou Palatinat du Rhin.

Ce dernier pays est celui dont le

Conseil du Roi signa la destruction, & qu'il condamna à un embrasement général. Le cruel Louvois donna cet ordre barbare, dont frémissent encore toutes les Nations. Les Généraux François, qui ne pouvoient qu'obéir, font signifier, dans le cours même de l'hiver, aux Citoyens des Villes, aux Habitans de la campagne, aux Maîtres des Châteaux, qu'il faut quitter leurs demeures, & qu'on va les détruire par le fer & par les flammes. Hommes, femmes, vieillards, enfans, tous sortent en hâte de leurs maisons, se dispersent dans les champs, se réfugient dans les pays voisins, tandis que le Soldat, avide de butin, brûle, pille, saccage leur patrie. On commence par Manheim, par Heidelberg, séjour des Electeurs; leurs palais sont détruits comme les maisons des Citoyens; leurs tombeaux sont ouverts; leurs cendres sont dispersées; & nos Officiers, témoins de toutes ces horreurs, rougissent d'en être, pour ainsi dire, les instrumens.

Manheim a été rebâtie; & les deux derniers Electeurs, qui en ont relevé les fortifications, y ont transféré leur

résidence au grand préjudice de Heidelberg & de Dusseldorf, où leurs Prédécesseurs avoient leur Cour. Le Château nouvellement construit est d'une grande magnificence. On y a formé une superbe Bibliotheque & de riches Cabinets de Médailles; mais la situation de cette Ville dans un angle au confluent du Rhin & du Necker, en rend l'air assez mal sain.

Heidelberg a toujours conservé le titre de Capitale. La derniere syllabe de son nom vient des Montagnes dont elle est environnée dans la plus fertile contrée du Palatinat. Elle étoit autrefois le séjour des Muses, par la célébrité que lui donnoient son Université & le mérite de ses Professeurs. On vantoit sur-tout sa Bibliotheque, qui, par le malheur des guerres, fut transportée à Rome, & fait aujourd'hui partie de celle du Vatican. On regarda cette perte comme un juste jugement de Dieu, qui vouloit punir l'orgueil démesuré des Savans de Heidelberg. Cette Ville ayant ensuite goûté pendant quelque tems les fruits de la paix de Westphalie, reprit insensiblement son ancienne splendeur;

mais les Armées Françoises y causerent de nouveaux ravages. Elle a été rebâtie & fortifiée une troisieme fois ; & entre autres édifices remarquables, on distingue le Château de l'Electeur, l'Hôtel-de-Ville, quelques Palais, & le Pont sur le Necker. Le Château Electoral, plus haut que la Ville, mais moins élevé que l'ancien, est une assez grosse masse avec quelques morceaux d'architecture qui forment un tout fort irrégulier. Les jardins, soutenus en terrasses & ménagés par étages, offrent une vue charmante sur toute la campagne. On y voit des grottes, des cabinets de verdure, des jets d'eaux, des labyrinthes, &c. Lorsque les François, en 1689, prirent cette place, ils vuiderent & briserent cette fameuse tonne ou foudre d'Heidelberg, qui contenoit trois cens cinquante muids ordinaires de Paris. Elle a été réparée & remplie par ordre de l'Electeur, qui en fit même faire une nouvelle plus grande que la premiere, à laquelle on monte par un escalier de cinquante marches. Au-dessus est une petite galerie où six personnes peuvent danser à la fois. On a employé jusqu'à douze

milliers de fer pour les cercles. Sur le fond de devant sont les Armes de l'Electeur, & au-dessus un grand Bacchus accompagné de plusieurs Satyres, avec quelques inscriptions analogues en vers Allemands.

Spire, ville Impériale dans le Bas-Palatinat, à cinq lieues de Heidelberg, dispute d'antiquité avec tout ce qu'il y a de plus ancien en Allemagne. Elle fut d'abord la Capitale des Nemetes, Peuples originaires de la Germanie, qui habitoient la gauche du Rhin du tems de César : elle prit ensuite son nom de la petite riviere qui l'arrose, & se jette dans ce fleuve près de ses murs. Cette Ville reçut les lumieres de la foi & eut des Evêques dès le milieu du quatrieme siecle. Les Empereurs Conrad & Henri y firent bâtir une magnifique Cathédrale, que ces Princes & plusieurs de leurs Successeurs choisirent pour leur sépulture. C'étoit un grand vaisseau, bien éclairé avec des tours pyramidales aux quatre extrêmités. D'un côté étoit le Palais Episcopal, de l'autre la Maison des Chanoines, avec un Cloître fort ancien ; au milieu on voyoit une représentation

sentation du Calvaire taillée dans le roc, qu'on estimoit un chef-d'œuvre de sculpture. L'Eglise donnoit sur une grande place, capable de contenir dix mille hommes rangés en bataille, & environnée de belles maisons, parmi lesquelles on remarquoit particulierement celle des Jésuites, qui fut entiérement ruinée, ainsi que la Ville, par les François qui y mirent le feu. On a vainement travaillé à rétablir cette Cité; jamais on n'a pu lui rendre son ancien lustre.

C'étoit à Spire, que nos Rois de la seconde race tenoient les Assemblées de la Nation. L'Empereur Henri IV qui l'agrandit, la mit au nombre des Villes libres. Henri V l'exempta d'un reste d'autorité que conservoient encore les Evêques, qui, dans les premiers tems, s'étoient érigés en Souverains. Les Habitans continuent néanmoins de leur prêter serment de fidélité, quoique ces Prélats n'y aient aucune jurisdiction, & qu'elle se gouverne par ses propres loix sous la protection de l'Electeur Palatin. L'Evêque, qui nomme seulement quelques Officiers, a droit d'y faire battre monnoie & d'y lever des péages.

Cette Ville est encore célebre par cette Diete fameuse, où les Luthériens protesterent contre les Edits de Charles-Quint, & prirent delà le nom de Protestans. Enfin c'est à Spire, que ce même Prince établit la Chambre Impériale. Obligés, après la destruction de cette place, de se sauver au-delà du Rhin, les Membres de ce Tribunal auguste errerent quelque tems de Ville en Ville, jusqu'à ce qu'enfin la Diéte arrêta de le fixer à Westlar, dans le Cercle du Haut-Rhin, où il subsiste encore, malgré les raisons qui sembleroient devoir en conseiller la translation dans un lieu plus commode & plus convenable.

On donne vingt lieues d'étendue, du Levant au Couchant, au Domaine temporel de l'Evêque, & dix ou douze du Nord au Midi. Ce Prélat réside à Bruschal, où j'eus l'honneur de lui rendre mon hommage. C'étoit dans le tems qu'un Bel Esprit François, l'Abbé de Voisenon, sollicitoit l'honneur d'être son Ministre Plénipotentiaire à Paris. « Vous le connoissez, me dit le Pré» lat; on m'écrit qu'il s'est fait une ré» putation littéraire, par des ouvrages » estimés. Je n'en ai lu aucun, conti-

» ma-t-il ; mais ſon état & la place » qu'il demande, me perſuadent qu'il » travaille ſur des matieres ſérieuſes, » & qu'il ſe deſtine aux Négocia- » tions.

» Ce n'eſt pas là tout-à-fait, Monſei- » gneur, lui répondis-je, l'idée que je » me ſuis faite de M. l'Abbé de Voiſe- » non, que je ne connois que par la lec- » ture de ſes Ouvrages. On a de lui des » Romans, des Comédies & quelques » Poéſies fugitives, où il y a plus » d'eſprit que de ſentiment, plus de » fineſſe que de naturel, plus de liberté » que de décence, plus de ſaillies que » de réflexions, plus de petits mots » que de grandes choſes. Son eſprit » eſt plutôt celui que donne l'uſage du » monde, que le jugement ſolide & cul- » tivé d'un Homme de Lettres. Sa facili- » té à ſaiſir les ridicules de ſes ſociétés ; » l'art de les peindre avec quelque ſorte » d'agrément, & de traiter gaiement les » ſujets frivoles ; des idées vives & » brillantes, des tournures originales, » une recherche piquante d'expreſſions, » & une certaine fraicheur de coloris, » donnent à ſes Romans un caractere » qui les diſtingue des autres produc-

» tions de ce genre. A l'égard de ses
» Comédies (car votre Ministre Plé-
» nipotentiaire , Monseigneur , ou
» l'Homme qui demande à l'être, est un
» personnage facétieux, un Abbé à bons
» mots , grand amateur du théatre),
» ses Comédies peuvent toutes sou-
» tenir la lecture , même celles qui ne
» pourroient soutenir la représentation.
» Toutes en général caractérisent l'Au-
» teur répandu dans le monde, dont il
» trace des tableaux également vrais,
» ingénieux & plaisans. Il est sur-tout
» fertile en tirades qu'il place assez à
» propos; & son style a tout le brillant
» qu'exige le goût du siecle. Sa *Coquette*
» *fixée* prouve qu'il sait quelquefois
» conduire une intrigue, & qui plus
» est, qu'il peut manier des caracteres.
» Un autre mérite dont la plupart lui
» savent gré, ce sont les efforts qu'il
» fait pour rappeller la Comédie à son
» vrai ton. Il pouvoit , comme bien
» d'autres , s'égarer dans des routes
» nouvelles, mais tristes & obscures;
» il leur a préféré les voies connues,
» mais riantes & agréables.

» Ces différens Ouvrages, & plus en-
» core l'agrément de sa conversation &

» les choses charmantes & légeres dont » on dit qu'il enrichit la société, doivent » nécessairement le faire desirer ; aussi » le dit-on répandu dans les Cercles » les plus distingués, où il ne peut man- » quer d'inspirer ce vif intérêt que » nous donnons à ceux qui nous amu- » sent ».

La ville de Philisbourg, située dans un marais du Rhin, à l'endroit où la riviere de Saltza se jette dans ce fleuve, est aussi du Domaine de l'Evêque de Spire ; mais ses fortifications appartiennent à l'Empereur qui y entretient une garnison, & sont regardées comme un boulevard contre la France. Ce n'étoit d'abord qu'un Village appellé Udenheim, où les Evêques avoient un Château qu'un de ces Prélats, Philippe de Sotteren, fit fortifier & nomma de son nom. On y ajouta plusieurs ouvrages ; & devenu une place importante, elle appartint successivement à différens Maîtres, & sur-tout aux François qui en augmenterent les fortifications, la prirent & la rendirent plusieurs fois. *Monseigneur*, fils de Louis XIV, l'assiégea en 1688, & le Maréchal Berwick en 1734. Vauban conduisoit le premier

siege ; & tous les détails qui n'étoient point de son ressort, rouloient sur M. de Catinat. Le Dauphin, qui arriva après six jours de tranchée ouverte, s'exposoit autant qu'il le falloit, jamais en téméraire, libéral envers les Soldats, affable à tout le monde. La prise de cette Ville en dix-neuf jours, fut suivie de celle de Manheim, de Franckendal, de Spire, de Treves, de Worms, d'Oppenheim, & de l'embrasement de tout le Palatinat.

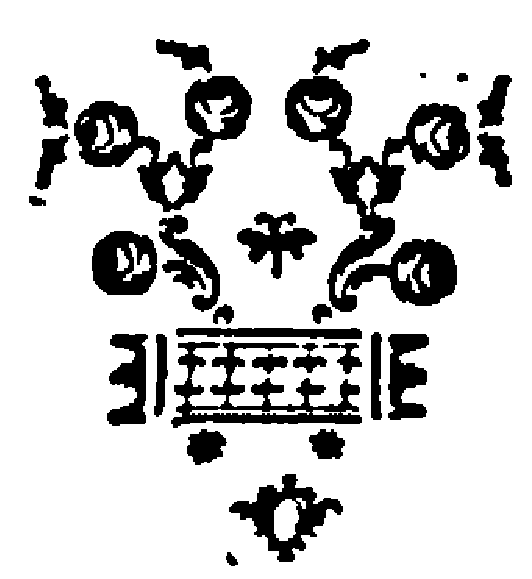
Les François rendent Philisbourg à la paix de Riswick ; & trente-sept ans après, le Maréchal de Berwick y fait ouvrir la tranchée, pendant que le Comte de Belle-Isle attaque & prend le le fort qui est à la tête du pont. Berwick ne vit point la fin du siege ; car en visitant les travaux, un coup de canon enleva ce Général expérimenté, sévere & craint. Le commandement de l'Armée passa au Marquis d'Asfeld, le plus ancien Lieutenant-Général. Le Roi le fit Maréchal de France avec le Duc de Noailles. Ils pousserent le siege avec vigueur ; & après six semaines de tranchée ouverte, des travaux infinis, des obstacles im-

prévus, tels que des pluyes continuelles, le débordement du Rhin, l'inondation des tranchées, & la présence de l'Armée Impériale, toujours prête à attaquer les retranchemens, les Assiégés arborent le drapeau blanc, capitulent & rendent la Ville le 18 Juillet 1734.

Je touche aux frontieres de cette contrée, qui, sous le nom de Franconie, occupe le centre de l'Allemagne sur les confins de la Suabe & de la Baviere. Je compte ne pas rester plus d'un mois dans ces trois Provinces, delà me rendre en Suisse par le Tirol, & ensuite en Italie.

Je suis, &c.

A Spire, ce 10 Juillet 1757.



LETTRE CCCIX.

LA FRANCONIE.

NE cherchons point d'autre étymologie de ce pays, que celle des Francs, qui l'ayant habité avant leur établissement dans les Gaules, en conserverent le Domaine, même après cet établissement. Nos Rois de la premiere & de la seconde race le firent gouverner par des Ducs ou Comtes qui se rendirent héréditaires, & dont plusieurs se firent élire Empereurs d'Allemagne. Conrad fut le premier qui, après l'extinction de la branche Impériale de la Maison de Charles-Magne, monta sur le Trône de ce Monarque ; il changea l'ancien gouvernement, & donna à l'Empire Germanique proprement dit, à peu près la même forme d'administration que nous lui voyons actuellement. Sa race s'éteignit vers la fin du douzieme siecle ; & cette Province fut réunie à l'Empire.

Les Evêques de Wirtsbourg pren-

nent néanmoins le titre de Ducs de Franconie, tant à cause des grands Domaines qu'ils y possedent, que par des concessions particulieres des Empereurs, que cependant on leur dispute. Au reste, ce n'est guere qu'au quinzieme siecle, que ces Prélats se sont arrogé cette qualité, & ont ajouté l'épée nue, qu'ils font porter devant eux quand ils officient, aux armes Episcopales. Ils occupent dans les Dietes la cinquieme place du Banc ecclésiastique, & la premiere aux Assemblées circulaires. Ils ont un siege de justice établi en vertu de leur Supériorité territoriale, & deux Colleges supérieurs, l'un Ecclésiastique, qui connoît de la jurisdiction Episcopale, des contestations entre les gens d'église, des matieres matrimoniales; l'autre Séculier, pour toutes les affaires civiles & criminelles. Les revenus de l'Evêque sont d'environ cinq cens mille florins. Il entretient, pour l'ordinaire, cinq Régimens tant d'Infanterie que de Cavalerie, a quatre grands Officiers héréditaires, qui sont le Maréchal, le Chambellan, l'Echanson & le Sénéchal. Son Chapitre est composé de cinquante-trois ou cin-

quante - quatre Chanoines qui font preuve de noblesse ; mais il faut, pour y être reçu, se soumettre à une cérémonie, qui ôtera toujours aux Princes de l'Empire, l'envie d'en rechercher les canonicats ; c'est de passer, nud jusqu'à la ceinture, au milieu des autres Chanoines rangés en haie, qui tous donnent au Récipiendaire un coup de verge ou de fouet sur le dos. Cette humiliante coutume non moins ancienne, dit-on, que le Chapitre même, en dégoûteroit également la simple Noblesse Françoise, qui, sur cet article comme sur bien d'autres, est aussi délicate, pour le moins, que les Princes d'Allemagne.

La connoissance du Christianisme a été portée en Franconie par Saint Kilien, Ecossois de nation, qui, pour prix de ses travaux, reçut la couronne du martyre ; voici quelle fut la principale cause de sa mort. Gosbert, alors Souverain de cette Province, vivoit avec sa Belle-Sœur, épouse de son frere, comme avec sa propre femme ; & le Saint Homme ayant censuré sa conduite, eut le même sort, pour la même cause, que Saint Jean-Baptiste. Vers le même siecle, Pepin le Bref, pere de

Charles-Magne, fonda l'Archevêché & le Chapitre de Würtsbourg, auxquels il donna presque tous les biens du dernier Duc de Franconie, mort sans enfans: & l'église fut dédiée au Saint Martyr.

Outre la Cathédrale, on compte dans cette Ville trois Collégiales, plusieurs Couvens de Bénédictins, une Abbaye de Chanoinesses, trois Paroisses, un College de Jésuites, plusieurs Maisons Religieuses, une Commanderie de Malthe, une autre de l'Ordre Teutonique, trois ou quatre Hôpitaux, dont le principal entretient quatre cens pauvres, une Université, une Maison de correction, où l'on fabrique des draps & des doublures pour l'habillement des Troupes & pour d'autres usages.

Würtsbourg, située sur la riviere du Mein qui traverse l'Evêché, tire son nom Allemand, qui en François signifie Ville aux Herbes, du grand nombre de jardins qui l'environnent. Son Diocèse, qui étoit d'une très-vaste étendue, fut diminué par l'érection de celui de Bamberg; mais Henri II, Fondateur de ce dernier, l'en dédommagea par la donation de divers Domaines. Cette Ville, qui passe pour la Capitale de la Fran-

conie, est grande, bien bâtie, bien fortifiée, bien peuplée. Elle a été libre & impériale pendant trois siecles; mais il y a plus de trois autres siecles, que les Evêques s'en sont rendus maîtres. Ces Prélats résident dans le château de Marienbourg, sur une élévation qui commande toute la Cité, & se joint à elle par un pont de pierre, orné de douze belles statues de Saints. Ce Palais est remarquable par son arsénal, ses caves & une magnifique chapelle où les Evêques ont leur sépulture. On ignore par qui & en quel tems ce château a été bâti; on sait seulement qu'il étoit habité par les Ducs de Thuringe, & qu'on y a tenu plusieurs Dietes de l'Empire.

Un Evêque chassa de Würtsbourg quatre Magistrats Municipaux & beaucoup de Bourgeois Protestans: les autres Habitans Luthériens furent ramenés à la Religion Catholique. Les Princes, que l'espoir de partager les immenses richesses du Clergé Germanique a engagés à favoriser la Réforme, n'ont peut-être pas assez connu leurs véritables intérêts. Il est certain qu'en se séparant de l'Eglise, ils ont privé des grands Bénéfices

Ecclésiastiques les Cadets de leur famille, qui, devenus riches & puissans, pouvoient aider leurs Aînés à soutenir la gloire de leur Maison. Quelle ressource d'ailleurs ne trouveroient pas les filles dans les Chapitres Nobles? Les Protestans ont si bien, dans la suite, senti cet avantage, qu'ils ont eux-mêmes établi des Chanoinesses de leur Communion comme nous en avons dans la nôtre.

Les autres Evêchés de Franconie sont Aichstet & Bamberg: le premier doit sa fondation à Saint Boniface, ou plutôt à un Seigneur du pays, qui lui donna une forêt dans une vallée agréable & fertile pour y bâtir un Monastere. Boniface y envoya Willibaud, Moine Anglois, son disciple & son neveu, le nomma premier Abbé, & le fit Evêque sous la Métropole de Mayence. Le nouveau Prélat dédia à la Sainte Vierge l'église de son Abbaye devenue la Cathédrale, qui, dans la suite, l'a pris lui même pour son Patron. Ses reliques y sont conservées; & l'on y voit son tombeau derriere le chœur. La Ville qui se forma d'abord autour du Monastere, a été depuis agrandie & renouvellée par ses Successeurs. L'Evêque,

qui a quarante mille écus de revenu; & ses grands Officiers héréditaires, fait sa résidence au château de Willibaldsbourg, sur une montagne à quelque distance de la Ville. Son Domaine est partagé en trente-un Bailliages, où se trouvent quelques petits Bourgs. Quant au spirituel, ce Prélat gouverne une partie de la Suabe, est Chancelier né de l'Université d'Ingolstadt & de l'Eglise de Mayence. Son Chapitre, qui a été sécularisé, est composé de vingt-huit Chanoines, qui tous doivent être Chapitrables. Je ne vous parle point des autres Eglises, Couvens & maisons Religieuses, dont abonde cette Ville Ecclésiastique; mais vous ne me pardonneriez pas d'oublier le riche & magnifique soleil du Saint-Sacrement de sa Cathédrale, qui pese quarante marcs d'or, & est enrichi de deux mille pierres ou perles les plus rares & les plus précieuses.

Le Domaine de l'Evêque de Bamberg, qui occupe le milieu de la Franconie, a vingt ou vingt-deux lieues d'étendue du Midi au Nord, sur dix ou douze dans sa plus grande largeur. On trouve, dans les environs de sa Capitale, une

si grande quantité de lauriers, de figuiers, d'orangers & de citronniers, que l'on appelle toute cette contrée l'Italie de l'Allemagne. Le sol produit en abondance toutes sortes de bleds, de légumes, de fruits, du vin, du safran & de la réglisse.

Ce pays, qui avoit anciennement titre de Comté, fut confisqué & réuni à l'Empire au commencement du dixieme siecle. Saint Henri, qui se plaisoit à Bamberg, y fonda un Evêché, & y bâtit la magnifique Cathédrale où il voulut être inhumé avec sa femme Cunégonde. J'ai parlé ailleurs de ces deux personnages extraordinaires, qu'on a mis depuis au nombre des Saints, & qui, pour décorer davantage cette Eglise, ordonnerent, par un privilege très-singulier, que les quatre grands Officiers de l'Empire, le Roi de Bohême & les Electeurs de Baviere, de Saxe & de Brandebourg, seroient, auprès de l'Evêque de Bamberg, les mêmes fonctions qu'auprès de l'Empereur, & lui rendroient hommage de quelque portion de leur Domaine. Pour conserver cet usage, & ne pas trop avilir leur dignité, ces quatre Princes se contentent, à l'entrée

& au sacre de chaque nouvel Evêque; de faire faire leur service par leurs Vicaires.

Cet Evêché fut d'abord soumis à la Métropole de Mayence; mais le Pape Clément II, qui avoit été Evêque de Bamberg, le fit dépendre immédiatement de l'Eglise Romaine, & donna au Titulaire, avec l'usage du *Pallium*, le premier rang parmi les Prélats d'Allemagne. Un Chapitre composé de trente-cinq ou trente-six Chanoines, une Université gouvernée par les Jésuites, trois Collégiales & une Abbaye de Bénédictins, plusieurs Couvens d'Hommes & de Filles, un fauxbourg très-étendu, des ponts qui réunissent différens quartiers séparés par la riviere, le Palais de l'Evêque & le Siege de la Régence font de cette Ville, avantageusement située, mais sans défense, une Cité importante, où il s'est tenu des Dietes générales, des Assemblées circulaires, & dans laquelle Elizabeth de Wolfembutel, Impératrice Douairiere, & mere de la Reine de Hongrie, abjura publiquement la Religion Protestante pour épouser l'Empereur Charles VI.

Les Principautés Séculieres du Cercle de Franconie ont pour Capitales Nuremberg, Henneberg, Cobourg & Schwartsberg. La premiere étoit le chef-lieu du Burgraviat de ce nom, qui, comme je l'ai dit ailleurs, a été possédé par les Princes d'Hohen-Zolern, dont descend le Roi de Prusse. Pour faire l'acquisition de l'Electorat de Brandebourg, Frédéric de Hohen-Zolern vendit à la Ville de Nuremberg le Château de sa résidence & plusieurs droits qui, de dépendante qu'elle étoit, la rendirent libre & impériale. Il conserva néanmoins ses autres Domaines de Franconie avec son titre de Burgrave, qu'un de ses Descendans partagea entre deux de ses fils, qui font aujourd'hui deux branches de la Maison de Brandebourg. Il donna au premier la Principauté de Bareüth, au second le Marquisat d'Anspach. Ils ont l'un & l'autre un suffrage dans le College des Princes aux Dietes de l'Empire, & font tous deux, ainsi que leurs Sujets, profession de la Religion Protestante.

La situation désavantageuse de Nuremberg, dans une contrée stérile &

sablonneuse, n'a pas empêché ses laborieux Citoyens de la rendre très-florissante. On lui donne deux lieues de circuit, sans y comprendre ses Fauxbourgs, qui m'ont paru d'une grande étendue. La riviere de Pegnits la coupe en deux parties presque égales, dont la communication est établie par une grande quantité de ponts de pierre & de bois. La Ville est entourée d'un fossé large & profond, & d'une double muraille flanquée de grandes & de petites tours garnies d'artillerie. On y compte cinq cens rues, huit mille maisons, la plupart assez grandes & bâties de pierre, dix places, quinze fontaines, & plus de cent puits publics; mais le nombre des Habitans n'est pas proportionné à la grandeur du lieu. L'ancien & superbe Château des Burgraves est situé sur une éminence à l'extrêmité de la Ville, d'où l'on découvre toute la campagne. L'Empereur y loge lorsqu'il va à Nuremberg; &, par un privilege singulier, il est obligé d'y tenir la premiere Diete de l'Empire après son Couronnement.

Les principaux édifices sont l'Arsenal, où il y a toujours de quoi armer

dix-huit mille hommes ; l'Hôtel-de-Ville qui fait l'admiration des Connoisseurs, & où l'on montre une cave qui peut contenir vingt mille tonneaux ; les greniers publics, toujours remplis de bled, qui se conserve, dit-on, pendant des siecles sans se corrompre ; la Bibliotheque qui occupe une ancienne église de Dominicains, où l'on voit de très-beaux globes & de rares manuscrits ; l'Hôpital, le College de Saint-Gilles, la Chambre d'Anatomie, & un grand nombre de belles Eglises, dont la plupart renferment des curiosités dignes d'être admirées. Dans celle de Saint Sébald, outre le tombeau du Saint, travaillé en cuivre jaune, on voit les peintures d'Albert Durer, qui représentent la Création du Monde. Dans celle du Saint-Esprit sont déposés les joyaux de l'Empire, la couronne, le globe, le sceptre, l'anneau, le baudrier, la dalmatique renfermés dans un coffre suspendu au dôme, & qu'on ne descend qu'au Couronnement de l'Empereur, ou à la priere de quelque personne de la premiere distinction.

La même église conserve aussi dans

une châsse de vermeil, également suspendue, des reliques précieuses, telles que la lance avec laquelle a été ouvert le côté de Notre Seigneur, un morceau de la crêche où il fut mis après sa naissance, un bout de la nappe sur laquelle fut célébrée la premiere Cêne, un lambeau de la robe de Saint Jean-Baptiste, & le bras de Sainte Anne, toutes choses que les Protestans ne regardent que comme des pieces curieuses d'antiquité; car ils ne peuvent souffrir qu'on révere les reliques. Mais en quoi peuvent-ils s'offenser d'une pratique si autorisée? S'ils croient que nous adorons ces restes d'une dépouille mortelle comme des Divinités, une ignorance si affectée n'est pas excusable. S'ils savent au contraire, que ce culte se borne au seul respect & à la confiance des Fideles en l'intercession des Saints, & en la bonté de Dieu qui a souvent honoré leurs Reliques par des miracles, de quoi peuvent-ils accuser l'Eglise Catholique? N'est-il pas dit, dans l'Ecriture, qu'avec le manteau d'Elie, Elisée sépara les eaux du Jourdain; que les linges qui avoient touché Saint Paul, guérissoient toutes sortes de

maladies, & que l'Hémorroïsse de l'Evangile fut guérie par l'attouchement des habits de Jésus-Christ ?

Les Magistrats & le plus grand nombre des Habitans de Nuremberg professent la Religion Luthérienne ; la Catholique n'y est que tolérée; & les Calvinistes font le service divin hors de la Ville dans le Marquisat d'Anspach. Les Juifs habitent un Bourg du voisinage, & n'entrent dans la Cité qu'en payant. Les Catholiques ne peuvent participer au droit de Bourgeoisie, ni avoir plus d'une Eglise, qui est celle de l'Ordre Teutonique, dont le chef-lieu & les Domaines principaux du Grand-Maître sont en Franconie.

Depuis que Nuremberg a acheté sa liberté de ses Burgraves, elle se gouverne en République. Son administration aristocratique, & mieux réglée que celle de toutes les Villes Impériales, l'a fait nommer la Venise d'Allemagne. Elle est entre les mains du Conseil de la Régence qui a l'autorité souveraine, & dans celles du Grand Conseil. Le premier, qu'on appelle le Sénat, est composé de trente-quatre Nobles choisis dans vingt-huit

familles qui ont seules droit d'y entrer, & de huit Sujets pris dans le Corps de la Bourgeoisie, tous gens de commerce ou de métiers. De ces trente-quatre Nobles, vingt-six sont nommés Bourguemestres; & les huit autres ont le titre d'Anciens. Ils entrent dans le Sénat tour à tour; & leur exercice ne dure qu'un mois. Le Grand-Conseil, que l'on ne convoque que dans les affaires importantes, est formé de quatre ou cinq cens personnes invitées par la Régence. Les Bourgeois sont partagés en huit quartiers, qui ont chacun leur Capitaine. Les Négocians sont exempts des charges publiques, & jouissent de plusieurs autres privileges. Ils envoient leurs marchandises en Europe, aux Indes, en Amérique; & leur Banque est réglée à peu près comme celle de Venise. Le Peuple est généralement industrieux, & montre la plus grande adresse pour toutes sortes d'ouvrages, sur-tout en quincaillerie, en bois, en ivoire, en métaux, dont il fait un débit immense par le moyen de ses grandes foires. Les Magistrats veillent tellement à entretenir cette activité, que les paresseux pourroient difficilement se soustraire à

leur vigilance. Pour cet effet, toute assemblée, tout concours sont défendus, excepté dans les églises ; tout repas, tout festin sont interdits, excepté les banquets de nôces, & certains jours marqués pour les réjouissances publiques.

Sans parler de quantité de Peintres & de Graveurs de Nuremberg, qui ont excellé dans leur art, plusieurs de ses Citoyens se sont distingués dans les sciences, & ont formé des Cabinets d'antiquités & de Curiosités Naturelles. Ils ont fondé & entretiennent l'Université d'Altorf, située dans leur Domaine, & très-fréquentée par les Protestans. Ils y ont joint une Bibliotheque, un Jardin des Plantes, & un Théatre d'Anatomie. Melancton appelloit cette Ville, qu'il comparoit à Athènes, la lumiere, l'œil, la gloire & l'ornement principal de l'Allemagne : Luther & Erasme en ont fait les mêmes éloges.

Mais la naissance d'Albert Durer la rend sur-tout très-célebre dans l'Histoire de la Peinture & du dessein. Cet Artiste voyagea en France, en Allemagne & en Italie, & servit de modeles aux Peintres de son tems. On a de lui un grand nombre d'estampes &

de tableaux, où l'on admire une imagination vive & féconde, un génie élevé, une exécution ferme, & une grande correction; mais on lui reproche d'avoir habillé tous les Peuples à l'Allemande. Ses Vierges sont d'une beauté singuliere; & son estampe de la mélancolie est le chef-d'œuvre de génie.

Les biens que possédoit anciennement, dans le pays de Nuremberg, la Maison de Hohen-Zolern, étoient si considérables, qu'ils ont, comme je l'ai dit, formé dans la suite deux Principautés séparées, l'une située au Nord, appellée le Haut-Burgraviat, & l'autre au Midi, sous le nom de Marquisat d'Anspach. La Branche Electorale de Brandebourg n'est plus en possession de ces deux Souverainetés; mais elles appartiennent toujours à des Princes de la même Maison, la premiere aux Margraves de Bareïth, la seconde aux Margraves d'Anspach.

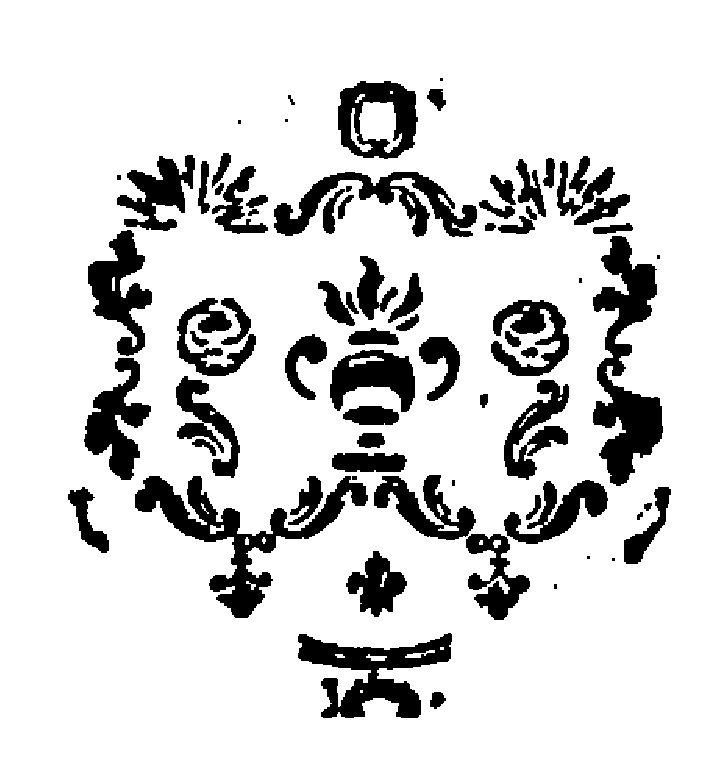
La ville de Bareïth, où le Souverain fait sa résidence, est peu éloignée d'une montagne fameuse, où quatre rivieres, le Mein, l'Egra, la Nabe & la Sale prennent leur source. Je trouvai dans

M

M. le Margrave ce goût pour les sciences, si naturel au sang Prussien. Sa premiere Epouse, sœur du Roi de Prusse, & dont M. de Voltaire à célébré la mort dans une très-belle Ode, n'existoit plus ; mais elle étoit remplacée par une Princesse de Brunswick, dont l'esprit & les graces surpassent tout ce qu'on peut attendre d'une si jeune Princesse.

Je suis, &c.

A Nuremberg, ce 21 Juillet 1757.



LETTRE CCCX.

LA SUABE.

LE voisinage de la Suabe m'a déterminé à prendre ma route par cette Province, pour me rendre en Baviere. Je n'en ai pas vu toutes les Villes; mais j'ai rencontré par-tout des gens instruits de ce qu'elles peuvent offrir de curieux aux Voyageurs. Ils m'ont appris que cette Contrée tire son nom des anciens Suaves, ainsi appellés de leur longue chevelure, dont ils avoient coutume de former une tresse nouée, que Tacite donne pour la marque distinctive de ces Peuples; qu'ils habiterent longtems les bords de la Vistule & de l'Oder; que ce n'est que du tems de César, qu'ils se rapprocherent des rives du Rhin; qu'ils furent d'abord gouvernés par des Rois qui n'étoient proprement que leurs Chefs; mais qu'ayant été battus par les Francs, ils tomberent sous la domination de leurs Vainqueurs. Ceux-ci y établirent des Ducs

que Charles-Magne abolit, & leur substitua des Gouverneurs. Leurs Successeurs profiterent de la foiblesse des Descendans de ce Prince, & usurperent la souveraineté qu'ils rendirent héréditaire dans leur famille. Ce Duché passa ensuite dans différentes Maisons, dont une prit le nom de Suabe, & donna, comme vous avez vu, plusieurs Chefs à l'Empire. Conradin, que le Duc d'Anjou, son Concurrent au Royaume de Naples, fit décapiter honteusement, fut le dernier de cette race; & ce pays tomba à la Maison d'Autriche, qui y possede encore plusieurs Domaines.

Comme, dès la création & pendant la durée du Gouvernement Ducal, il y avoit en Suabe un grand nombre de Princes & de Seigneurs puissans, non-seulement ils garderent leurs possessions, mais ils en acquirent même de nouvelles à titre de donation, d'engagement, d'achat, ou de prescription; de sorte que ce Cercle, limitrophe de la France du côté de l'Alsace, est aujourd'hui celui où il y a le plus de Principautés & de Souverainctés. Les unes sont Ecclésiastiques, les autres Séculieres, auxquelles vous pouvez ajouter les

Villes Impériales. Toutes ces Puissances réunies doivent fournir à l'Empire, en tems de guerre, dix à douze mille hommes sous l'autorité d'un Chef nommé par le Cercle, dont les Directeurs sont l'Evêque de Constance pour le Banc des Prélats, & le Duc de Würtemberg pour celui des Princes. Les Assemblées se tiennent ordinairement à Ulm deux fois par an en tems de paix. Quant à la Chancellerie, ses Archives sont déposées dans la résidence directoriale de Stuttgard; & à l'égard de la Religion, ce Cercle est compté parmi les mixtes. Il envoie deux Assesseurs à la Chambre Impériale, l'un Catholique & l'autre Protestant. Le premier est nommé par l'Evêque de Constance, ou choisi par les Etats de sa Religion; le second est présenté par le Duc de Würtemberg, & élu par ses Co-Etats.

Les Principautés Ecclésiastiques du Cercle de Suabe sont les Evêchés d'Augsbourg & de Constance, & plusieurs Abbayes ou Prélatures de l'un & de l'autre sexe. Augsbourg, une des plus anciennes, des plus belles, des mieux situées & des plus riches

Villes de l'Empire, est regardée comme la Capitale de ce Cercle. Auguste y envoya une Colonie Romaine qui lui donna le nom de cet Empereur. Tibere y résida pendant quelque tems ; elle fut prise & pillée par Attila, & dans la suite par les Hongrois ; mais sa situation, son commerce & ses autres avantages ont toujours engagé ses Habitans à la rétablir. Après avoir passé successivement sous la domination des Romains, des Goths & des Francs, les Ducs de Suabe la possédèrent à titre de Fief de l'Empire jusqu'à Conradin, de qui elle acheta une partie de sa liberté. Elle acquit encore d'autres droits de son Evêque ; de sorte qu'elle est entierement indépendante de ce Prélat, à qui il n'est pas même permis d'y faire un trop long séjour. Sa résidence ordinaire est à Dillingen, petite Ville hors des limites de ce territoire.

Augsbourg est plus grande que Nuremberg ; ses rues sont généralement plus larges & plus droites ; mais elle n'est pas si peuplée ; & ses maisons, la plupart plâtrées, blanchies au dehors & chargées de peintures, n'y sont pas communément aussi belles. Son Hôtel-

de Ville, qui n'a pas son semblable en Allemagne, est un grand bâtiment quarré de pierre de taille, dont le portail est de marbre; & la grande salle, où s'assemble le Sénat, a cent dix pieds de longueur sur cinquante-deux d'élévation. Son plafond est orné de compartimens, dont les panneaux & les cadres sont enrichis de sculpture dorée, & remplis de tableaux. Le pavé est de marbre jaspé; & les murailles sont couvertes de peintures, où se voient quantité d'emblêmes & de devises relatives au gouvernement; on y compte plus de cinquante croisées. Sur les deux pignons de cet édifice sont les armes d'Augsbourg, c'est-à-dire, une pomme de pin, l'une de bronze, l'autre de marbre.

Le Sénat, qui s'assemble à l'Hôtel-de-Ville, est composé de quarante-cinq Nobles, moitié Catholiques, moitié Protestans, qui partagent entr'eux l'administration de la Justice & de la Finance: chaque Religion nomme ceux de son parti. On les distingue en deux classes, celle des anciennes Maisons qui remplissoient les places de la Magistrature dès le quatorzieme siecle, lorsque

le Peuple se souleva & changea la forme du gouvernement ; & celle des familles modernes, qui, depuis le regne de Charles-Quint, ont été reçues dans les charges, & se sont alliées avec les Patriciens. Au reste ils ne sont pas les seuls qui gouvernent : l'autorité souveraine, dont ils n'ont qu'une partie dans le territoire, est partagée entre eux, l'Evêque, & quelques autres Seigneurs. Outre le grand Sénat, il y en a un autre de deux cens personnes, où il entre indifféremment des Nobles & des Plébéïens ; mais il n'a aucune jurisdiction, & ne subsiste que pour donner à cet Etat un air de République.

Le gouvernement d'Augsbourg peut passer pour un des mieux policés de l'Allemagne. La justice n'y est point altérée ; le travail y est récompensé ; le luxe en est banni. Les Habitans y sont fort industrieux, principalement pour les ouvrages d'horlogerie, d'orfévrerie, & sur-tout pour les bijoux d'ivoire. Peu de gens y passent sans y acheter des babioles, inutiles à la vérité, mais qui prouvent une grande industrie dans l'Ouvrier, telles que des

puces attachées par le cou avec des chaînes d'acier ou d'argent de la longueur de la main, qu'elles enlevent en sautant.

Cette Ville a donné naissance à des Savans recommandables, qui ont éclairé & servi leur patrie par leurs lumieres, & l'ont enrichie de leurs Bibliotheques. L'un se nommoit Conrad Peutinger, qui fit ses études avec succès en Italie, & fut employé en qualité de Secrétaire de la République dans les Dietes de l'Empire & en différentes Cours de l'Europe. C'est à ses soins qu'Augsbourg dut le privilege de battre monnoie. Ce Savant est principalement célebre par la fameuse table qui porte son nom, & qu'il tenoit d'un autre Savant qui l'avoit trouvée dans un Monastere d'Allemagne. C'est une carte dressée sous l'Empire du grand Théodose, dans laquelle sont marquées les routes que tenoient alors les Armées Romaines. On l'appelle indifféremment Table de Théodose, Table de Peutinger, ou Table d'Augsbourg. On en fit, il y a quelques années, une magnifique édition à Vienne, enrichie de savantes Dissertations & d'excellentes Notes.

Un autre Citoyen de cette République, Marc Welser, fut élevé à Rome sous le célebre Muret, qui lui inspira un goût vif pour les Belles-Lettres. De retour dans sa patrie, il parut avec éclat dans le Barreau ; & ses succès lui mériterent la place de Sénateur. Il se fit un nom, non-seulement par la protection qu'il accorda aux Savans, mais encore par les Ouvrages dont il enrichit le monde littéraire.

Augsbourg fut visitée en 1569 par Tycho-Brahé, qui eut la curiosité de connoître le Sénateur Ham-Zel, celui qui avoit fait construire un Quart de Cercle de quatorze coudées de rayon. Les Ouvriers de ce pays étoient regardés alors comme les plus intelligens & les plus adroits pour les instrumens de mathématique.

On compte parmi les choses remarquables de cette Ville, ce qu'on appelle le Guichet. Comme on avoit soin, pendant les guerres du seizieme siecle, de fermer ses portes de bonne heure, ce qui incommodoit également les Habitans & les Etrangers, on inventa une certaine entrée secrette, qui subsiste encore, & dont la structure est singuliere. Cette

porte s'ouvre & se ferme d'elle-même par le moyen d'une machine qu'on fait jouer, & à l'aide de laquelle chacun peut entrer à toute heure de la nuit. On commence en arrivant, par dire son nom, d'où l'on vient, qui l'on est, où l'on va. On paie ensuite un petit droit, c'est-à-dire, environ deux ou trois sols par personne, & autant pour chaque bête, même pour un chien. On met cet argent dans une boîte qui descend par une poulie, & qui remonte aussitôt. Quand vous avez satisfait à ce petit tribut, un pont-levis se baisse, & une porte s'ouvre. Vous passez avec tout ce qui vous appartient; & dans l'instant le pont se releve, & l'entrée se referme. Un autre pont, une autre porte qui se trouvent devant vous, se baisse & s'ouvre de même; & vous entrez sans voir, sans entendre personne; car on n'est averti de votre arrivée, que par le bruit d'une sonnette qu'une Sentinelle met en mouvement. Il est permis d'entrer ainsi à toute heure; mais on ne laisse sortir personne sans la permission du Magistrat.

Le nom de cette Ville est sur-tout devenu fameux par la Profession de Foi

que les Protestans d'Allemagne présenterent à Charles-Quint, & qui depuis est appellée la Confession d'Augsbourg. Ce Prince publia aussi-tôt le Formulaire si connu sous le nom d'*Interim*. Charles montra toujours pour la Religion Catholique beaucoup de zele, qu'il justifia par son empressement pour la tenue d'un Concile; mais, sans croire que ce zele fût subordonné à son ambition, qui étoit la passion dominante de son ame, on peut assurer qu'il tacha de concilier l'un avec l'autre; & ce fut l'objet de ses fréquens *Interim*, ainsi appellés, parce qu'ils étoient donnés en attendant que le Concile général eût prononcé sur les points contestés. Le plus remarquable de ces Formulaires fut, sans contredit, celui qu'il publia à Augsbourg, & dont les deux articles principaux déplurent si fort aux Catholiques. Le premier permettoit l'usage de la Coupe, c'est-à-dire, la Communion sous les deux Especes. Le second rendoit aux Prêtres le droit de se marier. Ce simulacre de paix ne plut pas davantage aux Luthériens, qui trouverent qu'on ne leur accordoit pas assez. L'Empereur en fut d'autant plus affligé, que cet

Édit, loin de diminuer les disputes de Religion, ne servit au contraire qu'à les accroître & les multiplier.

Ce qu'on observera aisément sur cette fameuse Loi, c'est qu'elle renferme une belle leçon pour les Princes, de ne jamais se mêler d'affaires dogmatiques ou de celles qui y ont une étroite connexité. En prononçant sur des objets étrangers à leur puissance, ils affoiblissent celle qui leur appartient. Le mariage des Prêtres & l'usage de la Coupe ne sont que des points de discipline, sur lesquels il est permis de varier; mais cette discipline est tellement liée aux matieres les plus réservées au Sanctuaire, que le Prince qui veut y porter son autorité, ne doit le faire que de concert avec les Prêtres, s'il ne veut pas être accusé d'empiéter sur leurs droits. Tel fut le sort de Charles-Quint, qu'on accusa dans cette occasion d'avoir porté la main à l'Encensoir. C'est dans le Palais Episcopal d'Augsbourg, que les Protestans signerent leur fameuse Confession de Foi, & que ce Prince publia son *Interim*.

Les Habitans de cette Ville sont en

partie Catholiques & en partie Luthériens, dans un nombre à peu près égal. Les uns & les autres y ont d'assez-belles Eglises. Parmi celles des Catholiques, on distingue la Cathédrale qui fut bâtie à la fin du dixieme siecle, & où l'on voit une horloge ancienne & curieuse. Son Chapitre est composé de quarante Chanoines Nobles ou Docteurs. Après la Cathédrale, est l'Abbaye Impériale de Saint Ulric, occupée par des Bénédictins. On voit sous le Maître-Autel le tombeau de ce Saint Evêque; & la tour, qui a quatre cens marches, est la plus haute de la Ville. Le même Evêque fonda, au douzieme siecle, pour des Bénédictines changées aujourd'hui en Chanoinesses séculieres, l'Abbaye de Saint Etienne. L'Abbé de Saint Ulric est Chapelain de l'Empereur, & a séance dans les Dietes parmi les Prélats du Banc du Rhin. Les Catholiques font des processions, & portent publiquement le Saint-Sacrement aux Malades. Ils vivent en paix avec les Protestans, dont les deux principales églises étoient autrefois des Collégiales. Les Hôpitaux sont communs pour les deux Religions. Les Juifs demeurent à une lieue

de la Ville ; & quand ils y viennent, ils paient un florin par heure.

L'Evêché de Constance, autre Principauté Ecclésiastique du Cercle de Suabe, vous rappelle le fameux Concile, qui malgré le sauf-conduit de l'Empereur, condamna le malheureux Jean Hus à périr dans les flammes. Le Pape y invita toute la Chrétienté ; & cette Ville se trouva remplie d'une si grande affluence, qu'on y compta jusqu'à trente mille chevaux ; ce qui peut vous faire juger du nombre des hommes. Outre la foule des Prélats & des Docteurs, il y eut vingt-huit grands Vassaux de l'Empire. Les Electeurs de Mayence, de Saxe, du Palatinat, de Brandebourg, les Ducs de Baviere, d'Autriche & de Silésie y assisterent ; vingt-sept Ambassadeurs représenterent leurs Souverains ; chacun y disputa de de luxe & de magnificence ; cinquante Orfévres vinrent s'y établir avec leurs Ouvriers ; on y compta cinq cens joueurs d'instrumens, & un plus grand nombre de Courtisannes. Le Pape y célébra la messe le jour de Noël ; & l'Empereur l'entendit en habit de Diacre. On tint plusieurs Congrégations

où l'on prit des mesures pour engager Jean XXIII à abdiquer le Pontificat qu'il déshonoroit par ses vices personnels. Le Pape le promit solemnellement; mais s'étant déguisé en postillon, il partit secrettement, & se retira dans le Brisgaw.

Les Evêques voulurent procéder à l'élection d'un nouveau Chef; mais l'Empereur prétendit qu'on devoit commencer par réformer l'Eglise. Le Cardinal de Cambrai qui desiroit l'un & l'autre, s'écria: « comment réformer » un corps qui n'a point de tête »? Le célebre Gerson, Chancelier de l'Université de Paris, & en même tems Ambassadeur de Charles VI, fit un discours pour établir l'autorité du Concile sur celle du Pape. Il fut convenu que celui de Constance, légitimement assemblé au nom du Saint-Esprit, avoit reçu immédiatement de Jesus-Christ une puissance à laquelle toute personne, le Pape même, étoit obligée d'obéir. On procéda dès-lors contre le Pontife fugitif; on le somma d'abord de revenir au Concile, ou de déclarer par une Bulle qu'il renonçoit à la Thiare. On le cita en suite à comparoître en personne,

pour se justifier de l'accusation d'hérésie, de schisme, de simonie, & d'autres crimes énormes, dont on supprima une partie pour l'honneur du Pontificat! On nomma deux Cardinaux & cinq Prélats pour l'appeller par trois fois à la porte de l'église; & comme il ne comparut point, on lui envoya la communication de ce qui s'étoit passé au Concile. Il répondit qu'il n'avoit rien à opposer à ce qu'on lui reprochoit; qu'il reconnoissoit cette Assemblée comme sainte & infaillible; & après avoir livré le Sceau & l'Anneau du Pêcheur qu'on lui demandoit, il fit prier les Evêques d'avoir égard à sa subsistance, & de ménager son honneur. Ce Pape, qui avoit été arrêté à Fribourg, fut relégué à Manheim. L'Empereur le garda trois ans prisonnier avec une rigueur qui lui attira plus de compassion, que ses crimes n'avoient excité d'indignation ou de haine.

Les Peres de Constance ayant déposé le vrai Pape, voulurent encore avoir les renonciations de ceux qui prétendoient l'être. Grégoire XII envoya la sienne; mais le fier Espagnol Luna, qui se faisoit appeller Benoît XIII, ne voulut jamais se soumettre,

On le fit sommer par trois fois de se rendre à l'Assemblée; & sur le refus constant de cet Anti-Pape, on prononça la Sentence de sa déposition, qui fut approuvée de tout le Concile. Elle déclare que Pierre de Lune, dit Benoît XIII, est un parjure qui a scandalisé l'Eglise; qu'il est fauteur du schisme & de la division qui y regne; que comme tel, il est indigne de tout titre, & exclu pour toujours de tout droit à la Papauté, avec défense à tous les Chrétiens de le reconnoître. Benoît se retira au Château de Lune vers l'embouchure de l'Ebre, où il vécut encore plusieurs années, soutenant avec deux Cardinaux qui lui restoient, une cause plus que perdue. A sa mort, ils oserent lui donner un Successeur sous le nom de Clément VIII; mais celui-ci eut le bon esprit de se déposer lui-même.

L'opiniâtreté de Pierre de Lune n'empêcha pas le Concile de Constance de procéder à l'election d'un nouveau Pape. Trente Députés, joints aux Cardinaux, nommerent d'une commune voix Othon de Colonne, qui changea son beau nom contre celui de Martin. Jamais Pontife ne fut inauguré plus pom-

peusement. Il marcha vers l'Eglise monté sur un cheval blanc, dont l'Empereur & l'Electeur Palatin à pied tenoient les rênes. Une foule de Princes & un Concile entier fermoient la marche. Ainsi finit ce fameux schisme d'Occident, si funeste à la Religion & à l'Eglise.

L'Evêché de Constance, situé des deux côtés du lac auquel la Ville donne son nom, quoique considérablement diminué par la Réformation, & par des exemptions accordées à plusieurs Ordres Religieux, ne laisse pas néanmoins d'être encore le plus étendu de toute l'Allemagne; car il embrasse la plus grande partie de la Suabe, & une portion considérable de la Suisse. Le Rhin, après avoir pris sa source dans le pays des Grisons, & coulé du Midi au Nord, entre dans ce lac qui a seize lieues de longueur, le traverse sans changer son cours, & le divise dans un endroit où il est resserré par une grande presqu'isle.

C'est entre cette presqu'isle & la côte Méridionale du lac, qu'est bâtie la ville de Constance, dont on connoît peu l'origine. L'opinion la plus com-

mune est que l'Empereur Constance, pere de Constantin, la fit construire & lui donna son nom. Elle s'aggrandit sous l'autorité de ses Evêques qui en devinrent les Seigneurs, & qui passerent sous la Métropole de Mayence. Elle fut libre dans la suite & impériale; & se gouverna par ses propres Magistrats, pris en partie parmi les Nobles, & en partie parmi les Bourgeois. Les Habitans embrasserent le Luthéranisme, chasserent les Ecclésiastiques, abolirent la Messe; mais ayant refusé de se soumettre à l'*Interim*, Charles-Quint mit leur Ville au Ban de l'Empire. Ferdinand I l'assiégea, la prit, l'unit à son Domaine, rappella le Clergé, & y rétablit la Religion Catholique. Elle appartient encore à l'Autriche, & fait partie des Etats de cette Maison, que l'on appelle l'Autriche antérieure.

On donne à cette Cité plus de quatre mille pas de circuit dans son intérieur, & environ huit mille autour des fortifications & du fauxbourg, situé à l'autre rive du Rhin, dans la presqu'isle dont je viens de parler. Ce fauxbourg, qui est fortifié & appartient à l'Evêque, se joint à la Ville par un pont;

La principale Eglise, remarquable par la richesse de son Maître-Autel, est la Cathédrale. Vingt-quatre Chanoines, qui doivent être indifféremment Nobles ou Gradués, & nés dans la Province de Mayence, composent son Chapitre. Deux Collégiales, trois Paroisses, cinq Maisons Religieuses, & deux Abbayes dans le fauxbourg, forment le reste du Clergé. Je n'ai pas pu vérifier si effectivement, comme on le dit, il ne croît plus d'herbe dans l'endroit où se fit l'exécution de Jean Hus; la place où étoit le bûcher, est aujourd'hui renfermée dans les fortifications.

Le nombre des Abbayes Souveraines, dispersées dans le Cercle de Suabe, est incroyable. La plupart sont très-anciennes, & remontent au tems de Charlemagne. La plupart sont très-riches, & quelques-unes ont des Abbés qui ont rang de Princes : ne soyez donc point étonnée, si elles exigent que les Religieux fassent des preuves comme dans les Chapitres. L'Abbé de Kempten, de l'Ordre de Saint-Benoit, se qualifie Archi-Maréchal de l'Empire, & prétend, en cette qualité, être en droit de s'habiller

en Séculier les après-midi, tandis qu'on éleve chez lui six jeunes Gentilshommes vêtus en Religieux.

Les Principautés Séculieres de ce même Cercle forment les Domaines de la Maison d'Autriche, ceux de l'Electeur de Baviere, les Etats de Würtemberg, le Marquisat de Bade, & les possessions particulieres d'une foule de petits Souverains.

Depuis que la Reine de Hongrie a fait démolir les fortifications de Fribourg & de Brisack, le Brisgaw n'offre plus à cette Puissance de boulevard contre la France; mais il présente encore aux Voyageurs le théatre de deux grands événemens. L'un est le siege de Fribourg par Louis XV, & la prise de cette Ville, dont vous connoissez les détails. L'autre est cette journée également sanglante & glorieuse, où deux Généraux fameux, Turenne & le Duc d'Enguien, se sont signalés sous les murs de cette place.

Ici je vois le Général Merci, campé sur une hauteur, & couvert d'un côté par des montagnes, de l'autre par des bois qui n'en sont séparés que par une gorge que défend un ravin. Le front de son camp est fortifié par un retranche-

ment large & profond, soutenu par des redoutes, environné d'un abattis de sapins. L'élévation de la montagne est coupée par des murailles qu'il faut franchir avant que d'arriver au retranchement. Là, je vois Turenne & le Duc d'Enguien qui s'avancent, l'un vers la gorge, l'autre vers le front qu'ils doivent attaquer à la fois, pour diviser les forces de l'Ennemi. L'action commence par le Duc d'Enguien à travers un feu terrible; & nos Gens trouvent tant de résistance, que déjà ils cherchent à gagner la montagne, pour prendre la ligne par le côté. Le Prince, qui sait que la chose est impossible, met pied à terre; & ranimant le courage par son exemple, il retourne à l'assaut; tout le monde le suit; il se fait des prodiges de valeur; enfin les Impériaux sont contraints d'abandonner leurs postes, & de chercher une retraite dans les bois à la faveur de la nuit.

L'attaque de Turenne est aussi hardie, plus souvent répétée, & toujours sans succès, jusqu'à ce que la nuit sépare aussi les Combattans. Une pluie horrible, qui dure jusqu'au lendemain, n'empêche pas le Général Merci de

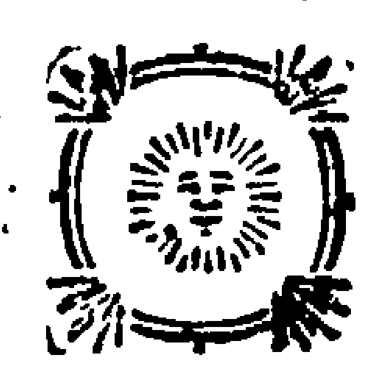
prendre, sur le sommet d'une montagne, un nouveau poste, dans lequel il place son Infanterie, & étend sa Cavalerie jusqu'aux murs de Fribourg. Le Duc d'Enguien, qui compte reprendre son attaque, est fort supris de voir qu'il s'en présente une nouvelle. Il se met en marche; Turenne fait l'avant-garde; on s'approche des retranchemens; le feu est incroyable de part & d'autre; & après des efforts inouis, où les François sont repoussés, le Prince forme le projet de couper les vivres aux Allemands, pour les amener ou à une bataille réglée, ou à une fuite désavantageuse. Merci alors pense à sa retraite; il en prend le chemin par le haut des montagnes; & quoique harcelé par l'Armée Françoise, il en est quitte pour la perte de son bagage, de son artillerie & de ses vivres.

Fribourg, sous les murs duquel se sont passés ces événemens, ne conserve aucun vestige de ses anciennes fortifications; j'ai vu seulement, sur une tour intérieure, les marques de quelques boulets qu'on y jetta pendant le dernier siege. Cette place, défendue autrefois par une citadelle & par deux forts situés

sur une montagne, a souvent été prise & rendue par les François, & ensuite rasée. On y arrive du côté de l'Alsace, par une plaine agréable & fertile, qui aboutit à la Forêt Noire. Sans être très grande, cette ville m'a paru assez peuplée; on y voit de jolies maisons & de beaux hôtels. Le clocher de la Collégiale est remarquable par sa structure & par sa hauteur. Les Jésuites enseignent dans l'Université fondée depuis plus de trois siecles. Des Professeurs séculiers y donnent les leçons de Droit & de Médecine.

Je suis, &c.

A Stuttgard, ce 27 Juillet 1757.



LETTRE

LETTRE CCCXI.

SUITE DE LA SUABE.

TOUTE l'Allemagne retentit de la magnificence du Duc de Würtemberg, & de cet accueil gracieux, qui, dans une Cour brillante, & agréable par la variété des fêtes & des ſpectacles, frappe & enchante les Etrangers. Ce Prince paſſe l'été à Louisbourg, qui chaque jour augmente, & s'embellit par les beautés que la préſence & le goût du Souverain répandent ſur tout ce qui l'environne. Les abords en ſont charmans par la quantité de plantations, de bois percés, & de routes qui ſe communiquent. Si je ne craignois qu'on ne me ſoupçonnât de tirer vanité des marques d'attention que j'y ai reçues, je m'étendrois davantage ſur la reconnoiſſance que je dois aux Perſonnes illuſtres qui m'ont honoré de leur bonté & de leur faveur. Je ne parlerai que de la Princeſſe, Belle-

Sœur du Duc, qui par sa beauté, son esprit, ses vertus, & les charmes de son caractere, anime & honore cette Cour, dont elle est l'exemple & l'ornement (1). Son air de grandeur & de bonté, son ame noble & généreuse, son cœur sensible & compatissant, son inclination bienfaisante, qui n'a jamais perdu l'occasion d'obliger ceux qui ont eu besoin de son secours, ses pensées, ses sentimens toujours fondés sur les principes de la raison, de la vertu, de la justice ; ses manieres civiles, humaines, officieuses, lui ont gagné tous les cœurs. J'ai particulierement à me louer des marques de son estime, de sa géné-

(1) .... Princesse de Prusse, Epouse aimable & chérie de Frédéric Eugene, Frere du Duc regnant de Würtemberg, qui commandoit avec la plus grande distinction à la derniere guerre, dans les armées du Roi de Prusse. Cette Princesse illustre, Mere de la Grande Duchesse de Russie & d'une famille charmante & nombreuse, tient aujourd'hui sa Cour à Montbelliard, où s'occupant à former elle-même le cœur & l'esprit des Princes & Princesses ses Enfans, elle inspire à ces ames encore tendres, des sentimens dignes de leur naissance, en même tems qu'elle grave dans leurs esprits l'empreinte honorable de ses vertus.

rosité, de sa bienveillance, dont je ne perdrai jamais le souvenir.

Le Duché de Würtemberg est l'Etat le plus étendu & le plus fertile du Cercle de Suabe. Il tire son nom d'un Château de cette province ; & l'origine de ses Princes se perd dans l'obscurité des tems. Quelques-uns les font descendre d'un Grand-Maître de la Maison de Charles-Magne, nommé Everard; mais le premier auquel on remonte par une succession bien connue, est Conrad de Buttelbach, qui, dès la fin du onzieme siecle, possédoit déjà ce pays que Maximilien I érigea en Duché à la fin du quinzieme. Entre ces deux époques, un Comte de Würtemberg avoit obtenu la dignité de Porte-Etendard de l'Empire, & la transmit à ses Descendans, qui ont en même tems celle de Grand-Veneur.

Cette Maison est divisée en deux branches, la Ducale, à laquelle appartient aussi le Comté de Montbelliard, & les Würtemberg-Oëls établis dans la Silésie. Elle fut une des premieres, en Allemagne, à embrasser le Luthéranisme qui subsiste encore dans tous ses Etats ; & quoique le Duc Regnant, ainsi

que les Princes ses freres, soit aujourd'hui Catholique, on n'en éleve pas moins ses Neveux, fils du Prince Frédéric-Eugene, dans la Religion Protestante, que professent aussi ceux de Silésie.

Le Duc de Würtemberg a garanti aux Etats, par des Déclarations solemnelles, qu'aucun changement ne seroit fait dans la constitution religieuse, & qu'en toutes les Eglises & Ecoles de sa dépendance, on n'enseigneroit que la doctrine Luthérienne. Il s'est de plus engagé à n'ériger aucun temple, aucune chapelle, aucun autel appropriés au rit Romain, excepté à la Cour; à ne tolérer aucune procession, aucun pélerinage, aucun cimetiere catholique; à ne jamais faire porter le Viatique publiquement aux Malades; à réduire le culte des Catholiques de Louisbourg à une dévotion purement privée, & à ne conférer aucun emploi qu'à des Sujets de la Confession d'Augsbourg. Les Réformés ne sont que tolérés, & n'exercent leur Religion à Stutgard, que dans une maison particuliere. Ce pays renferme aussi d'anciennes Colonies de Vaudois; & quoique la loi ne souffre point de Juifs, il y en a cependant quelques fa-

milles qui vivent sous la protection particuliere du Souverain au milieu de la Capitale.

Stuttgard est, en même tems, la résidence du Duc. Son Palais, quoiqu'ancien, est fort beau & accompagné de superbes jardins. Près du fossé, on voit une voliere remplie de toutes sortes d'oiseaux, & dans le fossé même, une multitude de poissons, de cygnes & d'autres animaux de riviere. La partie qui regarde le jardin, & qui est à sec, renferme un grand nombre de chevreuils, avec leurs couverts & leurs gîtes pour la nuit. Près delà, est une cour sablée pour les combats à cheval & la course de la bague. De tous côtés, vous appercevez des statues, des antiquités, des labyrinthes, un Calvaire, des fontaines avec leurs tuyaux de bronze, des grenouilles, des lézards, des serpens qui jettent de l'eau par la gueule & par la queue; des paysans & des paysannes de fonte, qui forment des danses rustiques; une chasse de divers animaux d'airain, & une tour d'où l'on puise de l'eau par une roue, qui la reverse dans un canal de plomb.

Le Prince, qui aime les talens agréa-

bles, & les paie avec magnificence; avoit alors à sa Cour deux Hommes célebres, que leur qualité de François me mit à portée de connoître en arrivant. L'un est M. Noverre, ce savant & ingénieux Chorégraphe, qui a écri avec tant d'intelligence sur les principes de sont Art, & s'est acquis par ses Ballets une réputation brillante, qu'il soutient toujours avec le même écla L'autre est M. le Kain, dont l'ame tragique, faite pour tout sentir, tout exprimer, porte la déclamation au plus hau degré d'énergie & de chaleur, & rend nos Chefs-d'œuvres dramatiques sur la Scene, tels qu'ils ont été conçus par le génie. Le Prince s'entretenoit souven avec eux de nos spectacles, qu'il connoît & dont il parle comme un François qui les auroit suivis toute sa vie. « Ce » sont, disoit-il, les seuls objets que le » Gouvernement abandonne à la cri- » tique & aux raisonnemens des Pari- » siens. Ce sont aussi les seuls qui peu- » vent les frapper ; ils les ont toujours » sous les yeux ; ils s'en croient les » souverains arbitres ; ils y décident ; » ils y commandent ; leurs jugemens » sont des arrêts ; toutes les autres ma-

» tieres sont hors de leur portée.

» Les François ont trois différens
» Spectacles pour amuser leur oisiveté,
» & qu'on voit d'un bout de l'année à
» l'autre à Paris; mais les Salles ne sont
» que de petits jeux de paulme assez mal
» ornés; on n'y arrive que par des rues
» étroites & mal propres; on est empuan-
» ti lorsqu'on y entre; on risque mille
» fois d'être écrasé lorsqu'on en sort;
» on n'y voit que de côté; on a beau-
» coup de peine à y démêler les Acteurs,
» & à les entendre; de bout ou assis,
» on y est toujours mal à son aise.
» Malgré tous ces inconvéniens, &
» beaucoup d'autres qu'il seroit trop
» long de détailler, votre Théatre est
» encore le premier de l'Europe. Je
» ne le croyois pas avant que d'arri-
» ver à Paris en 1751; j'ai été long-
» tems à combattre; mais enfin je ne
» cherche que la vérité; je l'ai trou-
» vée; je m'y rends, & je la dis.

» Les Italiens & les Espagnols avoient
» déjà de bonnes Pieces & des Acteurs
» célebres, que l'on ne connoissoit enco-
» re chez vous, que de misérables Far-
» ces dont les honnêtes gens n'osoient
» rire. Ils commencerent par mépriser

» le genre ; & le préjugé s'établit contre
» les Comédiens. Le genre est totalement
» changé ; mais le préjugé subsiste ; car
» c'est le dernier mal dont le François se
» guérit. Malgré cet obstacle, votre
» Théatre sortit peu à peu de la barbarie
» où l'ignorance l'avoit plongé : le Car-
» dinal de Richelieu, qui sembloit destiné
» à jetter dans la Nation tous les diffé-
» rens germes qui pouvoient un jour,
» en se développant, la conduire à la
» grandeur, anima votre Scene, & bâtit
» la premiere Salle un peu réguliere qu'il
» y ait eu dans le Royaume. Mais il
» tomba dans l'inconvénient où préci-
» pite toujours une prédilection funeste
» pour quelques petits Auteurs privi-
» légiés, dont on prend la jalousie pour
» du goût, le manege pour de l'esprit,
» & la mémoire pour du génie.

» Avec un pareil obstacle, on peut
» juger des contradictions qui empoi-
» sonnerent les succès de Corneille.
» Aussi le Théatre eut-il bien de la peine
» à sortir de l'état d'enfance, où ce grand
» Poëte l'avoit trouvé. La terre étoit,
» à la vérité, défrichée ; mais on y avoit
» semé de mauvais grain ; & il est
» alors plus difficile de lui en faire pro-

» dure de bon, que lorsqu'elle est en-
» core vierge. Les premiers rayons de
» gloire de la Scene Françoise sont donc
» l'ouvrage de Pierre Corneille. Sa vie
» lui suffit pour voir le commencement
» & le progrès de la réputation qu'il
» avoit acquise dans toute l'Europe.
» Le CID, tant persécuté, fut traduit
» en toutes les Langues vivantes;
» à l'exception de l'Esclavone & de
» la Turque; mais la vie de Corneille
» fut longue; & par bonheur pour
» votre Théatre, ce beau Génie se
» roidit en Philosophe contre les obsta-
» cles: peut-être même n'en auroit-il
» pas triomphé, s'il n'avoit survécu à
» la puissance redoutable qui les avoit
» suscités.

» Le génie & le goût avoient fait
» voir à ce Poëte, que des Pieces
» froides & sans action, des déclama-
» tions tristes & sans force, un amour
» monotone & sans grandeur, des
» Poëmes enfin sans vraisemblance,
» sans style, sans intérêt, sans unité,
» n'étoient point des Tragédies. Ces
» mêmes Guides montrerent à Moliere,
» que des farces grossieres, des repré-
» sentations libres, des Romans ridi-

» cules ou tristes, mis en mauvais dia-
» logues, n'étoient point des Comé-
» dies. Corneille avoit eu à combattre
» un premier Ministre ; Moliere eut
» pour lui un très-grand Roi. Maître
» d'une Troupe protégée de la Cour,
» & soutenu par le Monarque lui-
» même, il s'établit dans la Capitale;
» ses pieces parurent, instruisirent &
» charmerent.

» Le goût du Théatre une fois répandu
» en France, il ne faut plus s'étonner
» de ses progrès. Bientôt Racine s'ou-
» vrit, dans la Tragédie, une nouvelle
» carriere, & balança la réputation de
» Corneille. Renard suivit de près Mo-
» liere ; & Destouches a donné, même
» après eux, d'excellentes Comédies. Les
» Grecs n'ont rien fait de plus tragique,
» que l'Atrée de Crébillon ; & Rhada-
» miste est un Ouvrage de grand carac-
» tere, dans un genre tout entier à cet Au-
» teur. Voltaire ne suit ni Corneille, ni
» Racine, ni Crébillon : il marche dans
» des routes nouvelles; & jamais hom-
» me n'a eu plus de goût. Il connoît
» l'esprit des François & le cœur des
» Françoises, & réunit dans ses Tra-
» gédies tout ce qui peut éblouir les

» uns, séduire les autres, & lui mé-
» nager une élévation, une force ca-
» pables d'en imposer aux esprits & aux
» cœurs des autres Nations.

» J'ajoute que tous ces Ouvrages
» sont admirablement bien représentés.
» J'ai vu à Paris un Petit-Maître, le
» meilleur qui ait jamais paru sur aucun
» Théatre; une Mérope, une Cléopatre
» qui n'ont point eu d'égales pour les
» rôles de grand sentiment; une Amou-
» reuse noble & naïve, qui rend toutes
» les graces aimables de la plus simple
» & de la plus belle nature; deux Valets
» excellens, & que la Scene Françoise
» auroit de la peine à remplacer; un
» Acteur d'un goût & d'une intelligence
» infinie, que l'on admire sur-tout
» dans les premiers rôles de *Gustave*,
» du *Philosophe Marié* & du *Misantrope*;
» une Soubrette qui réunit aux charmes
» de la figure, toutes les finesses & les
» graces de l'art.

» Il faut donc laisser à votre Théa-
» tre la supériorité qu'on ne pour-
» roit lui refuser, si le lieu de la repré-
» sentation répondoit à la perfection
» des pieces & des Acteurs. Vous y
» voyez des Spectateurs, les uns debout,

» les autres assis sur des gradins, qui
» cachent une partie de la décoration.
» Les hommes, dans ce que vous
» appellez le Parterre, s'entassent les
» uns sur les autres, se heurtent, se
» poussent; & dans la scene la plus in-
» téressante, vous entendez les cris
» d'une multitude d'honnêtes gens qu'on
» étouffe, & auxquels une foule d'au-
» tres gens poudrés à blanc, qui est sur
» le Théatre, répond par des éclats de
» rire. Des lustres fort sales, & quel-
» ques mauvaises chandelles sont tout
» ce qui éclaire le lieu de la représen-
» tation. On les descend dans les entre-
» actes; & tandis que cinq ou six mau-
» vais Violons estropient quelque bel
» air de Rameau, des Valets mal-
» propres viennent hardiment moucher
» les chandelles au nez de mille jolis
» hommes qui distillent l'ambre, & de
» deux cens femmes les plus délicates &
» les plus enluminées de l'Europe. Un
» Etranger saisit d'abord tous ces dé-
» fauts, se prévient & devient injuste.
» L'habitude les dérobe aux François,
» & les empêche d'y apporter les re-
» medes convenables ».

Le Prince étoit d'autant plus fondé à

blâmer nos Salles de spectacle, que celle de son Château de Stuttgard est une piece de deux cens pieds de long, sur soixante-dix de large, & cinquante de hauteur. Quoique le plafond forme un grand & superbe dôme, il ne porte cependant sur aucune colonne.

L'enceinte de cette Ville n'est pas fort étendue ; mais elle a des Faux-bourgs vastes & bien bâtis. On remarque sur-tout l'Hôtel de la Chancellerie à côté du Palais, celui des Etats & une Manufacture en soie ; où l'on fabrique toutes sortes d'étoffes.

On fait, dans d'autres endroits de ce Duché, divers ouvrages qui peuvent le rendre un jour très-commerçant. La poterie d'Heidenheim, la porcelaine de Calw, les glaces de Spiegelberg, le papier doré, les toiles damassées, les draps de Louisbourg, les toiles peintes de Canstadt sont les objets de négoce dont s'occupent les Habitans. Les marchandises qui sortent de toutes ces fabriques, réunies aux productions naturelles de ce pays riche & abondant, lui procurent une exportation considérable pour d'autres effets qu'il peut tirer de l'Etranger. On fait sur-tout beau-

coup de vin dans la partie du Duché située sur les bords du Nekre ; & je ne connois point d'endroit où les vignes soient mieux cultivées. Elles sont presque toutes placées sur des côteaux, dans l'exposition la plus avantageuse. Chaque canton est divisé par des rigoles pour l'écoulement des eaux, & soutenu par étages avec des murs très-solides.

La population du Duché de Virtemberg est très-connue, depuis que les Surintendans Ecclésiastiques sont chargés de l'examiner tous les ans, & d'en faire le rapport à l'Assemblée Syndicale. Elle montoit l'année derniere à près de cinq cens mille ames, qui habitent soixante-huit Villes & plus de douze cens tant Bourgs que Villages. Les Curés sont à la nomination du Consistoire, qui propose aussi trois Sujets pour les Doyennés, les Abbayes, les Diaconnés & les Chaires de Professeurs. Le Conseil intime choisit celui qui a les meilleures notes. Les Cures les plus modiques rapportent au moins quatre cens florins. L'instruction de la jeunesse destinée aux études, & nommément à l'état Ecclésiastique, est favorisée par des insti-

tutions qu'on chercheroit en vain dans d'autres pays Proteſtans. On compte, outre l'Univerſité de Tubinge, les Colleges & les Séminaires, plus de cinquante Ecoles Latines, qui ſont viſitées tous les ans par les Magiſtrats, le Clergé & quelques Profeſſeurs. Ces Commiſſaires choiſiſſent les Ecoliers les plus propres à l'étude de la Théologie ; & après les avoir ſoumis à différens examens, on en prend vingt des plus habiles, que l'on tranſplante, comme Bourſiers du Prince, dans les Ecoles Provinciales. Ils y ſont logés, nourris, vêtus & inſtruits gratuitement, à condition de payer cinquante florins pour chaque année de jouiſſance, s'il leur arrive, par quelques fautes graves, telles que la déſertion du Séminaire ou l'abjuration du Luthéraniſme, de ſe rendre indignes de cette place. On leur fait promettre de plus, de ſe conſacrer à la Théologie ; de ne chercher ni accepter de l'emploi chez l'Etranger, ſans la permiſſion expreſſe du Prince, & de ſe prêter ſans réſerve à toutes les fonctions de l'Egliſe ou des Ecoles, auxquelles il lui plaira de les appeller. Leur tems révolu, ils ſont admis à l'examen du

Consistoire, qui s'assure de leur capacité, & leur donne le pouvoir de vaquer aux exercices du Saint Ministere. Ces institutions procurent à ce Duché plus d'Ecclésiastiques instruits & même savans, qu'on n'en trouve dans aucun autre Etat de même étendue.

Un Duc de Würtemberg, comme Grand-Veneur de l'Empire, a fondé au commencement de ce siecle, le grand Ordre de Chasse, dont le Duc Regnant est toujours le Grand-Maître. La marque distinctive de cet Ordre est une Croix d'or octogone, émaillée en couleur de rubis, dont les pointes ont chacune une aigle d'or; les rentrans, un cor de chasse; & le milieu, un écusson chargé d'une part, d'un W d'or, surmonté d'un chapeau Ducal, & de l'autre, de trois cors entrelacés. Cette Croix se porte en écharpe de droite à gauche par un cordon ponceau; & la plaque, bordée en argent sur la gauche de l'habit, représente la marque de l'Ordre, entourée d'un anneau verd avec cette devise latine : *Amicitiæ Virtutisque fœdus.* La fête de l'Assemblée générale des Chevaliers se célebre tous les ans le jour de la Saint Hubert; & il se fait alors une

grande chasse dans l'endroit où réside le Grand-Maître. Tous les Princes de la Maison de Würtemberg sont décorés de cet Ordre.

Le Duc a ses Officiers héréditaires, savoir : le Maréchal, l'Echanson, le Chambellan, le Grand-Maître, auxquels on accorde des Fiefs au lieu d'appointemens. On estime les revenus de ce Prince à près de six millions de notre monnoie. Son Etat Militaire est composé d'une garde à cheval, d'un Régiment de Cuirassiers, d'un de Dragons, d'un de Hussards, d'une compagnie de Grenadiers à cheval, d'une garde à pied de deux bataillons, de sept Régimens d'Infanterie, d'un Corps d'Artillerie, & de son Contingent au Régiment de Dragons du Cercle de Suabe.

Quoique le Duché de Würtemberg puisse se glorifier d'avoir donné naissance au Restaurateur, au Fondateur de la vraie Astronomie, le fameux Kepler, ce n'est cependant pas le pays où cette science a été le plus cultivée. Jean Kepler, né a Wiel en 1571, d'une famille illustre, s'étant d'abord attaché à la Théo-

logie, fit quelques discours au Peuple, qui annonçoient les plus grands talens pour le ministere; mais sa passion pour l'Astronomie le dégoûta de toute autre occupation. Tycho-Brahé l'appella auprès de lui en Boheme; & depuis, ces deux grands Hommes ne se quitterent plus. Le Disciple survécut trente ans à son Maître, & mourut à Ratisbonne âgé de cinquante-neuf ans. Ce Mathématicien fut le Précurseur de Descartes en Optique, celui de Newton en Physique, & un Législateur en Astronomie. Il a eu la premiere idée des tourbillons célestes, & devina, par la seule force de son génie, les loix Mathématiques des astres. C'est à lui qu'on doit la découverte de cette regle admirable, connue sous le nom de Regle de Kepler, selon laquelle les Planetes se meuvent dans l'immensité de l'espace. Il devina la rotation du soleil sur lui-même, plus de quinze ans avant que les yeux de Galilée la reconnussent à l'aide du télescope. C'est encore à lui qu'on est redevable de la vraie cause de la pesanteur des corps, & de la connoissance de cette loi de la nature dont elle dépend, que les corps mus en rond, s'efforcent

de s'éloigner du centre par la tangente. Képler étoit tellement enchanté de ses découvertes, qu'on lui a souvent entendu dire, qu'il en préféroit la gloire à l'Electorat de Saxe.

Les deux Marquisats de Bade confinent au Duché de Würtemberg. On fait descendre ses Souverains de l'ancienne Maison d'Alsace par un Duc de Zeringhen, qui vivoit dans le onzieme siecle. Un de ses Descendans, Christophe I, mort en 1527, laissa deux fils, Bernard & Ernest, qui partagerent ses Domaines, & formerent les deux branches de la Maison de Bade, savoir, de Bade-Baden, qui est l'aînée, & professe la Religion Catholique, & de Bade-Dourlach, qui est Protestante (1). Elles ont chacune un suffrage dans le College des Princes, aux Dietes de l'Empire, jouissent d'une autorité absolue, &, contre l'usage ordinaire de l'Allemagne, mettent des impôts sur leurs Sujets sans le consentement des Etats. Au surplus, ce pays m'a paru beau & fertile; mais il a beaucoup souffert durant les der-

(1) Depuis 1771 elles sont réunies en une seule par l'extinction de la branche aînée.

nieres guerres, par les marches de Troupes Allemandes & Françoises qui ont désolé toutes ces contrées.

La ville de Bade, Capitale du premier des deux Marquisats, tire son nom de ses eaux Thermales, dont la célébrité remonte aux tems les plus reculés: Bade, en Allemand, signifie bain. Elle étoit assez jolie lorsque les François la ruinerent en 1689, avec le Château situé sur le haut de la coline. C'est aujourd'hui à Radstadt, dans le beau Palais que le Prince Louis-Guillaume a fait bâtir, que réside le Margrave. Ce lieu est principalement connu par le traité de 1714, où les deux Généraux qui s'étoient le plus distingués pendant la guerre, Eugene & Villars, eurent encore l'honneur de mettre la derniere main au rétablissement de la paix. Le Maréchal, en abordant le Prince, lui dit ces paroles remarquables, dignes de la noblesse & de la franchise de leur caractere : « Monsieur, » nous ne sommes point ennemis ; vos » ennemis sont à Vienne, & les miens » sont à Versailles ».

Cette paix, qui fut si glorieuse à la France, auroit pu l'être davantage, si

nous avions eu moins d'envie de la conclure. L'Allemagne se trouvoit ouverte; les Cercles les plus exposés ne vouloient plus entendre parler de guerre; L'Empereur étoit hors d'état de résister long-tems avec ses seules forces ; tout concouroit à nous mettre en situation de nous dédommager, du côté du Rhin, de ce que nous avions cédé du côté de la Flandres & des Alpes. Mais c'eût été prolonger la guerre ; & Louis XIV, se voyant dans un âge avancé, vouloit donner la paix à ses Peuples, & la laisser bien affermie à son Petit-Fils quand il monteroit sur le Trône.

C'est ainsi que la tranquillité publique fut rétablie après des évenemens bien divers, où la Fortune se joua des desseins & des espérances des Hommes. L'Empereur, qui commença la guerre, & le Roi qui la soutint, se virent tour à tour à deux doigts de leur perte, l'un en danger d'être assiégé dans Vienne, l'autre, peu en sûreté à Versailles. Le premier risqua tout, plutôt que de faire un pas vers la paix; le second la demanda plus d'une fois, & ne put l'obtenir. La bataille d'Hocstedt affermit la Couronne sur la tête de

Léopold ; l'affaire de Denain rendit à Louis tout son éclat & toute sa gloire. La Maison d'Autriche ne perdit pas la succession entiere de Charles II ; mais la Maison de France en conserva la meilleure partie. Cette paix, cimentée par le sang de plus d'un million d'hommes, se fit ardemment desirer, & avoit coûté bien cher à l'Europe.

A peu de distance de Bade, & assez près du Rhin, est le village de Stollhofen, où le Prince Louis de Bade avoit établi ces fameuses lignes, qu'on regardoit comme le boulevard de l'Empire. Tout en effet les rendoit respectables, retranchemens, digues, chaussées, redoutes, fortins construits de distance en distance, & dans lesquels on avoit placé une nombreuse artillerie, le tout défendu par une Armée de quarante-deux bataillons & soixante-douze escadrons ; voilà ce que le Maréchal de Villars entreprit & vint à bout de forcer ; ou plutôt, sans combattre, sans perdre un seul homme, il se rendit maître de ces retranchemens formidables. Il y trouva cent soixante-dix pieces de canons, une grande quantité de poudre & de boulets, quarante

mille sacs de farine, autant d'avoine, une prodigieuse provision de fourage, des habits, des chemises, des souliers, pour habiller plusieurs Régimens, un pont de bateaux, & un nombre infini de pontons de cuivre.

Dourlach, qui donne son nom à la Branche cadette des Margraves de Bade, étoit petite, mais jolie, & habitée par beaucoup de Noblesse, lorsqu'elle fut brûlée par les François. Le Prince, après l'avoir rétablie, fit construire dans le voisinage une autre Ville nommée Carlsrouth, avec un Château pour sa demeure ordinaire. Elle forme un demi-cercle; & toutes les rues vont aboutir au palais qui leur sert de centre. Entre le Château & la Ville, il y a de magnifiques jardins, percés d'autant d'allées qu'il y a de rues qui leur répondent, & sur lesquelles on a la vue depuis les fenêtres du palais. La forêt qui se trouve derriere est coupée par d'autres allées, longues d'une lieue, qui aboutissent toutes à la cour du Château, & forment une des plus belles promenades de l'Europe. On m'avoit déja prévenu du goût & des connoissances du Prince & de la Princesse,

à laquelle j'eus l'honneur d'être présenté. Il me seroit difficile de rendre avec les mêmes graces, tout ce qui me fut dit d'obligeant & de gracieux. Le Margrave me fit voir lui-même sa Bibliotheque, où il passe ses momens de loisir, & dans laquelle sont rassemblés les meilleurs livres en tout genre, qu'il a rapportés de ses voyages en France, en Italie & en Angleterre. L'appartement de la Princesse étoit paré des tableaux des plus grands Maîtres & même des siens.

Ulm, sur le Danube, & Nortlingue sur l'Eger, me mettent aux portes de la Baviere, où je compte arriver au plutard dans quatre jours. La premiere est une ville impériale, munie de fortifications, & dont le plus grand nombre des Habitans professe la Religion Luthérienne. Les Catholiques sont exclus des charges municipales, possédées par quarante-un Magistrats, moitié Nobles, moitié Plébéiens. On s'y occupe des arts & de diverses sortes de Manufactures; & le Danube qui commence à y être navigable, y favorise le commerce. On y passe ce fleuve sur un pont de pierre;

& de l'autre côté, il y a plusieurs maisons de plaisance & de grands jardins qui forment un fauxbourg. L'Hôtel-de-Ville est un beau bâtiment qui donne sur la place principale. On montre dans l'Eglise soixante-trois chaudieres de cuivre, qui doivent être toujours pleines d'eau, pour éteindre le feu en cas d'incendie. Au haut de la tour, des hommes veillent sans cesse, pour avertir les Habitans de ce qui se passe à la campagne.

On ne connoît en France la ville de Nortlingue, que par les succès victorieux des deux plus grands Généraux de l'autre siecle. Le Duc d'Enguien, secondé de M. de Turenne, y défit les Impériaux commandés par le Feld-Maréchal Mercy, qui s'étoit campé sur deux montagnes contiguës, couvertes d'un côté par des bois, & défendues de l'autre par des marais impraticables. Turenne étonné de cette situation, n'étoit pas de l'avis d'un combat; mais celui du Duc d'Enguien prévalut. Il y avoit entre les deux Armées un hameau, auquel se porta le fort de l'attaque. Enguien & Mercy y crurent leur présence nécessaire: le premier eut ses habits

percés de coups, deux chevaux blessés sous lui, & une contusion à la cuisse; Mercy moins heureux y reçut la mort. Son Armée ne se battit pas avec moins d'ardeur sous le commandement du fameux Jean de Vert, qui, à la faveur de la nuit, fit sa retraite, laissant plus de quatre mille hommes parmi les Morts, avec un si grand nombre de Prisonniers, qu'on fut obligé de les renvoyer chez eux, faute de pouvoir les garder. Nortlingue ne tarda pas à se rendre, comme un hommage dû à la valeur Françoise, & à l'intelligence des Chefs.

Je suis, &c.

A Ratisbonne, ce 30 Juillet 1757.



LETTRE CCCXII.

LA BAVIERE.

J'AVOIS pris à Ulm le parti de m'embarquer dans cette Ville, pour suivre jusqu'à Passau le cours du Danube, & traverser ainsi la Baviere presque aussi vite que par la poste, moyennant cinq ou six florins, qui ne valent guere que douze ou quinze francs de notre monnoie. Donavert, Neubourg, Ingolstadt, Ratisbonne, Straubing n'ont fait, pour ainsi dire, que paroître & disparoitre à mes yeux. Mon attention se portoit principalement sur la variété du pays parsemé de bois, dont la quantité, jointe à des forêts immenses, forme une chaîne presque sans interruption jusqu'à Vienne. On est étonné de trouver, sur les montagnes les plus escarpées & hérissées de rochers, des arbres qui se perdent dans les nues. Ces rochers sont si élevés, que vous les prendriez de loin pour des tours ruinées. Le Danube se retrécit souvent : la violence de son courant, les roches qui le bar-

rent, rendent en certains endroits, la navigation très-dangereuse. Avant que d'arriver à Ratisbonne, près de l'Abbaye de Wetelbourg, le passage est si étroit, qu'il a tout au plus dix toises de largeur. Il en a moins encore, lorsque les eaux sont basses, en approchant de Passau, où un grand bateau ne passeroit pas à côté d'un autre, sans courir risque de se perdre tous deux. Mais les Matelots, qui s'informent de loin si personne ne remonte la riviere, prennent des précautions pour éviter le danger.

La rapidité avec laquelle je n'ai fait, pour ainsi dire, que traverser la plupart des villes de Baviere, situées sur le Danube, ne me permettra pas de longs détails. Donavert, autrefois libre & impériale, fut mise au Ban de l'Empire, pour avoir troublé, par des voies de fait, de nouvelles processions établies par des Moines : ses Habitans étoient Protestans alors ; ils sont aujourd'hui Catholiques. Le Duc de Baviere, chargé de l'exécution du Ban, se rendit maître de cette Ville, considérable par sa situation, ses fortifications & ses foires, & se maintint depuis dans sa possession.

Neubourg, petite place, mais forte

& bien bâtie, est la Capitale d'un Duché de ce nom, appartenant à l'Electeur Palatin. On y voit encore le Palais des anciens Ducs, dont la succession, faute d'Héritiers mâles, passa à la branche Palatine & Electorale de Sultzbach. Le lieu dont cette branche tire son nom, est un beau Château, situé sur une montagne qui fait partie de ce même Duché. On y trouve aussi la petite ville d'Hocstedt, devenue si célebre depuis la fameuse victoire que Marlboroug & le Prince Eugene remporterent contre les Armées réunies de France & de Baviere, dans ces mêmes plaines, où l'année précédente Villars avoit si glorieusement triomphé des Impériaux. Mais l'Electeur de Baviere, qui ne s'accordoit pas avec le caractere du Maréchal, fut assez malheureux pour demander un autre Général; & on lui envoya le Duc de Tallard.

Les François & les Bavarois étoient au nombre de soixante mille hommes; l'Armée Ennemie n'en contenoit guere que cinquante-deux mille. Sans suivre la disposition de cette bataille si malheureuse & si connue, vous savez en gros que Tallard fut pris par les Ennemis;

que plus de huit mille François resterent sur la place, outre un nombre infini de Blessés & de Prisonniers : que vingt-six bataillons & quatre Régimens de Dragons effrayés de leur position, se rendirent sans avoir combattu. Cent pieces de canons, vingt-quatre mortiers, trois mille tentes, trois cens drapeaux & dix-sept paires de timbales demeurerent aux Vainqueurs, qui, suivant leurs relations, ne perdirent pas cinq mille hommes.

Il y a peu d'exemples, dans l'Histoire moderne, d'une pareille défaite. L'Empereur ne put retenir les transports de sa joie à la nouvelle d'un événement qui le délivroit des plus grandes inquiétudes. Non content de revêtir le Duc de Marlboroug de la dignité de Prince de l'Empire, il fit dit-on, ériger une Colonne, dont il voulut que l'inscription latine annonçât à la Postérité le succès inespéré de ses armes. La fin en étoit outrageante pour Louis XIV, à qui on reprochoit jusqu'au nom de Grand, que les Ecrivains de toutes les Nations lui donnoient depuis la paix de Nimegue.

Les rues d'Ingolstadt sont larges & bordées de belles maisons. Cette Ville,

forte & défendue par un bon Château, se glorifioit de n'avoir jamais été prise, lorsqu'en 1742, les Autrichiens en firent le siege, obligerent la Garnison de capituler, & enleverent toute l'artillerie. On vante son Université, qui comptoit anciennement, parmi ses Professeurs, des hommes d'un rare mérite. On nomme, entr'autres, les Jésuites Gretser & Belarmin, dont les Ouvrages de Théologie & de controverse, forment vingt-trois volumes in-folio. On a vu à la fois, dans les classes de l'Université d'Ingolstadt, dont la plupart des Chaires sont entre les mains des Jésuites, jusqu'à sept jeunes Princes, trente-six Comtes, quarante-cinq Barons, & soixante-dix Gentilshommes. On me parla aussi de l'Arcenal de cette Ville comme un des plus beaux de toute l'Allemagne.

Dès le seizieme siecle, Ratisbonne étoit la Capitale de la Baviere & la résidence de ses Ducs. On y voit encore d'anciens restes appellés la Cour des Rois & la Tour des Empereurs. Sa situation, presque au centre de l'Empire, l'a fait choisir pour la Diete générale qui s'y tient sans interruption. Les

Evêques de Bamberg, de Salsbourg, de Passau, de Frisingue, d'Augsbourg, d'Aichflett y ont leurs Palais, & plusieurs Princes, des Hôtels pour leurs Envoyés. Le Danube, qui en favorise le commerce & y procure toutes les aisances de la vie, y forme différentes Isles, dont la promenade est agréable. Ses rues sont ornées de belles maisons, ses places, de fontaines publiques, ses Eglises, de riches reliquaires & de superbes vêtemens, son Hôtel-de-Ville, d'excellentes peintures, ses dehors, de trois beaux jardins, & le Danube, d'un pont de pierre, le plus grand, le plus solide, le mieux bâti qu'il y ait sur cette riviere. Saint Boniface, ce zélé Fondateur de Temples & de Monasteres, établit à Ratisbonne un des quatre Evêchés qu'il institua en Baviere; & Frédéric I la mit au rang des Villes Impériales. La plupart de ses Habitans embrasserent la Confession d'Augsbourg; & les trois quarts d'entre eux sont encore Protestans. Ils jouissent seuls du droit de Bourgeoisie, & occupent toutes les charges de Magistrature. Les Catholiques ont vingt-deux Eglises ou Couvens, parmi lesquels on distingue la Chartreuse & deux maisons de Cha-

noinesses, dont les Abbesses, nommées Princesses de l'Empire, ont séance à la Diete. Ce sont les seules qui fassent des vœux ; toutes les autres peuvent quitter leurs Prébendes & se marier. L'Evêque n'a aucune autorité dans la Ville pour le temporel ; son revenu même est peu considérable.

De Ratisbonne à Passau, on ne rencontre de Villes un peu passables, que Straubing, Capitale d'une Régence qui contient, dans son district, vingt-quatre Bailliages situés des deux côtés du Danube. Elle m'a paru assez grande ; & on la dit fort commerçante. Ses rues sont larges ; & l'on y voit de belles Eglises avec plusieurs Maisons Religieuses. Les Autrichiens la canonnerent en 1742, la prirent par capitulation, & en raserent tous les forts.

Passau, connue du tems des Romains, sous le nom de *Batavæ Castra*, parce qu'ils y avoient une garnison de Bataves, est le Siege d'un Evêque qui tient un rang distingué parmi les Princes Ecclésiastiques de l'Empire. Ce Prélat y fait sa résidence dans un Château situé sur une hauteur. La Cathédrale, placée dans le voisinage, & qui périt en 1662

par un incendie, fut magnifiquemen
reconstruite, & est aujourd'hui un
des plus belles Eglises de l'Allemagn
Cette Ville est sur-tout remarquabl
par le fameux Traité qui devoit pacifie
les troubles de Religion, & don
les Allemands ont fait la matiere d'u
proverbe : quand, dans une querelle
un parti a été mal-traité, & qu'on dé-
fend les hostilités sans ordonner d
réparations, on dit : « c'est la tran-
» saction de Passau ; chacun garde c
» qu'il a ».

J'ai quitté le Danube pour suivre les
bords de la Saltz jusqu'à la Ville qu'elle
arrose, & à laquelle cette riviere donne
son nom. Saltzbourg est le siege d'un
Archevêque qui, depuis la sécularisa-
tion de la Métropole de Magdebourg,
se dit Primat de Germanie ; mais un
droit encore plus important, c'est de
nommer de plein droit à plusieurs Evê-
chés, & d'en donner l'investiture sans
recourir aux Bulles du Pape. Je crois
vous avoir dit que ce Prélat occupe al-
ternativement avec l'Archi-Duc d'Au-
triche, la premiere place dans le College
des Princes aux Dietes de l'Empire ;
mais ce qui vaut encore mieux, c'est
la jouissance d'un grand Domaine, &

conséquemment d'un revenu très-considérable, que quelques-uns font monter jusqu'à quatre millions. Il prend le titre de Prince, par la Grace de Dieu, du Saint Empire Romain, Archevêque de Saltzbourg, Légat né du Saint Siege, Primat d'Allemagne. Il porte l'habit de Cardinal ; & l'appel de ses jugemens va directement à la Cour de Rome, qui lui renouvelle tous les cinq ans la permission de nommer aux Canonicats dans les mois réservés au Souverain Pontife. L'Empereur lui accorde le titre de Votre Dilection, tandis qu'il ne donne que du Révérendissime aux autres Princes Ecclésiastiques ; & quand l'occasion s'en présente, ce Monarque l'admet à sa table, même en présence de l'Impératrice.

L'Etat Militaire de cet Archevêque consiste en un Régiment de mille hommes d'Infanterie, cinquante Carabiniers & autant de Gardes du Corps, moins pour le service, que pour l'ornement de sa Cour. On n'entretient pas un plus grand nombre de Troupes, parce que le pays, d'ailleurs assez garanti par ses montagnes & ses gorges, ne pourroit ni en loger, ni en nourrir

davantage, & que les Paysans armés; hardis & habitués dès leur jeunesse à tirer au but, suffisent pour sa défense. Chaque paroisse a son quartier d'assemblée, où ils se mettent sous les armes, & attendent l'ordre pour marcher, dès que le canon, placé sur la montagne & sur les tours, leur en donne le signal. Le Prince est Chef ou Grand-Maître de l'Ordre de Saint Rupert, fondé au commencement de ce siecle, par un de ses Prédécesseurs, & dont les Chevaliers font les mêmes vœux, les mêmes preuves que ceux de Malthe. Ils jouissent d'une pension, & obtiennent des commandemens dans les places frontieres après dix ou douze ans de service. Le même Prélat a son Conseil intime, sa Cour de Justice, son Consistoire, sa Chambre des Finances, & son Conseil de Guerre.

Son Chapitre, qui a vécu sous la Regle de Saint-Augustin jusqu'au pontificat de Léon X, passe pour un des plus Nobles de l'Allemagne. Il est composé de vingt-quatre Chanoines, qui ne tirent rien de leur Prébende, & n'ont aucune voix, qu'ils ne soient ordonnés Prêtres; mais on ne les oblige qu'à quatre mois de résidence: le reste du

tems est pour desservir d'autres Canonicats, s'ils peuvent en obtenir dans d'autres Eglises; ce qui arrive souvent; car ces Messieurs, dans l'espérance de parvenir aux dignités, en sollicitent au moins le titre. Ceux de Saltzbourg doivent, pendant une année, résider dans la Ville avec tant d'exactitude, que s'ils découchent une seule nuit, ils perdent tout ce qu'ils ont fait, & sont obligés de recommencer.

Saltzbourg est une grande Cité, assez bien bâtie, fort peuplée, & dont la plupart des maisons ont cinq étages; mais les rues sont fort étroites. La riviere qui la traverse, la divise en deux parties, l'une & l'autre entourées de murailles & de fortifications. La Cathédrale, construite sur le modele de Saint-Pierre de Rome, est un des beaux édifices du pays. On y remarque quatre jeux d'Orgues à chaque coin de la coupole, & un cinquieme beaucoup plus grand au milieu, pour soutenir la musique du choeur qui se donne tous les jours, & dont on fait venir de Rome tous les Sujets. Le Palais Episcopal est vaste & magnifique; mais il n'y a point de jardins, parce qu'il occupe le centre de

la Ville où le terrein est précieux. On les tire cent soixante-trois appartemens très-bien meublés, sans compter les salles & les galeries. Le Palais n'est habité que l'hiver; celui d'été, nommé Mirabel, est un bâtiment superbe, accompagné de très-beaux jardins, de statues, & de toutes sortes d'arbres singuliers; les écuries du Prince, un Amphitéatre taillé dans le roc, & le manege méritent encore d'être remarqués. Le Château, placé sur une montagne, est redoutable par sa hauteur & ses fortifications. On n'en releve jamais la Garnison; & il n'est ouvert qu'une fois l'an. Il s'y trouve toujours des provisions de vivres pour plusieurs années.

Les Bénédictins ont ici un College, qu'un Archevêque, qui le fonda au commencement de l'autre siecle, fit ériger en Université. Il l'offrit d'abord aux Jésuites, mais en se réservant le droit de disposer des Professeurs, & de se faire rendre compte de l'administration intérieure des études. Cette condition parut onéreuse; ils refuserent de l'accepter. Le Recteur de l'Université est toujours un Bénédictin, qui prend ses Professeurs pour les Humanités, la Philosophie,

la Théologie & le Droit Canonique, parmi les Religieux de son Ordre. On les tire d'une trentaine d'Abbayes qui se sont associées pour avoir droit d'envoyer leurs jeunes gens étudier dans ce College. Aussi y en a-t-il toujours un grand nombre, de même que beaucoup de Noblesse, pour laquelle on a fondé une Maison particuliere sous le nom de Saint-Joseph & de Saint-Charles. Les Professeurs en Droit Civil & Public sont des Séculiers; il n'y a point de Faculté de Médecine. L'ancienne & riche Abbaye de Saint-Pierre, dont on rapporte la fondation à Saint Rupert, Apôtre du pays, appartient aux Bénédictins qui y ont un Abbé régulier & une nombreuse Bibliotheque.

En 1510 Saltzbourg rechercha le droit de Ville Impériale; mais elle fut réduite sous l'obéissance par l'Archevêque qui y regnoit alors, & resta soumise à ses Successeurs. Un d'entre eux voyant la Réformation prête à s'y établir, fit afficher un Edit qui ordonnoit à tous les Habitans de suivre la Religion Romaine, ou de quitter le pays. Les uns prirent le parti de dissimuler; les autres se retirerent. On

assure que plus de vingt mille personnes se réfugierent en Angleterre, en Hollande, en Prusse & dans les Colonies Angloises de l'Amérique. L'Archevêché contient six Villes & vingt-cinq Bourgs ou Bourgades. Quoiqu'anciennement la Noblesse y ait été fort nombreuse, la politique du Prince a si bien su la détruire, qu'il n'en existe presque plus dans l'étendue de son Domaine. Tous ses biens même ont été dévolus à l'Eglise; & ce qui reste de Nobles dans le Chapitre ou à la Cour, consiste en Etrangers; de sorte que les Etats du pays ne sont composés aujourd'hui que de la classe des Prélats & de celle de la Roture, dans laquelle sont compris les Villages & les Bourgs.

Parmi les productions naturelles qui enrichissent cette contrée, on trouve des mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, de fer, de calamine, du très-beau marbre, des eaux thermales, beaucoup d'étangs & de lacs, & surtout des salines qui sont d'un très-grand rapport. Je me fis conduire à Hallein, petite ville où l'on travaille le sel que l'on distribue non-seulement à Saltzbourg, mais encore dans toute la Ba-

viere. On est effrayé, en approchant de cet endroit, de voir les colonnes de bois entassé, & d'apprendre que ce n'est tout au plus que la provision d'un mois. On me présenta un traîneau préparé pour me mener à la montagne, ou plutôt au rocher de sel, auprès duquel est situé le village de Tiremberg, dont on admire l'Eglise pour la beauté de sa construction. On regarde l'escalier de marbre qui conduit à la tour, comme une autre curiosité.

Je trouvai dans ce Village les Chefs des Ouvriers qui travaillent dans la carriere : ils m'accompagnerent jusqu'à la porte d'une des entrées de la montagne. Là, je vis plusieurs petits chariots portés sur des roues & traînés par deux hommes. Je me mis dans un ; & j'enfilai la premiere rue, haute de six pieds, & large de quatre. Les parties latérales & supérieures étoient garnies de planches pour retenir les terres ; les autres rues sont percées au travers des rochers. Tantôt on suit une route, dont les deux côtés sont de marbre ; tantôt on entre dans une autre, bordée de cailloux de sel, mais avec des couleurs si variées,

que vous les prendriez également pour du marbre, si, en y appliquant le doigt mouillé, vous n'en jugiez autrement par la salure.

Je marchai ainsi pendant près d'une demi-heure, jusqu'à l'endroit où il falloit descendre pour voir préparer le sel : alors je ne découvris plus qu'une ouverture très-étroite, semblable à celle d'un puits. Comme je cherchois l'escalier, je fus fort surpris d'apprendre que l'on descend en moins d'une minute, à cent pieds de profondeur, en se précipitant, pour ainsi dire, dans un trou dont on ne voit pas le fond. J'examinai la construction de ces escaliers, qui ne sont composés que de deux montans d'échelles ordinaires, sur lesquels on peut glisser librement. L'ouverture par laquelle on se laisse aller, est si étroite, que l'on touche toujours les deux côtés du mur, qui ne permettent pas de pencher ni d'un côté ni d'un autre; & même, s'il étoit nécessaire, on pourroit s'arrêter à chaque instant par le moyen d'une corde suspendue que l'on tient avec la main.

Arrivée à la premiere gallerie, on entre dans une espece de caveau; &

l'on peut juger de son étendue par la quantité de lampions que l'on découvre dans cette obscurité. Chaque lampe marque la place de l'Ouvrier qui travaille, soit à battre la terre, soit à creuser le rocher, soit à préparer la galerie pour y recevoir l'eau qui doit dissoudre le sel ; & lorsqu'elle est suffisamment salée, elle en sort par un tuyau qui la conduit au réservoir général, d'où elle arrive à Hallein. Ces galeries immenses, dont la partie supérieure ou la voûte forme un spectacle trés-agréable à la lumiere, ont à peine six pieds de hauteur. L'art imiteroit difficilement la variété des couleurs qu'offrent les différentes crystallisations : il n'est point de plafonds en Allemagne aussi élégamment faits, que le haut de ces galeries.

Je trouvai, à l'extrêmité de la premiere, de nouveaux chariots pour me mener à la seconde. J'enfilai une rue de marbre ; & après un quart d'heure de marche, j'arrivai à l'entrée de cette deuxieme galerie. Là étoit un escalier d'une construction aussi sûre que le premier, mais plus fatigant. Aux quatre côtés du trou par lequel on descend

perpendiculairement, & qui n'a que la largeur nécessaire pour passer le corps, sont appliquées des planches placées par degrés, sur lesquelles on passe les pieds & ensuite les bras; & l'on est ainsi toujours soutenu, sans voir la profondeur où il faut arriver. La seconde galerie me parut moins grande que la premiere; mais les préparatifs pour y recevoir l'eau étoient plus avancés. Je vis toutes les différentes manœuvres des Ouvriers, qui, avec des especes de coin, coupoient, divisoient & battoient la terre, jusqu'à ce qu'elle prît la consistance nécessaire, pour que l'eau ne pût la pénétrer. J'avois déjà une idée suffisante de la maniere dont on préparoit le sel; & ne pouvant trouver dans les autres galeries, que la répétition des mêmes travaux, je sortis de la carriere par une ouverture de plain-pied, sans être obligé de remonter à l'endroit d'où j'étois parti.

Je retournai à Hallein pour examiner les autres préparations : presque tous les Habitans sont occupés à ce travail. Parmi les Arts que l'industrie & le besoin ont perfectionnés, celui qui m'a le plus frappé, est l'Art

du Tonnelier qui construit cinquante tonneaux par jour avec une adresse & une promptitude admirables. Dans l'espace de cinq minutes il en fit un en ma présence ; & ces tonneaux contiennent des gâteaux de sel qui pesent cent livres. Plus de quinze cens Matelots sont employés & payés par la Baviere pour le transporter à Passau, où est le dépôt général, & delà, par le Danube, dans tous les lieux de l'Electorat. Il s'en vend environ huit cens mille quintaux chaque année.

On arrive, en moins de deux jours de Saltzbourg à Munich ; & l'on est étonné, lorsqu'on a parcouru la Baviere, pays fertile, de ne trouver aux environs de la Capitale, à la porte d'une grande Ville, la résidence d'un grand Prince, ci-devant d'un Empereur, que des landes, des marais, dont les herbes ne peuvent servir à la pâture des bestiaux. C'est au milieu de cette espece de désert, qu'est situé le beau Château de Nimphinbourg, où l'Electeur fait en été son séjour ordinaire. Des canaux d'une lieue de longueur, sur lesquels on peut naviguer dans des gondoles semblables à celles de Venise, serpen-

tent dans l'enceinte du parc, & vous menent à différens pavillons, le rendez-vous & le terme de toutes les fêtes que donne le Souverain. Schlesheim est une autre maison de plaisance bâtie avec autant de magnificence que de régularité, & ornée d'une riche collection de tableaux des meilleurs Maîtres. Le jardin conduit à un grand mail bordé de tilleuls, & long d'environ mille pas, d'où l'on découvre le joli bâtiment de Lustheim, maison de chasse de l'Electeur.

La ville de Munich, située sur les bords de l'Iser dans une plaine qui n'est bornée, du côté du Sud, que par les Alpes, est presque aussi grande que Vienne, si vous en exceptez les Fauxbourgs. Les rues même en sont plus belles, plus larges, mieux alignées, & la façade des maisons plus ornée, plus réguliere. Son origine, qu'elle doit à une Abbaye de Moines, d'où elle tire son nom, ne remonte pas au-delà du dixieme siecle. Elle ne fut pas d'abord entourée de murailles; celles qu'on y voit aujourd'hui sont fort épaisses, avec des fossés profonds & des boulevards; mais d'ailleurs ce n'est pas une

Ville forte ; & l'on n'y compte guere que quarante mille Habitans.

Le Palais Electoral est un des plus magnifiques, des plus vastes, des plus riches, & des mieux décorés de l'Europe. Il est accompagné de beaux jardins, d'un Cabinet de curiosités, & d'une Bibliotheque. Le Duc Maximilien le fit construire le siecle dernier avec des dépenses qui étonnerent toute l'Allemagne ; encore disoit-il que s'il croyoit vivre dix ans, il le feroit abattre pour en rebâtir un plus superbe. Les appartemens y sont si nombreux, qu'on y logeroit, dit-on, tous les Monarques de la chrétienté. On y compte onze cours, vingt grandes salles, dix-neuf galeries, douze caves, six chapelles, douze cuisines, & trois cens chambres richement peintes, pavées, lambrissées, le tout éclairé par deux mille six cens fenêtres. La Maison des Jésuites est plutôt un Palais qu'un College. Les corridors, pavés de pierres aussi unies que le marbre, ont cent soixante pas de long avec des ornemens de menuiserie à toutes les portes. L'Eglise, bâtie à l'Italienne, est d'une richesse immense ; & en général

les édifices publics, l'Arsenal, l'Hôtel-de-Ville, le Palais des Etats, les Hôpitaux, & quelques bâtimens ecclésiastiques ont presque toujours un air de grandeur, d'opulence & de goût. La place du marché est ornée d'une colonne de marbre fort haute, portant une Sainte Vierge en bronze, & accompagnée de deux grandes fontaines.

On trouve à Munich des Manufactures de velours, de soierie, de laine & de tapisserie. L'Electeur vient d'y fonder une Académie des Sciences & des Beaux Arts, qui tient ses séances le jeudi de chaque semaine. Le lieu des Assemblées est précédé de plusieurs pieces; dans l'une je remarquai une grande collection de livres; dans l'autre des curiosités d'Histoire Naturelle ramassées dans le pays. C'est tout ce que je puis vous dire d'une Compagnie qui ne fait que de naître, & à laquelle la protection du Prince, jointe à l'ardeur & au zele des premiers Académiciens, pourra donner un jour une sorte d'éclat. Parmi ses Membres les plus distingués, je ne crains point de nommer un François chargé de nos affaires dans cette Cour, M. le Chevalier

valier du Buat, qui s'étant attaché à la partie de l'Histoire, travaille à celle de la Maison de Baviere, une des plus anciennes de l'Allemagne. Voici à peu près ce que j'ai retenu des différens entretiens que nous eumes ensemble sur cette matiere, & en général, sur ce qui concerne tout le pays.

Les Boïens ou Bavariens, Gaulois d'origine, qui avoient été chassés de la Boheme par les Marcomans, vinrent s'établir sur les bords du Danube au milieu du quatrieme siecle, & s'y maintinrent malgré les efforts des Barbares qui se jettoient alors, de tous côtés, sur les terres de l'Empire. Ils furent d'abord gouvernés par des Ducs de leur Nation, & soumis ensuite par Charlemagne qui les unit à ses États. Louis le Débonnaire érigea la Baviere en Royaume en faveur de son fils, Louis le Germanique; & après l'extinction de cette Race, ce pays fut partagé entre plusieurs Princes; mais la plus grande portion, située principalement au Midi du Danube, passa successivement dans les Maisons de Saxe, de Luxembourg, d'Est & d'Autriche, jusqu'en 1181, que l'Empereur Conrad III

en investit Othon, surnommé le Grand, Comte de Witelspach, qui la transmit à sa Postérité. Cette Maison se sépara en deux branches à la fin du treizieme siecle : l'Aînée eut pour son partage le Palatinat de Baviere & du Rhin, avec la dignité Electorale ; la Cadette posséda le Duché de Baviere. J'ai dit ailleurs, comment, par la proscription de l'Electeur Palatin, cette Branche cadette parvint aussi à l'Electorat ; mais l'une & l'autre, c'est-à-dire, le Prince Palatin & le Duc de Baviere actuels n'ayant pas d'Enfans, à moins qu'une force supérieure n'y mette obstacle, ces deux pays pourront bien être réunis un jour sur la tête du Duc des Deux-Ponts."

On donne au Duché de Baviere environ quarante lieues du Levant au Couchant, & trente-cinq du Midi au Nord. Ce pays est arrosé par un grand nombre d'étangs, de lacs & de rivieres, dont les principales sont le Danube, l'Inn, l'Iser & le Lech. L'air y est tempéré & sain, le territoire beau & fertile, sur-tout en grain ; car le peu de vin qu'il produit, est médiocre. On y nourrit beaucoup de cochons ; le gibier & le poisson y est abondant ; on y trouve des mines d'argent, de cuivre, de fer

& de sel ; on y fabrique d'excellentes toiles ; mais on n'y est pas riche faute de commerce. On y compte près de trois millions d'Habitans, trente-cinq Villes, quatre-vingt quinze Bourgs, plus de mille Châteaux, & environ douze mille Villages. Les revenus du Prince se montent à plus de treize millions, & ses forces Militaires à douze mille hommes, qu'on peut bien, en tems de guerre, porter jusqu'à trente mille.

Le Peuple est naturellement grossier, mais bon, charitable, fidele à son Prince, essentiellement occupé des devoirs & des pratiques de sa Religion, & surtout fort dévot à la Vierge, dont il possede nombre d'Images miraculeuses, qui donnent lieu à de fréquens pélerinages. Les Dominicains y ont perdu leurs Couvens, pour avoir combattu le sentiment de l'Immaculée Conception comme contraire à l'opinion de Saint Thomas. C'étoit une suite des contestations qui s'éleverent sur cette matiere, vers la fin du quatorzieme siecle, entre les Franciscains & les Jacobins. Les Enfans de Saint Dominique soutenoient que la Vierge Marie avoit été soumise à la loi générale du péché originel; qu'à la

vérité, Dieu la destinant à devenir sa Mere, l'avoit sanctifiée aussi-tôt après son existence, mais qu'elle avoit commencé par être sous la loi du péché. Les Franciscains au contraire pensoient & défendoient avec chaleur, que jamais Marie n'avoit pu être un seul instant comprise sous l'anathême; & l'Université de Paris s'étant déclarée en leur faveur, condamna comme fausse, téméraire & scandaleuse cette proposition d'un Jacobin: « qu'il étoit » contre la Foi, de dire que la Sainte » Vierge eût été exempte de la tache » originelle ».

Cette importante querelle fut portée au Concile de Bâle, qui décida que l'opinion de l'Immaculée Conception devoit être approuvée, embrassée par tous les Catholiques, & défendit de rien enseigner de contraire à cette croyance. L'Université, pour témoigner son zele particulier, fait prêter serment à tous ceux qu'elle admet au Doctorat, de tenir & d'enseigner cette doctrine. Le Concile de Trente n'a rien voulu décider sur cette question, parce que les Théologiens & les Evêques de l'Ordre de Saint-Dominique s'y opposerent. Il se contenta de déclarer, en

parlant du péché originel, que son intention n'étoit pas de comprendre dans le décret la Bienheureuse & Immaculée Vierge Marie, Mere de Dieu. Ces paroles sont trop claires, pour permettre de douter de quel côté penchoient les Peres du Concile. Il ne s'en suit pas néanmoins, qu'on puisse traiter d'Hérétiques ceux qui pensent autrement; mais les Souverains Pontifes, & en particulier Paul V, se sont crus autorisés à défendre d'enseigner publiquement, ou de prêcher que la Mere de Dieu ait été conçue en péché.

Les Dominicains de Baviere, très-dévots d'ailleurs à la Sainte Vierge, ainsi que leurs Confreres de tous les pays, alléguoient en leur faveur le sentiment de Saint Thomas d'Aquin; mais on leur répliquoit que si ce Saint avoit vécu de nos jours, il auroit embrassé avec plaisir une opinion, qu'il auroit vue adoptée par les plus fameuses Universités de l'Europe Catholique, & qu'après les défenses réitérées de tant de Papes, il se seroit récrié contre l'orgueilleuse témérité de ceux qui refusent de s'y soumettre. Il faut observer néanmoins, que l'établissement de la fête de l'Immaculée

Conception ne fournit pas un argument contre ceux qui la rejettent intérieurement ; car comme les deux partis ne disputent que pour le premier instant, l'un & l'autre s'accordent à révérer la sanctification de Marie, soit qu'elle ait eu lieu dès le premier moment de son être, soit qu'on ne la place qu'au second.

La Religion Romaine est la seule qui domine en Baviere, où l'on arrêta de bonne heure les mouvemens excités par la Réformation de Luther. On y trouve néanmoins encore beaucoup de Protestans, sur-tout à Ratisbonne ; mais on peut, en général, regarder les Bavarois comme les plus zélés Catholiques de l'Europe.

L'Electeur renouvella en 1729 l'Ordre de Saint-Georges, dont les Chevaliers, qui portent le nom de Défenseurs de l'Immaculée Conception, sont tenus de faire preuve complette de seize Quartiers. La marque de l'Ordre, dont le Duc est Grand-Maître, est une Croix d'azur émaillée, ayant au milieu l'image du Saint, & au revers le chiffre de son Restaurateur, avec la Couronne Electorale & cette légende : *Justus ut palma florebit*

Le ruban est de couleur bleue céleste, liseré de blanc & de noir.

Les différentes parties du Gouvernement Civil, Politique, Militaire, & Ecclésiastique de la Baviere, la Justice, la Guerre, les Finances, le Commerce, les Mines, la Monnoie, les Affaires Etrangeres, & celles de l'Eglise, sont administrées par autant de Conseils particuliers qui en prennent le nom.

Il me reste à vous parler de deux Villes de cet État, Frisingue & Landshut, qui ne sont pas fort éloignées de Munich. La premiere, possédée par un Evêque, Prince de l'Empire, est bâtie sur une montagne, au bord de l'Iser, dans une situation agréable. C'est encore une de ces Villes qui doivent leur origine à Saint Boniface. Il y plaça, pour premier Evêque, un Saint Corbinien, François de Nation, & y fonda une Abbaye pour desservir la Cathédrale. L'endroit est petit, mais assez joli; l'Eglise & le Palais Episcopal sont les édifices les plus remarquables; on y voit sur-tout beaucoup de Couvens.

Landshut signifie le Chapeau ou la Sauve-garde du pays, parce que cette place servoit autrefois de retraite aux

Habitans contre les brigandages de leurs Ennemis. Le Duc y a un Château sur la montagne, & au milieu de la Ville un Palais, dit le Bâtiment Neuf. On monte par six .ens marches au clocher de l'Eglise u'on croit être le plus élevé de l'Allemagne. On dit que de tous ceux que l'on connoît, celui de Strasbourg est le plus beau, celui de Vienne le plus fort, & celui de Landshut le plus haut.

Outre la Baviere proprement dite, l'Electeur possede encore le Haut-Palatinat, dont le Prince Palatin fut dépouillé en faveur de la Branche Cadette, à qui le Traité de Westphalie en confirma la possession. La Maison d'Autriche prétend y avoir des droits, quelle voudra peut-être faire valoir un jour au préjudice de l'Electeur Palatin, &, après lui, du Duc des Deux-Ponts, à qui cette succession doit appartenir à l'extinction des Branches Aînées de sa Maison. On ne doute pas que ces prétentions réciproques ne produisent un armement général en Allemagne, & que le Roi de Prusse, regardant le démembrement de la Baviere comme également contraire aux droits des plus proches Héritiers, & à

toute la constitution du Corps Germanique, ne se croie obligé de venir au secours des Opprimés, & n'oppose toutes ses forces à celles de l'Empereur. Il ne manquera pas de faire d'abord ses représentations, d'où il résultera des explications, des discussions, des négociations, qui se termineront peut-être enfin par un accommodement particulier, ou par une guerre générale.

Amberg est la Capitale du Haut-Palatinat de Baviere, le siege de la Régence & de la Cour de Justice du pays. Cette Ville, défendue par un Château & quelques fortifications, fait un assez grand commerce en fer & en autres métaux tirés des montagnes voisines. Les Habitans racontent comme un fait certain, qu'un Seigneur d'Amberg, nommé Babon, avoit eu de deux mariages quarante enfans mâles, dont il lui en restoit trente-deux vivans. Sa fortune ne lui permettant pas de les établir conformément à leur naissance. « prenez, leur dit-il, » vos cuirasses & vos armes, faites » vous accompagner chacun par un » Ecuyer; & suivez moi ». Il part, & se présente avec ce cortege à l'Empereur

lorsqu'il revenoit de la chasse. Ce Prince surpris demande quels sont ces Cavaliers? « J'offre à Votre Majesté, lui dit » Babon, des Sujets fideles & tous » dévoués à ses ordres; je suis leur » Pere, qui les ai élevés pour être uti» les à l'Empire & marcher sur les tra» ces de leurs Ancêtres. Ma fortune est » trop médiocre pour achever ce qui » leur manque, & faire paroître avec » avantage leurs talens & leur industrie: » c'est à votre générosité, Seigneur, à » faire le reste ». Henri, touché du discours de ce Vieillard, & enchanté de la bonne mine de ses Enfans, les embrassa tous avec bonté, & les plaça suivant leurs talens & leur mérite.

Je suis, &c.

A Munich, le 15 *Août* 1757.

LETTRE CCCXIII.

LE TIROL.

J'ARRIVE dans un pays qui faisoit anciennement partie de la Baviere. Il eut ensuite ses Seigneurs particuliers, & est enfin tombé au pouvoir de la Maison d'Autriche. On le connut d'abord sous le nom de Méranie, de la ville de Méran, judis sa Capitale. Il a pris celui qu'il porte présentement, d'un vieux Château en partie taillé dans le roc, près des sources de l'Adige. Quoique remplie de montagnes presque toujours couvertes de neige, cette Province ne laisse pas de fournir aux Habitans autant de grain qu'ils en peuvent consommer. Sa situation entre l'Allemagne & l'Italie, y procure un assez grand commerce. Inspruck, qui en est aujourd'hui la Capitale, tire son nom de la riviere d'Inn qui l'arrose, & du pont qu'on y a bâti.

Avant que d'y arriver, je m'étois arrêté dans la petite ville de Hall, qui

n'a de remarquable que les Salines du voisinage. Ce sont des carrieres de pierres salées, transparentes comme du cristal, & qui recroissent à mesure qu'on en ôte. On les détrempe dans de l'eau douce, qui coule par des canaux jusques dans la Ville, où le sel se cuit & se fabrique. On flotte le bois nécessaire sur la riviere d'Inn; & l'on assure que plus de mille personnes sont employées tous les jours tant aux Salines, qu'à couper le bois & à cuire le sel. Les revenus qu'on en tire, se montent à plus de cinq cens mille francs.

Entre Hall & Inspruck, en côtoyant la riviere, on arrive au Bourg de Schwatz, où se trouvent de riches mines d'argent & de cuivre. Quoique moins abondantes qu'autrefois, elles ne laissent pas que d'occuper encore plus de deux mille Ouvriers, qui, dans l'espérance de rencontrer de bonnes veines, creusent quelquefois jusqu'à la profondeur de cent cinquante toises. Les Etats d'Autriche y envoient les Malfaiteurs; & voici, à cette occasion, ce que me racontoit hier un vieux M. Rimberg, qui loge dans la même Hôtellerie.

« De fréquens voyages d'Italie en
» Allemagne m'ont souvent obligé de
» m'arrêter dans le Tirol ; & un jour
» que je passois à Schwatz, il me prit
» envie de visiter ces cavernes souter-
» raines, où des milliers d'Infortunés
» sont condamnés à traîner leur vie
» malheureuse sous le fouet d'un Maître
» barbare. Représentez-vous, sur le pen-
» chant d'une montagne, une ouverture
» large de quinze pieds, au fond de la-
» quelle on descend dans une espece de
» sceau, à la profondeur de plus de
» deux cens brasses, dont le bas s'élar-
» git, & devient toujours plus sombre
» à mesure que l'on y arrive. Enfin
» après avoir été pendant quelque
» tems suspendu d'une maniere terrible,
» on atteint le fond ; & l'on marche
» sur un terrein creux. La multitude des
» échos qui se répetent, imite le bruit
» du tonnere à chaque pas que l'on fait
» dans cette épouvantable demeure. On
» n'y reçoit d'autre lumiere, que celle
» de quelques lampes disposées çà & là,
» & qui suffisent seulement pour laisser
» aux Malheureux qui l'habitent la li-
» berté d'aller d'un endroit à un autre

» sans le secours d'un Guide. Quoiqu
» l'habitude leur donne la facilité d
» distinguer les objets à la clarté de ces
» lampes, je ne pus de quelque tem
» discerner ce qui étoit dans ce lieu,
» ni même les personnes venues ave
» moi.

» Quelque horrible que soit ce séjour
» c'est, pour ainsi dire, un Palais e
» comparaison des Habitans. La noir
» ceur de leur visage sert seulement
» couvrir la pâleur horrible que leu
» causent les qualités pernicieuses d
» minéral qu'ils s'occupent à tirer. C
» sont, en général, des Criminels con
» damnés pour toute leur vie à ce tr
» vail. Ils y perdent l'appétit en trè
» peu de tems; & communément i
» meurent au bout de quelques anné
» par un serrement total de toutes l
» jointures de leur corps.

» Je marchois depuis quelques mo
» mens dans cette affreuse demeure à
» suite de mon Guide; & je réfléchiss
» sur l'avarice & la tyrannie étran
» des hommes, lorsque j'entendis de
» riere moi quelqu'un qui m'appell
» par mon nom, & s'informoit av

» le plus tendre empressement de ma
» santé. Je me retournai ; je vis une
» Créature toute noire, toute hideuse,
» qui s'approchoit en me disant du ton
» le plus touchant : « Eh ! Monsieur
» Rimberg, ne me reconnoissez-vous
» plus » ? Bon Dieu quelle fut ma sur-
» prise, quand, à travers les traces de
» la misere la plus profonde, je dé-
» couvris les traits de mon cher & an-
» cien Ami le Comte d'Olb... Les per-
» sonnes qui connoissent l'Allemagne,
» savent sur quel ton d'estime & de
» considération il étoit à la Cour de
» Vienne. On en parloit comme d'un
» homme qui devoit être compté dans
» le petit nombre de ceux qui font
» honneur à notre siecle, possédant
» au plus haut degré l'humanité & la
» générosité, & ne faisant usage de sa
» fortune, que pour soulager les Mal-
» heureux. Je l'embrassai en versant un
» torrent de larmes ; & lorsque je fus
» un peu remis, je lui demandai par
» quel accident il se trouvoit dans cet
» asyle ténébreux ? Il me répondit que
» s'étant battu en duel, malgré les dé-
» fenses de l'Empereur, contre un Gé-
» néral de l'Infanterie Autrichienne,

» & l'ayant laiſſé pour mort, il avoit
» été obligé de fuir dans les forêts de
» l'Iſtrie; qu'il avoit été pris par des
» Brigands qui depuis long-tems in-
» feſtoient ces contrées; qu'il avoit
» vécu avec eux pendant neuf mois;
» & qu'au bout de ce tems, l'endroit
» où ils étoient ayant été inveſti, ils
» ne ſe rendirent qu'après une longue
» réſiſtance, dans laquelle la plupart
» périrent ſur la place. On le conduiſit
» à Vienne avec le reſte de ces Voleurs;
» & ſur le point d'être exécuté comme
» eux, il fut reconnu, & condamné
» ſeulement, ſur la dépoſition de ces
» Scélérats qui atteſterent ſon inno-
» cence, à travailler aux Mines du-
» rant toute ſa vie.

» Pendant que le Comte me faiſoit
» ce récit, je vis venir auprès de lui
» une jeune femme; c'étoit ſon Epouſe.
» La ſituation terrible de ce lieu n'a-
» voit pas été capable de détruire ſa
» beauté; & dans ce ſéjour d'horreur,
» elle avoit conſervé tous ſes charmes.
» Cette Dame étoit née d'une des pre-
» mieres familles de l'Allemagne.. Après
» avoir tenté, ſans effet, toutes ſortes de
» moyens pour obtenir la grace de ſon

» Mari, elle s'étoit déterminée à partager ses malheurs, en descendant courageusement dans ces demeures souterreines. Elle vivoit avec lui satisfaite, oubliant les agrémens de la vie, travaillant à ses côtés, & contente de partager sa situation.

» J'étois à peine sorti de ce lieu d'horreur, qu'une personne vint en poste de Vienne, & fut bientôt après suivi d'un second, & celui-ci d'un troisieme. Leur premier soin fut de s'informer du malheureux Comte; & comme je n'étois pas éloigné de ceux à qui ils faisoient cette question, je leur donnai une réponse satisfaisante. Ces hommes étoient, l'un le Frere, l'autre le Cousin de la Dame, & le dernier, l'Ami intime du Mari. Ils venoient avec sa grace, qui avoit été obtenue par le Général même avec lequel il s'étoit battu, & qui étoit entierement guéri de ses blessures. Je redescendis avec toute la joie possible dans cet épouvantable séjour; je lui présentai ses Amis, & l'informai de l'heureux changement arrivé dans sa fortune.

» Il seroit impossible de décrire la

» joie qui brilla sur son visage ; l'émo-
» tion de la jeune Dame ne fut pas moins
» vive ; on employa quelques heures à
» les remettre l'un & l'autre en état de
» paroître ; & je ne pus voir sans atten-
» drissement, la maniere dont ils prirent
» congé des Compagnons de leur in-
» fortune. A l'un le Comte laissa sa
» bêche, à l'autre ses habits, à un troi-
» sieme, d'autres ustensiles de ménage.
» Nous fûmes bientôt tirés de la mine ;
» & il jouit enfin de la lumiere du soleil
» qu'il avoit totalement désespéré de
» revoir ; une chaise de poste fut prête
» le lendemain matin pour le conduire
» à Vienne, où l'Impératrice l'honore
» de ses bontés. Ses biens & son rang lui
» ont été rendus ; & il partage, avec
» une Epouse chérie, une félicité
» d'autant plus vive, qu'ils ont tous
» deux connu le malheur ».

Inspruck, dans le voisinage de ces mi-
nes, est une ville sans murailles, mais dé-
fendue par deux Châteaux, environnée
de quatre Fauxbourgs. C'étoit la demeu-
re ordinaire d'une branche de la Maison
d'Autriche, qui s'éteignit vers le milieu
de l'autre siecle. C'est aujourd'hui le
séjour du Gouverneur, & le siege de la
Régence, qui a dans sa Jurisdiction

ous les Domaines que possede cette Maison depuis le Tirol jusqu'au Rhin. On y voit de très-beaux Palais, parmi lesquels on distingue celui des anciens Archiducs, spécialement l'Hôtel du Gouverneur & celui de la Chancellerie. Il ne faut pas oublier le College & l'Eglise des Jésuites, bâtie sur le modele de celle de la rue Saint-Antoine à Paris, mais plus petite. On voit aux Récolets le tombeau de Maximilien I & de quelques Princes de son Sang, dont l'un ayant été mis au Ban de l'Empire, fut appellé, par dérision, le Petit Frédéric à bourse vuide. Piqué de ce titre humiliant, & voulant prouver que sa bourse n'étoit pas si épuisée qu'on le croyoit, il fit dorer le toit de la Chancellerie qui étoit de cuivre. Cette dépense se monta, dit-on, à six cens mille francs; & vous n'ôteriez pas de la tête du Peuple, que ce cuivre s'est changé depuis en or le plus fin.

Le Château d'Amras, à une lieue de cette Ville, étoit une maison de plaisance des Archiducs. On y trouve encore une Bibliotheque, négligée depuis long-tems, & des Cabinets de curiosités. On montre aussi, dans une grande salle,

les portraits des Comtes de Tirol, qui y sont tous de grandeur naturelle. A quelque distance de là, est le bain où l'on dit que mourut Philippine Welser, qui fut, selon quelques-uns, la Maîtresse, selon d'autres, l'Epouse de l'Archiduc Ferdinand. La tradition porte, qu'on lui fit prendre une trop forte dose d'opium, & que s'étant endormie, on la porta dans son bain, où des Chirurgiens lui ouvrirent les veines.

Parmi quelques raretés renfermées dans le Château d'Amras, on me fit voir les armes de Maximilien I, de Charles-Quint, & sur-tout celles que portoit François I, lorsqu'il fut pris devant Pavie. On me montra ensuite des os humains d'une grandeur extraordinaire, qu'on assure être ceux d'un Géant Tirolois, haut de seize pieds, assez fort pour porter un bœuf d'une main, & de l'autre une vache. A côté de ce Colosse étoit représenté un Nain, dont on raconte cette histoire. Ayant délié le cordon qui attachoit le soulier du Géant, celui-ci se baissa pour le renouer; le Nain profita de ce moment pour lui donner un soufflet; ce qui fit rire l'Archiduc & toute sa Cour aux

dépens de ce bon Géant, qui en mourut, dit-on, de honte & de douleur.

En quittant Insprucк, laissant à gauche l'Evêché de Trente, j'aurois pu, en très-peu de tems, gagner la Suisse par le pays des Grisons ; mais comment résister à la curiosité de voir cette Ville fameuse, où s'est tenue une des plus augustes Assemblées du monde Chrétien? D'Inspruck on arrive à Trente par l'Evêché de Brixen, que plusieurs Princes ont enrichi de leurs libéralités. Les Evêques possedent leur Domaine en Souveraineté, & ont séance aux Dietes de l'Empire. Leur Ville principale, qui donne son nom au Diocèse, est entourée de vignobles ; & sa situation entre l'Allemagne & l'Italie, y attire beaucoup de Marchands. On y trouve de grandes places & de beaux édifices, entre lesquels on remarque sur-tout le Palais Episcopal, l'Hôtel-de-Ville, le Château qui est sur la hauteur, & la Cathédrale.

Parmi toutes les Villes d'Allemagne que j'ai parcourues, je n'en ai point trouvé dont la grandeur égalât, je ne dis par celle de Paris, la plus grande de

toutes les Cités de l'Europe, mais seulement celle des principales Villes de France, telles que Lyon, Bordeaux, Marseille, &c. Vienne, si l'on en excepte ses fauxbourgs entiérement séparés de la Ville, est plus petite que Nuremberg, Augsbourg & Munick; & avec ses fauxbourgs même, elle est encore plus petite que Paris sans ses fauxbourgs. Mais les Villages de l'Allemagne sont beaucoup plus grands & mieux bâtis que les nôtres, & sur-tout plus distingués par la construction & la décoration des Eglises. On ne voit ni dans ces Villages, ni dans les Villes, que très-peu de maisons construites en pierre; elles sont même, depuis les fondemens, travaillée toutes en bois. On les enduits, non de plâtre, qu'on ne trouve point en Allemagne, mais d'une chaux mêlée avec du jonc, que l'on décore ensuite avec de la peinture; car presque toutes les maisons sont peintes en dehors & en dedans. Dans quantité d'endroits on ne fait usage ni de tuiles ni d'ardoises, mais seulement de lattes de bois arrêtées par de grosses poutres placées sur les

oits de distance en distance.

L'Evêque de Trente prend le titre de Prince, & a, comme celui de Brixen, voix & séance à la Diete de l'Empire. La Reine de Hongrie n'est pas Souveraine du Territoire, mais seulement Protectrice de l'Evêché fondé par les générosités de Charles-Magne & de plusieurs de ses Successeurs. Pendant la vacance du Siege, cette Princesse y nomme un Gouverneur qui y commande jusqu'à l'élection du nouvel Evêque. Ce Prélat envoie un Député aux Etats-Généraux du Tirol, & fournit son contingent des subsides qu'on y leve. Ses revenus sont assez considérables; & son Chapitre, qui a droit de l'élire, est composé de dix-huit Chanoines, douze Allemands, & six Italiens, moitié Nobles, moitié Gradués. Le pays est agréable au printems & pendant une partie de l'été; mais au mois d'Août, les chaleurs y sont extrêmes; & en hiver le froid y est excessif à cause du voisinage des montagnes toujours couvertes de neige.

La Ville de Trente, située sur l'A-

dige, a passé successivement des Ro-
mains aux Goths, des Goths aux Ducs
de Baviere, & de ceux-ci aux Evêques,
à qui Conrad II en fit donation. Les
rues en sont larges & bien pavées, &
les maisons solidement bâties ; mais
la Ville est fort sujette aux déborde-
mens qui y causent souvent de grands
ravages. Elle est séparée en deux quar-
tiers, le plus grand habité par les
Italiens, l'autre par les Allemands;
& l'on y parle indifféremment les
deux langues ; ou plutôt la langue la
plus commune est un composé de
mauvais Italien & de plus mauvais
Allemand. Sa Cathédrale est sous le
nom de Saint Vigile, son premier Evê-
que, qui y prêcha la Foi à la fin du
quatrieme siecle, & y souffrit le mar-
tyre. On y conserve son corps &
celui de Sainte Maxence sa mere, avec
le Crucifix miraculeux, sous lequel on
dit qu'a été juré & promulgué le Con-
cile : *sub quo jurata & promulgata fuit
Synodus* ; mais ce qui donne sur-tout à
cette Ville une grande célébrité, c'est
le Concile lui-même, dont je rap-
pellerai quelques détails. Comme il
ne

ne produisit aucun événement tragique, il finit avec tranquillité. On n'y procéda, comme dans quelques autres, ni à la déposition des Papes, ni à l'excommunication des Rois. On n'y alluma point de bûchers pour brûler des Docteurs opiniâtres ; on n'y connut point d'Anti-Papes, comme dans les Assemblées trop célebres de Constance & de Basle, l'appui du Trône & la terreur de la Thiare.

Dès que l'hérésie de Luther commença à se répandre, tout le monde sentit la nécessité d'un Concile général, soit pour en arrêter les progrès, soit pour corriger les abus qui en avoient été ou l'occasion ou le prétexte. On ne cessoit de le demander en Allemagne ; & Charles-Quint le sollicita lui-même avec instance. La Cour de Rome s'y opposoit, parce qu'elle craignoit la Réforme; mais Paul III, voyant que le mal augmentoit & menaçoit toute l'Europe, publia enfin sa Bulle de convocation ; & après bien des contestations sur le lieu de l'Assemblée, on se détermina enfin pour la ville de Trente. Le Pape nomma trois Légats pour y prési-

der en son nom ; les Princes Catholiques y envoyerent des Ambassadeurs ; & l'ouverture du Concile se fit le 13 Décembre 1545.

On exposa d'abord les motifs qui l'avoient fait convoquer ; savoir, l'extirpation des Hérésies, le rétablissement de la Discipline Ecclésiastique, la réformation des Mœurs ; & l'on exhorta les Peres à n'avoir en vue que la gloire de Dieu. On avoit ordonné, la veille, un jeûne général dans toute la Ville, & fait le même jour une procession, à laquelle assisterent les Ordres Religieux avec le Clergé. Le Pape avoit aussi publié un Jubilé à Rome, dont le but étoit d'engager les Chrétiens à prier pour les Peres du Concile, où il n'y avoit encore que quatre Archevêques, vingt-deux Evêques, les trois Légats, trois Abbés, quatre Généraux d'Ordres, & environ vingt Théologiens qui se tenoient debout dans les séances. Le nombre des Evêques s'accrut dans la suite jusqu'à près de deux cens. On accorda aux Abbés & aux Généraux d'Ordres voix délibérative & décisive ; & l'on agita long-tems la question sur le titre qu'on donneroit à cette auguste Assemblée, car,

de la maniere dont le Pape vouloit que l'on signât les expéditions, il paroissoit s'y être réservé toute l'autorité. La plupart opinoient qu'après ces mots, *le Saint Concile Œcuménique*, on ajoutât ceux-ci : *représentant l'Eglise Universelle*, comme aux Conciles de Bâle & de Constance ; mais les Légats s'y opposerent, de peur qu'on n'y joignît encore cette clause employée dans les mêmes Conciles ; *qu'il tenoit son pouvoir immédiatement de Jesus-Christ, & que tous, même le Pape, étoient obligés de lui obéir.* On s'en tint à la formule envoyée par le Souverain Pontife ; & après bien des débats, cette Assemblée fut nommée *le Saint & Sacré Concile de Trente, Œcuménique & Général, les Légats du Saint Siége Apostolique y présidant.*

Il y eut ensuite des contestations assez vives sur les objets qui devoient être traités les premiers ; les uns voulant que l'on commençât par l'examen des Dogmes, les autres par la réformation des Mœurs : la décision fut qu'on traiteroit de l'un & de l'autre en même tems. On examina d'abord les points contestés entre les Catholiques & les

Luthériens au sujet de l'Ecriture-Sainte; & l'ont convint d'une commune voix, qu'il falloit reconnoitre comme canoniques tous les livres de l'Ancien & du Nouveau Testament. Un autre décret déclare authentique la Vulgate; ordonne qu'elle soit imprimée avec tout le soin possible ; défend d'employer les paroles de l'Ecriture aux usages profanes , & veut que ceux qui en font des applications ridicules , soient punis comme Profanateurs de la parole de Dieu.

On traita, dans une Congrégation suivante, des abus touchant les Lecteurs en Théologie, les Prédicateurs, l'exemption des Réguliers, & la résidence des Evêques. Le Saint Concile statua, que dans les Cathédrales il y auroit un fonds destiné pour un Théologal , & dans les Couvens, un Lecteur qui expliqueroit les Saintes Ecritures ; que les Evêques prêcheroient eux-mêmes le Saint Evangile de Jesus-Christ, ou, s'ils ne le pouvoient pas, qu'ils mettroient à leur place des Hommes capables de s'acquitter de cette fonction; que les Curés y seroient également obligés, au moins tous les Dimanches & les Fêtes solemnelles;

que les Réguliers, de quelque Ordre qu'ils fussent, ne pourroient prêcher, même dans leurs églises, sans l'approbation de leurs Supérieurs & le consentement de l'Ordinaire. On agita souvent la question, si la Résidence étoit de droit divin, ou seulement de droit ecclésiastique ? La plupart des Théologiens, & sur-tout les Dominicains, se déclarerent pour le premier sentiment; mais on se contenta d'obliger en général, les Personnes chargées du soin des ames, de résider, sous les peines que le Concile jugeroit à propos de décerner; & l'on crut que, par le respect dû à la dignité Episcopale, on ne devoit point les nommer dans le Décret; que ce seroit, en quelque maniere, les offenser & les accuser de ne pas résider.

On traita ainsi toutes les autres matieres, c'est-à-dire, en allant toujours d'un point de Foi à un article concernant la Réformation des mœurs. Du Péché originel on passa à la pluralité des Bénéfices; de la Justification de l'homme, à la réparation des Eglises; des Sacremens, aux devoirs des Ecclésiastiques, &c. &c.

Dans ce même tems, comme le bruit se répandit à Trente, qu'on y étoit menacé d'une maladie contagieuse, on proposa de transférer le Concile à Bologne. Les sentimens furent partagés; mais la translation fut enfin décidée à la pluralité des voix. Charles-Quint s'en plaignit; & ses démêlés avec le Pape étant devenus plus considérables, le Concile demeura suspendu jusqu'à la mort de ce Pontife arrivée en 1549. Jules III rétablit à Trente les Assemblées; & l'on y reprit les Conférences qui n'avoient été qu'interrompues. On y traita du Sacrement de l'Eucharistie & de la Jurisdiction Episcopale, de la Messe & de la Bienséance dans le Clergé, des loix du Mariage & de la discipline des Monastères, du Purgatoire & de la clôture des Religieuses, de l'Invocation des Saints, & du droit de Patronage, du culte des Reliques, & des peines des Concubinaires, mêlant toujours les matieres de la Foi avec celles de Discipline.

Dans la derniere séance, le Secrétaire qui avoit lu tous les articles, vint au milieu de l'Assemblée, & de-

manda si les Peres vouloient que l'on finît le Concile. Tous ayant répondu qu'ils le desiroient, le Légat Président dit : « après avoir rendu graces à Dieu, » Révérendissimes, retirez-vous ». Ils répondirent : *ainsi soit-il.* La plupart pleuroient de joie, de se voir enfin au comble de leurs desirs, & se félicitoient mutuellement d'avoir mis la derniere main à ce grand ouvrage, commencé depuis dix-huit ans, & continué au milieu de tant de difficultés & d'embarras. Les acclamations retentissoient de toutes parts, pour imiter ce qui s'étoit pratiqué dans les anciens Conciles. Elles renfermoient des souhaits, des bénédictions, des actions de grace pour le Pape, l'Empereur, les Rois, les Princes, les Républiques, les Cardinaux, les Ambassadeurs, les Evêques. Les Légats défendirent à tous les Peres, sous peine d'excommunication, de quitter la Ville, sans avoir approuvé & signé de leur propre main les actes du Concile. Ceux qui souscrivirent étoient au nombre de deux cens cinquante-deux, savoir quatre Légats, deux Cardinaux, vingt-cinq Arche-

vêques, cent soixante-huit Evêques; trente-neuf Procureurs revêtus de pouvoirs pour les Absens, sept Abbés, sept Généraux d'Ordre. On chanta ensuite le *Te Deum* ; & le Légat qui l'avoit entonné, donna la bénédiction aux Assistans, en leur disant : allez en paix.

Le Pape confirma le Concile & les Décrets par une Bulle, ordonna à tous les Fideles de le reconnoître, se réserva le droit d'éclaircir les difficultés qui pourroient s'y trouver ; & par une constitution particuliere, le déclara obligatoire par toute la terre. Venise le reçut sans difficulté, mais sans rien changer de ses anciennes maximes. Philippe II en ordonna de même la réception, mais sans vouloir rien perdre de l'autorité Royale. Il fut publié en Portugal, en Italie, en Pologne, en Allemagne, en Suisse ; mais les Protestans refuserent de s'y soumettre. Il a trouvé en France tant d'oppositions de la part des Catholiques mêmes, que ni les instances réitérées des Papes, ni les demandes fréquentes du Clergé, n'ont encore pu l'y faire recevoir.

Les raisons de ce refus sont, 1°. l'en-

treprise sur la jurisdiction des Princes & des Magistrats ; 2°. l'atteinte donnée aux Libertés de l'Eglise Gallicane. Le Concile déclare les Souverains qui permettent le Duel, privés du Domaine de la Ville où il a été souffert. Il donne pouvoir aux Evêques de punir les Auteurs & Imprimeurs des livres défendus, & de les mulcter d'une amende pécuniaire ; de contraindre les Ecclésiastiques par la privation de leurs revenus ; de forcer les Habitans à faire les réparations des Eglises ; de commuer les volontés des Testateurs ; & dans certains cas, d'interdire les Notaires-Royaux de l'exercice de leurs charges. On insistoit principalement, sur le renversement de nos Libertés, dont la supériorité des Conciles Généraux au-dessus du Pape, est comme la base. Celui de Trente non-seulement ne l'a point reconnue, mais paroît même avoir favorisé l'opinion contraire, en soumettant ses Décrets au jugement du Saint Siege, en ordonnant qu'on lui en demandât la confirmation.

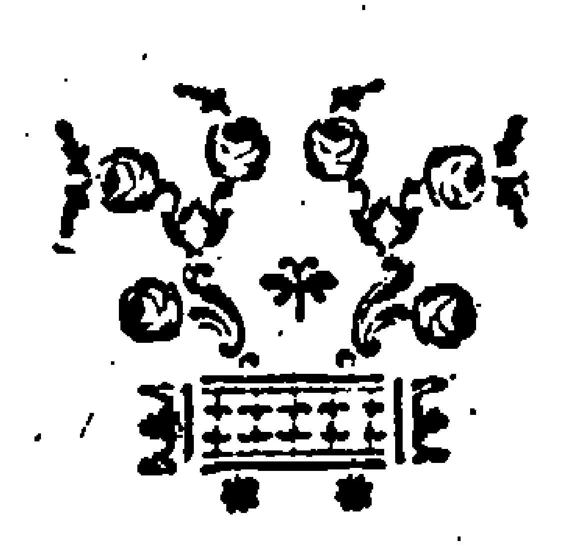
Mais si ce Concile déroge, en

plusieurs points, aux usages établis dans le Royaume, il y est généralement reçu quant à la doctrine : ses Dogmes y sont enseignés comme dans toutes les autres parties de l'Eglise, où l'on peut dire, en général, qu'il est, par rapport à la Religion, ce qu'a été depuis, relativement à la Politique, le fameux Traité de Westphalie. Tous deux furent sollicités par les plus grands Princes de leur tems ; tous deux ont été l'ouvrage, l'un des plus célebres Théologiens, l'autre des plus habiles Négociateurs de leur siecle. L'un & l'autre furent précédés ou suivis de guerres longues & sanglantes ; & tous deux ont éprouvé les mêmes difficultés, les mêmes contestations, les mêmes longueurs, les mêmes obstacles. Cent fois ils ont été sur le point de se rompre par la division des parties intéressées ; & cent fois l'intérêt commun y a rétabli l'union & la concorde. L'un a fixé le dogme & réglé les points de discipline pour toutes les Eglises Catholiques ; l'autre a déterminé les droits, & assuré les propriétés de toutes les Puissances de l'Europe. Tous deux ont

eu d'excellens Historiens ; & tous deux enfin forment aujourd'hui, par leur réunion, la partie la plus auguste, comme la plus étendue, du Code Religieux & du Code Politique.

Je suis, &c.

A Trente, dans le Tirol, ce 20 *Août* 1757.



LETTRE CCCXIV.

LA SUISSE.

JE ſavois, avant que d'arriver dans ce pays, que les Helvétiens, aujourd'hui les Suiſſes, avoient la même origine que les Gaulois; qu'ils furent les premiers Peuples que Céſar attaqua lorſqu'il entreprit la conquête des Gaules; que l'Helvetie ſoumiſe devint une Province Romaine, & ſe perdit dans la grandeur de ce vaſte Empire; que pendant près de cinq cens ans, elle éprouva toutes les révolutions de la fortune, & ne ſe délivra du joug des Romains, que pour ſubir celui des Allemands que Clovis vainquit à Tolbiac.

Avant cette époque, une partie de la Nation avoit déjà embraſſé la Religion Chrétienne que lui avoit annoncée Saint Colomban. Un jour que celui-ci prêchoit aux environs du lac de Zurich, il vit ces Peuples qui préparoient un ſacrifice à leurs Idoles. Ils avoient

au milieu d'eux une grande cuve pleine de bierre, qu'ils alloient offrir au Dieu Mars. Colomban souffla dessus ; & dans l'instant la cuve se brisa ; la bierre se répandit ; & les Spectateurs se regardant avec étonnement, disoient : il faut que cet Homme ait une bonne haleine.

Après la victoire de Clovis, ce Prince s'empara de tout ce que les Allemands possédoient dans l'Helvétie, & y envoya des Gouverneurs avec des titres de distinction, d'où sont venus les Marquisats, les Comtés, les Baronies qui furent la récompense des Officiers Etrangers, & l'origine de la Noblesse chez cette Nation. Les Naturels du pays devinrent esclaves, & pouvoient être échangés ou vendus suivant le bon plaisir ou le caprice de leurs Maîtres. Plusieurs d'entr'eux firent des efforts pour recouvrer la liberté Helvétique ; mais ils ne purent parvenir à rendre cet important service à leur patrie ; ce bonheur étoit réservé à des tems plus favorables.

Les Francs ne furent pas les seuls qui exercerent une espece de tyrannie sur les Helvétiens ; les Bourguignons s'é-

toient aussi rendus Maîtres d'une partie de ce Peuple, & le gouvernoient avec un pouvoir absolu. Dans le démembrement qui se fit de la Monarchie Françoise, sous le regne de Charles le Simple, les Gouverneurs s'emparerent de la Souveraineté de leurs Provinces, les Evêques de celle de leurs Villes, les Abbés de leur territoire; & toute la Suisse se partagea entre une infinité de petits Princes qui relevoient immédiatement de l'Empereur. Plusieurs Villes se gouvernerent par leurs propres loix; & ces différentes formes de gouvernement subsisterent jusqu'au tems où les Princes de la Maison d'Autriche voulant réduire cette Nation sous leur obéissance, donnerent lieu à cette révolution fameuse, dont j'ai parlé sous le regne d'Albert *.

Les Cantons d'Uri, de Schwitz & d'Underwald furent les premiers qui secouerent le joug, & firent entr'eux une alliance de dix années qui devint perpétuelle, & où les autres Cantons entrerent successivement. Léopold, fils d'Albert, se présenta avec une puissante

* Page 248 du Tome précédent.

armée, à laquelle les Suisses n'opposerent que très-peu de monde. Pendant qu'ils attendoient ce Prince au passage de Morgarten, une troupe de Vagabonds, que leurs crimes avoient fait bannir de leur patrie, accourut au péril, & demanda en grace qu'il lui fût permis, dans une si pressante nécessité, de combattre avec eux pour le salut commun. La réponse fut digne de l'intrépidité Helvétique : « nous savons » bien, dirent-ils, que nos Ennemis » sont plus forts que nous; mais nous » avons tous assez de cœur pour défen- » dre la patrie, sans le secours de gens » qui, comme vous, se sont rendus, » par leur mauvaise conduite, indignes » de l'habiter ». Cette réponse ne les déconcerta point; ils se posterent sur le penchant d'une montagne; & lorsqu'ils virent les Ennemis engagés dans l'endroit le plus resserré du passage, ils firent rouler sur eux une si grande quantité de pierres, que toute leur Armée fut mise en déroute. Celle des Suisses profitant de cette confusion, tomba sur les Autrichiens, qui furent presque tous taillés en pieces. Dans la joie générale d'une victoire si glorieuse, on ac-

corda la grace des généreux Proscrits.

L'Union des trois Cantons n'avoit été, jusques-là, que passagere & subordonnée aux circonstances. Sa durée, qui devoit être de dix ans, n'étoit fondée que sur une promesse verbale ; mais après la journée de Morgarten, ils lui donnerent une autre forme, la renouvellerent, la jurerent de nouveau & la signerent. Elle portoit en substance, qu'on seroit obligé de se secourir mutuellement dans les cas où l'on attaqueroit leurs droits, leur liberté, leur privileges ; qu'aucun des Membres de l'Union ne contracteroit de nouvelles alliances, que de l'aveu de tous les autres ; défense à tous Particuliers d'avoir aucune liaison politique avec l'Etranger, sous peine de confiscation de corps & de biens ; défense de reconnoître d'autres Juges, que des Concitoyens. Enfin, il fut arrêté que les Assassins, les Voleurs, les Incendiaires condamnés à mort par un Canton, le seroient également par tous les autres, & que celui qui leur donneroit asyle, seroit forcé de réparer le dommage commis.

Les villes de Zurich, de Lucerne & de Glaris étant souvent obligées d'ap-

peller à leur secours, contre les entreprises de la Maison d'Autriche, les trois Cantons ligués, s'allierent successivement avec eux. Mon dessein n'est pas de vous offrir le détail de toutes les guerres qu'ils ont eues à soutenir, ou pour défendre leur liberté, ou comme Troupes Auxiliaires des autres Puissances; je me contenterai de vous faire part de quelques traits particuliers, de quelques actions, de quelques réponses singulieres, auxquelles ces sortes de guerres ont donné lieu.

La ville de Zug seroit peut-être restée encore long-tems sous le joug des Autrichiens, sans l'indolence du Duc Albert, fils de l'Empereur Rodolphe. Les Cantons alliés faisoient le siege de cette place; & ceux qui la défendoient virent bien qu'ils seroient contraints de se rendre, si le Duc ne venoit promptement à leurs secours. Ils lui envoyerent des Députés, pour l'instruire de leur situation. Albert, au lieu de les écouter, demanda à un Officier de chasse, si l'on avoit donné à manger à ses Faucons. « Quoi, Seigneur, lui dit le Chef de la » Députation, vous vous intéressez » plus à vos oiseaux, qu'à tant de

» braves Sujets qui sont sur le point, ou
» de périr pour votre service, ou de se
» rendre à vos Ennemis ? Rendez-vous,
» si vous voulez, répondit le Duc ; je
» trouverai bien moyen ensuite de vous
» réduire, vous & tous ceux qui se
» disent les Ennemis de ma Maison ».
Sur cette réponse, il fut décidé qu'on ouvriroit les portes aux Confédérés, & que le Canton de Zug entreroit dans leur alliance. Berne ne tarda pas à suivre cet exemple.

Le Duc Albert voyant que tous ces Pays se détachoient insensiblement de son parti, voulut du moins en tirer quelque avantage. Il envoya un de ses Officiers à Fribourg, pour annoncer son arrivée dans cette Ville qui tenoit encore pour les Autrichiens. Comme il convenoit de recevoir ce Prince avec magnificence, l'Officier emprunta, sous ce prétexte, toute la vaisselle d'argent des Seigneurs de cette contrée, & la fit partir secrettement pour l'Allemagne. Il se mit ensuite à la tête de toute la Noblesse qui se fit un honneur d'aller à la rencontre du Duc. Quand on fut arrivé dans un endroit où il avoit placé un détachement de Cavalerie, il se

tourna vers ceux qui l'accompagnoient, & leur dit : « mon Maître ayant remar-
» qué que vous aſpirez à la confédéra-
» tion Helvétique, vous donne le pou-
» voir de vous gouverner par vous
» mêmes ; mais il ne prétend pas le faire
» ſans rétribution ; il m'a ordonné de
» me ſaiſir de votre vaiſſelle que j'em-
» porte, en compenſation de la liberté
» qu'il vous accorde ». Il préſenta en même tems une lettre du Duc, par laquelle ce Prince confirmoit aux Fribourgeois ce que l'Officier leur avoit dit en ſon nom.

Les Autrichiens tâchoient quelquefois de ſurprendre les Suiſſes par de ſecretes intelligences, qu'ils entretenoient dans les Villes qu'ils vouloient ramener & ſoumettre. Ils avoient entrepris de ſe rendre Maîtres de Lucerne, & de faire un maſſacre général des Habitans. Quelques-uns des principaux Citoyens étoient du complot, & devoient, pendant la nuit, ouvrir les portes aux Ennemis. Mais dans le tems qu'ils alloient exécuter cet affreux projet, ils apperçurent un jeune Homme qui avoit entendu toute la conſpiration. Les Conjurés ſe conten-

terent de l'engager par serment à garder le secret. Le jeune Homme fit ce qu'on exigeoit ; & un moment après voyant qu'on ne veilloit point sur sa personne, il s'échappa rempli de crainte & de frayeur. Quand il fut au bout de la rue, il apperçut de la lumiere dans la maison d'un Boucher; il y entra ; & s'approchant du fourneau, il dit tout haut : « je te dis, ô » Fourneau, qu'il y a des Hommes » armés, qui ont entrepris, cette nuit, » de massacrer tous les Citoyens. J'ai » juré de ne le dire à personne ; mais » c'est à toi, Fourneau, que j'en fais la » confidence ». Sur cet avis, le Boucher courut frapper à toutes les portes ; la Bourgeoisie se mit sous les armes, & dispersa les Conjurés.

Toutes ces guerres, où les Suisses avoient presque toujours l'avantage, les affermirent de plus en plus dans leur indépendance ; mais la division se mit parmi eux relativement à un petit pays, sur lequel Zurick & Schwitz avoient d'égales prétentions. Les autres Cantons, pour terminer ce différend, leur offrirent leur arbitrage; mais le premier l'ayant refusé, ils prirent tous le parti

de Schwitz. Zurick, pour se venger, se sépara de la ligue, & fit avec l'Empereur, un Traité qui donna lieu à une guerre très-funeste. Comme le seul intérêt du Canton de Schwitz l'avoit fait entreprendre, & que la querelle se termina à son avantage, on s'accoutuma insensiblement à donner son nom aux Confédérés; & l'on désigna, par le mot de Schwitz ou de Suisse, tout le Corps Helvétique.

Avant que de se liguer de nouveau avec leurs Compatriotes, les Habitans de Zurich gagnerent contre eux la fameuse bataille de Pratelen, où l'on vit périr toute l'Armée des Cantons Confédérés. Un Zuriquois se promenant au milieu des corps morts & des Blessés, dit à ses Camarades, « nous nous » baignons aujourd'hui dans les roses ». Un Mourant, outré de cette insulte, se leva sur ses genoux, prit une pierre, & la jetta avec tant de roideur à la tête de ce faux Brave, qu'il l'étendit mort sur le champ de bataille.

Non contens d'avoir triomphé de leurs Ennemis, les Zuriquois les insultoient encore par des chansons satyriques. Un jour qu'ils chantoient en

présence d'un Suisse, celui-ci leur demanda si le vin étoit à bon marché à Zurick, puisqu'ils étoient si joyeux, & combien se vendoit la bouteille ? Ils répondirent : « autant que valoit la » bouteille de sang dans les prairies de » Pratelen ». Les Suisses, pour se venger de cette insulte, arracherent toutes les vignes des deux côtés du grand lac.

Soleure, Bâle & Schaffouse n'entrerent dans la Confédération qu'à la fin du quinzieme siecle, c'est-à-dire, environ deux cens ans après les premiers troubles ; & Appenzell n'y fut admis que vers le milieu du seizieme. Les Suisses n'en étoient pas moins toujours regardés comme Membres de l'Empire ; & leur indépendance générale n'a été entierement reconnue, que par le Traité de Westphalie.

Par ce tableau de la naissance & de l'accroissement du Gouvernement Helvetique, vous voyez ce que peut l'esprit d'indépendance sur des Hommes accoutumés aux fatigues, à la frugalité, dans un pays ingrat, que l'industrie a fécondé, & que la liberté leur rend cher.

Les Suisses ne formoient encore que

huit Cantons unis par les sermens les plus solemnels, du tems de leurs guerres avec Charles, Duc de Bourgogne, qu'ils battirent à Grandson, à Morat & à Nancy, où ce Prince resta sur le champ de bataille. Louis XI, qui avoit éprouvé leur valeur, fit avec eux un traité d'amitié, qui fut déclaré perpétuel, & où le Roi s'oblige de ne leur être jamais contraire, ni de donner aucun secours à qui conque entreprendroit de les molester. Ce peu de paroles fut pour ces Peuples une amorce flateuse, qui les engagea dans la suite à s'allier plus particulierement avec une Nation, dont ils devoient tirer un jour tant d'avantages.

Ce Traité, ou plutôt celui qui le suivit, peut être regardé comme le fondement de tous ceux qui ont été faits depuis entre la France & le Corps Helvétique. Il porte en substance, que les Suisses, qui étoient alors & qui seront au service du Roi, auront dans le Royaume les mêmes droits, que s'ils y étoient nés; qu'eux & leurs Veuves, en cas qu'elles gardent leur viduité, seront, leur vie durant, exempts des tailles, des impôts, du guet & de la garde des portes,

Charles VIII confirma ces privileges par un acte particulier, & y ajouta deux autres articles; 1o. que Sa Majesté ne pourroit retenir aucun des Soldats Suisses sans leur consentement. 2o. Que d'abord que les Cantons auroient la guerre contre quelqu'un de leurs Ennemis, le Roi seroit obligé de la déclarer lui-même, & de l'attaquer comme si c'étoit son Ennemi propre.

Cette alliance fut pour ce Prince de la plus grande ressource; & s'il remporta des avantages considérables dans son expédition de Naples, il en fut en partie redevable aux Soldats de cette Nation, qui servant sous ses ordres, se distinguerent par les marques de bravoure les plus signalées.

En renouvellant ces premiers engagemens, voici ce que Louis XII voulut encore qu'on y inférât. Deux Ecoliers de chaque Canton étudieront dans l'Université de Paris aux frais du Roi; & les Négocians Suisses pourront vendre leurs marchandises à Lyon dix jours avant, & dix jours après la foire de cette Ville. Le premier de ces deux articles est changé; au lieu de l'entretien que le Roi devoit fournir à ces Ecoliers,

Ecoliers, il faut payer quatre cens livres tous les ans à chaque Canton Catholique; car les Protestans ne jouissent pas de cet avantage.

Le tems du Traité étant expiré, les Suisses peu contens des pensions que Louis leur assignoit, en exigerent de nouvelles, avec menace d'abandonner son parti, s'il n'acquiesçoit à leur demande. Piqué de la hauteur & de l'insolence avec laquelle ces Montagnards osoient taxer sa générosité, le Prince les renvoya avec mépris; mais il s'en repentit bientôt; car s'étant joints aux Ennemis du Royaume, ils y causerent les plus grands maux.

François I enchérit sur tout ce qu'avoient fait ses Prédécesseurs: il voulut qu'il y eût entre la France & le Corps Helvétique, une Alliance si bien cimentée, que rien ne pût jamais désunir les deux Nations. Ce Traité, qui fut nommé la Paix Perpétuelle, est le même pour le fond, que ceux des regnes précédens; mais il se fit avec un appareil qui lui donna une plus grande célébrité. Le Roi demanda à le signer lui-même; & les Cantons envoyerent pour cet effet à la Cour de France des Députés qui y

furent reçus avec toutes sortes de distinction.

Henri II & Henri III entrerent dans le même esprit ; mais aucun d'eux ne le fit avec plus d'éclat que Henri IV. Il renouvella, avec une solemnité extraordinaire, toutes les anciennes Alliances, voulut qu'elles fussent confirmées par un serment public, & que les deux Peuples jurassent à la face de sa Capitale; ce qui n'avoit point encore été observé. La proposition fut reçue avec empressement de la part des Cantons; ils nommerent des Ambassadeurs extraordinaires; les autres Etats qui composent le Corps Helvétique, y joignirent leurs Députés au nombre de quarante. La Cour avoit envoyé des ordres, pour qu'il ne manquât rien à la maniere de les recevoir. Le Duc de Montbazon alla au devant d'eux, jusqu'à moitié chemin de Charenton, avec un cortege de cent Gentilshommes. Chaque Député en avoit deux à ses côtés; on marcha ainsi jusqu'à la porte de Saint-Antoine, où le Prévôt des Marchands, à la tête des Echevins, après les avoir harangués, se joignit à leur entrée dans Paris.

Leur réception chez le Roi ne fut

pas moins distinguée : Henri IV, en les abordant, leur prit la main en signe d'amitié & d'alliance, & répondit dans les termes les plus obligeans au discours que prononça le Chef de l'Ambassade. Ces bons Suisses ne purent entendre, sans être sensiblement touchés, les expressions que le Roi employa avant la prestation du serment. La cérémonie se fit à la Cathédrale avec un concours extraordinaire des Grands & du Peuple. Henri dit, entr'autres choses, qu'il contribueroit de tout son pouvoir à maintenir les droits de ses Alliés, & qu'il seroit toujours prêt à marcher en personne pour les défendre.

On servit un dîner somptueux, après la cérémonie, dans une des salles du Palais Episcopal ; & l'on plaça à la même table, d'un côté les Ambassadeurs suivant le rang de leur Canton, de l'autre les Princes du sang & plusieurs Seigneurs de la premiere distinction. Le Roi, qui avoit dîné dans un appartement séparé, parut dans la salle sur la fin du repas, & se joignit aux Seigneurs de sa Cour, pour boire à la santé de ses nouveaux Alliés. On raconte à ce sujet, que la Ville de Paris voulant leur donner

un bal, mais manquant de fonds, le Prévôt des Marchands demanda à Henri IV la permission de mettre un impôt sur les robinets de toutes les fontaines publiques. « Cherchez, lui » dit ce Prince, quelqu'autre moyen » qui ne soit point à charge à mon » Peuple. Allez, Monsieur, il n'ap» partient qu'à Dieu de changer l'eau » en vin ».

Louis XIV imita son Aïeul, lorsqu'il voulut que l'Alliance qu'il renouvella avec les Suisses, fût solemnisée à Paris avec les mêmes cérémonies. Le Traité qu'il fit alors, ne devoit pas s'étendre au delà de son regne & de la vie du Dauphin son fils; mais la mort de ce dernier engagea le Monarque à le renouveller en 1715, & d'y comprendre le regne de son Successeur. Il y fit même ajouter plusieurs nouveaux articles, où l'on détermine les obligations respectives des deux Puissances.

C'est ici le lieu de placer la belle réponse que fit, en présence de Louis XIV, un Général Suisse, qui sollicitoit les appointemens de ses Officiers. M. de Louvois dit au Roi, que si sa Majesté possédoit tout l'argent que l'Etat

avoit donné aux Suisses, elle pourroit en faire une chaussée de Paris à Basle. « Il est vrai, répliqua sur le champ le » Général; mais aussi, si votre Majesté » avoit tout le sang que nous avons » répandu pour le service de la France, » on en pourroit faire un fleuve de » de Basle à Paris ». Le Roi frappé de cette réponse, ordonna à Louvois de faire payer ce qui étoit dû.

Indépendamment des Alliances que ces Peuples peuvent contracter avec d'autres Puissances de l'Europe, il en est une plus intime, par laquelle certains pays forment une partie du Corps Helvétique. Par cette derniere espece de Confédération, les Grisons, le Valais, le Comté de Neuchâtel, la République de Genève, l'Evêque de Basle, les villes de Saint-Gal, de Bienne, de Mülhausen, & ce qu'on appelle les Bailliages communs, tels que le Comté de Bade, le Turgaw, le Rhinthal, le Comté de Sargans, sont entrés successivement dans ce Corps National.

Les Grisons, autrement dits les Ligues Grises, tirent leur origine de la Toscane, d'où ils vinrent habiter le pays qu'ils occupent, environ six cens ans

avant la naissance de Jésus-Christ, sous la conduite de Rhétius, leur Chef, qui laissa son nom à la Nation & à cette contrée. Les Rhétiens prirent dans la suite celui de Grisons, à cause des écharpes grises que portoit anciennement une des trois Ligues qui composent cette République. La seconde est celle qu'on appelle Ligue de la Maison de Dieu, ou Cadée; & la troisieme, la Ligue des Dix Jurisdictions. Chacune d'elles forme séparément une République particuliere, dont le Gouvernement est démocratique. Ce pays appartenoit autrefois à la Maison d'Autriche & à l'Evêque de Coire; mais les Habitans ayant secoué le joug, se diviserent en trois Corps qui firent entre eux une alliance perpétuelle. La souveraineté est représentée par la Diete qui se tient tantôt à Ilantz, dans la Ligue Grise, tantôt à Coire, dans la Ligue Cadée, & tantôt à Davos, dans la Ligue des Dix Jurisdictions. La premiere fit d'abord son Traité avec le Canton d'Uri; la seconde y entra quelque tems après; & ensuite il devint général & perpétuel entre les trois Ligues & tous les Cantons.

L'occasion de cette alliance fut, que les Grisons ayant beaucoup de Fiefs mêlés avec le Comté de Tirol, il en naissoit très-souvent des difficultés entre les Seigneurs de l'un & de l'autre pays; de sorte que les Grisons, qui appréhendoient d'en venir à une rupture avec la Régence d'Inspruck, chercherent une protection dans l'Alliance des Suisses. Ceux-ci, qui, de leur côté, craignoient la puissance de la Ligue de Suabe, crurent qu'il étoit de leur intérêt, de se fortifier par une Confédération avec un Peuple redoutable. Les familles de Planta & de Salis sont regardées comme les premieres du pays des Grisons; celles de Travers & de Dumont y sont aussi fort considérées.

Le Valais étoit sous la dépendance des Evêques de Sion qui en est la Capitale. Ces Prélats, qui se prenoient dans le Corps des Chanoines, étoient élus par le Chapitre sans la participation des Habitans. Ils nommoient ensuite à toutes les charges de l'Etat, & obligeoient les Officiers qui en étoient revêtus, de leur prêter à genoux le serment de fidélité. Mais dans la suite, & spécialement lorsque Calvin introduisit sa doc-

trine dans le Valais, on attaqua les droits des Evêques; on obligea même quelqu'uns de ces Prélats à quitter leur Diocèse; & à leur retour, pour jouir tranquillement de leur Evêché, ils céderent à l'Etat une partie de leurs privileges, dont un des principaux regarde l'Election de l'Evêque, qui doit se faire de concert avec la République. En vain le Chapitre a protesté & proteste encore contre cette cession, il ne paroît pas qu'on s'en mette fort en peine.

Les Valaisains forment aujourd'hui un Etat indépendant, qui, par son alliance avec les Suisses, durera aussi long-tems que le Corps Helvétique. La forme de son Gouvernement, qui est populaire, rend la Noblesse presque entierement dépendante des Paysans dont elle est souvent très-peu respectée. Ils ont une maniere singuliere de réprimer les Grands dont la puissance leur est suspecte; & c'est ce qu'ils appellent la Masse ou la Massue. Quand ils en veulent à quelque Noble, ils prennent un tronc d'arbre avec ses racines, y attachent une laide figure de tête d'homme; & tous les Conjurés y mettent un

clou. S'ils voyent, par la quantité de clous, qu'ils sont en assez grand nombre, ils vont porter la Masse devant la maison de leur Ennemi; ce qui signifie que le Peuple demande qu'il soit chassé du lieu, & que ses biens soient confisqués. Parmi les principales familles du Valais, celle de Courten est une des plus distinguées.

On ignore l'origine de la ville de Bienne, située près de l'Evêché de Basle, au pied d'une coline chargée de vignes, dans le voisinage du lac de ce nom, sur la riviere de Suze. L'Abbé de Saint Gal, aujourd'hui Souverain d'une assez grande étendue de pays, & Prince du Saint Empire, reconnoît, pour son Auteur, l'Hermite Saint Gal, venu du fond de l'Ecosse, dans les déserts de l'Helvetie, vers le septieme siecle, pour vaquer à sa dévotion. Le tems & les soins de ses Successeurs ont changé sa cabane en un palais, & son désert en une belle principauté. Cet Abbé est chef d'un Chœur de quatre-vingt Moines de l'Ordre de Saint Benoît, & toujours choisi par leur Chapitre. La souveraineté réside réellement dans l'assemblée des Religieux; l'Abbé,

qui n'en a que les honneurs, fait ordinairement sa résidence à Wil, où il a sa petite Cour. Il étoit autrefois Souverain de la ville qui s'est formée autour du Monastere, comme l'Evêque de Basle, de celle de Bienne. Elles ont sécoué l'une & l'autre cette dépendance, & se maintiennent dans leur liberté par leur alliance avec les Suisses. La principauté de Porentru, sans cesser d'appartenir à l'Evêque qui y fait sa résidence, est entrée dans la même Confédération (1).

La ville de Geneve, qui se gouverne en forme de République, étoit anciennement le Siege d'un Evêché suffragant de Vienne en Dauphiné. L'Evêque fut obligé de l'abandonner lorsque les dogmes de Calvin y prirent faveur. Le Duc de Savoie a tenté à plusieurs reprises de s'en rendre Maître; les Genevois se sont toujours défendus avec autant de courage que de succès; & leur alliance avec quelques Cantons, n'a pas peu contribué à leur conserver leur indépendance.

Le Comté de Neuchâtel est une Sou-

(1) C'est aujourd'hui M. de Vang qui en est Souverain.

veraineté héréditaire & indivisible : les filles n'y succédent qu'au défaut des mâles. Cette Ville a passé des Romains, aux anciens Rois de Bourgogne, puis aux Rois de France, & fut ensuite gouvernée successivement par des Princes des Maisons de Fribourg, de Holchberg, & de Longueville. Ils étoient alliés aux Cantons de Berne; ils le furent ensuite avec ceux de Lucerne, de Fribourg & de Soleure; mais depuis que le Roi de Prusse en a la souveraineté, ces trois Cantons n'ont pas voulu renouveller l'alliance qu'ils avoient avec les Princes ses Prédécesseurs. Ce Monarque y envoie un Gouverneur qui est le Chef du Conseil d'Etat; & ce Conseil est composé des Personnes les plus distinguées du pays. Quoique le Prince soit Souverain, les peuples ne laissent pas de jouir d'une grande liberté qu'ils ont obtenue des anciens Comtes, & qui leur a été confirmée par leurs Successeurs.

Dans les différentes guerres que les Suisses eurent à soutenir avec la Maison d'Autriche, ils firent plusieurs conquêtes en commun, qu'ils font gouverner par des Baillis qui rendent compte de

leur administration dans les Dietes. Le Comté de Baden est un de plus considérables de ces Bailliages. La Ville de ce nom est fameuse par ses eaux, par l'Assemblée générale des Cantons, & sur-tout par le Traité conclu en 1714 entre la France & l'Empereur. Comme la curiosité y attiroit beaucoup de monde, le Maréchal de Villars, qui apperçut dans la foule une jeune & jolie femme de Zurick, voulut l'embrasser, lorsque tout-à-coup un petit homme à jambes torses & presque tout contrefait, écarta la presse, & se mit à crier : « Non, non, Monsieur le Ma» réchal ; c'est ma Sœur, & la Femme » du Syndic de notre Communauté ».

Tous les Cantons n'ont pas le même droit, ni autant de Jurisdiction les uns que les autres, sur ces différens Bailliages : cela dépend du tems auquel on s'en est rendu maître, & de celui où chacun d'eux est entré dans l'Alliance Helvétique.

Müilhausen est située en Alsace à cinq ou six lieues de Basle : il n'y eut d'abord qu'un Couvent de Moines Augustins, ensuite un village, & enfin une ville qui, après avoir été soumise à la Mai-

ſon d'Autriche, fut déclarée libre; & dans la ſuite, elle fit un Traité perpétuel de Combourgeoiſie avec le Canton de Baſle. Quelque tems après, elle entra dans la Confédération générale; mais ce Traité fut rompu par une eſpece de rebellion dont elle ſe rendit coupable envers les Cantons Catholiques. Cependant, comme elle a continué ſon alliance avec les Réformés, elle eſt toujours réputée du Corps Helvétique, & participe à ſes privileges; mais cette petite République eſt preſque bornée à l'enceinte de ſes murs.

La noble & ancienne Maiſon de Waldner, qui poſſede des terres dans les environs de Mülhauſen, a joui dans tous les tems, & jouit encore du droit de Bourgeoiſie dans cette Ville, ainſi que dans tout le Canton de Baſle: c'eſt donc à double titre, que Meſſieurs de Waldner poſſedent, avec les Suiſſes, tous les avantages de la Nation. Leurs droits, à cet égard, ſont mieux établis que jamais, par les emplois, les décorations & les grades dont ils ſont aujourd'hui pourvus dans les troupes du Roi, & qu'ils ont mérités par leur naiſſance, leurs talens militaires, &

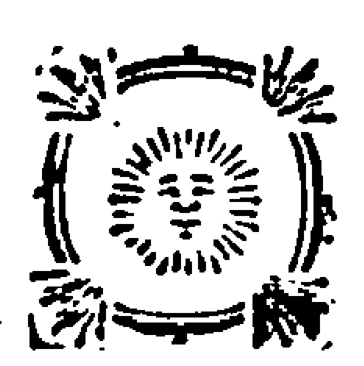
leur zele pour le Service de sa Majesté.

L'étroite amitié qui, depuis nombre d'années, me lie avec toute cette Maison, m'a mis plus d'une fois à portée de connoître son illustration & ses titres. Etablie de tems immémorial dans la Province d'Alsace, cette Famille ancienne & distinguée conserve dans ses Archives, les preuves légales de neuf générations suivies; avantage dont peu de Maisons nobles peuvent se prévaloir; & elle voit dans ses titres, une filiation qui la fait remonter constamment jusqu'au treizieme siecle. Elle voit ses Ancêtres admis dans les Tournois, avec la qualité de Seigneur & de Chevalier, lorsque les Empereurs & les Souverains étoient eux-mêmes jaloux de porter l'une & l'autre: elle les voit posséder des Seigneuries qui leur ont été transmises d'âge en âge, avec les symboles de la puissance qui s'apperçoivent encore jusques dans les ruines de plusieurs Châteaux forts: elles les voit former des Confédérations militaires, faire la guerre, mettre sur pied des Troupes à leur solde, conduire leurs Vassaux sous leurs Banieres, traiter de la Paix, &

marcher d'un pas égal avec les Princes & les Seigneurs les plus puissans, dans les tems où la grande Noblesse étoit toujours en armes: elle les voit ensuite, lorsque les guerres particulieres furent prohibées, entrer dans les armées des Empereurs, tantôt les commander, tantôt se signaler dans d'autres grades. Enfin elle voit, en vieillissant, sa tige & ses branches toujours soutenues par l'épée qui les couvre de trophées militaires, par les dignités Ecclésiastiques, par les Chapitres nobles, par les Ordres de Chevalerie, par des Alliances qui augmentent leur éclat; en un mot, par tous les avantages qui font l'illustration des plus grandes Maisons.

Je suis, &c.

A Coire, ce 23 Août 1757.



LETTRE CCCXV.

SUITE DE LA SUISSE.

A peine ai-je employé quinze jours à parcourir un pays, qui demanderoit des années d'obſervation. Que de ſpectacles divers ſe ſont offerts de toutes parts, en traverſant les montagnes qui ſéparent le Tirol de la Suiſſe; & combien de fois ſe ſont-ils renouvellés en pénétrant dans celles des Alpes! Comme l'extérieur de ces monts ne préſente d'abord que des rochers, de la glace & des neiges, on eſt toujours tenté de s'en éloigner; cependant, que de choſes dignes de curioſité! que de belles vallées! que de coteaux rians! que de charmantes perſpectives! Ici, c'eſt un terrein uni & cultivé; là, ce ſont de hautes & de bruyantes caſcades qui vous inondent de leur épais brouillard. Tantôt ce ſont de riches vallons, entrecoupés par des rivieres qui ſe diviſent en pluſieurs canaux; tantôt d'immenſes rochers pendent en ruines au

dessus de votre tête. Ici un torrent éternel ouvre à vos côtés un abîme, dont votre vue n'ose pénétrer la profondeur; quelquefois, en sortant de l'obscurité d'une épaisse forêt, une agréable prairie vient tout à coup s'offrir à vos regards; par-tout c'est le sublime de la nature ou dans ses beautés ou dans ses horreurs.

Plus vous avancez, plus les objets sont diversifiés : ici, des rocs coupés perpendiculairement présentent de loin l'idée d'un édifice antique, orné de statues & de moulures; là, des débris de rochers, arrêtés par d'autres dans leur chûte, forment, par leurs divers entassemens, des voûtes & des grottes à perte de vue. Le spectacle devient toujours plus intéressant & la variété plus piquante. A côté d'une caverne vous trouvez des maisons; des vignes sur des terres éboulées; des champs dans des précipices.

Ce n'est pas seulement le travail des Hommes, qui rend ce pays si étrangement contrasté : la Nature semble encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, & vous fait voir toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu. Vous jettez les yeux sur cette

montagne : au sommet, ce sont les glaces de l'hiver, au milieu, les fleurs du printems, au bas, les moissons de l'été ou les fruits de l'automne. Ajoutez à cela les illusions de l'optique ; les différentes couleurs des rochers & des monts diversement éclairés ; leur contraste avec le sombre des bois & l'éclat de la neige, sur-tout quand le Soleil la frappe de ses rayons. Au lever de cet Astre, la pointe des montagnes prend la couleur de l'argent, le soir, celle de l'or ; & quelquefois toutes ces nuances empruntées se réfléchissent mutuellement, & offrent un éclat, une variété inimitables. Joignez y encore la voix des échos qui répete & multiplie tellement le moindre bruit que fait un Voyageur, qu'au seul pas d'un cheval, vous croiriez entendre l'approche d'un détachement de Cavalerie. Enfin, un mêlange étonnant de la nature cultivée & de la nature sauvage montre partout la main des Hommes, où vous ne croiriez pas qu'aucun Humain ait jamais pu pénétrer.

Telles étoient les scenes continuelles qu'offroient à mes regards étonnés ces lieux si peu connus & si dignes de l'être :

ils ne cessoient d'attirer mon admiration, & avoient je ne sais quoi de magique, de surnaturel, qui ravissoit mon esprit & mes sens. Combien de fois, en gravissant ces montagnes, après m'être promené dans les nuages, j'atteignois un séjour plus serain, où je voyois le tonnerre & l'orage se former au dessous de moi ! L'air y est plus pur, plus subtil, la respiration plus facile, plus de légereté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit. Aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs ne tiendroient contre un pareil séjour. Un roc m'y servoit de siege ; un torrent tomboit ; & son bruit, avec celui des échos & des vents, étoit le seul qui se fît entendre dans la vallée qui bornoit ma vue : jamais autre homme que moi n'y avoit pénétré ; & nul ne venoit me troubler. Toutes mes idées se rassembloient dans ma tête ; & tous mes sentimens se retiroient vers la partie la plus sensible de mon cœur. J'étois comme isolé dans l'Univers ; & cet exil me plaisoit. Les méditations y prennent je ne sais quel caractere grand & sublime, proportionné aux objets qui nous frappent ; & à mesure qu'on approche de

ces régions éthérées, l'ame semble participer à leur inaltérable pureté. J'aurois passé tout le tems de mon voyage dans le seul enchantement de ce paysage, si je n'en eusse éprouvé un plus doux dans le commerce des Habitans.

Voulez-vous connoître un Peuple qui trouve le plaisir dans le travail, & le bonheur dans la pauvreté; qui regarde le superflu comme un fardeau incommode; qui aime la vie, & ne craint point la mort; qui observe sans étude & sans contrainte, ce qu'Epictète pratiqua, ce que Séneque ne fit qu'enseigner; un Peuple qui ne se laisse point éblouir par l'ambition, &, tranquille sur l'avenir, ne songe qu'à goûter le présent; dont la vie s'écoule dans une paix inaltérable; qui ne connoît d'autres loix que celles de la nature; qui adore la beauté, même dans la misere; qui ne forme point de liens malheureux, parce que chacun aime pour soi, & non pour des Parens vains ou ambitieux; un Peuple, chez qui la foi conjugale n'est jamais violée; dans les veines duquel coule un sang pur qui n'a jamais été infecté par aucun poison héréditaire, fruit

des déréglemens d'un Pere vicieux : si vous voulez, dis-je, connoître une telle Nation, transportez-vous, Madame, au milieu de ces nobles & fameuses montagnes, qui nourrissent un Peuple de Rois dans la simplicité touchante des mœurs antiques, dans la franchise, dans les douceurs de l'égalité fraternelle. Ces Mortels fortunés se regardent avec les yeux de la nature, & se voient tous comme des égaux ; tandis qu'ailleurs, avec les yeux artificiels que forme l'inégalité d'institution, on ne trouve plus dans les autres Hommes, ni son frere, ni son semblable. Ici les Domestiques s'asseyent à table avec leurs Maîtres ; la même liberté regne dans les maisons & dans la République ; & la famille est l'image de l'Etat.

En traçant ce léger tableau des mœurs des Helvitiens, de leur simplicité, de leur égalité d'ame, de cette paisible tranquillité qui les rend heureux, plutôt par l'exemption des peines, que par le goût des plaisirs, ce que je ne puis vous peindre, ce que vous ne pouvez guere imaginer, c'est leur zele hospitalier pour les Etrangers que la curiosité leur amene. L'humanité est pour ce Peu-

ple, ce que là parenté feroit pour un autre. Ces déserts sont beaux; ces montagnes sont sublimes; heureux qui peut les parcourir! mais au milieu du cahos effrayant de ces monts, à travers ces rochers immenses, dont l'auguste difformité épouvante autant qu'elle étonne, qu'il est doux d'y retrouver la trace de ces hommes! Quel plaisir d'y rencontrer un chemin sûr, qui vous mene à leurs heureuses habitations. Tout y est abandonné à la foi publique; elles ne sont fermées qu'en hiver, à cause du froid dont il faut se garantir. Ils contractent le plus souvent sans Notaire; ne connoissent point les procès; les noms d'Avocats, de Procureurs sont bannis de leur langage comme de leurs idées. Chaque Village a ses Rôles qui renferment ses Statuts & ses Privileges; voilà, avec l'équité naturelle, le seul Code qu'ils consultent; & s'il s'éleve une querelle entre deux Particuliers, le premier Assistant a droit de leur imposer la paix. Cette injonction est rarement méprisée; & tout scandale encourt des peines. Ils ont des Loix austeres; mais ils ont le plaisir de les faire eux-mêmes. On défend le vin à celui

qui en fait excès; les Querelleurs sont exclus des Sociétés; les Irréligieux n'y sont point soufferts. Un homme, dans je ne sais quel Canton, n'alloit point à l'Office; le Magistrat lui envoyoit tous les Dimanches deux Sergens qui l'amenoient à l'Eglise. Cette attention dura un an; & chaque Messe lui revenoit à deux florins. Leur langage n'a point changé depuis plusieurs siecles, tant ils sont attachés aux rits de leurs Peres. Il est dur & grossier, mais susceptible d'une mâle éloquence. Il annonce le ton de la liberté, & cette rudesse de mœurs qui malheureusement ne s'adoucit qu'en se corrompant. On ne voit entr'eux d'autre distinction que celle du mérite; lui seul mene à la tête du Gouvernement; on va le chercher jusques dans la plus chétive cabane. Ce Paysan vêtu de toile est un Magistrat qui va siéger dans le Conseil, & sera peut-être Député pour traiter avec les plus puissans Princes de l'Europe. Ce Peuple me représente les anciens Gaulois; il en a la stature, la force, le courage, la fierté, la douceur & l'indépendance. La terre y est cultivée par des mains libres; les hommes y sement pour eux, & ne recueillent point

pour d'autres. Ils sont fort laborieux; parce que le travail est un plaisir pour qui est sûr d'en tirer le fruit.

Telles sont à-peu-près ces Montagnards Suisses, sur-tout dans les trois petits Cantons d'Uri, Schwits & Underwald, qui jetterent à Morgarten les premiers fondemens de la liberté Helvétique. Les Villes n'offrent pas un tableau tout à fait aussi intéressant. Le luxe y a pénétré avec les modes, surtout dans celles qui sont les plus voisines de la France; & sans la sagesse du Gouvernement, il y auroit fait des ravages d'autant plus dangereux, que ces Peuples ne seroient pas en état de fournir à ses changemens & à ses goûts. Les mœurs n'y sont donc plus l'effet d'une heureuse disposition, mais de la sévérité des Loix. Les spectacles sont défendus; les intrigues amoureuses sont punies comme des crimes; la magnificence dans les habillemens est proscrite; mais un abus odieux qui regne dans certains Cantons, c'est la vénalité de la Justice, & la concussion de plusieurs Baillifs, que le Gouvernement ne s'applique point assez à réprimer.

On ne donne peut-être pas aux Suisses

ses assez d'esprit ; & peut être leur accorde-t-on plus de franchise qu'ils n'en ont. Malgré la rudesse de leur idiome, on remarque en eux une facilité singuliere pour apprendre les langues. Ils saisissent aisément aussi les manieres & le ton des Etrangers; mais ils sont de mauvais imitateurs & sortent de leur caractere. Les plaisanteries qu'on fait sur leur compte ne viennent, sans doute, que de ce que la pauvreté rend ridicules aux yeux de l'orgueil & de la sotte vanité, les Nations comme les Particuliers. Les femmes sont belles, & sur-tout bien faites ; mais leur chasteté, leur économie, leur application & leurs soins pour le ménage, la vie retirée & laborieuse qu'elles menent dans l'intérieur de leur nombreuse famille, les mettent au-dessus de toutes les femmes de l'Europe.

Tout homme, en Suisse, naît Soldat, & respire, en grandissant, les armes & la liberté. Le premier présent qu'un Pere fait à son Fils, c'est un sabre. La Milice est partagée en deux Corps, les Fuseliers & les Electionnaires. Les Garçons sont enrôlés dans le premier, dès l'âge de seize ans, & les Gens mariés

dans le second. Il y a aussi des Compagnies de Canoniers, de Bombardiers, de Chasseurs, de Forgerons, de Charpentiers pour l'Artillerie, & des Guides qui ont une parfaite connoissance des chemins. Ils ne sont exempts du service qu'à soixante ans, & doivent tous se fournir d'une armure complette, outre celle que l'Etat tient en réserve dans les Arsénaux. Il n'y a point de Troupes sur pied dans ce pays de liberté ; mais chaque Commune a son Officier qui, les Fêtes & les Dimanches après l'Office, rassemble les Enrôlés, leur fait faire l'exercice, tirer au blanc avec le mousquet, &c. Outre ces leçons domestiques, ils sont encore fortifiés par ces Essains de Soldats qui reviennent, tous les trois ans, du service étranger ; & le Gouvernement peut, en un instant, former une Armée bien disciplinée. Il y a dans chaque district, sur un endroit élevé, un amas de bois sec & de fourage en forme de pyramide, où l'on met le feu en cas d'allarme ; & à ce signal, toute la Milice s'assemble, & marche au rendez-vous. Les Suisses ont toujours passé pour des hommes vaillans, forts & de si bonne

foi, que les Princes qui les appellent à leur solde, ne font point de difficulté de leur confier la garde de leur Personne. Mais s'ils se battent volontiers, ils veulent être payés de même ; & si l'on y manque, ils quittent le service & s'en retournent dans leur pays : delà ce proverbe si connu, « point d'argent, » point de Suisse ».

Les gens qui croient qu'en se donnant ainsi pour de l'argent, les Suisses ne peuvent porter ni un courage bien ferme, ni un attachement bien constant dans les revers, ne réfléchissent pas que, par ces sortes de traités, chaque Soldat concourt, pour sa part, à l'engagement qui l'attache au service d'une autre Puissance ; que c'est volontairement qu'il vend sa main & ses armes ; que par-là il s'incorpore au Peuple qu'il va défendre ; & que la liberté qui préside au contrat, ennoblit & légitime ce qu'il auroit, sans elle, d'odieux & d'injuste. Aussi les voit-on, sans scandale, entrer comme Alliés, dans des campagnes où ils ne prétendent rien, & verser, en qualité d'Auxiliaires, ou leur sang, ou celui d'une Nation qu'ils ne haïssent pas. Ennemis

de la guerre pour eux-mêmes, ils se dévouent à la faire pour autrui ; & n'examinant, dans les discussions sanglantes, que la solde offerte par celui qui les entreprend, ils s'arment au moindre signe de la Puissance qui les paye. Ils savent d'ailleurs, qu'une espece de Fraternité avec le Peuple qu'ils vont secourir, a précédé leur marche; que leurs Régimens sont déjà compris dans l'état des forces nationales ; & que l'assistance qu'ils portent, doit en pareil cas, être rendue à leur Patrie.

Dans un pays peu favorable au commerce, & dont le terrein produit à peine de quoi nourrir ses nombreux Habitans, que feroit-on de mieux, que de permettre à ceux qui ont de l'inclination pour les armes, de servir les Princes étrangers, & d'acquérir une expérience qui peut devenir utile à leurs Concitoyens ? La Suisse n'a pour toute forteresse que sa situation, un bon Gouvernement, la valeur non équivoque de ses Peuples, & leur extrême amour pour la liberté. Ce n'est point vendre son sang, que de se dévouer aux autres Puissances, sous des conditions

honorables ; c'eſt ſe tirer de la moleſſe & de l'oiſiveté, pour faire l'apprentiſſage d'un métier qui peut être un jour néceſſaire à ceux qui l'exercent, & les défendre de l'oppreſſion. Si ce pays étoit attaqué par quelque Prince étranger, & qu'il manquât d'Officiers & de Soldats, comment pourroit-il repouſſer un Ennemi, qui auroit ſur ſes Habitans l'avantage que donne l'expérience ?

On diſtingue communément, parmi les Suiſſes, trois différens Ordres de Citoyens, les Payſans, les Nobles & la Bourgeoiſie. Les premiers ſont des gens de bonne foi, robuſtes & laborieux, à qui la néceſſité apprend à devenir d'excellens Laboureurs, & à tirer le meilleur parti des terres les plus ingrates. Pluſieurs ſe ſont enrichis par leur application & leur induſtrie ; & ils vivent tous dans un état de liberté, dont ils ſont très-jaloux. Tendrement attachés à leurs Souverains, dans les Cantons Ariſtocratiques, ils en ſont traités avec la plus grande douceur ; & on les a tellement accoutumés à ne payer que de petites taxes, qu'il ſeroit dangereux

de leur en imposer de nouvelles. Ceux d'entr'eux qui prennent le parti du service, sont aussi patiens, aussi endurcis à la fatigue, que hardis dans l'action, & dociles à la discipline.

La qualité de Noble ne donne aucun droit au gouvernement de l'Etat ; &, pour l'ordinaire, ceux qui possedent cet avantage, ne sont pas les plus riches de la Nation ; aussi n'ont-ils d'autre ressource, pour la plupart, que de chercher fortune dans le service étranger. La crainte de déroger les empêche de s'appliquer au commerce, &, dans les Cantons Protestans, de suivre l'état Ecclésiastique, persuadés qu'un Gentilhomme ne peut décemment devenir Ministre.

A l'égard des Bourgeois, on peut les diviser en trois classes, les Marchands & Artisans; les Gens de Loix, & les Gens de guerre. Les premiers passent pour être fiers & paresseux, tant parce qu'ils sont admis au Gouvernement, que par le droit qu'ils ont d'empêcher ceux qui ne sont pas Bourgeois, d'exercer aucune profession : d'où naissent naturellement deux inconvéniens ; l'un, que les Ouvriers sont mauvais ; & l'autre, que les

marchandiſes ſe paient fort cher. Si vous exceptez les Cantons de Zurich, de Schaffouſe & de Bâſle, vous trouverez peu de gros Négocians dans toute la Suiſſe. Sa ſituation au milieu des montagnes, ſon éloignement de la mer, la ſtérilité de ſon ſol, le peu d'induſtrie de ſes Habitans, tout cela n'annonce pas un commerce bien floriſſant. Les beſtiaux qui paiſſent dans les vallées, ſont preſque la ſeule branche de ſon négoce. Elle envoie en France, en Sardaigne, dans le Milanois & autres parties de la Lombardie, une aſſez grande quantité de chevaux pour la remonte de la Cavalerie. Ses fromages ſont renommés dans toute l'Europe. Les villes de Saint-Gal & de Berne font auſſi quelque trafic en toile. Zurich eſt fameuſe pour ſa Manufacture de crépon. Bâſle & Schaffouſe, ſituées ſur les frontieres de l'Empire, ſont des entrepôts conſidérables pour la France, l'Allemagne & l'Italie. Genève eſt célebre pour l'induſtrie de ſes Artiſans: elle a auſſi de gros Banquiers qui entretiennent des correſpondances dans les Villes les plus marchandes de l'Europe. En général, le commerce des Suiſſes, quoique très-

borné, suffit à ce Peuple sage & ennemi de toute espece de luxe, pour le dédommager de l'ingratitude du pays, qui fournit à peine les nécessités de la vie.

L'espérance de parvenir aux honneurs de la République & de posséder quelque Bailliage lucratif, est ce qui détermine principalement à l'étude des Loix la jeunesse Helvétique ; & plusieurs trouvent, par cette voie, le chemin de la fortune. Les Gens de guerre sont ceux qui ont servi dans les Armées étrangeres ; ils ont été long-tems les plus considérés des trois Ordres ; tant parce qu'ils étoient les plus polis, que parce que le métier des armes passoit alors pour la profession la plus honorable ; mais on fait aujourd'hui autant ou plus de cas des Gens de loix, destinés à occuper les premieres places dans le Conseil de la Nation.

Les Treize-Cantons, considérés sous un seul point de vue, forment un seul & même Corps d'Etat, réuni pour le maintien de la liberté commune; mais chacun a son Régime & son Gouvernement particulier, avec certaines dispositions qui les regardent tous en général. Ils s'assemblent une

fois l'an, & sont convoqués par le Canton de Zurich, qui, en se liguant avec les autres, a obtenu & conservé l'honneur de les précéder. Il leur fait part, dans une Lettre circulaire, des motifs de la convocation, & les prie de dōnner à leurs Envoyés les instructions relatives aux matieres qui seront agitées. Son premier Député est Président né de ces sortes d'Assemblées; c'est lui qui propose le sujet qui doit être discuté. Il recueille ensuite les voix, rédige avec son Collegue le résultat des délibérations, & les envoie aux divers Cantons. On traite, dans ces Dietes, de la Paix, de la Guerre, des Alliances, des Ambassades. On y donne audience aux Ministres des Puissances étrangeres, excepté à ceux de France, qui font leur séjour à Soleure. Chaque Canton envoye deux Députés qui n'ont cependant qu'un seul suffrage; & lorsqu'une Loi a passé à la pluralité des voix, tous les Sujets de la République sont obligés de la reconnoître.

Avant que le schisme eût divisé le Corps Helvétique, on voyoit régner, dans les Dietes générales, une

parfaite unanimité ; mais l'intérêt du culte a tout changé ; la confiance mutuelle s'est retirée ; l'esprit de parti a pris la place de l'union & de la concorde. Delà les inimitiés, les jalousies, les oppositions dans les vues & les projets ; delà ces Dietes particulieres des deux Religions, où se discutent séparément les affaires importantes. Les Cantons Protestans s'assemblent dans celui de Zurich, & les Catholiques à Lucerne. La Diete générale ne se tient donc aujourd'hui, que pour conserver une apparence d'union, & ne représente plus que le simulacre du Corps Helvétique.

Ulric Zuingle, né en Suisse vers la fin du quinzieme siecle, apporta dans sa patrie les premieres idées de Réformation. Il fit ses premieres études à Berne, & les continua à Vienne, à Rome & à Basle, où il fut reçu Docteur en Théologie, passa successivement à différentes Cures, & obtint enfin celle de Zurich. C'étoit dans le tems que Léon X faisoit publier en Allemagne des Indulgences par les Dominicains, & en Suisse par un Cordelier Milanois. Piqué de la préférence,

Zuingle commença par déchirer le voile qui couvroit quelque pratiques superstitieuses; & sous prétexte de réformer les abus, comme Luther, il attaqua les Indulgences mêmes, l'autorité du Pape, l'invocation des Saints, le Sacrifice de la Messe, le Carême, les Vœux, le célibat des Prêtres, l'Abstinence des viandes, &c; mais ce qui change entierement le fond de leur doctrine, c'est que Zuingle donnoit tout au libre arbitre, rien à la grace, & soutenoit que par les seules forces de la nature, Socrate, Caton, Séneque, Scipion, Hercule même & les autres héros & gens vertueux du Paganisme avoient gagné le Ciel par leurs belles actions. Luther avouoit la présence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie; Zuingle au contraire n'y reconnoissoit que du pain & du vin; & c'est en Suisse que cette hérésie a pris naissance. Tout le Clergé Helvétique s'éleva contre la nouveauté de ces dogmes; mais Zuingle avoit pour lui la Magistrature. Le Sénat de Zurich convoqua une Assemblée pour conférer de ces matieres; on alla aux voix; & la pluralité fut pour la Réformation. On attendoit en foule la Sentence, lorsque le Greffier vint an-

noncer que Zuingle avoit gagné sa cause. Tout le Peuple fut, dans le moment, de la Religion du Sénat; & plusieurs Assemblées confirmerent ce changement. Les Magistrats abolirent successivement la Messe & toutes les cérémonies de l'Eglise Romaine. Ils ouvrirent les Cloîtres; les Moines rompirent leurs vœux; les Curés se marierent; & Zuingle lui-même épousa une riche Veuve.

Tel fut le premier effet que produisit, dans le Canton de Zurich, la Réforme de cet Héréfiarque. Il paroissoit cependant fort embarrassé de concilier son sentiment sur l'Eucharistie avec ces paroles de Jésus-Christ: *Ceci est mon Corps.* Lorsqu'il étoit le plus occupé de cette difficulté, il eut un songe dans lequel il crut disputer avec le Secrétaire de Zurich, qui le pressoit vivement sur ces paroles de l'institution du Sacrement. Dans le fort de son embarras, il vit, dit-on, paroître tout à coup un Fantôme qui lui dit ces mots: « l'Imbécille, qui n'a » pas l'esprit de répondre ce qui est » écrit dans l'Exode, *l'Agneau est la* » *Pâques*, pour dire qu'il en est le signe ». Cette réponse, dictée par le Fantôme, fut un triomphe; & Zuingle n'eut plus de difficulté sur l'Eucharistie. Il enseigna

qu'elle n'étoit que la figure du Corps & du Sang de Jésus-Christ, & trouva, dans l'Ecriture, d'autres passages qu'il crut lui être favorables. Cette explication se répandit en Suisse, en Allemagne, en Pologne, en France & dans les Pays-Bas, où elle forma la Secte des Sacramentaires.

Plusieurs Cantons resterent constamment attachés à l'Eglise Romaine; & l'on arma de part & d'autre pour défendre la vérité de son culte. Zuingle fit tous ses efforts pour éteindre le feu qu'il avoit allumé: il sentoit qu'en qualité de Patriarche de la Secte, & de premier Pasteur de Zurich, il seroit obligé lui-même de prendre les armes; & il ne doutoit pas qu'il ne mourût dans la mêlée. Une comete qui parut alors, le confirma dans cette persuasion; il s'en plaignit d'une maniere lamentable, & annonça à Zurich les plus grands malheurs. Malgré ces plaintes, la guerre fut résolue; il accompagna une armée de vingt mille hommes, dont la plus grande partie périt les armes à la main; & Zuingle fut du nombre des Morts. Les Catholiques brûlerent son corps, tandis que son Parti le regardoit comme un Martyr.

Enfin, après plusieurs autres combats, les Cantons firent la paix, à condition que chacun demeureroit libre dans l'exercice de sa Religion; mais depuis que les Zuingliens ont fait alliance avec la République de Geneve, ils sont devenus Calvinistes, ou très-peu différens des Sectateurs de Calvin.

Zuingle n'étoit ni savant, ni grand Théologien, ni bon Philosophe, ni excellent Littérateur. Il avoit l'esprit juste, mais borné; il exposoit ses pensées avec assez d'ordre; mais il pensoit peu profondément, si l'on en juge par ses Ouvrages, recueillis & imprimés en cinq volumes in-folio.

On prétend que la différence de Religion, en Suisse, a rendu les Cantons Protestans, à proportion, beaucoup plus riches que les Catholiques; parce que les premiers jouissent des biens Ecclésiastiques qu'ils ont envahis; au lieu que chez les autres, le Clergé & les Moines ne sont pas même sujets aux charges publiques. Mais la meilleure raison est, que le pays qu'habitent les Réformés, est mieux situé pour le commerce, & que plusieurs François Réfugiés y ont porté leurs Manufactures,

Les Suiſſes, pour entretenir l'union, ſont convenus, comme je l'ai dit, que chaque Habitant ſuivroit librement le culte qu'il profeſſe ; que ceux qui embraſſeroient la Religion Romaine, ſeroient obligés de ſe retirer dans un Pays Catholique, & qu'un Catholique qui ſe feroit Proteſtant, paſſeroit également dans un des Cantons Réformés. Ces derniers ſont au nombre de quatre, Berne, Zurich, Baſle & Schaffouſe; deux autres, Appenzel & Glaris, ſont appellés Cantons mixtes ou mi-partis, parce qu'on y profeſſe les deux Religions. Les Catholiques ont la liberté d'y faire des proceſſions & de porter publiquement le Saint-Sacrement, mais non de chanter à haute voix ſur les terres des Proteſtans.

Le Gouvernement eſt Ariſtocratique dans pluſieurs Cantons de la Suiſſe ; dans d'autres il eſt Démocratique. Les uns & les autres jouiſſent chez eux d'une autorité abſolue, & n'ont de loix à recevoir de perſonne. Ils déclarent la guerre, traitent de la paix, inſtituent des Officiers & des Magiſtrats, jugent en dernier reſſort, accordent la grace aux Coupables, font battre monnoie, impoſent des tailles, enno-

bliſſent, naturaliſent les Etrangers; légitiment les Bâtards, envoient des Ambaſſadeurs, & jouiſſent enſin de tous les droits & privileges des Souverains; mais comme ils pourroient abuſer de leur indépendance, ils ſont obligés de ſe ſoumettre à des Réglemens dont voici quelques Articles.

S'ils ſurvient un différend entre deux Cantons, & que l'un ou l'autre refuſe de s'en rapporter à la Diete générale, tous les autres ſe déclarent pour celui qui ſe ſoumet au jugement de la Nation. Lorſqu'un Canton a fait connoître la juſtice de ſa cauſe dans une guerre contre ſon Voiſin, la loi ordonne de le ſecourir; mais on ne doit uſer de rigueur, que quand la voix d'accommodement eſt inutile. Alors les Cantons qui viennent au ſecours, entretiennent & paient eux-mêmes les Troupes qu'ils emploient; ſi cependant la guerre duroit trop long-tems, le Canton en faveur duquel on agit, ſeroit obligé de ſubvenir à la dépenſe.

La douceur de l'Adminiſtration Helvetique rend les Sujets affectionnés à l'Etat, & les Magiſtrats chers à la Nation. La plupart ayant ſervi en Fran-

ce, y ont acquis cette politesse, qu'on ne trouve pas toujours dans les autres pays. Semblables à ces anciens Romains qui passoient successivement du camp au Sénat, après avoir déposé leurs lauriers au pied de Thémis, ils prennent la balance & le glaive de la Justice ; & leur probité les éleve aux premieres charges du Gouvernement, comme leur valeur les avoit placés dans les premiers rangs de l'armée. Quelque goût que l'on ait ici pour l'égalité, il est certain que les familles Patriciennes ont presque toujours la supériorité dans l'Administration.

Dans ces heureuses Contrées, on n'est plus exposé à ces fatales révolutions, à ces guerres sanglantes, à ces orages funestes qui menaçent si souvent les autres Peuples. Là, du haut de leurs collines, comme sur un amphitéatre, les Suisses jouissent de la délicate satisfaction d'être simples Spectateurs des débats du reste de l'Europe, & de goûter les douceurs de la Paix, quoique, comme des aigles intrépides, on les ait vus autrefois fondre sur leurs Ennemis, & revenir à la charge couverts de sang & de blessures.

Ce pays, par sa situation, est à portée de réunir le goût & les connoissances des différentes Nations qui l'environnent; la littérature n'y est point négligée; & toutes les sciences y sont cultivées avec succès. Newton & Léibnitz ont trouvé d'illustres Rivaux dans les Bernoullis. Les Werenfels & les Crouzas ne le cedent ni en génie, ni en savoir, aux plus célebres Ecrivains. Je ne veux pas remonter à l'ancien tems; & vous parler des Bahins de Basle, à qui la Botanique doit une partie de ses progrès. M. Haller de Berne leur a succédé dans cette science; excellent poëte d'ailleurs, il sait réunir les talens du génie aux connoissances les plus curieuses & les plus utiles. M. de Ceseaux, petit fils de l'illustre Crouzas, connoît le Ciel comme les plus habiles Géographes connoissent la terre; il a observé les deux dernieres Comètes avec une exactitude, une pénétration, il a déterminé & deviné leur concours avec une précision, une justesse qui ont fait l'admiration des Astronomes. MM. Altman de Berne, Ruschat & de Bochat de Lusanne ont porté la lumiere dans les ténebres

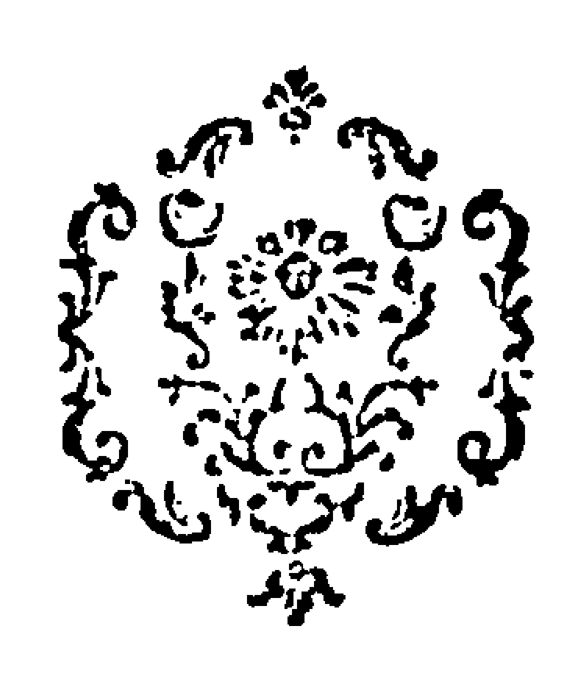
des antiquités nationales. M. le Baron de Tieffenthal, Magiſtrat de Fribourg, a fait imprimer dans cette Ville la premiere & la ſeule hiſtoire univerſelle des Helvétiens, qui ait été publiée en François; ouvrage inſtructif, qui renferme des détails intéreſſans. M. le Baron de Zur-Lauben, Auteur de l'hiſtoire Militaire des Suiſſes au ſervice de France, mérite auſſi une place diſtinguée parmi les Hiſtoriens de ſon pays. Je vous ai déjà parlé de M. Geſſner, né à Zurich, celui de tous les Poëtes Allemans, qui a eu le plus de ſuccès parmi nous. Ce n'eſt pas qu'il n'ait également réuſſi chez les autres Nations; il eſt le Peintre de la nature, le Chantre de l'humanité; & l'humanité & la nature ſont de tous les lieux & de tous les tems.

On eſt ſurpris que les Suiſſes, ſoumis anciennement aux mêmes Souverains, & formant depuis long-tems un corps de Confédérés, ne parlent pas tous le même langage. Dans le pays de Vaud on ſe ſert de la langue Françoiſe & Romance; dans d'autres on emploie un Allemand corrompu, ou un jargon mêlé de pluſieurs idiomes. D'où peut

venir cette différence, sinon des révolutions que ces Peuples ont éprouvées & des Maîtres auxquels ils ont été assujettis, qui tous leur ont donné une langue particuliere, ou ont corrompu celle du pays?

Je suis, &c.

A Berne, ce 3 Septembre 1757.



LETTRE CCCXVI.

SUITE DE LA SUISSE.

Je n'ai fait, pour ainsi dire, que nommer les principales villes de la Suisse. Vous desireriez quelques détails ; & je commence par le pays des Grisons, dans lequel j'entrai par le Tirol, laissant à ma gauche les Comtés de Bormio, de Chiavanne & la Valteline qui, quoique dépendans des trois Ligues, peuvent être regardés comme appartenant à l'Italie.

La Valteline est une vallée fertile, par laquelle on passe de l'Allemagne dans le Milanois. C'est pour ce passage fameux, que la France, l'Autriche, toute l'Europe ont été en guerre pendant près de vingt ans. Louis XIII écrivit au Duc de Rohan, qui étoit alors à Venise, de se rendre à Coire, & d'y observer les démarches des Ennemis. Il lui donna aussi le commandement des Troupes Françoises, & le revêtit de la qualité de son Ambassadeur auprès du

Corps Helvetique. Rohan se conduisit dans ce double emploi, avec autant de zele que de prudence, donna des conseils salutaires, proposa d'attaquer la Valteline, demandant pour cela des troupes & de l'argent. Tantôt le Ministere acceptoit ses vues; tantôt il les rejettoit. On étoit quelque fois plusieurs mois sans répondre à ses dépêches; ensuite on lui envoyoit Couriers sur Couriers. Le premier lui ordonnoit de tout disposer pour une prochaine expédition; le second, de ne rien entreprendre; un troisieme, de marcher; un quatrieme, de s'arrêter. L'argent étoit, sur-tout, la chose la plus nécessaire; & c'est ce qu'on refusoit avec le plus d'opiniâtreté.

Il paroît que le projet de la France n'étoit pas de faire aucune entreprise sur la Valteline, mais d'empêcher seulement que les Impériaux ne se saisissent des passages. Quand leur armée se forme dans le Milanois, on reprend cette affaire avec chaleur. Il n'en est plus question, dès qu'ils s'en retournent en Allemagne. Les pratiques que fomentent les Autrichiens, font donner de nouveaux ordres; leurs démarches ont à peine

échoué, qu'on remet le plan d'opération à un autre tems. Les mécontentemens des Grisons près d'éclater, réveillent l'attention; cette ardeur s'évanouit lorsqu'ils sont appaisés. Le second ordre n'est jamais conforme au premier; & le dernier commandement détruit toujours celui qui le précede.

A peine la Valteline est soumise, que par une suite du système du Cardinal de Richelieu, on oublie les troupes qu'on a dans ce pays; on ne leur envoie ni renforts ni argent; on ne répond à aucune des lettres du Général. Les Ennemis forment plusieurs corps d'armée; Rohan n'a de ressource que dans son habileté & dans son courage; il fait face à tout, bat plusieurs fois les Autrichiens, & remporte sur eux quatre grandes victoires, celle de Lavin, la plus périlleuse; celle de Mazzo, la plus avantageuse; celle de Frêle, la plus savamment ordonnée; celle de Mortegno, la plus glorieuse pour la France; mais tous ces succès sont inutiles pour ses conquêtes. Les Grisons demandent avec justice qu'on les fasse rentrer dans leurs anciens Domaines; la Cour y fait naître des difficultés;

elle veut mettre des restrictions à leur pouvoir sur les Valtelins. D'un autre côté les Troupes demandent leur solde; & l'on est muet en France sur cet article. Enfin, par une suite de cette contradiction attachée aux événemens, ce furent les Autrichiens eux-mêmes, qui, ligués avec les Grisons, auparavant leurs Ennemis, les mettent en possession de la Valteline qu'ils avoient soutenue dans sa désobéissance; & les François sont chassés de tout le pays par ces mêmes Grisons leurs Alliés, qu'ils avoient défendus avec tant de courage & de zele.

La ville Episcopale de Coiro, la plus considérable des trois Ligues, est située sur la petite riviere de Plessur, à un quart de lieue de sa jonction avec le Rhin, qui commence dans cet endroit à porter bateau : aussi est-elle très-marchande, riche & bien bâtie. La plupart de ses Habitans professent la Religion Calviniste, & sont gouvernés par leurs Magistrats & leurs Loix. L'Evêque, dont la succession remonte jusqu'au quatrieme siecle, est élu par son Chapitre composé de vingt-quatre Chanoines Nobles ou Docteurs. Il avoit autrefois

autrefois un Domaine fort étendu ; mais plusieurs Communautés se sont rachetées à prix d'argent ; les autres ont secoué le joug en changeant de Religion. Ce Prélat a ses grands Officiers, se qualifie Prince du Saint Empire, a voix & séance dans les Dietes du Corps Germanique, mais n'y assiste que quand il lui plaît ; &, comme Allié des Suisses, il ne fournit aucun contingent. Son Diocèse comprend le pays des Grisons ; mais l'Evêque n'a aucune part dans le Gouvernement de leur République. La Ville est divisée en cinq Tribus ou Corps de Métiers, d'où l'on tire soixante-dix personnes qui composent le Grand-Conseil, & dont quinze Membres, élus à la pluralité des voix, forment le Conseil étroit ou le Sénat. Ces deux Cours ont deux Bourguemestres à leur tête, qui y président tour à tour pendant deux années.

Le pays de Glaris est le plus voisin de la ville de Coire. J'y passai sans m'y arrêter, pour me rendre à Zurich, laissant à ma droite le Canton d'Appenzel, & à ma gauche ceux de Zug & de Schwitz, peu dignes de la curiosité d'un Voyageur. Celui de Zurich, le plus

beau de toute la Suiſſe, & un des plus riches après celui de Berne, eſt ſitué dans une contrée riante, où l'on ne voit de tous côtés, que des vignobles, des vergers, des prairies, quantité de maiſons de campagne, des métairies, des bourgades, le tout animé par le travail & l'induſtrie, & couronné par l'image de la liberté.

Zurich, qui a donné ſon nom à tout le Canton, & en eſt la Capitale, s'éleve ſur le penchant de deux collines à l'extrêmité d'un lac immenſe, d'où ſort la riviere de Limmat, qui, en traverſant la Ville, la coupe en deux parties inégales, jointes par des ponts de bois, dont le plus grand aboutit à la place du marché où l'on voit l'Hôtel-de-Ville. Les rues ſont propres, & les maiſons aſſez bien bâties, ſans être magnifiques. On y remarque l'ancienne ſimplicité des Suiſſes; les femmes ſurtout y vivent dans la plus grande retenue. L'Egliſe principale, fondée par Charles-Magne, eſt ornée d'une ſtatue de cet Empereur; & la Ville eſt enrichie de belles Manufactures, d'une Académie célebre, d'une Bibliotheque dont on a le plus grand ſoin, d'un Cabinet de

Curiosités, d'Arsenaux très-bien fournis, & de bonnes fortifications. On garde, dans un de ces Arsenaux, l'arbalete dont Guillaume Tell se servit pour décocher la flèche qui abattit la pomme de dessus la tête de son fils ; & l'on montre, à l'Hôtel-de-Ville, deux tableaux qui représentent tous les poissons du Lac & de la Limmat. Vous y voyez de plus, tous les Héros de l'antique Helvetie, avec des figures emblématiques des plus célebres batailles, qui ont procuré ou assuré la liberté de cet Etat. L'ancien Chapitre de la Collégiale subsiste encore, malgré la Réformation ; c'est-à-dire, qu'il est composé d'un corps de Ministres qui jouissent des revenus, & s'appliquent les uns à la prédication, les autres à l'enseignement de la jeunesse.

Zurich est partagée en treize Tribus, une de Nobles ou de ceux qui font profession des armes, & douze des différens Corps d'Arts & de Métiers. On en tire deux cens douze Membres qui forment le Grand & le Petit Conseil ; l'un & l'autre choisissent ensuite huit Sénateurs pour être les premiers Magistrats de la République ; & leurs Tribus les rem-

placent par de nouveaux Députés. Le Grand-Conseil est le dépositaire de la puissance législative & de l'autorité souveraine. Le Petit juge les affaires civiles & criminelles. Il y a de plus, deux Bourguemestres qui sont à vie, & gouvernent chacun pendant six mois ; quatre Tribuns, ou Protecteurs de la Bourgeoisie, qui président en leur absence, & ne changent que tous les quatre ans ; deux Boursiers, chargés du recouvrement des deniers publics, & dont l'Administration dure douze ans ; enfin un Intendant-Général des biens de l'Eglise, un Comité pour la guerre, un autre pour le commerce, une Chambre de Réformation pour la police & les mœurs, un Conseil des Finances, & le Consistoire pour les matieres Ecclésiastiques.

Le Canton de Zurich a donné naissance à plusieurs Savans, dont les Ouvrages volumineux enrichissent la plupart des Bibliotheques Protestantes de l'Allemagne & de la Suisse. On cite avec éloge les Bullinger, les Stuchius, les Lavater, les Hospinien, les Hottinger, les Heidegger, & plusieurs autres dont il seroit difficile de faire l'énumération.

Henri Bullinger résolut d'abord de se faire Chartreux ; mais il changea de dessein en lisant les Ecrits de Zuingle, dont il embrassa les opinions. Il professa à Zurich, & eut part aux querelles excitées à l'occasion de cette nouvelle Doctrine. On a recueilli ses Ouvrages en dix volumes in-folio. Vous pouvez juger de leur importance & de leur justesse par ce trait tiré de sa Préface sur l'Apocalypse : « il n'y aura point d'au» tre Ante-Chist que le Pape ».

Jean-Guillaume Stuchius s'acquit de la réputation par son Traité des Festins & des Sacrifices des Anciens, où il y a beaucoup d'érudition & de recherches. Louis Lavater, controversiste Protestant, mort Chanoine & Pasteur de Zurich, a laissé un Traité des Spectres, fort curieux & fort estimé.

La prévention contre les dogmes & la discipline de l'Eglise Catholique fit enfanter à Rodolphe Hospinien divers écrits, où, avec beaucoup de savoir, il y a encore plus de déclamation. Ils ont été recueillis à Geneve en sept volumes in-folio. Les principaux sont un Traité des Temples, un autre des Moines, & une Histoire des Jésuites, où l'on trou-

ve tout ce qu'on a pu dire sur les Regles, les Constitutions & la politique de cet Ordre devenu malheureusement trop célebre.

Jean-Henri Hottinger montra de si heureuses dispositions pour les sciences, qu'on l'envoya étudier en France, en Hollande, en Angleterre, aux dépens de la République. De retour dans sa patrie, il y professa l'Histoire Ecclésiastique, la Théologie & les langues Orientales. Sa destinée fut cruelle ; car il périt dans la riviere de Limmat avec une partie de sa famille. Il a laissé, entr'autres monumens de son érudition, une Histoire des Mahométans, des Sarrasins & des Chaldéens, où l'on desireroit plus de goût, d'ordre & de style. Il eut un fils qui fut encore plus savant que son pere, & dont les Ouvrages, qui roulent presque tous sur des matieres de Théologie & de controverse, ont de quoi étonner par leur effrayante multitude.

On compte environ huit lieues d'ici à Schaffouse, & dix de Zurich à Lucerne. Le Canton de Schaffouse confine à la Suabe, & est situé sur le Rhin, entre le lac de Constance &

la forêt Noire. Il n'a presque point de Territoire ; & ses principales forces consistent dans la Ville même, une des plus belles, des plus commerçantes & des plus riches de la Suisse. Elle doit son origine à une Abbaye de Bénédictins, autour de laquelle se forma un petit village nommé Schafhousen, ou maison de débarquement. L'Abbé en fut d'abord Seigneur ; mais ce lieu s'étant accru par son heureuse situation pour le commerce, les Habitans secouerent le joug, & obtinrent des Empereurs divers privileges qui en firent une Ville libre & impériale. Schaffouse est fortifiée & défendue par une citadelle. Ses rues sont propres, larges, ornées de diverses fontaines, ses maisons bien bâties, presque toutes peintes en dehors, & marquées de quelque enseigne. On y passe le Rhin sur un pont, le seul de pierre qui soit sur ce fleuve ; & l'on y voit, entre autres Eglises, celle de l'ancienne Abbaye, dont une cloche a près de trente pieds de circonférence, avec une inscription latine qui signifie : « j'appelle les Vivans ; je pleure les Morts ; j'écarte les orages ». Il y avoit, dans ce même

Temple, une figure colossale de vingt-deux pieds de haut, qu'on appelloit le Grand Bon Dieu de Schaffouse ; mais un des premiers effets de la Réformation fut d'abattre ce Colosse.

Les autres principaux édifices sont l'Eglise de Saint Jean, qui passe pour le plus grand Temple de la Suisse, la Maison de Ville, l'Arsenal & la grande Tour de l'horloge, qui montre les éclipses du soleil & de la lune, & le cours de ces deux astres. Il ne faut pas oublier le beau Tilleul, dont les branches, en partie étendues horisontalement, & en partie élevées, forment une grande & belle salle, où l'on peut dresser plus de douze tables, manger à l'ombre de ses feuilles, & y voir couler une fontaine, dont l'eau conduite par des tuyaux auprès des Convives, peut servir à rafraîchir le vin.

On ne manque pas de visiter, à une demie-lieue de Schaffouse, la merveilleuse Cataracte de Lauffen, qui n'a pas sa pareille en Europe. Le Rhin se précipite parmi les rochers, & tombe de la hauteur de quarante coudées avec un bruit qui se fait entendre à plus de deux lieues. Les Bateliers qui arrivent du Lac

de Constance, sont obligés de s'arrêter, & de faire voiturer leur charge par terre, jusqu'au bas de la cataracte; on descend ensuite les bateaux par un courant fort dangereux. Le gouvernement de Schaffouse est à peu près le même que celui de Zurich.

Il n'y a presque point de Villes en Suisse, qui ne soient situées sur un lac. On donne à celui de Lucerne, environ six lieues de long sur trois de largeur. Il s'étend dans les terres où il forme une espece de croix, & s'appelle aussi le Lac des quatre Cantons, parce qu'en effet il en arrose quatre de ses eaux qui sont très-poissonneuses, Lucerne, Uri, Schwitz & Underwald. Il est célebre pour avoir été, pour ainsi dire, le témoin & le théatre des exploits de Guillaume Tell & de ces autres braves Helvétiens, qui ont sauvé leur pays de la tyrannie. Ce Lac, formé par la riviere de Reuss, qui le traverse & en sort à Lucerne, est bordé, en plusieurs endroits, de rochers escarpés, qui servent de retraite à différentes sortes de bêtes fauves.

On croit que Lucerne tire son nom d'un fanal ou lanterne qu'on

allumoit au haut d'une tour sur le bord du Lac, pour servir de phare aux bateaux qui arrivoient pendant la nuit. La Reuss partage cette Ville en deux parties inégales, qu'on appelle la grande & la petite, & qui sont unies par des ponts couverts, & ornés de diverses peintures. Les unes représentent les évé-nemens principaux de l'Histoire Sainte, les autres, les traits les plus remarquables des Fastes de la Nation, accompagnés d'assez bons vers Allemands. Ces ponts servent de promenade ordinaire aux Habitans, & forment un des ornemens de cette Cité par la variété des objets qui s'offrent à la vue, surtout du côté du Lac, dont les rives sont décorées de jolies maisons de campagne, & d'une chaîne de montagnes où commencent les Alpes.

Cette Ville est grande & belle; mais les jardins qu'elle renferme dans son enceinte, y occupent plus de la moitié du terrein. Le passage fréquent, tant des Etrangers, que des marchandises qui se tirent d'Italie ou qu'on y envoie, la rend également riche & commerçante. L'Ambassadeur d'Espagne & le Nonce du Pape auprès des Cantons Catholiques résident à Lucerne. Ce dernier est sou-

vent en contestation avec les Magistrats, pour soutenir certaines prétentions de la Cour de Rome qui les a plus d'une fois menacés de l'excommunication.

L'Eglise de Saint-Léger, bâtie à l'extrêmité de la Ville sur le bord du Lac, est somptueuse, richement ornée, & renommée pour son trésor, ses tours, ses orgues & son carillon. Le Couvent des Cordeliers est un des premiers de l'Ordre par son antiquité. Il fut fondé par une Comtesse de Rothenbourg, à la priere de Saint François, qui, au retour d'un de ses voyages, étoit allé lui rendre visite. Dans l'Eglise, qui est assez belle, sont peints tous les drapeaux que les braves Lucernois ont gagnés dans les guerres Helvétiques. Parmi d'autres curiosités, on fait voir la figure d'un Géant, dont on trouva les os, l'an 1577, sous un vieux chêne, & une corde de soie, grosse comme un cable, avec laquelle Charles-le-Hardi, Duc de Bourgogne, fit attacher une partie des Suisses qu'il avoit pris à la guerre, pour les noyer dans le Lac de Neuchatel.

Le gouvernement Aristo-Démocratique de ce Canton est entre les mains

de deux premiers Magiſtrats, qui, ſous le nom d'Avoyers, préſident alternativement au Grand & au Petit Conſeil. Le Grand-Conſeil eſt composé de cent Sénateurs & le Petit de trente-ſix, dont dix-huit gouvernent pendant ſix mois, & dix-huit pendant ſix autres. Il y a de plus deux Cours de Juſtice, l'une pour le civil, l'autre pour le criminel. La place d'Avoyer n'eſt point à vie; toutes les années les deux Conſeils ont le droit d'en élire un nouveau. Ce Canton dépend, pour le ſpirituel, du Diocèſe de Conſtance.

Obligé de retourner à Schaffouſe pour quelques effets que j'avois oubliés, j'y trouvai M. de Maupertuis qui partoit pour Baſle, accompagné de ſon ami, M. Bernoulli *. Ils me donnerent une place dans leur voiture; & je fis conduire la mienne par mon Domeſtique. La converſation tomba d'abord ſur quelques Ouvrages de l'Académicien François, dont M. Bernoulli fit une critique aſſez fine ſur le ton de la plaiſanterie. « Votre *Eſſai de Coſmologie*, lui dit-il, » roule principalement ſur deux points: » le premier infirme les preuves de

* M. de Maupertuis eſt mort à Baſle en 1759.

» l'existence de Dieu les plus naturelles;
» & dans le second, vous cherchez la
» preuve de cet Être Supreme dans une
» loi de la réfraction; comme s'il n'y
» avoit pas plus de Lecteurs capables de
» sentir cette foule d'argumens, par laquelle
» la nature démontre son Maître
» à tous les sens, qu'il n'y en a qui puissent
» le reconnoître dans une formule
» d'algebre. N'est-ce pas rendre problêmatique
» une vérité si importante &
» si nécessaire aux Hommes, que d'ébranler
» la force des témoignages les
» plus reçus, & de ne réserver la certitude
» d'un Être Souverain, qu'à un
» problême géométrique?

» Dans l'endroit où vous parlez des
» mœurs de ceux qui habitent la terre,
» vous vous plaignez que le mensonge,
» le meurtre, le vol, & en général
» tous les vices y sont plus communs
» que la vertu. Cette ancienne objection,
» tant rebattue sur le mal moral, n'a
» certainement pas autant de force que
» vous l'imaginez. Il est très-faux qu'il
» soit plus commun d'être volé & assassiné,
» que de jouir en liberté de son
» bien & de sa vie. Parcourez mille
» villages; vous ne trouverez pas dix
» meurtres & dix vols dans une année;

» Les guerres ſont ce qu'il y a de plus
» fatal après les grandes peſtes ; mais
» ſur cent millions d'Habitans dont
» l'Europe eſt peuplée, la guerre ne
» fait pas périr en un ſiecle, parmi
» les mâles, la trentieme partie de ces
» cent millions, qui chaque année ſe
» renouvellent. Quand on examine ces
» choſes là avec des yeux attentifs, on
» voit qu'en effet il y a beaucoup plus
» de bien que de mal ſur la terre ;
» que les reproches que l'on fait là-
» deſſus à la Providence, ne viennent
» que du plaiſir ſecret qu'ont les Hom-
» mes de ſe plaindre, & qu'ils ſont plus
» frappés des maux qu'ils éprouvent,
» que des avantages dont ils jouiſſent.
» L'Hiſtoire, qui eſt pleine d'événemens
» tragiques, contribue ſans doute à
» favoriſer l'idée, qu'il y a incompara-
» blement plus de mal que de bien ; mais
» on ne fait pas réflexion que l'Hiſ-
» toire, qui n'eſt que le tableau des que-
» relles des Rois & des Nations, ne
» tient point compte de l'état ordinaire
» des Hommes, qui eſt l'ordre & la ſû-
» reté de la ſociété. Il n'y a point de
» Ville au monde, qui n'ait été vingt
» fois plus tranquille, que troublée de
» ſéditions. Le vaſte Empire de la Chine

» est entierement paisible depuis plus
» d'un siecle.

» Votre Lettre sur la Comete seroit
» peut-être un ouvrage inutile, si vous
» n'aviez cherché à y répandre de l'a-
» grément. Ce n'est pas une explication
» des Cometes ; vous vous servez dans
» ce petit Ecrit, du privilege qu'on a
» dans les lettres, de ne dire que ce
» qu'on veut, & d'effleurer les sujets.

» Si l'on en croit votre *Vénus-Physi-
» que*, c'est par l'attraction que l'homme
» se forme dans le ventre de sa mere. Le
» pied gauche attire le pied droit, qui
» vient se placer au bout de la jambe ;
» & par une imagination plus singuliere
» encore, vous enviez en amour le sort
» des crapeaux & des colimaçons. On
» s'en étoit tenu jusqu'ici aux moineaux
» & aux tourterelles. Vous avez voulu
» apparemment prévenir, par des idées
» dégoûtantes, les effets des idées peut-
» être trop licentieuses.

» Dans votre *Essai de Philosophie
» Morale*, où il s'agit du bonheur & du
» malheur, le sujet est intéressant ; mais
» il cesse de l'être, dès qu'on veut le
» traiter en Lemmes & Théorêmes. La
» Géométrie est faite our mesurer les

» espaces, & non pour évaluer des sen-
» timens ; il n'en est pas des affections
» de notre ame, comme d'un compte
» d'arithmétique. Ce n'est point à de
» pareils calculs, que le cœur humain
» est soumis ; ce n'est pas assez de met-
» tre dans la balance des portions égales
» de plaisir & de peine ; il faut songer
» qu'un plaisir présent l'emporte sur
» toutes les peines passées. Si l'on veut
» être juste, on conviendra que les sen-
» sations agréables sont une partie de
» notre nature ; qu'elles sont attachées
» à l'usage continuel de nos sens, & que
» la douleur n'est jamais qu'un accident.
» Il est vrai que ces accidens sont très-
» communs ; & c'est sur-tout notre
» faute. Par exemple, la nature a attaché
» un plaisir très-réel à prendre la nour-
» riture nécessaire pour le soutien de
» notre vie ; & c'est presque toujours
» notre faute, quand ce plaisir nous
» cause des maladies. L'usage de nos
» yeux est un plaisir continuel. En un
» mot, toutes les fonctions de nos sens
» sont autant de bienfaits du Créateur ;
» il n'entre naturellement aucune sen-
» sation de douleur dans l'exercice de
» nos facultés. Nous sommes donc uni-

» verſellement heureux par notre na-
» ture, & uniquement malheureux par
» accident. Quelque grands, quelque
» innombrables que ſoient ces accidens,
» la nature leur fournit un contre-poids
» qui eſt l'eſpérance. Voilà pourquoi,
» ſur cent mille perſonnes, il n'y en a
» pas deux qui deſirent ſincerement de
» ſortir de la vie ».

Cette converſation, & d'autres ſemblables depuis Schaffouſe juſqu'à Baſle, répandirent ſur notre route un agrément que j'avois rarement éprouvé dans le cours de mes voyages. Les vives inſtances de M. Bernoulli pour me faire prendre un logement dans ſa maiſon, ne purent m'engager à lui ſacrifier la délicieuſe Auberge des Trois-Rois. Un Etranger ne paſſe point à Baſle ſans loger dans cette charmante Hôtellerie, s'il eſt jaloux de contempler le plus beau de tous les payſages, & de ſouper dans le lieu le plus agréable de toute la Suiſſe. Qu'il eſt doux, dans les longs jours de l'été, lorſque la fumée des mets annonce l'heure du repas, de reſpirer le frais dans une ſalle à manger qui domine le Rhin de toute part. C'eſt pour les délices des yeux

& la joie des Convives, que ce fleuve semble s'échapper du vallon des Villes forestieres, & former, en s'épanchant, un canal vers Huningue. On l'entend bouillonner contre les arches d'un pont pittoresque, qui réunit deux Villes, le Grand & le Petit Basle, & resserre cette union par un échange continuel des denrées des deux rives. L'agitation des vagues établit, dans l'atmosphere, des courans d'un air délectable, qui vont rafraîchir les bienheureux Hôtes des Trois Rois. Chaque flot leur apporte un vent plus frais, & roule aux pieds des murs qu'ils habitent, des milliers de saumoneaux qui se pêchent de la salle à manger même, & passent du fleuve dans la poële, & de la poële sur la table.

Le Canton de Basle est un des plus puissans, quoiqu'il n'ait que le quatrieme rang dans les Assemblées de la Nation; que son étendue ne soit que de dix à douze lieues du Nord au Midi, & de cinq ou six dans sa plus grande largeur. L'air y est sain, & le pays agréable. On y voit des collines chargées de vignes, des vallons & des campagnes fertiles en grain, en fruits, en pâturages. Le Rhin & les autres ri-

vieres qui l'arrosent, y fournissent beaucoup de poisson, & les forêts une grande quantité de gibier. Sa Capitale, située à la gauche du Rhin, occupe précisément l'endroit où ce fleuve, après avoir coulé du Levant au Couchant, fait un coude, & continue son cours du Midi au Nord.

Cette Ville, la plus considérable de toute l'Helvétie, est ancienne, grande, propre & belle : le commerce & les sciences y fleurissent également; & son Université a produit une infinité de Savans. Le nom de Zwinger a été longtems très-célebre par une énorme compilation intitulée *Théatre de la Vie Humaine*, qui fut continuée par son fils. Aucune famille Basloise ne peut se glorifier d'une aussi grande suite de gens de mérite dans tous les genres; on y trouve, pendant près de deux siécles, des Théologiens, des Moralistes, des Orateurs, des Médecins, des Physiciens, des Chymistes, des hommes, en un mot, versés dans toutes les sciences, qui ont illustré leur nom & leur patrie par un grand nombre d'Ouvrages qu'on lit encore dans le pays.

Les Platner, Felix & Thomas, se sont aussi distingués dans la Médecine & la Botanique, & ont fait honneur à l'Université, où ils ont occupé avec gloire des chaires de Professeurs. La famille des Wetstein a produit trop de grands hommes, pour n'en pas faire ici une mention honorable. Ils ont donné différentes éditions enrichies de notes & de commentaires, qui figurent avec distinction dans les Bibliotheques Germaniques. On compte au moins cinq Buxtorf qui, pendant cent quarante ans, ont professé dans l'Université de Basle les Langues Orientales, & se sont fait un nom parmi les Amateurs de la Science Rabinique.

Trois Werenfels se sont succédés de pere en fils dans les Chaires de Philosophie, de Morale & de Théologie. Le dernier, qui a voyagé en France, étoit fort lié avec Montfaucon, Mallebranche & Varignon. Sa réputation lui procura la correspondance des plus illustres Savans de l'Europe, & attira dans cette ville une multitude d'Etudians, à l'instruction desquels il s'appliquoit avec beaucoup de zele. Je vous ai déjà parlé de MM. Bernoulli, que notre Académie des Scien-

ces se fait gloire de compter parmi ses Membres.

On ne passe point à Basle sans visiter la Bibliotheque, où l'on prie les Personnes qu'on croit être de quelque distinction, d'écrire leur nom, leurs titres, leurs dignités, sur un livre en papier blanc, qui n'est destiné qu'à cet usage. C'est moins la beauté du lieu, le choix & le nombre des livres, que la rareté de quelques manuscrits & le mérite de plusieurs tableaux, qui donne du prix à cette Bibliotheque. On y montre un Nouveau-Testament en grec sur velin, qui a, dit-on, mille ans d'antiquité. J'y vis un exemplaire de la *Folie* d'Erasme, avec de grandes marges, sur lesquelles le fameux Peintre Holbein, né à Basle, & Ami de l'Auteur, buvant avec lui tous les soirs au cabaret, traçoit chaque jour, au craïon ou à la plume, les figures relatives à la page qu'Eraste expliquoit au Peintre Suisse qui n'entendoit pas le latin. On conserve aussi dans cette collection, les Actes originaux du Concile de Basle, plusieurs lettres de Jean Hus, &, parmi les tableaux, toutes les parties de la passion de Notre Seigneur, en huit compartimens, peintes sur bois par Holbein,

la figure de Jesus-Christ mort, divers portraits faits par le même Artiste, & en particulier celui d'Eraste, qui se trouve par-tout, & toujours ressemblant.

Toutes les horloges de cette Ville sont constamment avancées d'une heure, c'est-à-dire, que lorsqu'il est onze heure du matin, elles sonnent midi, & ainsi de suite dans tout le tour du cadran. Ni la tradition, ni les Archives de la République ne motivent cet usage singulier par aucune cause bien reconnue. Les uns prétendent que du tems du Concile, les Peres arrivant toujours tard aux Assemblées, cette petite supercherie fut regardée comme le meilleur moyen de hâter la nonchalance Episcopale. D'autres disent que s'étant formé anciennement, contre cette Ville, une conspiration par laquelle les Conjurés devoient s'en rendre Maîtres à une certaine heure, un Bourguemestre qui en fut averti, s'avisa de faire avancer les horloges, de maniere que l'heure marquée parut être passée, & que l'Ennemi crut s'être trompé. Basle fut délivrée par cette erreur, & l'usage conservé par reconnoissance.

On rapporte à la même anecdote

l'origine d'un monument très-remarquable, placé à la tête du pont qui réunit le Grand & le Petit Basle. Au haut de la tour de l'horloge, on voit, à côté du cadran, une tête d'Homme, qui passe par un trou, & tire, à chaque seconde, une langue d'un pied de long, qui lui donne l'air goguenard. Si l'on en croit le bruit populaire, le même Citoyen qui, en changeant l'heure de cette horloge, déconcerta les Conjurés, est auteur de cette plaisanterie. En effet la renommée publie que cette tête est censée narguer les Conspirateurs trompés, & obligés de se retirer. La même tradition m'apprit que le petit-Basle, à qui cette tête semble faire la grimace, en prit de l'humeur, & trouva plaisant, pour se venger, de mettre en opposition, la représentation d'un.... vous m'entendez; ce que les Perruques Aristocratiques du Grand-Basle prirent pour une insulte, & penserent allumer une guerre sanglante.

Dans une espece de galerie formée par le mur d'un cimetiere, on voit cette fameuse Danse des Morts, peinte à fresque, & faussement attribuée à Holbein, puisqu'elle existoit avant la naissance de ce Peintre. Les figures en

sont si variées, l'Artiste y a mis tant d'expression, que malgré les incorrections du dessein, & la grossiereté du coloris, on y revient toujours avec plaisir. Une centaine de Squelettes, tenant chacun par la main un Individu de chaque condition humaine, forment une danse où sont exprimés tous les âges, tous les états, tous les caracteres. Comme le tems l'avoit presque effacée, on la fit racommoder & mettre en couleur il y a plus d'un siecle. On en vend ici des Copies très-bien gravées, dans lesquelles on a conservé toute l'expression qu'on admire dans l'Original.

L'ancienne Capitale des Rauraques, la ville d'Augst, située dans ce voisinage, ayant été ruinée par les barbares vers le cinquieme siecle, l'Evêché qui y étoit établi, fut transféré à Basle, & y a subsisté jusqu'en 1529, que les Habitans embrasserent la Réformation de Calvin. L'Evêque fut d'abord Seigneur de la Ville; elle devint libre ensuite & impériale; & quoique liguée avec les Suisses, elle continua d'être comprise dans la matricule de l'Empire jusqu'à la paix de Westphalie.

Jean Hauſchein, qui ayant changé ſon nom de l'allemand en grec, ſe fit appeller Œcolampade, c'eſt-à-dire, Lumiere Domeſtique, fut un de ceux qui introduiſirent ici les nouvelles erreurs, & préférant le ſentiment de Zuingle à celui de Luther ſur l'Euchariſtie, les défendit avec le plus de zele. Né en Franconie, il fut attiré dans cette Ville par l'Evêque qui le nomma à une Cure. Quoique Prêtre, il ſe maria avec une jeune fille dont la beauté l'avoit ſéduit, & excita les railleries d'Eraſme, qui avoit été ſon ami avant qu'il embraſſât la Réforme. Ce Savant s'eſt plaint plus d'une fois, que depuis qu'Œcolampade étoit devenu un homme de parti, on avoit peine à le reconnoître, & qu'au lieu de la candeur dont il faiſoit prefeſſion quand il agiſſoit par lui-même, on ne trouvoit plus en lui que diſſimulation & artifice.

La ville de Baſle eſt célebre dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique par ſon Concile général qui a duré dix-huit ans, & dont les deux objets principaux étoient la réunion de l'Egliſe Grecque avec la Romaine, & la réformation de cette derniere dans ſon Chef comme dans ſes

Membres. L'ouverture s'en fit le 23 Juillet 1431 ; & la premiere Session se tint le 14 Décembre. Le lieu de l'Assemblée étoit une salle qu'on montre encore à côté de la Cathédrale, & où vous ne voudriez pas loger vos Domestiques. C'est une piece assez grande, pavée de brique, où quatre vilains bancs de bois sont adossés à quatre plus vilains murs. C'étoit, dit-on, l'ancienne salle du Chapitre de la Cathédrale, où se formoient peut-être quelques Comités particuliers ; mais pour les Sessions publiques, il y a plus d'apparence qu'elles se tenoient dans l'Eglise même.

Quoi qu'il en soit, on y renouvella les décrets du Concile de Constance contre ceux qui, par des intrigues secrettes, ou par violence, troubleroient l'Assemblée ; & l'on en fit d'autres qui déclarent que ce Synode représente l'Eglise Militante ; qu'il tient son pouvoir immédiatement de Jesus-Christ, & que toute Personne, même le Pape, lui doit obéissance. Martin V l'avoit convoqué ; Eugene IV, son Successeur, vouloit le dissoudre ; mais on ne lui dissimula pas qu'étant légitimement assemblé, non-seulement il n'étoit

pas au pouvoir de Sa Sainteté le rompre, mais que lui-même mériteroit l'Anathême, s'il persistoit à le méconnoître. Il fut invité à y paroître en personne ou par Procureur ; & comme il refusa l'un & l'autre, les Promoteurs du Concile demanderent qu'après avoir été cité trois fois à la porte de l'Eglise, il fût déclaré contumace. Eugene irrité cassa par une Bulle tous les décrets faits contre lui ; de leur côté, les Peres le suspendirent de toute jurisdiction, & déclarerent, comme une vérité de Foi, que ce Concile, supérieur au Pape, ne pouvoit être ni dissous, ni transféré par la seule autorité du Saint Siege. On tint ensuite une Congrégation générale ; & l'on y prit des mesures pour la déposition d'Eugene IV.

L'Assemblée étoit alors composée de trente-neuf Prélats, & de trois cens Ecclésiastiques du second ordre. On cite ce Pontife une seconde fois ; on le juge par contumace ; & l'on prononce sa Sentence de déposition, dans laquelle on le déclare rebelle, simoniaque, schismatique, hérétique & parjure. On statua ensuite que l'élection d'un nouveau Pape se feroit au Concile même ; &

quelques jours après, on élut pour Souverain Pontife, Amédée, Duc de Savoie, retiré avec ses Hermites dans sa solitude de Ripaille. Sa dévotion ne tint pas contre le desir de la Thiare; & tout Séculier qu'il étoit, on le déclara Successeur de Saint Pierre sous le nom de Felix V. Les Peres ordonnerent, sous peine d'excommunication, qu'il fût reconnu par tous les Fideles, tandis qu'Eugene excommunioit lui-même, & traitoit d'Hérétiques, de Fous, d'Enragés, de Barbares, de Cerbere, d'Ante-Christ, le Concile, Felix, & leurs Adhérans. Amédée se présente à l'Assemblée en cérémonie, est sacré Evêque par un Cardinal, couronné Pape avec la plus grande solemnité, donnant sa bénédiction au Peuple, & accordant des Indulgences comme eût pu faire le Vicaire de Jesus-Christ le plus solidement établi sur le Trône Pontifical.

Cette élection causa un nouveau schisme : les uns étoient pour Felix, les autres pour Eugene. L'Europe fut partagée entre ces deux Papes. Charles VII donna un Edit, pour défendre qu'on eût égard aux censures d'Eugene contre le Concile de Basle, & à celles du Con-

cile contre Eugene. Les Anglois resterent pareillement dans son obéissance, sans méconnoître cette même Assemblée; mais les Rois d'Arágon & de Hongrie, les Ducs de Baviere & d'Autriche, les Universités de Paris, d'Allemagne & de Pologne se rangerent du parti de Felix; & ces dernieres firent plusieurs écrits pour soutenir la validité de son Election, quoique, depuis plusieurs années, ce fameux Synode n'eût presque plus que l'ombre d'un Concile général. Après la mort d'Eugene, & sous le pontificat de Nicolas V, l'Assemblée se dispersa d'elle-même; &, par sa démission, le Duc de Savoie, Hermite & Pape, se contentant d'un simple Chapeau de Cardinal, dissipa le schisme, & laissa l'Eglise dans l'ordre accoutumé. Le Concile de Basle n'est reconnu Œcuménique, que jusqu'au tems où l'on commença à délibérer sur la déposition du Pape Eugene.

L'ancienne Cathédrale, où s'est tenue cette Assemblée célebre, est un édifice gothique, orné de deux clochers paralléles & de même forme, qui s'élevent des deux côtés de son grand portail sur une architecture élégante & legere. Il y a, dans ce Temple, de très-belles orgues

avec des peintures du fameux Holbein, le tombeau de l'Impératrice Anne, femme de Rodolphe de Habsbourg, celui d'Erasme, accompagné d'une épitaphe latine, gravée en lettres d'or sur une table de marbre, & ceux d'une infinité de personnes illustres par leur naissance ou par leur savoir. Les autres Eglises offrent par-tout de pareils monumens. Derriere la Cathédrale on a bâti, sur le bord du Rhin, une terrasse magnifique, revêtue de murailles, & ornée de deux rangs de maronniers, d'où la vue s'étend sur le fleuve, le Petit-Basle, & les campagnes voisines.

A l'Hôtel-de-Ville, qui n'en est pas fort éloigné, on montre la statue d'un Général Romain, qui fonda, dit-on, la Colonie des Rauraques, dont Augst, aujourd'hui simple Village, étoit jadis la Capitale. Au haut de l'escalier, on voit encore, peint en fresque, le Jugement dernier, où les Diables, après l'Arrêt prononcé, poussent les Damnés en Enfer. Parmi ces derniers on remarque un Pape accompagné d'Ecclésiastiques ; ce qui fit dire à un Savant du tems de Luther, que cette peinture étoit très-Luthérienne, *Pictura lutheranissima*;

quoiqu'on prétende qu'elle existoit déjà avant la naissance de cet Héréſiarque.

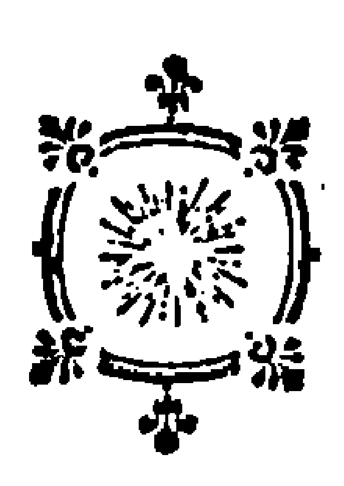
A un quart de lieue de Basle, sur le bord de la Birse, petite riviere qui se jette dans le Rhin, & dont un Canal passe dans la Ville, est situé l'ancien Cimetiere de Saint-Jacques, où quinze cens Suisses combattirent, pendant dix heures, contre trente mille François conduits par le Dauphin de France, qui depuis fut Louis XI. Tous les Suisses, à l'exception de trente-deux, resterent sur le champ de bataille ; & quand ces derniers en porterent la nouvelle dans leurs Cantons, ils en furent chassés, comme indignes de garder un nom & d'habiter un pays, que leurs braves Compatriotes venoient d'illustrer par une gloire immortelle. C'est à cette époque, que l'Alliance des François fut jurée par Louis XI avec un Peuple trop estimé de ses Vainqueurs, pour qu'ils demeurassent ses Ennemis.

Quoique la ville de Basle soit munie d'assez larges fossés, d'épaisses murailles flanquées de tours & de bastions, on ne peut cependant pas la regarder comme une place forte. Ce Canton est gouverné par deux Conseils, le Grand, composé

de cent quatre-vingt Sénateurs, & le Petit, de soixante-quatre. Ce dernier est partagé en deux corps, qui ont alternativement, pendant une année, l'administration des affaires de la République. La Cité entiere est divisée en quinze Tribus, d'où sont tirés les Membres de ces deux Conseils, entre les mains desquels réside la Souveraineté. Tout Gentilhomme est exclus du Gouvernement, & ne peut même habiter la Ville qu'en renonçant à sa Noblesse; on n'en souffre qu'à la campagne, encore doivent-ils être aggrégés aux quatre premiers Corps de Métiers qui comprennent toute la Bourgeoisie.

Je suis, &c.

A Berne, ce 5 Septembre 1757.



LETTRE CCCXVII.

SUITE DE LA SUISSE.

APRÈS avoir quitté les rives du Rhin, j'ai traversé la Vallée de Veidebach, où le mêlange des prairies, des vergers, des champs & des vignes, forme, jusqu'à Liechstal, un paysage aussi doux à l'œil, qu'agréable à l'imagination. Une Ville entourée d'une simple enceinte, mais remplissant toute la capacité de la gorge, annonce déjà au fier Républicain, qu'il seroit téméraire d'oser l'y attaquer. La Vallée se resserre; le Paysage se rembrunit; l'âpreté du climat se fait sentir; Walbourg se découvre. C'est ici que s'élevent ces remparts de la liberté, que la nature a cimentés de ses mains vigoureuses; ici que quelques familles arrêteroient des Armées entieres, & que tout répete au brave Helvétien, qu'il est invincible, tant qu'il ne voudra que se défendre.

De Walbourg au village de Baalstaft, le chemin suit les détours de la Vallée,

entre deux côtes d'une élévation prodigieuse, hérissée de rochers, où regnent en tout tems la paix & l'indépendance. C'est au village de Baalstast, que se trouve le Château de Frankestein, remarquable par sa situation. Un quartier de rocher, immense dans sa hauteur & dans sa surface, en forme à la fois la base & les murailles. Ce sont des restes échappés aux siecles de nos Aïeux, à ces tems où chaque Possesseur, en guerre avec ses Voisins, n'avoit pour refuge que la cime des monts, & la profondeur des cavernes.

Cette chaîne énorme de rochers, taillée de main d'hommes, laisse aux Voyageurs un chemin facile, qu'on croit être l'ouvrage des Romains; César y passa, dit-on, avec son Armée. Il faut qu'on ait enlevé une portion de roc vif de plus de cent toises de longueur, sur cinquante d'épaisseur & autant d'élévation. C'est dans toute cette étendue, qu'est coupée en cet endroit une partie du Mont Jura.

Après avoir égaré ses yeux sur les noirs sapins de la gorge de Baalstast & du village des Ecluses, on aime, en la quittant, à les promener sur le paysage

enchanteur, que l'immenſe vallon de l'Aar leur découvre. La ſcene change; l'horiſon s'étend; les Alpes glacées le terminent & reſplendiſſent aux rayons du ſoleil. Ce n'eſt plus cette majeſté ſévere & terrible; c'eſt la nature parée, qui ſe préſente avec tous ſes attraits.

Au milieu s'éleve la ville de Soleure, ſur une colline qui va en s'abaiſſant par une pente douce vers l'Aar. Cette riviere la ſépare en deux parties jointes par un pont, & fortifiées à la moderne. C'eſt une Cité ancienne & conſidérable, qui, après avoir appartenu aux Ducs de Bourgogne, eſt devenue libre & impériale. Ses rues ſont larges & propres; & l'on y voit d'aſſez belles maiſons, parmi leſquelles on diſtingue l'Hôtel des Ambaſſadeurs de France, qui y réſident depuis deux ſiecles, & celui de MM. de Bœſenval, accompagné d'un jardin élevé en terraſſe ſur le bord de la riviere. L'Egliſe de Saint-Urſe, fondée au dixieme ſiecle par la Reine Berthe, & le College des Jéſuites, dont le frontiſpice a été bâti par la libéralité de Louis XIV, m'ont paru de ſuperbes édifices. Les environs de Soleure ſont remplis de maiſons de campagne qui rendent ce ſéjour

agréable. L'Hôtel-de-Ville est orné de peintures qui représentent diverses batailles gagnées par les Suisses.

Ces Peuples traitoient leurs Ennemis avec une générosité qui n'a peut-être jamais eu d'exemple : ce que vous allez lire en est une preuve. Le Duc d'Autriche faisant le siege de cette Ville, avoit mis un pont sur la riviere d'Aar, qui incommodoit considérablement les Assiégés. Il survint une pluie si abondante, que dans la crainte de voir rompre son pont par la violente rapidité de l'eau, ce Prince le chargea de tout ce qu'il put contenir de Soldats, persuadé que ce nouveau poids en empêcheroit la ruine; mais cet élément ne respecta point la prévoyance du Duc ; & le pont fut emporté avec les Hommes. A ce spectacle digne de compassion, les Habitans de Soleure oubliant toute animosité, allerent au secours des Malheureux qui se noyoient. Ils en sauverent autant que l'impétuosité de l'eau le leur permit ; & ils ajouterent, à cette grandeur d'ame, celle de les renvoyer à leur Général. Touché d'un trait si magnanime, le Duc d'Autriche leva le siege, & fit la paix avec cette Ville.

De Basle à Soleure, de Soleure à Berne, on trouve par-tout de superbes chemins; par-tout des forêts de pins rappellent les bois des anciens Druides & leurs mysteres; par-tout les montagnes forment des paysages, ou les enveloppent de leurs vastes chaînes; par-tout enfin se présente l'idée d'un Peuple libre, sûr de rester tel; & partout on voit l'aridité vaincue par la culture, le besoin satisfait, la simplicité domestique image du bonheur, & cette éducation qui, en donnant aux ames Helvétiques la forme nationale, dirige tellement leurs opinions, qu'elles sont patriotes par inclination, par passion, par nécessité: un Enfant, en ouvrant les yeux, doit voir la Patrie, &, jusqu'à la mort, doit ne voir qu'elle, ne vivre que pour elle.

Quoique le plus étendu & le plus puissant des Treize-Cantons, celui de Berne n'a pourtant que le second rang dans la République. Il comprend environ le tiers de la Suisse, dont il occupe toute la longueur depuis Geneve jusqu'aux terres de l'Evêché de Basle. Le pays, quoique montagneux, est assez fertile en bled & en pâturages; il y a

même des endroits où l'on recueille de très-bon vin, sur-tout dans le pays de Vaud, depuis le mont Jura jusqu'au lac de Geneve, où se trouve l'excellent vignoble de la Côte, capable de fournir tout le Canton, & d'en donner encore à ses Voisins. Les Peuples, divisés en François & en Allemands, ont embrassé les erreurs de Calvin. Les premiers habitent la gauche, les seconds la droite de l'Aar, & dépendoient, avant la Réformation, les uns de l'Evêché de Lausane, les autres du Diocèse de Constance. Ils ont parmi eux beaucoup de Noblesse, & sur-tout un grand nombre de François qui s'y retirerent à la révocation de l'Edit de Nantes. On assure que ce Canton, qui a toujours une Milice enrollée, peut mettre, en vingt-quatre heures, quarante mille hommes sur pied, & cent mille dans l'espace de trois jours.

Berne, Capitale du pays, est bâtie sur une espece de platte-forme, environnée de trois côtés par la riviere d'Aar qui en fait une presqu'Isle, lui sert de remparts dans presque toute sa circonférence, & rend sa situaton très-agréable. Elle doit sa fondation à

un Duc de Zeringhen, qui la commença vers le douzieme siecle, & lui imposa son nom du mot de *Bœr*, qui veut dire Ours; parce qu'il tua un de ces animaux dans l'endroit même où il en avoit jetté les premiers fondemens. Cette même raison a fait prendre à la Ville un Ours pour ses armes. On y compte plusieurs Hôpitaux, une Bibliotheque publique, une savante Académie, des greniers toujours remplis, un magnifique Arsenal, une Maison de Ville bâtie à l'antique; &, parmi les Eglises, le grand Temple est un édifice superbe, situé sur une platte forme soutenue, du côté de la riviere, par un mur de pierre de taille d'une prodigieuse élévation. Les maisons ont des arcades avancées, sous lesquelles on peut, en toute saison, se promener sans être exposé aux injures du tems. Les rues sont assez larges, bien pavées, ornées de diverses fontaines, & lavées par un ruisseau qui entretient la propreté. Les Réformés François réfugiés à Berne, y ont établi des manufactures, & rendu son commerce florissant.

Il s'est formé, dans cette Capitale, une Société de Savans, qui, parmi divers

objets d'utilité, a principalement en vue le progrès de l'Agriculture. Un sol rude & graveleux, une terre argilleuse, peu propre au labour dans une grande partie de la Suisse, a fait plus d'une fois sentir à la République, au milieu de plusieurs avantages, la disette des denrées les plus nécessaires à la vie. Les réflexions que ces fâcheuses circonstances ont fait naître à cette Compagnie, l'ont engagée à étudier la nature des terres dans les différentes contrées du pays. Un jugement sain, qui la met au-dessus des préjugés, ne lui permet pas de penser que ces terreins ne soient pas susceptibles d'amélioration.

On distingue, dans cette Société, trois classes différentes : la premiere comprend les Amateurs & les Bienfaiteurs de cet établissement. La seconde consiste en un petit nombre d'Associés, réunis entr'eux pour se charger de tous les frais. La troisieme, composée de quelques Membres pris dans la seconde, peut être regardée comme le Comité de la Compagnie. Il s'assemble plus régulierement, propose les délibérations de tout le Corps,

ſe charge de recueillir & de faire imprimer les Mémoires qu'on lui envoie.

Zurich a, comme Berne, ſon Académie, dont j'ai oublié de vous parler. Elle s'éleva il y a peu d'années, par les ſoins de quelques Citoyens éclairés, qui avoient à leur tête un des premiers Phyſiciens de l'Europe, M. Geſner, Chanoine de cette Ville, Profeſſeur de Phyſique & de Mathématiques. Cette Société qui ſe trouvoit compoſée de trente Membres, ne tarda pas à être autoriſée par le Gouvernement, & ſecourue par les Loteries. Une économie bien entendue l'a miſe en état de ſe procurer, avec une partie de ces fonds, un emplacement commode pour la tenue de ſes ſéances, & un Cabinet d'Hiſtoire Naturelle, qui attire l'attention des Etrangers. La Compagnie s'eſt propoſé cinq objets qui forment autant de claſſes pour ſes Membres : la Phyſique proprement dite, les Mathématiques, l'Hiſtoire Naturelle, la Médecine, & l'application de la Phyſique aux Arts & Métiers.

Pour revenir au Canton de Berne, il y a dans ſa Capitale le Conſeil des deux

cens, dans lequel réside le pouvoir suprême, & qui dispose des revenus & des emplois; le Petit Sénat, qui a proprement la puissance exécutrice; la Chambre Œconomique, qui préside à la reddition des comptes que les Baillis ou autres Officiers doivent à l'Etat; celle de Réforme, chargée de veiller à l'exécution des Loix somptuaires; le Consistoire composé d'Ecclésiastiques & de Laïques qui connoissent des causes matrimoniales & de tous les crimes contre les mœurs; deux Cours d'appel, pour juger les procès purement civils; une en premiere Instance, pour toutes les affaires, tant civiles que criminelles; & un Officier de Police, chargé de veiller à la tranquillité publique.

Les Chefs du Grand-Conseil, qui se tient deux fois la semaine, sont les deux Avoyers, qui regnent tour à tour chacun six mois; les quatre Bannerets, ainsi nommés parce qu'ils portent les Bannieres du Canton; & les deux Trésoriers, dépositaires des deniers du fisc. C'est de ce Corps, que sont tirés les vingt-sept Membres qui forment le Petit Sénat, y compris les deux Avoyers qui le président, & deux Con-

ſeillers ſecrets, dont la fonction principale eſt de veiller à ce qu'il ne ſoit rien entrepris contre la liberté de la République. Ils s'aſſemblent tous les jours excepté le Dimanche, expédient le courant des affaires, diſpoſent des Bénéfices Eccléſiaſtiques, & de pluſieurs emplois ſéculiers.

Les bourgeois de Berne ſont partagés en douze Compagnies de gens de métiers, qu'on appelle Abbayes, quatre grandes & huit petites, dans leſquelles doivent ſe faire enregiſtrer tous ceux qui aſpirent au Gouvernement. Chacune d'elles a ſon Capitaine; les grandes en ont deux; ce qui fait ſeize en tout, leſquels, pour cette raiſon, ſont appellés les Seizeniers. Ce ſont, pour la plupart, d'anciens Baillifs, Membres du Grand-Conſeil, où ils repréſentent leur Compagnie. On les regarde comme les cenſeurs du Gouvernement; & ils ont le droit, conjointement avec le Petit Sénat, de nommer aux places vacantes : ce qui comme vous voyez, rend cette adminiſtration purement Ariſtocratique ; car comme ils ne manquent pas de donner leurs ſuffrages à leurs Parens ou à leurs Amis, la ſou-

veraineté reste concentrée dans le cercle étroit d'un petit nombre de familles patriciennes. Les charges d'Avoyers & de Bannerets sont à vie, excepté le cas de crime & de banqueroute : on n'occupe les autres que pendant six ans.

Au reste il n'y a point d'Administration publique moins coûteuse que celle des Suisses. Dans le Canton de Berne, qui est le plus riche, la place d'Avoyer ne rapporte pas mille écus ; & celle de Sénateur vaut à peine neuf cens livres. Il n'y a que le Chancelier & les Baillifs qui puissent faire une espece de fortune. Ces derniers, tirés du Grand-Conseil, jugent seuls, dans leurs départemens, toutes les affaires civiles & criminelles ; mais leurs Sentences ressortissent aux Cours d'appel : ils sont aussi Chefs de la Milice. Ces Bailliages se donnent au sort pour éviter les brigues & les cabales, tant ils sont lucratifs & desirés ; mais il faut être marié pour les posséder. On compte à Berne six familles principales, qui, par une distinction particuliere, ont au Petit Conseil la préséance sur les autres Sénateurs, & siegent immédiatement après les Bannerets. Les plus connues en France sont les d'Erlach & les Diesbach.

Tel est, Madame, le gouvernement de cette République, qui, comme celui de Lucerne, de Fribourg & de Soleure, tient absolument de l'Aristocratie ; ce qui, sans doute, ne peut venir que de la nature où se trouvoient ces petits Etats, lorsqu'ils furent agrégés au Corps Helvétique. Ils ne consistoient d'abord que dans une Ville avec son territoire, dont la souveraineté appartenoit aux principaux Citoyens. Ils se sont aggrandis ensuite par des conquêtes, & augmentés par des acquisitions qui n'ont rien changé à leur constitution primitive. Les petits Cantons au contraire, n'étant alors composés que de Hameaux, parmi lesquels regnoit une parfaite égalité, se partagerent en Communes qui eurent chacune les mêmes droits, les mêmes prétentions ; de-là le Gouvernement Démocratique, où le souverain pouvoir réside dans le Corps entier du Peuple assemblé en Comices.

Ces Assemblées se font tous les ans au mois de Mai, en rase campagne, tambours battans, enseignes déployées. Le Peuple est rangé en cercle autour de ses Magistrats. Le Landamme, qui est le

premier Officier représentant la personne morale de l'Etat, tient un glaive, symbole de la puissance suprême. Chaque Mâle, âgé de seize ans, donne sa voix, & participe à tout ce qui intéresse la République. La Jeunesse forme le plus grand nombre; mais le respect qu'elle a pour les Anciens, fait qu'elle se laisse guider par leur sagesse : elle vient moins pour décider que pour s'instruire. La main levée en haut marque le suffrage affirmatif; la main baissée annonce le négatif. Lorsque les voix sont partagées de maniere, à ne pas pouvoir juger, au premier coup d'œil, de quel côté penche la balance, on croise deux hallebardes ; une partie des Opinans passe dessous, se sépare de l'autre ; & l'on compte alors facilement les suffrages. Les principaux Membres, sur lesquels roule le détail du Gouvernement, sont le Landamme, son Adjoint, le Banneret ou Chef de la Milice, le Boursier ou Receveur des deniers de l'Etat, & le Chancelier qui est le Secrétaire des délibérations. La seule voie qui mene aux dignités, est la confiance publique, qui ne se gagne que par l'estime & la probité. Tous les Officiers des Cantons Démocratiques sont annuels.

La stérilité de la Suisse en général, son peu de négoce, la nature du Gouvernement, qui ne permet pas qu'on foule les Peuples, tout annonce des revenus publics fort médiocres. Cependant, excepté les Cantons populaires, presque tous ont des Trésors assez considérables, sur-tout Berne & Zurich; parce que la recette excede toujours la dépense chez ces Peuples, où, comme je l'ai dit, l'Administration n'est point dispendieuse. On prétend que Berne peut mettre tous les ans cent mille francs en réserve, & Zurich cinquante mille. Lucerne, Soleure & Fribourg, tous frais prélevés, portent fort peu d'argent dans la caisse commune. Basle & Schaffouse, bornées, pour ainsi dire, par les seuls murs de leur Ville, sont, à proportion, beaucoup plus riches par leur commerce. Les six petits Cantons n'ont presque point de revenus, & se cottisent volontairement pour subvenir aux besoins de l'Etat. Vous voyez par-là, que les plus riches même d'entr'eux ne pourroient entreprendre aucune guerre hors de leur pays; ce qui, sans doute, n'est pas un malheur pour eux; libres & contens

dans leur patrie, il suffit qu'ils soient en état de se défendre.

Les environs de Berne sont parsemés de maisons de campagnes, qui font connoître aux Voyageurs, que l'on approche d'une Capitale; mais ce n'est pas uniquement ce qui excite leur attention. La vallée de Lauterbrounen offre, dans ce même canton, des objets plus dignes de curiosité. La renommée d'un phénomene avoisiné de mille autres, m'a conduit plus d'une fois dans ces lieux que la nature semble avoir formés pour étonner les Humains. Ce phénomene est la chute perpendiculaire d'un ruisseau, qui s'élançant d'un escarpement concave, tombe d'onze cens pieds de haut, se convertit en poussiere, & se réunit au pied du mont en nappe bouillonnante.

A chaque pose de ma marche, je crois qu'il n'est rien de plus surprenant que ce que je vois; mais la nature ne se lasse point; les monts chargés de glaces éternelles, leur aspect imposant & majestueux, les phénomenes dont ils frappent les yeux étonnés, sont un des tableaux les plus intéressans qu'elle puisse offrir aux regards de l'homme. Enfin je

les

les apperçois ces antiques frimats condensés par les siecles, ces amas immenses & bizarres d'eau, qui, changés en rochers semblent braver le soleil même. Ils se colorent de ses feux, s'embellissent de ses rayons, étincellent de sa lumiere, & ne se fondent jamais.

Je ne parviendrois pas à vous retracer au juste les magnifiques points de vue, & le spectacle sublime que produit de loin l'ensemble de toutes ces masses; mais que ces mêmes objets changent lorsqu'on les regarde de plus près! Ces remparts d'albâtre, que je croyois polis comme la surface d'un ruisseau, ces blocs gigantesques, qui me paroissoient diaphanes, ne présentent plus que des glaçons raboteux, noircis par les ombres de leurs sommités inégales, surmontés par d'autres glaçons, & cavés par des antres, dont un verd sombre dessine les larges soupiraux. Une mer agitée avec violence, & dont le froid subit & rigoureux changeroit tout-à-coup les vagues en rochers, offriroit à peine l'image de cette immense glaciere, où je ne vois plus qu'horreur, effroi, désastre, bouleversement.

Occupé de ces divers tableaux, j'ar-

rive aux pieds du Grindelvald, où, deux minutes après, un bruit horrible, semblable à cent foudres, se fait entendre dans toute la vallée. Du plus haut de la montagne un glaçon d'une énorme grandeur se détache, tombe, & bondit avec éclat sur d'autres glaçons qu'il entraîne avec lui. A chaque secousse, la masse se divise; un nuage monte au Ciel, l'obscurcit & le cache; un autre m'inonde; la terre tremble; je crois la nature ébranlée; & mes yeux ne découvrent pas même d'altération sur le théatre de cette révolution que l'effroi rend d'abord si formidable.

Les scenes changent & se succédent; mais ce sont toujours des glaces énormes & des amas de neige, des rochers nuds & entassés en forme de pyramides, des torrens qui tombent avec fracas, & des portions immenses de terreins de plusieurs lieues d'étendue, absolument déserts & incultes. Dans un de ces endroits, on paie un homme pour y habiter un hospice. Son devoir est d'accueillir les Pauvres qui voyagent, d'en prendre soin, & d'entretenir les chemins. A l'entrée de la nuit, il doit aller à quelque distance de la maison, crier plusieurs fois; & si

personne ne répond, il peut se retirer. Il va prendre son poste au mois de Mars, & le quitte à la fin de Novembre, parce qu'alors ce passage devient impraticable ; mais la maison reste ouverte ; & il y laisse du pain, du vin, du fromage, de la paille, de la chandelle, & les ustensiles nécessaires pour y faire du feu.

Fribourg, Capitale d'un autre Canton, est voisine de Berne, & en fut long-tems la Rivale : son territoire n'est cependant ni aussi étendu, ni aussi riche. La Ville est grande & même assez belle, quoique située en partie parmi des rochers & des côteaux, où il faut toujours monter & descendre. La riviere de Sane la sépare d'un fauxbourg fermé de murailles. Ses rues propres & larges sont bordées de belles maisons, habitées par la Noblesse du pays, & ornées de divers édifices publics. L'Evêque de Lausane y a établi sa résidence depuis la Réformation ; & l'Eglise de Saint-Nicolas lui sert de Cathédrale. Le clocher en est remarquable par sa structure & par sa hauteur ; mais ce qui donne le plus de célébrité à ce Canton, ce sont ses excellens fromages

de Gruyere, dont il se fait un débit incroyable dans toute la France.

La proximité de Fribourg à Neufchatel me détermina à faire ce voyage. Malgré la situation avantageuse du pays, on ne doit pas chercher bien loin les premieres Colonies qui habiterent cette Principauté. Quelques siecles avant l'Ere Chrétienne, c'étoit un lac entouré de montagnes couvertes de bois. Les Romains y trouverent des postes capables d'arrêter les incursions qu'y faisoient les Germains ; & c'est là qu'il faut chercher le nom de sa Capitale ; leurs camps n'étoient autre chose que des lieux fortifiés, où l'on plaçoit quelques Légions pour garder les frontieres. On appella celui-ci *Novum Castrum*, Nouveau Château, Neufchatel. La tradition est que César y fit construire une tour qui se trouve encore au milieu de la Ville.

Les Bourguignons inonderent les Gaules, & y établirent un Royaume dont cette contrée faisoit partie. Leur Reine Berthe y fonda plusieurs Eglises, entr'autres la Collégiale & quelques Monasteres. Éclairé de la lumiere de l'Evangile, ce pays commence à prendre

une forme nouvelle : les forêts disparoissent ; les rives du Lac se couvrent de Villages ; déjà les Collines ne sont plus capables de contenir les Habitans. La nécessité les oblige d'aller chercher des demeures dans les bois mêmes & jusques sur les rochers, où leur industrie leur en procure d'agréables. Ces rocs stériles, ces forêts sombres & presque impénétrables, sont changés en de riches guérets, en vignes excellentes, en de gras pâturages ; & le Lac devient un moyen de communication avec leurs Voisins, & un secours toujours existant pour le commerce.

Le Canton de Fribourg confine aussi au pays de Vaud, dont Lausanne, grande & belle ville, située à une demi-lieue du lac de Geneve, est la Capitale. Quoique dépendante des Bernois, elle se gouverne par ses Magistrats, & jouit de très-grands privileges. Le Château, où résidoit anciennement l'Evêque qui se qualifie Prince du Saint Empire, est aujourd'hui la demeure du Baillif. Le grand Temple, autrefois la Cathédrale de la Vierge, est d'une structure magnifique. Le College est un joli bâtiment, où il y a douze Chaires de Professeurs, six

pour les Belles-Lettres ; les six autres pour la Philosophie & la Théologie.

Je ne quitterai pas Lausane sans vous parler de M. Tissot, ce Médecin aimable & célebre, dont vous connoissez les Ecrits, & dont vous aimeriez à connoître la personne. L'amour de l'humanité lui a mis la plume à la main ; & dans la sensibilité de son ame, il a puisé une éloquence que la sévérité de son sujet sembloit exclure. L'estime universelle qu'il s'est acquise par ses Ouvrages, la confiance que prennent en lui les Malades qui le consultent, ceux qui croyent l'être, ou qui craignent de le devenir, tous les titres d'honneur qu'on peut mériter dans sa profession, sont des preuves non équivoques d'un talent rare & supérieur. Recherché des grands, des riches, des pauvres, il sçait toujours distinguer ces derniers, & voler à leur secours aux dépens de son repos, souvent au préjudice de sa fortune. Passionné pour son état, il ne l'envisage que du côté de l'utilité publique. Attentif aux égards qu'il doit à ses Confreres, il ne fait sentir à personne la supériorité de ses connoissances ; & jusques dans le sein de sa Patrie, je vois ses

Concitoyens lui payer le même tribut de confiance, de considération & d'éloges.

Lausane est éloignée de Genève de presque toute la longueur du Léman. C'est le nom qu'on donnoit anciennement à ce Lac fameux, qui, traversé dans toute son étendue par la riviere du Rhône, forme comme une petite mer entre la France, la Savoie & la Suisse. En côtoyant son agréable rivage, dans le délicieux pays de Vaux, j'arrive enfin, sans m'en appercevoir, à cette Ville célebre, qui a sçu fixer dans son sein la paix, la modération, la liberté au milieu des troubles qui déchirent les plus grands Empires. Spectacle bien intéressant pour un Philosophe qui, peu séduit de l'éclat des armes, garde toute son admiration pour un Gouvernement, dont la sagesse & la vertu forment la base & l'appui. Le vent agitoit, à ma droite, les pampres du vignoble renommé de la Côte; & sur ma gauche, il rouloit à mes pieds les vagues argentées de ce paisible & limpide Océan. Ce même souffle dirigeoit de mon côté des courans d'air, parfumés de tous les baumes des Alpes & du

Mont-Jura. A chaque instant une source semble s'ouvrir sous vos pas, & court à travers le sable le plus pur, porter au Lac son tribut en hommage. Le Rhône arrive des sommets de Saint-Gothar, & vient enrichir de ses eaux l'immense bassin qu'elles renouvellent. Qu'il est doux de voguer sur ce grand Lac, &, du centre de ce beau Canal, de jouir à la fois de la vue des deux rives! L'œil aime à parcourir, à détailler ces côteaux, à se reposer sur ces plaines, à promener ses regards sur ces lieux favorisés, où l'art n'ajoute que la propreté à la nature, la commodité aux agrémens, & la culture à des terres naturellement fertiles. Genève, qui est au-dessus, se présente en amphithéatre, & domine sur toute la campagne. Plus loin vous voyez une perspective, charmante par sa variété, & bornée par des montagnes où l'œil prend plaisir à se reposer. Leur aspect aggreste & sauvage fait un contraste agréable avec le paysage cultivé qui est au-dessous. Ici ce sont des collines couvertes d'épics dorés; là des vignes en pente, soutenues par des rochers qui réfléchissent les rayons du

ſoleil & en augmentent la chaleur. Les bords du Lac offrent de toutes parts des prairies couvertes de troupeaux, où l'eau ſerpente ſur un lit de fleurs & de verdure qu'elle arroſe & qu'elle embellit. Cerès moiſſonne, Pomone recueille, Bacchus vendange dans le même champ environné de maiſons champêtres & riantes, qui toutes annoncent l'aiſance, & concourent à la décoration générale du pays. Du bas de ces rives charmantes, la vue remonte de tableaux en tableaux, de montagnes en montagnes, d'enchantement en enchantement, juſqu'aux cimes glacées des Alpes, & delà juſqu'au Ciel habité par l'Etre ſuprême qui a fait les monts, les lacs & les plaines pour l'homme qui ſe plaint au lieu de regarder.

Je ſuis, &c.

A Genève, ce 9 Septembre, 1757.

Fin du Tome XXIV.

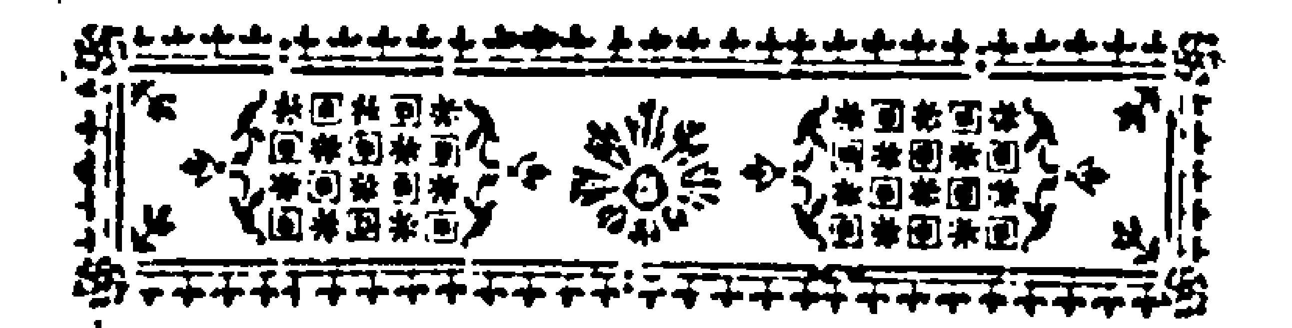


TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

LETTRE CCCI.

La Silésie.

LETTRE CCCII.

LA BOHÊME.

LETTRE CCCLII.

LA SAXE.

LETTRE CCCIV.

Le Brandebourg.

LETTRE CCCV.

SUITE DU BRANDEBOURG.

LETTRE CCCVI.

BRUNSWICK, HANOVRE.

LETTRE CCCVII.

LES CERCLES DU RHIN.

LETTRE CCCVIII.

SUITE DES CERCLES DU RHIN.

LETTRE CCCIX.

LA FRANCONIE.

LETTRE CCCX.

LA SUABE.

LETTRE CCCXI.

SUITE DE LA SUABE.

LETTRE CCCXII.

LA BAVIERE.

LETTRE CCCXIII.

Le Tirol.

LETTRE CCCXIV.

La Suisse.

LETTRE CCCXV.

SUITE DE LA SUISSE.

LETTRE CCCXVI.

SUITE DE LA SUISSE.

LETTRE CCCXVIII.

SUITE DE LA SUISSE.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, les vingt-troisieme & vingt-quatrieme volumes du *Voyageur François*, par M. l'Abbé de la Porte ; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression ; je présume au contraire que les soins que M. l'Abbé de la Porte prend, pour perfectionner de plus en plus cet Ouvrage, le feront accueillir favorablement du Public. A Beaulieu Saint-Assize, ce 6 Octobre 1778

LALAURE.